



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1459



OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1459



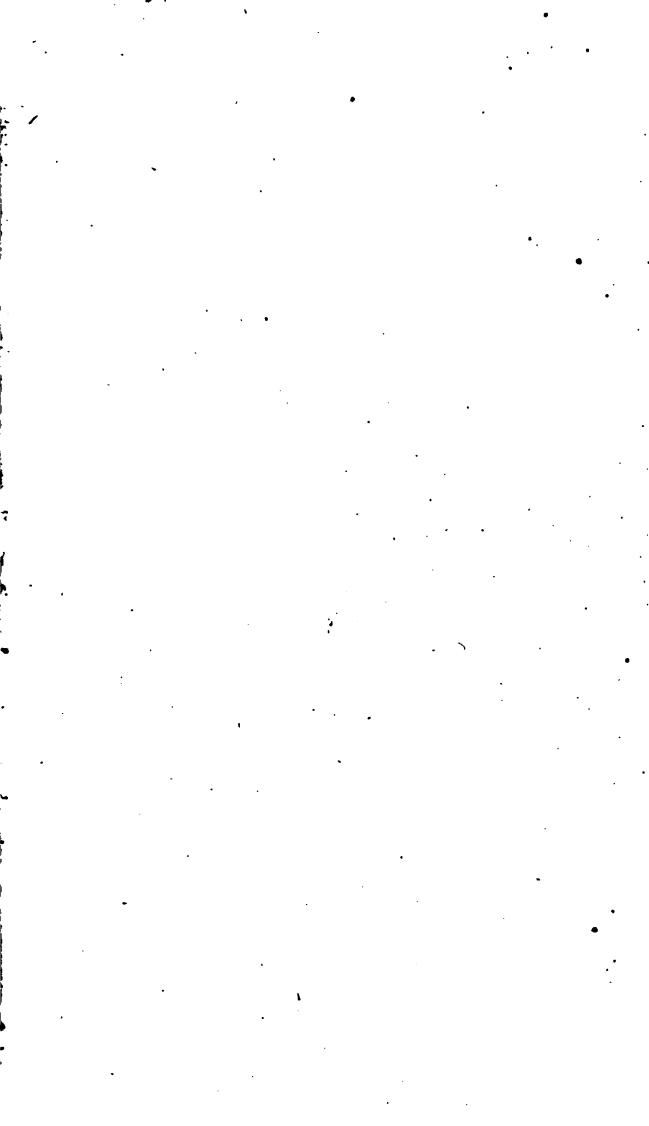
3* 2 vols in 1 cartage u
1731-2

Dedication (with arms
at head to the Earl of
Chesham, the wit &
letter writer, who was
ambassador to Holland
from 1725 to 1732.

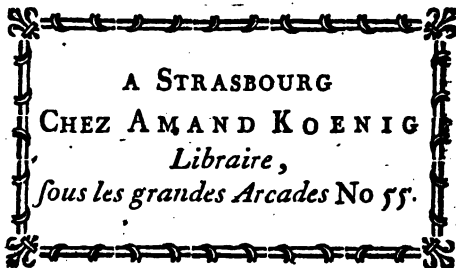
f 80

222

1005



J. H. de Harichaux



A STRASBOURG
CHEZ AMAND KOENIG
Libraire,
sous les grandes Arcades No 55.

LE
ZODIAQUE
DE LA VIE,
OU

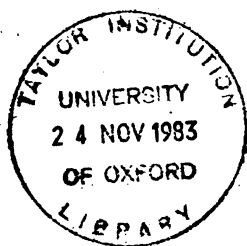
**Préceptes pour diriger la Conduite
& les Mœurs des Hommes.**

*Traduit du Poëme Latin de MARCEL
PALINGENE, célèbre Poëte de la
Stellada.*

Par Mr. DE LA MONNERIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN SWART.
M. DCC. XXXI.





A

SON EXCELLENCE
PHILIPPE STANHOPE,
BARON DE CHELFORT,
COMTE
DE CHESTERFIELD,



E P I T R E.

PAIR DE LA GRANDE BRETAGNE, DU CONSEIL PRIVE' DE SA MAJESTE'; CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA JARRETIERE, GRAND MAITRE DE LA MAISON DU ROI, ET SON AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE AUPRES DE LEURS HAUTES PUISSANCES, LES ETATS GENERAUX DES PROVINCES - UNIES &c. &c. &c.



Y LORD,

*Je m'estimerois trop heureux
si la Traduction de Palingene,
que Vous m'avez permis de Vous
pré-*

E P I T R E.

*présenter avoit le bonheur de Vous
amuser quelques instans. Je me
trouve, Mylord, dans le cas de la
plûpart des Traducteurs, &
par une juste défiance de mes Ta-
lens, je crains d'avoir altéré, ou
même énérvé les beautez de mon
Auteur. Il falloit à la Tête de
ma Traduction un nom comme le
Vôtre, Mylord, pour soutenir la
foiblesse de mon Style. On connoît
assez Vôtre délicatesse & le goût
exquis, qui Vous fait juger sû-
rement du beau, pour qu'on pré-
sume favorablement d'un Ouvra-
ge que vous aurez bien voulu adop-
ter. Mais je me donnerai bien de
garde d'en tirer vanité, puisqu'as-
surément il y a eu plus d'indul-*

E P I T R E.

gence de Vôtre part, quand Vous m'avez permis de Vous le dédier, que je n'ai trouvé de mérite dans ma Traduction. Après tout, Mylord, c'est le sort de vos pareils, d'être les Protecteurs des Muses naissantes; & Vous ne pouvez vous deffendre des éssais qu'on vous adresse. La bonté, qui est la compagne inséparable de la vraie Grandeur, Vous expose à ces sortes d'importunités. Vous n'aviez que faire qu'on Vous traduisit Palin-gene; Vous avez plus qu'il ne faut de Belles-Lettres pour l'entendre mieux que moi; la seule curiosité que Vous aviez de voir l'air que cet Auteur auroit en François, a pû Vous y engager; &
plus

E P I T R E.

plus mille fois encore la grace que Vous m'avez faite de m'honorer de Votre illustre Protection. J'avouë cependant à Votre Excellence que je suis dans une surprise inexprimable de ce que , jusques ici , ce Philosophe Poëte n'ait pas été traduit : Il semble que ce soit le propre de tous les bons Livres d'être rendus en différentes Langues ; & particulièrement en François ; mais ou cette maxime n'est pas vraie généralement , ou l'on en infereroit que Palingene n'en auroit pas valu la peine. Je crois cependant que ce ne seroit pas lui rendre justice que de penser sur son compte de cette façon : Plusieurs Auteurs du premier

E P I T R E.

Ordre, qui le citent & en font mention, tels que Monsieur Bayle, Monsieur de la Monnoye & plusieurs autres, en jugent plus avantageusement que Scaliger. On lui reproche à la vérité d'avoir fait un monstrueux assemblage du Sacré & du Profane, & d'avoir associé Dieu avec les monstrueuses Divinites du Paganisme ; & je conviens qu'en le lisant superficiellement, il paroît être tombé dans cet extravagant défaut, mais pour peu qu'on veuille l'examiner avec soin, on sent qu'il un grand soin, dans tout le Corps de son Poëme, de placer Dieu dans une Cathégorie particulière & l'on voit évidemment
que

E P I T R E.

que ce qu'il appelle Divinitez, ne sont que des Intelligences très-pures, dont il pretend que l'Ether & le Ciel sont habitez & que ces Etres Spirituels sont sans cesse prosternez autour du Trône Lumineux de Dieu. Il m'a paré qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de cacher une Philosophie secrète sous ce mélange: & de gagner la persuasion de ses Lecteurs, par ces Ornaments & ces Descriptions, sans lesquelles le Poëme Epique languiroit. Le fameux Mylton s'est donné du moins autant de licence dans une matiere qui a des bornes plus resserrées. En un mot, Mylord, je laisse à V^{otre} discernement à juger s'il a

* 5

bien

E P I T R E.

*bien ou mal fait ; pour moi je n'ai
eu d'autre but que celui de Vous
prouver que je suis & seray toute
ma Vie, avec un profond Res-
pect.*

MY LORD,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur.

DE LA MONNERIE.



P R E F A C E.

ON peut mettre entre le prodigieux nombre de fautes & d'inexactitudes, dont fourmille le Dictionnaire de *Moreri*, presque tout ce qu'il y a dit (*) du Poète *Marcel Palingene*; entr'autres qu'il a composé d'autres Poèmes que celui du *Zodiaque de la Vie*, & que celui-ci a été traduit en *François* & en d'autres Langues. Quelques recherches que nous ayons faites, & quelques Auteurs que nous ayons consultez, nous n'avons trouvé que dix ou douze endroits de ce Poète, qui ont été, non traduits, mais imitez en vers François par le célèbre *Scévole de Ste. Marthe*, qui les fit imprimer en 1569. à la tête de ses *Premières*

(*) Dans l'Édition de Hollande faite en 1702., & dans celle de Paris de l'an 1725.

P R E F A C E.

res Oeuvres ; comme () Eschantillons, disoit-il , enfin de m'éclaircir & scavoir si l'Ouvrage contentera nos Hommes. Car si ainsi est, ce me sera grand contentement de m'employer à faire au moins ce peu de service à mon País sinon je n'ai pas délibéré de me tourmenter plus longuement l'Esprit en une chose de bien grand travail &c. Or comme on ne trouve nulle part que Ste. Marthe ait donné de ce Poëte autre chose que ces Echabtilions, il y a apparence qu'il en est resté à cet Es-sai, qui est pourtant fort loué par la Croix du Maine. Excepté cet Auteur nous ne trouvons personne , qui ait seulement entrepris de traduire le Zodiaque de la Vie, peut-être par la même raison qui en a degouté Scévole de Ste. Marthe, c'est-à-dire parce qu'on a toujours trouvé que c'étoit un grand travail & d'assez peu de plaisir. Le premier peut être vrai, & je n'en doute pas; mais je ne puis passer le seconde à Ste. Marthe; car on peut avancer qu'il y a peu de lecture plus pro-*

(*) Dans la Préface des premières Oeuvres de Scévole de Ste. Marthe.

P R E F A C E.

propre à faire *plaisir* en tous sens, que celle du *Zodiaque de la Vie*, & lui même avoit déjà dit que c'étoit une *Oeuvre certainement bien recommandable pour la grande & diverse Erudition dont il est plein; j'ose dire, autant plus que Poëme qui ait été fait de notre temps, & peut être aussi du passé. Ce sont les propres termes de Ste. Marthe.*

La Traduction que l'on donne ici, est donc la premiere complete qui ait parû en *François*; quoiqu'il y ait peu de Poëte qui ait mérité cet honneur autant que *Palingene*. Monsieur *Baillet* a fait la même faute que *Moreri*, en supposant d'autres Ouvrages à *Palingene*, lorsqu'il commence ainsi l'Article de ce Poëte; le principal Ouvrage de cet Auteur, est un grand Poëme Moral, auquel il a donné le titre de *Zodiaque de la Vie humaine*. Monsieur *Baillet* & *Moreri* auroient dû au moins indiquer, quelques-uns de ces autres Ouvrages, dont ni le *Giraldi*, ni *Melchior Adam*, ni les autres, qui on parlé de *Palingene*, n'ont dit un seul mot. Monsieur *Baillet* parle de quatre Editions du *Zodiacus Vite*, savoir, d'une de 1556. & 1559. à

P R E F A C E.

Leyde in 8. & d'une autre de 1569. in 8. dont il ne nomme ni le nom de l'Imprimeur ni le lieu de l'impression, qui est apparamment celle que Monsieur *Bayle* avoit. Ce savant parle d'un autre qui précède toutes celles là faite à *Bale* en 1537. sur une d'*Italie* qui l'avoit précédée, mais dont on ne fait pas la date, & la quatrieme à *Amsterdam* en 1698. J'en trouve une de *Rotterdam* in 12. de la même année 1698. où l'on a mis des Sommaires à la tête de chaque Livre & une Table fort ample: Elle me feroit douter de celle d'*Amsterdam*, de la même année, citée par *Baillet*, d'autant plus que le titre porte, *Editio nova diu desiderata*. On trouve à la tête un avertissement en Vers, au Lecteur, par *Thomas Scauranus*, qui aparemment a eu soin de cette Edition. La plus belle & la plus correcte a paru, aussi à *Rotterdam*, en 1722., elle est in 8. avec les Sommaires & une Table encore plus ample que celle de 1698. c'est sur celle-ci qu'a été faite la Traduction que l'on donne ici au Public. Je ne parle point de celle qui doit avoir paru *adjectis Commentariis*
doc-

P R E F A C E.

doctissimis du savant *Wirfungus*, dont le seul *Melchior Adam* a parlé, que Monsieur *Bayle* n'a pas vûë, & que j'ai cherchée en vain; car j'ai toujours été d'avis que des. Notes n'auroient pas été inutiles à une Traduction de *Palingene*, & peut être que le *Commentaire* de ce Savant auroit déterminé *Monsieur de la Monnerie* à en ajoûter à sa Traduction, suivant mon conseil, puisqu'il y auroit trouvé des secours qu'il n'a pû trouver ailleurs, ou du moins qu'il auroit été obligé de ramasser en divers endroits.

Les Eloges que je donneroie à ce Poëte ne seroient point suspects; je n'en suis pas le Traducteur, & ce ne seroit pas l'amour aveugle dont ces Messieurs font ordinairement épris pour leur Auteur, qui me dicteroit tout ce qu'on peut dire à son avantage. *Bayle*, *Baillet*, *Menage*, *de la Monoye*, *Naudé*, *Colletet*, *Borrichius*, *Scaliger* même, lui ont prodigué des louanges, & il les a méritées à plusieurs égards, tant par la pureté de sa diction que par la solidité de ses Préceptes de Morale; sans parler de la vivacité avec laquelle il attaque les Superstitions

P R E F A C E.

tions de son tems. Que ne pouroit-on pas dire du courage qu'il eut de fronder, au milieu de l'*Italie*, les rêveries grossières des Moines, leur vie luxurieuse & debauchée, & les orgueilleuses prétentions du Pape. Il est vrai qu'on l'accuse d'avoir parlé avec peu de respect de la Religion, mais est-il bien difficile de le défendre à cet égard? De quelle Religion s'agit-il? De la Religion telle quelle étoit en *Italie* dans le XV. Siècle. Un Homme qui a quelque lumière, & qui fait usage de son bon sens & de sa raison, peut-il, en bonne foi, respecter une telle Religion? Peut-il se persuader que ce soit un culte digne de l'Etre éternel & souverainement parfait? Peut-il croire que les Pratiques superstitieuses, que les Absurditez, que les Minuties de ce Culte aient été prescrites par cet Etre souverainement sage, & qu'il en soit honoré? Si cela ne se peut, *Palingene*, qui s'étoit élevé au dessus de la sotte Credulité du Vulgaire, étoit-il coupable de ne pas respecter ce qui portoit le nom de la Religion & qui n'étoit que l'ombre de ce grand nom. On peut même dire qu'il n'a
qu'et-

P R E F A C E.

qu'effleuré le sujet , & qu'il a trop menagé des Crimes qui meritoient d'être frondez; que dis-je ? d'être foudroyez.

Peut-être ne seroit-il pas aussi facile de l'excuser d'avoir rapporté les Arguments des Libertins contre la Religion, dans toute leur force, & de n'y avoir répondu que très-foiblement. Chacun n'a pas un même degré de Lumière; *Palingene* peut n'avoir pas senti quels coups portoient les Arguments qu'il employoit; ou croire les avoir suffisamment refutez; *Palingene* a pû sentir aussi toute la force de ces Arguments, sans trouver en lui des raisons également fortes à leur opposer. La bonne foi ne lui permit pas de dissimuler les fortes Objections des uns; la piété lui mit en main toutes les Réponses qu'il pût leur opposer, & l'on peut dire qu'il sentit la faiblesse de celles-ci, puisqu'il implore le secours de plus Savans que lui, quand il dit.

*Non deerit qui recte istis respondeat
olim*

*Quæ sitis, nodosque omnes dissolvat ad
unguem.*

*Vir mactæ ingenio, vivet tua Gloria
mecum,*

Nos-

P R E F A C E.

*Nostraque (quid dubitas?) laudabunt
scripta minores;*

*Aude opus egregium, & celestia disse-
re terris. (*)*

Mais on trouve dans le Poëme même plus qu'il n'en faut pour justifier les sentimens du Poëte; sa pieté, sa religion y éclatent de tous côtez: & sur tout on n'a qu'à lire les Vers qui suivent ceux que l'on vient de citer pour être convaincu qu'on ne peut avoir plus de veritable pieté.

Qu'on ne s'attende pas de trouver ici une Apologie de la Traduction, ou du Traducteur. Je ne puis rien dire du dernier, il est mon ami. Ce que jè pourrais dire de l'autre devoit être tel que je ne pretendisse pas ôter aux Lecteurs la liberté d'en juger, il vaut donc autant ne pas tenter de les prévenir; & employer le peu d'espace qui nous reste à examiner quelques difficultez qui concernent *Palingene* même.

Ce Savant s'est fait un rang distingué parmi les Poëtes du XV. Siècle. Il étoit originaire de la *Stellada* petite Ville du *Ferrarois*, sur la Rive meridionale du Pô: C'est de là qu'il

(*) Lib. VIII, Vers. 1031.

P R E F A C E.

qu'il prend son surnom de *Stellatus*, ou, comme quelques uns le prétendent, celui de *Stellatensis*, suivant un usage commun à tous les Savans d'Italie, qui ne manquent pas d'ajouter à leur Nom, celui de leur Patrie. Cette Remarque est du Savant Monsieur de la Monnoye (*) qui veut qu'on écrive ainsi le Titre du *Zodiaque de la Vie*, *Marcelli Palingenii Stellati, Poëte Doctissimi, Zodiacus. Vitæ*. Quant à moi, je n'approuve pas le *Stellatensis* de *Wirsungus*, Commentateur de *Palingene*, ou plutôt de *Melchior Adam*, qui signifieroit qu'il étoit du Territoire de la *Stellada*, au lieu que *Stellatus*, nous apprend qu'il étoit de la Ville même; c'est la différence de *Parisiensis* & de *Parifienfis*.

Ainsi *Scaliger* & d'autres ont eu grand tort de s'imaginer que *Palingene* ait pris le nom de *Stellatus* à cause du titre de *Zodiacus*, que porte son Poëme, comme qui diroit *Poëte Étoilé*: D'où ces Critiques ont pris

oc.

(*) Dans ses Notes sur *Palingene*; dans les Jugemens des Savans de *Bailliet* T. IV. pag. 343. in 4. Edit. de Paris.

P R E F A C E.

occasion de le censurer; car, disent-ils, bien loin de traiter des Astres, le sujet de chacun de ses Livres n'a aucun rapport aux influences que l'on attribue communément aux Constellations, qui président aux douze Maisons du *Zodiaque*. Cela s'appelle critiquer pour avoir simplement le plaisir de critiquer; maladie aussi commune dans ce tems-ci que dans celui de *Scaliger*. *Palingene* a pris le *Zodiaque* pour titre de son Poème, parce qu'il l'avoit divisé en douze Livres & qu'il trouvoit douze Signes dans ce Cercle celeste; sans autre mystère que le rapport qu'il peut y avoir entre douze & douze; comme autrefois *Herodote* a donné le nom des neuf Muses aux IX. Livres de son Histoire. Nous remarquerons ici en passant que *Barthius* a publié aussi un Poème Moral, imité de celui de *Palingene* sous le Titre de *Zodiacus Vite Christiana* &c. Qu'on ne doit pas confondre avec celui de notre Auteur.

Scévole de Ste. Marthe assure dans sa Préface, que j'ai déjà citée, que notre Auteur étoit Medecin d'*Hercule d'Est II. Duc de Ferrare*: On

P R E F A C E.

ne voit pas bien sur quoi cette assertion peut être fondée, à moins qu'il ne voulût dire qu'il l'a été après la publication de son Poëme; car par l'Epitre dédicatoire du même Poëme il paroît qu'il ne connoissoit point le Duc de *Ferrare* & qu'il n'en étoit pas connu; outre qu'on peut douter qu'il ait jamais été Medecin, puisqu'on ne le trouve pas dans le Catalogue des Medecins Poëtes, dressé par *Bartholin*, qui ne l'auroit pas sûrement oublié. A en juger par l'Epitre dédicatoire, & par divers endroits du Poëme, notre Auteur passa la meilleure partie de sa vie dans sa Patrie, occupé à la composition de son Poëme & peu favorisé des biens de la Fortune: Il ne parut à la Cour du Duc de *Ferrare* qu'à la sollicitation de son ami *Antoine Musa Brasavolus*, qui lui vanta ce Duc comme un Prince qui avoit du goût; qui favorisoit tous les Savans & qui les encourageoit. C'est le sentiment de Monsieur *Bayle*, qui faisoit un cas particulier de notre Poëte.

Si l'on en croit Monsieur *König* Docteur & Professeur en Medecine dans l'Université de *Basse*, qui a copié

Mi-

P R E F A C E.

Michel Meyer au Livre 8. in *symb. aurea Mensæ* ; *Palingene* a été Prêtre, & au jugement des Auteurs du Journal des Sayans, (*) „ un Prêtre plein „ de Religion ; mais sévère Critique ; „ qui ne pouvant souffrir les desordres de son tems, se mit en tête de „ les combattre dans une élégante description de la Vie humaine en Vers „ Latins, où il n'épargna ni l'Ordre Ecclesiastique ni l'Ordre Monastique.

Reste à examiner ce qui est arrivé à *Palingene*. Quelques années après sa mort, son Corps fut exhumé, dit *Melchior Adam* ; il fut brûlé par ordre de l'Inquisition & ses Cendres furent jettées au Vent. *Guy Patin* rapporte aussi ce fait ; mais il ajoute que ce fut pour les choses qui sont dans son Poëme contre les Prêtres & les Moines, dont l'Inquisition est composée. Quoiqu'il en soit, c'est un Acte de l'Inquisition, c'est tout dire : Les Sentences de ce Tribunal ne peuvent être reçues comme décision de la Religion ou du Libertinge d'un Auteur, tout

(*) Mois de Novembre 1703. pag. 1028. *Mém. d'Amst.*

P R E F A C E.

tout ce quelles peuvent signifier, c'est qu'il a enseigné quelque chose de contraire aux Dogmes ou à la Religion de l'Inquisition, qui brûle sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Ainsi ce jugement posthume ne signifie rien par rapport à l'Auteur; l'on peut même accuser l'Inquisition d'injustice & de passion à son égard; puisqu'ayant humblement soumis ses sentimens à la censure de l'Eglise, ce Tribunal ne pouvoit sévir que contre ses Ecrits & nullement contre la Personne; puisqu'il ne doit pas punir les erreurs, mais l'opiniâtreté qu'on témoigne en les soutenant. Souvent ce Tribunal met le comble à la gloire d'un Auteur, en brûlant ses Ecrits: C'est ordinairement une preuve qu'ils combattent des erreurs avec des Argumens auxquels on ne peut répondre qu'en les reduisant en cendre. Tel a paru *Palingeno* aux Assesseurs & Qualificateurs de ce venerable Tribunal, mais il paroitra sans doute tout accrédité à ceux qui le liront dans d'autres sentimens que ceux dont ces Messieurs sont animez. Son *Zodiaque de la Vie*, disent les Auteurs du *Journal des Savans*

P R E F A C E.

vans „ lui attira quelque pieux enne-
„ mis qui n'ayant pû se vanger de lui
„ pendant sa vie, ne manqueraient point
„ de se servir, après sa Mort, de
„ l'occasion favorable qu'ils trouverè-
„ rent de le faire passer pour Magi-
„ cien ". Ainsi ce seroit dans cette
prétendue qualité qu'il auroit été dé-
terré & brûlé, mais non pas à cause
de son Poème: & comme la Fable de
sa prétenduë Magie, rapportée par
Meyer n'a rien que de ridicule, peut-
être, malgré ce qu'en a dit cet Au-
teur & *Melchior Adam*, trouvera-t-
on quelque jour ses Os dans son Tom-
beau, où l'on n'aura point touché.
Quoiqu'il en soit, ni le recit de *Meyer*
ni celui d'*Adam* n'ôtent rien de la
valeur du Poème de *Palingene* &
tout ce que l'Inquisition aura pû faire,
n'empêchera pas que les Lecteurs n'y
trouvent des beautés qu'on cherche-
roit en vain ailleurs, & que le nom
de *Palingene* ne passe à la Postérité
la plus reculée. Fasse le Ciel qu'il
puisse inspirer la même aversion qu'il
portoit à la Superstition & aux mau-
vaises Mœurs!



LE ZODIAQUE DE LA VIE.

A B R E G E'

D U

P R E M I E R L I V R E.

L' Auteur après une courte Apostrophe à Apollon, aux Muses & au Duc de Ferrare, expose son dessein dans ce Livre, qui ne sert à l'ouvrage que comme de Préface, comme il le designe lui même, dans le dernier Vers de ce Chant. Son but est d'écrire différentes choses, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûe que ses Lecteurs en puissent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plupart des Ecrivains, il met en
A *question*

*question lequel des deux est préférable,
d'être Homme de bien, ou d'être
Sçavant? Et donne enfin à la Probité
la préférence sur le Savoir.*

L E B E L I E R.

Quelle héroïque fureur en-
leve mon esprit, & l'em-
braze du desir de parcourir
les colines du Parnasse em-
bellies de Lauriers? Et pour-
quoi les Champs de Castilie cele-
brez par les Muses sçavantes, aussi
bien que les Forêts décorées d'une
immortelle verdure, que ces Vierges ha-
bitent, me sont-elles devenues si déli-
rables? de quelles épaisses ténèbres vais-je
sortir? déjà j'apperçois l'Aube du jour,
qui repand ses premières clartez dans
un Ciel serein. Noire fille de la nuit,
monstrueuse Envie, retire-toi & vas te
plonger, loin de moi, dans les Abîmes
du Styx. L'amour des Muses s'empare
de mon Cœur, Je me sens rempli de
l'esprit de la Divinité; rien n'est capa-
ble d'effrayer la vertu; elle est invin-
cible & ne craint point de parcourir le
plus rude sentier. Oh! Apollon! hon-
neur & Pere des Poëtes prophétiques,
conduis-moi dans le Labyrinthe où je
vais m'engager, & vous, Aganippe, ras-
sassez la faim insatiable que j'ay de
l'Am-

l'Ambrosie : que votre lumiere me montre les chemins qui conduisent au sanctuaire de votre Temple respectable, mêlez moi du prophane vulgaire, si votre Divinité bienfaisante accepte mon hommage par un caressant Auspice, je pourrai me flatter de vous être agréable, quoique nouvel & inconnu Sacrificateur. C'est vous qui tirez de la poussière & ennoblissez les hommes, sans vous l'esprit des mortels déperit, & ils ne peuvent former de leur voix enrouée aucuns sons harmonieux ; mais, si vous m'accordez vos faveurs, je vais m'élever jusqu'aux Astres, mon esprit, la plus noble partie de mon Etre, osera regarder les Divinités. Latone, Mere des Dieux les plus brillants, secondez mon entreprise, enlevez moi dans votre sein, ne rejetez pas un Client, qui vous en supplie, si les Destins ne lui sont pas contraires. Et vous, Nymphes Castilides, si jamais j'approchai votre Temple d'un Cœur pur, si tout ce qu'une aveugle jeunesse peut inspirer de seducteur, n'a pu me détourner de votre culte, & si les charmes trompeurs d'une coupable Venus n'ont pu faire d'impression sur la chasteté de mon Cœur, faites éclatter ma renommée, que je ne sois plus à l'avenir sur la terre un inutile fardeau ; & que quand la Parque viendra trancher mes jours, elle puisse trouver une partie de moy même

sur laquelle elle n'ait point de droits.
Et vous Prince, qui vous plaisez à
porter le nom d'Hercules & qui l'avez à
juste titre, vous êtes au plus haut
rang parmi les Heros qu'a fournis l'I-
talie de nôtre tems, vous faites la
gloire la mieux établie de la Maison
d'Est, vous êtes un Nourriçon que Mi-
nerve a pris plaisir à élever dans les grot-
tes du Parnasse, & vous avez, dès votre
tendre enfance, sucé le lait des neuf
Sœurs, c'est de vous qu'elles attendent
un bonheur immortel, c'est enfin sur
vous qu'elles se reposent du soin de
faire revivre les anciens Lauriers de la
Phocide, quoique Mars jaloux de
vous posséder, fasse ses efforts pour vous
attirer aux Combats, par les promesses
les plus séduisantes & par les motifs
dont il use ordinairement pour entrainer
les Heros: mais non, vos victoires vous
ont acquis assez d'honneurs, & vos tra-
ces sont suffisamment jonchées de Lau-
riers, daignez être présent à mes Con-
certs, & jetez un regard favorable
sur un Poète, qui ose s'engager dans des
chemins que personne avant lui n'avoit
parcourus, & dans lesquels aucune
trace ne justifie qu'aucun Devin l'ait
devancé; qu'une longue vie sur la terre
vous soit accordée pour remplir les vœux
ardents des Ferrarois, qu'après avoir
passé de longs jours filez d'or & de
soye, quand les destins implacables
vous

vous feront regretter sur la Terre, vous puissiez vous élever à l'Empirée, ce jour ne viendra que trop tôt. Que la cruelle Lachesis en retarde le fatal instant, en filant une longue trame, afin que vous soiez plus longtems l'objet de nos Chants, que votre nom fasse retentir l'Inde qu'arrose le Gange, que les rives de la Mer d'Espagne en résonnent & le portent avec votre reputation jusques dans les Villes hyperborées & que le bonheur de le faire connoître aux extremitez de la Libie me soit réservé. Je publierai jusqu'à quel point vous étendez votre amour pour la justice, je ne craindrai point de prodiguer l'Encens des Muses, en exprimant jusqu'où va votre Pieté & votre Bonne-foi, je ne serai embarrassé que du choix des Vertus, à qui donner la preference; votre prudence dans les Conseils marchera d'un pas égal avec votre valeur dans les combats, votre générosité & votre clemence trouveront place dans mes Chants, votre esprit, enfin & la pureté de vos mœurs acheveront votre Eloge, recevez donc cette offrande legitime d'un oeil serein & donnez votre approbation à mon entreprise, mon esprit m'entraîne à decrire des choses dont la grandeur & la difference sont égales; elles ne peuvent s'exprimer en peu de mots, & je m'abandonnerai à mon

inspiration, semblable à un nageur qui est jetté d'un flot sur l'autre, qui tantôt surgit à un port praticable, tantôt veut s'arrêter sur un rivage dangereux : pendant cette périlleuse Navigation conduit par la Bouffole de la seule raison, je sonderai les chemins cachez de la nature & je decouvrirai ce qu'elle a d'oculte, je la suivrai sur tout où elle est bien faisante, & où elle contribue à nous donner les mœurs les plus saines qui sont presque éteintes dans ce siècle corrompu. Qu'est-il de plus facheux que d'être obligé d'avouer & de convenir d'une si triste verité? Je n'obmettrai aucun des remedes capables de guerir les maladies d'un esprit languissant : quelle matiere est plus digne des concerts des Muses, qui sont Vierges, que celle qui traite des bonnes mœurs? C'est à l'examen de ce sujet que les hommes doivent un jugement sain & un esprit raisonnable; si une personne hebetée, regardée du même œil que le plus vil des animaux par rapport à son impieté, laquelle, au mépris de la justice, suivroit la honteuse & brutale passion de la luxure & seroit sollicitée par une cupidité sceleratte, ou intérieurement rongée du cruel poison de l'Envie, usant de detours ou de ruses, imposteur, soumise à livresse, ou livrée à tout autre vice; si elle pretendoit décrire la route que je me propose, elle seroit justement soupçonnée de s'être voulu pro-

procurer une vie impunie. Aucun de ces laches motifs ne m'a fait écrire, c'est ma propre expérience qui me persuade qu'il n'y a de vraie doctrine, que celle que je vais annoncer. C'est elle qui rend les Hommes illustres, qui les destine aux plus grands emplois, & les rend les plus propres à être utiles à eux mêmes, à leur famille, & à leur patrie. Les Personnes imbuës de pareils preceptes sont les plus capables de prendre leur parti dans les affaires les plus épineuses. J'avoue, & m'en fais honneur, que j'ai toujours été moins sensible aux attraits d'un village orné de lis & de roses, de beaux yeux & de beaux cheveux, & des autres parties du plus beau corps, eussent-elles, dans leur arrangement régulier, l'ordre & l'économie des Astres les plus parfaits; non, ils ne m'ont jamais fait de si douce impression que les bonnes mœurs, & le brillant d'une Ame vertueuse, exempte de tous vices & adonnée à l'observation de la plus exacte justice, qui fondée sur une sainte confiance, en conséquence de cette Morale, agit avec joye. Une personne dans cet heureux état, marche comme aiant toujours les Dieux propices, elle n'est pas inquiétée des secrets qui se débitent à l'oreille, elle ne craint pas d'être citée au tribunal des juges, ni au pied du Trône des Rois. Il n'en est pas ainsi de celui qui commet le crime,

il tremble à chaque instant qu'on ne rende public le forfait qu'il a commis en secret , celui au contraire à qui sa conscience ne fait aucun reproche aux plus affreux éclats du plus bruyant Tonnerre, n'en craint pas les coups foudroyants , il ne conçoit nul soupçon fâcheux , quand il voit les gens se parler en particulier & il lui importe peu que ce soit de lui qu'ils s'entretiennent parce qu'exempt de crime, il ne redoute point le sujet de leur conversation , il n'a jamais , l'embarras de se dire à soi-même , que ferai-je ? La justice des Rois , ou la rigueur des Juges me poursuit ! Il ne tombe pas dans le doute s'il doit en les sollicitant implorer leur clemence , ou éviter les dangers dont leur justice menace sa vie ; Une crainte de la vengeance des Dieux persécute toujours les méchants , car , quoique quelquesfois le criminel semble se livrer aux plaisirs , il est cependant intérieurement dans une perpétuelle agitation , semblable aux flots écumeux de la Mer , ou au Volcan de l'Etna tandis qu'il forge ses traits brûlants de bitumineux.

J'en'ay donc point entrepris de chanter la fameuse Troye qui fut l'objet de l'armement de mille vaisseaux & qui dut sa ruine à l'innocente pitié qu'elle eut du traître Sinon , ce ne sont pas non plus ses Maisons attaquées par surprise qui se-
ront

ront le sujet de mes chants ; on ne me verra pas débiter un encens imposteur à des Heros chimeriques, comme ce n'est que trop la coutume de la plus grande partie des Poëtes ; On ne pourra me soupçonner de revêtir le Corbeau des qualitez du Phénix, & j'aimerois autant me fraier une route dans le vuide de l'air empiré de Junon, porté sur des ailes pareilles à celles que l'ingenieux Dedale attacha à son imprudent fils Icare, qui eut tout lieu de regretter la témérité de sa folle entreprise ; ou-bien que nouvel Ovide je prisse le futile soin de chanter de nouveau les Methamorphoses impies des Hommes & des Dieux. Pour prix de mes soins, je ne pourrois au plus me flatter que d'avoir rempli des oreilles oisives de sons bruiants & de penibles bagatelles. Seroit-il mieux si j'employois mon loisir à chanter les lascives amours d'une jeunesse effrenée, ou ce qui ne peut s'imaginer sans horreur, de fouiller l'idée sacrée des Divinitez par des paroles prophanes ou des applications impies. En effet qu'est-il de plus saint, qui souvent ne soit en bute à notre démenée ? De quels crimes n'avons nous pas noirci ces divines idées & de quel opprobre honteux ne les avons nous pas chargées ? Nous en faisons des Incubes & des Succubes, nous polluons leurs celestes substances en les taxant d'avoir enlevé des Garçons,

nous les faisons séducteurs de filles innocentes, nous osons loger dans les Cieux & nous donnons, par une legereté impie, la qualité de Déesse à une chimere, qui fait un commerce infame, & punissable chez les peuples les plus barbares; un honteux adultere enfin y tient une place éclatante, oh honte! oh pieté! oh crime! sont-ce là les actions de graces? sont-ce là les encens? les foiers? les prémices des Troupeaux? les Autels? les Hymnes & les justes loüanges qui sont dûs aux justes Dieux. Esprits des mortels, de quels mensonges & de quelles monstrueuses fictions, n'avez vous pas été de tous les tems capables, pour vous ouvrir avec une precipitation indicible, un chemin plus seur & une licence plus illimitée, de vous livrer au crime! Oh folle! oh prophane troupe d'écrivains! qui avez besoin d'une double purgation d'Ellebore d'Antycire, c'est à vous que ce Discours s'adresse, en attaquant les autres vous faites verser sur vous-mêmes le mepris à pleines mains, vous devez ces facheux reprochs à l'immodérée pétulance d'une langue indiscrete, devez-vous vous étonner que les foudres que vous bravez pour des autres, vous brûlent vous mêmes, & que leurs Traits soient reversibles? Le travail dangereux auquel vous consacrez vos loisirs & vos veilles, doit retomber sur vous. Quel hon-

neur

neut en pouvez vous esperer ? Car enfin celui qui n'est occupé que de ses seuls interêts, & qui ne se propose pas d'être utile à autrui, mais qui loin de là se livre à une joie maligne qui ne doit sa naissance qu'aux maux de son Prochain, tandis qu'il croit travailler à son bonheur; par un exact revers de justice, merite d'être rayé du nombre des hommes, & d'être placée au plus bas rang des bêtes les plus stupides. Il falloit que j'écrivisse de cette façon pour pouvoir procurer quelque profit à mes lecteurs, afin qu'ils n'eussent pas à se plaindre d'avoir perdu leur tems ou de l'avoir employé à la lecture de penibles & fausses bagatelles, ou de vaines chimeres.

Je me suis proposé de définir le Souverain bien, en trois Cathogories, l'utile, l'agréable, & ce qui est encore plus d'usage, les bonnes & les honnêtes Mœurs. Qu'un Poème soit rempli de quelques unes, ou de toutes ces qualitez, il doit en outre ne jamais s'écarter des justes bornes de l'Honnêteté & de la Pudeur. Quels titres affreux, quels noms ne doit on pas donner, de quel diffamant corollaire ne doit pas être puni celui qui est sans cesse occupé, à débiter des choses vaines, qui loin de rendre aucun fruit, sont plutôt capables de corrompre l'innocence de nôtre vie, & qui ose rendre publique par des o-

dieuses Pancartes la criminelle audace des insensez & prêter de nouvelles armes à leur detestable fureur, en laissant de honteux monuments de luxure, qui seront dans les siècles à venir, des modèles de delire pour les races futures. De quels remords de pareils gens ne doivent-ils pas être rongez ? quelle impression fatale de pareils écrits plus veneneux que l'Aconit, ne doivent-ils pas faire à d'innocentes ames, quels dangereux éguillons n'en doivent elles pas ressentir ? Une parole scelerate ose penetrer jusques dans le sanctuaire des ames les plus saintes & repandre le crime par flots dans un jeune Cœur palpitant de honte !

Quelqu'un va m'alleguer que souvent de pareilles futilitez font plaisir à un Grand dont la salle d'audience se trouve peuplée de Gardes ou de Clients, ou à celui que l'abondance de ses richesses fait respecter & dont le cerveau rétréci & le mince genie a fait tout le mérite auprès d'une aveugle & caressante fortune, les choses sont-elles moins défendues quoi qu'elles aient l'applaudissement d'un riche licentieux, il n'en est pas assurément ainsi. Si l'animal à deux pieds est couvert d'or il ne doit pas s'en glorifier d'avantage, que le quadrupède n'eut droit de le faire quand il fut chargé de la pourpre. Il n'en est que trop qui sont enorgueillis
des.

des couleurs les plus vives que fournit le Poisson Tyrrien, dont le front est ceint de lauriers extorquez & dont les doigts sont chargez d'énormes brillants ou de perles orientales, production fastueuses de leurs innombrables richesses. Ne feroit on pas serment à voir l'exterieur de pareils gens, qu'ils surpassent Platon par l'esprit, & que la sainteté de leurs mœurs l'emporte au dessus de celles qui firent admirer la conduite & la vie de ce Philosophe. Heureux celui qui sans cesse occupé de chanter Apollon, s'est borné aux innocents concerts des Muses, sa reputation ne paroît pas avoir beaucoup d'étendue, mais il ne craint point d'être comparé à des Outres vuides & sa renommée n'est jamais trompeuse. La volupté est fille de la fortune, la folie l'est de la volupté & l'une & l'autre enfin obscurcissent les lumieres de la raison de là vient qu'on trouve si rarement la sagesse compagne de la fortune & des richesses. Quel est celui qui est assez genereux pour souffrir pour la vertu, si la récompense n'y est pas attachée ? & qui est avide de cette récompense, sinon le pauvre ; le riche sacrifie à la joye, à la volupté & aux douceurs du repos, les demarches penibles lui sont en horreur. aussi bien que les chemins presque impratiquables qui conduisent à la forteresse où la science est renfermée. J'entre dans une

juste fureur contre les Vers & les Poëtes qui n'emploient leur verve depravée qu'à enseigner une doctrine obscène à des enfans qui n'ont pour parer de pareils préceptes que leur Innocence, je les vois par degrez profiter de ces infames leçons, devenir pires de jour en jour, & après avoir été abandonnez de leur premiere pudeur, se livrer entiers à la sceleratesse de leurs mœurs: De pareils Maitres semblent vouloir augmenter l'ascendant du crime originel afin de se précipiter avec plus de rapidité dans les abimes du noir Tartare. Mais ce qui me fournit une satisfaisante consolation c'est de les voir tomber dans l'ignominie par les mêmes moïens, dont ils s'étoient flattez d'acquérir une loüable réputation. Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits, & l'on juge avec raison qu'ils sont tels que leurs œuvres les représentent, car il faut convenir que la parole est le miroir de l'ame & le témoin irréprochable des mœurs: celui-là est réputé prendre plaisir aux choses dont il parle le plus souvent & de son plein gré. Le laboureur ne s'entretient que de Bœufs, de Socs, de Sillons & de Charruës; le Nautonnier ne parle que de Voiles, de Rames, de Radeaux & de Carenes, le Soldat n'occupe son loisir qu'en rappelant dans sa Mémoire le nombre des chevaux, des épées, des lances & des

com-

combats ; ainsi les hommes adonnez à l'obscenité ne s'écartent gueres dans leur conversation des choses qui y ont un honteux rapport. Oh vous, à la prudence desquels est confiée l'éducation de la jeunesse qui vous chargez du soin de former leurs esprits susceptibles de toutes impressions comme une cire molle qui prend facilement l'empreinte du doigt, quittez, croiez moi, ces pernecieux écrits, attachez vous à de plus belles matières, & chargez vous du soin de leur enseigner des choses moins arides & qu'on puisse citer sans rougir ; que l'Histoire de leur país & celles des étrangers soient la baze de leur premiere instruction ; il faut s'efforcer de leur insinuer de façon qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agreable, afin qu'ils se chargent plus facilement la memoire des faits qui y sont contenus ce sont là de ces sucs de Nectar qui pourissent en flattant le goût, ils enseignent la conduite de la vie, ils apprehennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut suivre, previennent les fautes par les exemples & chargent enfin un jeune homme de l'experience de plusieurs siècles. On ne doit pas negliger un peu de Fables & de Mythologie dont il faut faire un choix delicat, il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comedies enseignent d'utile dans les termes les plus châtiez & dans des scenes

nes épurées. J'avouë qu'il y a dans la plupart des Poèmes des faits souillez par les mauvaises mœurs, il ne faut par conséquent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel & des preceptes qui peuvent être mis à profit sans crime. C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter vos jeunes Disciples; quand ils auront atteint un âge plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaste, où ils pourront avec certitude & discernement cueillir les simples qui leur plairont davantage; il faut ensuite, pour donner la dernière main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation, peser avec soin auquel des deux on doit s'attacher le plus & par lequel on doit commencer le premier, ou d'assurer chez eux une probité à toutes épreuves, ou leur enseigner une doctrine fixe & qui n'ait rien de superficiel, car la doctrine est par elle même toute divine, elle s'insinue facilement aux Caractères doux, les orgueilleux en sont incapables, les voluptueux & ceux qui sont livrez à la nonchalance & au sommeil y parviennent difficilement; elle ne s'acquiert enfin qu'au bout d'un long-tems & par une pénible étude; mais quels avantages n'en retire-t-on pas? C'est cette même Doctrine qui Gouverne les Villes & les Etats, c'est à elle qu'on est redevable du bon succès des

armes.

armes qu'elle met a la main ou qu'elle fait quitter selon l'exigence des besoins; elle enseigne quelle est la terre que nous habitons, - elle élève nos connoissances jusqu'aux Astres, elle nous apprend l'art de guerir les maladies, elle renferme la peinture, la sculpture, & l'architecture en un mot toutes les formes & les figures sont de son ressort, c'est par elle qu'à l'aide d'une petite quantité de Caractères de Chifres, on s'assure avec certitude des nombres les plus innombrables. L'art seduisant de la Musique & de faire les instruments muets relève de l'empire de cette fille du ciel; elle nous conduit jusques dans les voûtes éternelles, séjour immuable de la Divinité, elle penetre jusqu'au plus profond sanctuaire de la nature, & nous rend les confidents de ses ressorts secrets ce n'est que par elle enfin que nous pourons parvenir à la perfection, elle nous met infiniment au dessus des autres animaux, & semble nous égaler aux Dieux. Tous ces talents que la Doctrine renferme perdent cependant tout leur prix & leur éclat, quand elle se trouve mêlée dans la lie des vices, elle se masque d'un visage difforme, comme le Jaspe se salit quand il est plongé dans un vaseux borbier ou comme le soleil quand il est couvert d'une epaisse nuée, ou quand il s'éclipse par l'interposition du Corps opaque

de

de sa sœur Diane, non seulement il perd son éclat, mais ses influences sont nuisibles & dangereuses, il en est de même de la Doctrine; chez un méchant homme, elle devient ce qu'est une arme dangereuse entre les mains d'un furieux, qui est en état de s'en servir à la ruine de bien des gens, & il paroît extravaguer à mesure qu'il est plus sçavant & plus méchant. Celui là au contraire qui fait ses efforts afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes, qui respecte les droits des Hommes & des Dieux, qui est en garde contre le vice, comme contre les morsures d'un Dragon tourmenté d'une faim dévorante, quand il seroit de la plus basse condition, berger, ou le plus vil esclave, fut il de la plus crasse ignorance, il doit néanmoins être regardé avec veneration, on lui doit les louanges les plus exquisés, les hommes, & les Dieux mêmes ne sont pas en droit de le mépriser. Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme? il faudroit n'avoir point d'ame ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuser des Eloges à celui qui respecte les choses sacrées, & qui, amateur de la justice, est incorruptible aux présents les plus précieux & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle Idole, à laquelle tant de gens sacrifient. Avec ces qualitez cet homme ne veut pas s'emparer du bien
d'au-

d'autrui, il tend aux malheureux une main secourable, il s'éloigne avec horreur des infâmes, il cultive, recherche & prend soin des gens humbles, il a soin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médifante qui n'épargne pas même les Dieux; le Cinique lui fait horreur, il feroit fâché d'offencer qui que ce fût, il est au contraire dans une perpétuelle follicitude de trouver l'occasion de rendre service à tout le monde, & ce qui met le comble à fes vertus, il est humble & modeste à tous égards. Heureux qui est le modele d'un pareil caractère, mais mille fois plus heureux encore celui qui joint à ces vertus la science ! Un pareil homme est digne du Diadème, il est autant au dessus des autres que l'Or est supérieur au Clinquant, & le Diamant préférable au verre. Un fçavant fait rarement des fautes ou du moins elles font legeres, les ignorants au contraire n'ont aucune pudeur ils se precipitent ouvertement dans des défauts grossiers, c'est le propre de la plus rustique ignorance, de se moquer des loix les plus saintes, de même qu'un aveugle ne peut pas se garantir de tomber dans des gouffres profonds, leurs pieds font chancelans comme dans la nuit la plus obscure, & que Proserpine leur refusant la lumiere est endormie dans son lit infernal ; c'est ainsi qu'un esprit aveugle, qui n'est pas illuminé par les

les sciences, ne fait nulle difficulté de se plonger dans le crime, par une pente qui lui est comme naturelle, la seule terreur du supplice est capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juste que ce qui le flatte. A quelques-uns la simple Nature a servi de maître, & l'intelligence a été accordée à plusieurs dès leur naissance ; ils ont reçu par un celeste present ce que d'autres n'ont appris qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente ? On doit donc avoir quelques obligations à celui dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réunis. O. vous ! Divinitez de la double Colline que j'ai toujours honorées, auxquelles j'ai consacré mes années, s'il est permis à de foibles mortels d'aspirer à vos faveurs les plus précieuses, accordez moi des accents assez doux, & sauvez mes Ecrits d'être employez à de vils usages, prescrivez les des fureurs de Vulcain. Le Belier qui est l'entrée de notre Zodiaque veut céder la place au Taureau qui s'avance & me presse de passer au prelude d'un nouveau Chant.



A B R E G E'

D U

S E C O N D L I V R E.

L' Auteur aiant à parler du souverain Bien, demontre que c'est mal à propos qu'on le recherche dans les richesses, & il le prouve par plusieurs raisons. Il fait un Eloge égal de la Science & de la Vertu, & quoique l'étude des sciences soit difficile au pauvre, parceque les soins dont l'esprit est agité, sont des obstacles qui s'y opposent, aussi bien que l'inquietude causée par les miseres, & les necessitez les plus urgentes, il conclud qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on est égal aux Dieux quand on possède la science, que de posseder des richesses immenses, sans sçavoir & sans vertu, il avance que l'homme sçavant n'a jamais péri par la faim, & que le pauvre d'ailleurs a ses plaisirs; que l'abondance au contraire donne de l'indifference pour toutes les voluptez.

LE

L E T A U R E A U.

MOn navire a jöüi dans le port d'un assez long repos il est tems que les Nautonniers metteut a la voile , il faut lever l'ancre , les rigueurs de l'hiver sont apaisées ; les neiges , image de la froide vieillesse distilent du sommet des Montagnes, la Terre est couverte d'une nouvelle & riante verdure , les arbres sont ornez d'une Chevelure nouvelle , la tendre Philomete fait resonner les échos de ses douces plaintes ; les Napées , les cheveux ornez de Guirlandes & de festons de fleurs , sont repandues dans les prairies ; les Driades preparent leurs danses , & les bondissants Satyres recommencent leurs lascives Chançons dans leurs Grottes tapissées de la mousse la plus tendre. Cupidon voltigeant comme une hyrondelle rapide décoche de toutes parts ses traits dorez & embraze les jeunes Cœurs de ses flammes les plus douces , la Mer invite les mortels à parcourir ses vastes Campagnes , l'onde est tranquille , Zephyre arrive du couchant & se rend à nos desirs , bannissons nos craintes , l'air est serein , & les Astres Athlantides en paroissant sur notre horizon nous annoncent une saine Navigation. Quelle gloire peut-on acquerir par un repos tranquille ? Jamais la

non-

nonchalance ne merita des lauriers, ils ne sont reservez qu'au succès d'une noble entreprise, la fortune seconde le courage, & l'on voit rarement décerner à la timidité les honneurs du triomphe. Peut-il s'épouvanter des vains aboiemens des monstres de Sylla; il est honteux que la vertu cede à de vils animaux? Avançons, nous avons tardé trop longtems, gagnons la pleine Mer. Le Roi tout-puissant, qui preside à l'Univers, quid'un seul clin d'œil, fixe le cours des Astres, & donne le mouvement aux globes lumineux, qui a créé tant d'especes d'animaux pour habiter l'immense étendue de la terre, qui les a multiplié de tant de façons dans les impenetrables Gouffres des Mers, qui leur conserve la vie dans cet immense fluide, & qui a jugé à propos que de si vastes Elements ne fussent pas privez de ces Colonies, n'a reserve la connoissance de la verité qu'à l'homme seul, & la faculté de s'exprimer est chez lui une noble distinction. Les autres Animaux condamnez à un éternel silence, tournent du côté de la terre leurs stupides regards. Ce Roi des Animaux, seul muni de sa raison, les a tous soumis à sa puissance, les Aigles, les Tigres, & les coleriques Lions sont sujets à sa Domination, les Serpens armez d'un venin aussi exalté que celui de l'Hydre de Lerne, le craignent,

gnent, cette énorme Masse qui flotte sur les Mers, la Baleine, en un mot, perd ses forces devant lui. Quelle confusion auroit regné sur la Terre? Sans cette admirable subordination, ses entrailles condensées n'ayant pas ressenti le soc tranchant des Charrues n'eussent pû produire les riches Dons de Cérès. C'étoit à l'homme qu'étoit réservée la production des loix destinées à la conservation des Etats; il devoit marquer sa reconnoissance aux celestes Divinitez par des Temples; l'innombrable invention des arts lui étoit due, il est le fatal inventeur de ces horribles Machines, qui par leurs éclats & leur rapidité imitent la foudre autant que par le vomissement des feux, dont elles se degorgent, & qui font voler le plomb inanimé dans des espaces immenses; les tours les plus fortes, les murailles les plus élevées succombent sous leurs efforts & sont reduites en poudre, les Mugissemens affreux que jettent ces foudroyantes Machines, imitent de loin les coups du Tonnerre. O vous! fabuleuses Divinitez, eussiez vous résisté aux Geants, si quand ils vous attaquèrent dans les champs Macedoniens ils avoient été munis d'armes aussi redoutables? La navigation a été découverte, on a osé traverser les Mers, & l'on peut se transporter aux extremités de l'Univers,

jus-

LE TAUREAU. 25

jusqu'aux Vents sont destinez à servir l'homme & le transportent depuis les païs sur lesquels le Soleil jette ses premiers regards, jusqu'aux lieux où il precipite sa rapide course dans le vaste Ocean; depuis les lieux que l'Etoile du Nord éclaire jusqu'à l'autre Pole qui est habité par des peuples, dont la tête semble se precipiter en bas, & dont les traces des Pieds sont opposées aux nôtres. Malgré cet esprit inventeur, malgré la fougue de son Imagination qui se fait croire issu d'une semence divine, il ne sçait pas encore, il ne veut pas sçavoir (chose étonnante! Crime horrible! qui devoit être expié par une Hecatombe) de quelle façon il doit vivre, & ce qu'il doit éviter ou suivre; O! mortels aveuglés, quelles épaisses ténèbres vous environnent! O! esprits concentrez dans le Tourbillon de la folie, vous marchez dans des deserts sans trouver de route marquée. Il a été accordé à peu de gens de connoître le chemin qui conduit au Souverain Bien. La Science du Droit, quoique tissüe de detours & de subtilitez, ne nous enseigne rien de pareil; l'art de chasser les Maladies du Corps se trouve sans effet contre cette maladie de l'esprit, & l'on consulteroit en vain le Rheteur & le Grammairien, sans en tirer aucune connoissance. La seule sagesse nous decouvre ce grand

Mystere, cette seule vertu merite à juste titre, le nom de conductrice & de maîtresse des Hommes. Si Dieu m'a donnée cette vertu & qu'avant la fin du jour les trois Sœurs ne tranchent pas le fil de mes destinées, je vais (comme je l'espère) ouvrir le Temple du Souverain Bien : j'expliquerai par quels moyens on peut y parvenir, je sens l'étendue de mon entreprise, le pays que je vais parcourir, est sans bornes. La plus grande partie des Hommes placent cette félicité & lui donnent pour Tabernacle un vil coffre rempli de dons abondans de Plutus. D'autres, dont l'avarice est plus entendue, voudroient posséder autant d'or que le Pactole & le Tage entraînent dans leurs brillantes eaux ; d'autres placent leur chimérique félicité à posséder des Champs égaux en nombre aux cheveux qui ornent leurs têtes ; d'autres s'estimeroient au comble de leurs vœux, s'ils étoient servis par un Bataillon d'Esclaves ou s'ils possédoient de grands Troupeaux de Bœufs ou de Bêtes à laine plus nombreux, mille fois, que ceux que conduisoit en Pature le fameux Polyphème, dans les Pacages de la Sicile, qui surpassassent ceux d'Aristée & plus considérables encore que ceux qu'Hercules Tirynthien enleva des fameuses étables d'Erythée ; d'autres portent leurs souhaits jusqu'aux fruits des Jardins d'A-

d'Alcinoüs & des Hesperides, & voudroient des Palais incrustez du plus beau Marbre de Numidie. Voilà les objets ordinaires de la cupidité des Hommes, ce sont ceux qu'une tendre Mere demande aux Dieux par les vœux les plus ardents pour un fils qu'elle idolatre. Le vulgaire imbécille croit que le souverain Bonheur consiste à posséder ces biens avec la dernière profusion. Quelle démençe ! Ils ignorent quelles Hydres sont cachées sous ces fleurs apparentes, & combien ces roses cachent de mortelles Epines : s'ils avoient examiné la conduite de celui qui veut devenir riche, ils auroient plaint son sort ; de combien de soins jour & Nuit son Ame n'est-elle pas enveloppée : quels revers de l'inconstante Fortune n'a-t-il pas à essuier, quelle foule de pensées diverses & souvent opposées ne l'agitent-elles pas ? Au milieu des douceurs du repas, la barbare Avarice lui porte des coups acérez, l'appetit sensuel semble banni des Palais des Princes, on y quitte avec une précipitation inquiète des Tables, où, quoique servies avec profusion, on n'a point de repos. Une esperance incertaine du plus petit Gain, le croira-t-on, est cause de tout ce désordre ; la nuit dispensatrice du repos pour les animaux les plus imbecilles, refuse ses pavots : les yeux inquiets de celui qui veut devenir Riche, ne peut

vent goûter les douceurs du sommeil; nulle situation ne le rend tranquille, il se roule dans un lit destiné au repos, avec autant d'efforts que Syfippe en employe à rouler son enorme Rocher, il est agité par avance de ce qu'il doit faire avant le lever de l'Aurore & de ce qui doit l'occuper après que le Soleil se sera précipité dans le sein de Thetis. Quels malheurs n'a-t-on pas à craindre pour la conservation de ces biens, après qu'on les a acquis ! Une maladie contagieuse & épidémique fait perir les bêtes à laine, quel embarras pour le choix des Paturages ! Un jour d'intempérie porte un dommage irréparable aux bêtes à cornes; un Oeconome de mauvaise foi, des Pasteurs malicieux ravissent les esperances des troupeaux, les Loups enlèvent les tendres Agneaux, espoir futur de l'agrandissement du Troupeau; le Soldat effrené dans un pillage égorge les Troupeaux; Murs, Portes, Barrières rien ne résiste à son avidité, les riches moissons sont en feu & les présents de Bacchus son ravagez par un feu destructeur, enfin un débiteur infidèle emporte & confond dans son évasion le Capital & les Intérêts, il n'est plus de bonne foi, la crainte des hauts Dieux est bannie du milieu des Hommes. O ! Jupiter, s'écrie-t'il, qui l'auroit cru, quel autre que moi n'auroit pas

pas été trompé, la probité paroïssoit peinte sur le visage de ce fugitif, de quels discours séduisans ne s'est pas servi ce trompeur; non, la physionomie la plus belle, l'extérieur le plus poli ne sont pas le vrai Caractere de la probité. Il faut se consoler. J'ai, poursuit-il, des ressources seures, un vaisseau richement chargé m'apporte des confins du Pole, les plus pretieuses marchandises, l'Encens l'Electre, l'odoriferante Cannelle, & tout ce que produit l'Arabie heureuse: les étoffes les plus précieuses de l'Inde vont reparer mes pertes, si pour comble de malheurs ce vaisseau alloit perir, s'il étoit precipité dans les gouffres devorans de Sylla, ou qu'il fut brisé contre les rochers du promontoire Capharée; à ce coup ma maison retentiroit de mes cris, je me baignerois de mes larmes, je ne rougirois pas de ressembler à une femme par les demonstrations exterieures que je donneroie de mon désespoir. Mais non, Graces aux Dieux, tant que je vivrai, je ne manquerai pas de richesses, le Commerce du froment étant incertain, j'acheterai des Olives, je ferai labourer un champ & l'ensemenceraï, j'en recueillerai la Moisson, je ferai construire une maison & planter des Vignes, j'acheterai ceci, je vendrai cela, je recevrai tel paiement, & m'acquitterai. Telle est une nombreu-

seassemblée, les yeux fixés sur un Theatre, & dont les flots tumultueux poussez avec effort les uns sur les autres semblent se replier sur eux mêmes; chaque particulier est affecté de passions différentes & d'attitudes diverses, l'un applaudit, l'autre frappe du pied, la joye, le chagrin, la crainte, l'esperance, la colere enfin toutes les passions se succedent avec une continuelle alternative; la Mer n'est pas plus agitée quand elle est livrée aux haleines des vents, que n'est ce riche; c'est un veritable Ixion. épris d'amour pour une fantastique nuée dont le honteux accouplement donna la naissance aux difformes Centaures. Jupiter, Pere & Roi des Dieux, a ordonné qu'en expiation de ce crime il seroit pour jamais fixement attaché à une Rouë dont les rais sont des serpens, & il est perpetuellement tourmenté par sa volubile vicissitude. Qu'est-ce que les richesses? peut-on mieux représenter leur inconstance qu'en les comparant à une nuée qui disparoit, change de forme & se dissipe en fumée, sitôt qu'elle reçoit la secousse d'un vent du Nord: ne croit-on pas quelques fois y appercevoir des formes humaines? Qui a-t-il de plus séduisant que le premier aspect du Riche, mais hélas! on n'est à portée de juger de son bonheur qu'après qu'on ne le possède plus; ce n'est qu'après la mort qu'on

qu'on peut assurer qu'on a été heureux. C'est un beau Tableau, dont le revers est hydeux. La fortune roule l'Homme par un continuel mouvement, les Serpents representent les inquietudes dont il est sans cesse agité & qui lui rongent les entrailles : de deux choses l'une, ou le riche connoit le prix de ce qu'il possède, ou il n'en est pas persuadé ; s'il n'en est pas persuadé, à quoi lui servent ses tresors, il n'en peut recevoir ni bonne ni mauvaise impression : le voila de niveau avec celui qui ne possède rien. S'il connoit au contraire ce qui lui appartient, ou il en aime la possession, ou bien elle ne le touche pas ; s'il n'en est pas touché, de quoi lui sert cette possession & quel plaisir peut-il ressentir d'une chose qui lui est indifferente & à la quelle il n'est par plus sensible qu'un homme qui ne boit point de vin, le seroit à une grande quantité de cette Liqueur. Si le riche au contraire est sensible à son prétendu bonheur, il donne tous ses soins à le conserver : pour y parvenir, quelle inquietude, quel travail, quelle sollicitude ne ressent-il pas, par la crainte prevoïante de tous les accidens qui peuvent arriver aux biens périssables qu'il possède ? Il est à la torture ; si quelque partie dépérit, quoi qu'il faille de nécessité que cela arrive, puisque rien ne peut demeurer longtems dans un état

constant, ses pertes seront d'autant plus fréquentes que ses possessions seront plus étendues, par conséquent ses soins & ses inquiétudes augmentent à mesure qu'il devient plus en état de faire des pertes, pour peu d'ailleurs qu'on veuille envisager, combien sont fréquents les dangers qu'on peut essuier sur la Mer, quel peril ne rencontre-t-on pas sur terre, si on veut augmenter son Patrimoine, tant de la part des Brigans, habitans-vagabons des forêts, que des Pirates, qui pros crits de tous lieux possédez, n'ont d'autre domicile que les immenses mers? On sera mille fois échappé, on est pris à la fin! Sort affreux! de cruels assassins livrent le cadavre du malheureux qu'ils auront massacré, à la voracité des bestes fero ces ou des oiseaux carnassiers, ou l'on tombe dans un dur & honteux esclavage. Celui là dont la téméraire audace l'aura tiré de ces dangers, n'a eu d'autre vûe en acquérant des richesses, que celle d'être servi, ou de commander. Combien la qualité de Maître va-t-elle lui coûter? A peine est-il en seureté à sa table, dans son lit même, n'a-t-il pas à craindre le Poison? La main impie d'un esclave avide le surprend endormi & met fin par sa mort à ses inquiétudes. C'est ordinairement la brebis la plus grasse qu'on choisit pour l'immoler, & c'est le plus bel arbre qu'on depouille

de

de ses fruits, c'est au vin le plus doux que les Abeilles & les autres Insectes s'attachent, ainsi celui qui a reçu du Destin le plus de faveurs, a le plus de dangers & d'embusches à craindre. Qu'on se rappelle l'Histoire du Tyran de Syracuse, & qu'on admire l'adresse dont il se servit pour sa sûreté. On le congratuloit sur sa félicité, on lui disoit, vous êtes bon, rien ne manque à votre bonheur; les Boissons délicieuses, les mets exquis & succulents, vous avez des esclaves sans nombre, le Sceptre enfin & le Diadème, qui sont l'objet de tant de souhaits, les Perles, l'Or, rien n'égale votre abondance. Ah! répondit ce Prince, vous ne voyez donc pas que ma tête à chaque instant est menacée de la chute de cette épée qui n'est suspendue qu'à un crin délié, les richesses ont toujours été la proie de l'envie, & la plus noire jalousie n'est occupée qu'à détruire le meilleur & le plus heureux. A ce prix, infortunez mortels, recherchez l'or, livrez vos Cœurs aux cuisans éguillons des Furies, afin de parvenir à vous précipiter avec plus de vitesse dans les Marais du Styx. La ridicule folie de Midas, qui reçut de Bacchus le don de ce trompeur Metal, doit vous servir d'exemple, c'étoit avec justice qu'Apollon lui mit des oreilles d'Âne; ce malheureux ne tarda pas à se

repentir de la prière inconsiderée qu'il avoit faite aux Dieux, qui lui accordèrent que tout ce qu'il toucheroit seroit converti en or, il implora leur Clemence par des vœux contraires, après qu'il eut ressenti que l'indiscretion de son souhait l'exposoit à perir par la faim. Un sort pareil menace les avarés, d'autant plus malheureux qu'ils possèdent d'avantage & que leurs besoins augmentent à proportion qu'ils accumulent de plus grandes richesses. Ils sont autant de l'antales brulez de la soif la plus ardente au milieu des torrents. Malheureux que vous êtes, si l'abondance même étoit soumise à vos volontez, & qu'elle prit à tâche de combler vos desirs, lequel choisiriez vous du necessaire ou du superflu ? Le dernier nuit, & le premier se possède aisément, la Nature nous a constituez de façon que nous sommes plus tranquilles à mesure que nous savons mieux nous contenter de peu, & c'est aller contre ses ordres que d'étendre ses desirs au delà de la moderation. La table d'un riche est couverte de la depouille onereuse des forêts & des mers ; toute espece de volatiles, tout genre de quadrupèdes & mille Poissons divers viennent s'y placer par l'art magique des richesses. Les vins les plus exquis de Falcone & ceux des plus riches côteaux sont prodiguez pour étancher sa soif ; je tombe dans l'étonnement &

& je demande si ce Goufre va engloutir tant de metz, cela est contre la vraisemblance, quand il en auroit le desir, il seroit dans l'impossibilité de le faire : si la nature bien-faisante n'avoit pas mis des bornes a sa Cupidité, l'estomach ne pouvant soutenir une si grande abondance de nourritures, il en seroit suffoqué, & il iroit au Tombeau plus que rassasié, accompagné d'une Troupe d'esclaves rugissans. Ce n'est qu'à l'intemperance & au trop de nourritures que les disciples d'Esculape doivent le besoin qu'on a d'eux, c'est ce qui cause les vomissemens & nous precipite dans la plus sale crapule, c'est de là que sont produites les fièvres de tant de sortes d'espèces, c'est enfin du peu de sobriété que nos membres perclus nous deviennent inutiles. Qui ne sçait pas que l'intemperance est la cause de toutes les maladies & que les dons de Bacchus pris sans moderation irritent les esprits & augmentent au lieu d'étancher la soif dans nos entrailles; la temperance au contraire, fait qu'on n'use que de peu de choses au milieu même de l'abondance, c'est par ce moien qu'avant le tems on n'abrege point le cours de sa vie en imitant par une moderation volontaire la moderation forcée du pauvre; & l'on sera content de porter comme lui un vêtement simple. Que sert au riche d'être vêtu des habits les plus

brillants, de la Pourpre, & de la Broderie, de porter une chemise du plus fin lin, les Martres & les peaux d'animaux habitans du Nord, en un mot les fourures les plus précieuses, les Joyaux, les Colliers de grands prix destinez à parer la gorge des femmes, garantissent, ils mieux du froid qu'une laine grossiere? Une Toile simple ne defend-elle pas aussi bien des ardeurs du Soleil quand il est au signe du Lion & de la Canicule, que les habits de soie les plus deliez! Ah celui qui est orné de vestemens somptueux, m'allez-vous dire, s'attire le respect, il s'épargne la peine de saluer, il croit assez faire, de paier d'une legere inclination de tête celui dont il est abordé. Le peuple, me dira-t-on se leve sur son passage, on l'estime issu d'une race auguste, on pousse la credulité jusqu'à le croire bon, prudent & digne des honneurs qu'on lui rend, on se croiroit injuste si on ne l'aimoit pas; on est sur ses gardes au contraire & on n'a nulle confiance en celui qui est mal vêtu; une troupe insolente lui impute en raillant l'impression que les tems ont fait sur ses habits, eut-il (continuera-t'on) en partage toute l'éloquence qu'Arpinas s'acquitt dans toute l'Italie, quand la douce persuasion s'épancheroit de ses Levres comme de celles de ce fameux Orateur, qui, quoi qu'il dût sa naissance à un simple

artisan, fit jadis l'admiration de la sçavante Grece, l'art des vers lui fût-il aussi familier qu'il coûtoit peu au fameux Virgile, pût-il former des chants & des concerts aussi doux que ceux du fameux Homere le Lidien, vous n'avez pas encore ce qu'il faut, lui dira-t on, pour mettre vos talens en évidence, vous êtes meprisé sans examen & l'on vous laisse inconnu dans les dernières places; l'une & l'autre Venus enfin ne vous sont pas favorables. Tant de beaux vestemens en imposent comme s'ils étoient toujours destinez à couvrir la vertu; si vous ne portez cette décoration extérieure, on infère mal de vos mœurs, on vous refuse les égards & le respect reciproque que les hommes se doivent les uns aux autres & qu'on ne peut pas même refuser au plus vil des esclaves; vous perdez votre gloire, vous tombez dans le mepris; jusqu'aux animaux qu'on destine à la garde des Palais, semblent infectez de cette contagieuse mode & vous font ressentir l'impression que fait sur eux votre mauvaise mine. Un domestique même que vous aurez élevé dès l'enfance, s'il vous voit mal vêtu par avarice, inférera de ce principe tous les autres vices, il vous accusera de cruauté, d'orgueil, d'être sujet à l'ivresse & de manquer d'esprit. Pourquoi, Fortune injuste, s'écriera-t'il, ne m'avez vous pas donné

38 LE T A U R E A U.

né un autre maître? Me faudra-t'il longtemps encore, porter les fers de celui-ci? Que de gens enlèvent l'estime publique, qui n'ont pu se sauver d'être méprisés dans leur domestique! Il n'en faut pas douter, si vous êtes courageux, juste, prudent, modeste & que ces Vertus soient couronnées par une grande science, quelque habit que vous portiez vous serez respecté, & personne, s'il est sensé, ne sera en droit de vous mépriser. Vous donc qui êtes avide de réputation & de louanges & qui cherchez à acquérir l'amitié, suivez les traces de la Vertu, & vous éloignez de celles des Vices; soiez sur vos gardes, pour ne point donner de prise à la censure; ne faites rien qui puisse vous faire rougir; la vertu a cela de propre qu'elle se fait respecter même par ses ennemis, sur tout quand elle est sans tache, mais quel est celui qui peut atteindre à ce haut degré de perfection? Quel est celui qui quelque fois ne s'écarte pas de ces traces & qui suit scrupuleusement ce raboteux sentier? Personne n'étant parfait, celui-là est censé le meilleur, qui pèche le moins & le plus rarement, un maintien modeste, des discours polis, font les frais extérieurs du gain de cette estime; la parole est une Divinité à qui on rend une sorte de culte, le sage a par elle une force admirable, il commande & se rend

rend maître de l'esprit & des Passions; ces choses établissent une réputation plus-seure que les habillements, n'allez pas sur tout, épris des beautez du visage d'un enfant vous livrer à cet infame penchant. Un tel amour est un crime que le sage doit fuir, car les enfans ne sont capables ni d'esprit ni de raisonnement, ni de discretion. Ah ! perisse quiconque ressent des flammes si deraisonnables. Si les charmes d'une jolie personne ont scû vous engager, c'est un malheur qui vous conduit, si elle est vertueuse, à vous engager sous les loix du Mariage; si au contraire elle est Prêtresse de Venus, vous trouverez l'Abbesse de ce Temple sur votre chemin : Qu'elle demence de se mettre dans le cas de desirer & d'esperer ce qu'on nous refuse, tandis que cette maladie n'est pas assez incurable pour que la raison n'y apporte pas un prompt remede ! Les richesses sont desirables afin qu'on soit plus en état d'acquérir la vertu, les leçons ne s'acquierent que par elles, car il est de necessité de donner des Honoraires aux Savants, une Bibliothèque coûte, & il faut consacrer la plus grande partie de son tems à l'étude, ce qu'on ne peut faire, quand une pressante pauvreté nous entraîne à des soins plus pressans, & que vous êtes obligé de vous livrer à des affaires qui ne vous satisfont pas, qu'il

qu'il est difficile & que peu de Gens sont favorisez des Dieux au point de pouvoir s'élever d'un Etat rempant au comble de la vertu, & qu'il est rare de voir les honneurs attribuez à celui qui sçait supporter la pauvreté avec grandeur ! On doit avouer que des jours passez dans cet état, sont une mort perpetuelle ; quel mepris n'a-t-on pas à effuier ; Si l'esprit ne goute pas quelques fois une innocente volupté & qu'il soit dans une agitation continuelle par des inquietudes toujours nouvelles & toujours renaissantes ? Ne marcher enfin que sur les traces de la douleur, il vaut mille fois mieux traverser les marais du Styx & se livrer soi même en pâture à Cerbere. Quoi jamais ne pouvoir jouir d'un instant de prospérité, jamais ne gouter les delices d'une double joie ! car en effet quels plaisirs, quelles consolations peut gouter le pauvre, qui ressent les plus pressans besoins ; la nourriture, les habits, le logement, tout lui manque, à peine peut-il vivre : de quelle façon peut-il parvenir à gouter les douceurs de la vie ; c'est au seul riche, qu'appartient cet état tranquile, il abonde en toutes choses & il est en état d'atteindre à tout ce qu'il desire ; de tout tems rien n'a résisté à la force impériuse des richesses, elles sçavent aplanir les montagnes, élever les vallées, & ce n'est que par elles que les
grands

grands goutent les plaisirs; les chasses de toutes especes dans lesquelles, les cerfs les plus vites, les chevreuils les plus agiles, les renards les plus rusez, les lievres, les plus timides, cedent à la course des chiens; on choisit du vol ou de la pêche; à ces plaisirs succèdent ceux de Venus; Comus presente les viandes les plus exquises, Bacchus verse à pleines coupes les vins délicieux; l'oïfivité, les jeux sont au commandement du riche; les Spectacles & la Musique enfin couronnent ses plaisirs; il possède tout & le doit à ses richesses. Helas! on peut aisément se passer de ces grands avantages: celui qui brule du desir de sçavoir peut aisément se priver de ces trompeuses faveurs, s'il est ferme dans sa resolution il vaincra les obstacles qui se presentent dans l'épineux sentier de la science; un homme dans ces sentiments, quoi que dépourvu de moiens pour parvenir au but qu'il se propose, tire parti de toutes ses ressources, il engage maison, terre, meubles, rien enfin ne l'arreste: mais va t-on m'alleguer, de quoi vivra-t'il après? il va être reduit à une affreuse mendicité. Ne vaut-il pas mieux être pauvre, quand la science semble nous égaler aux Dieux, que de posseder sans elle les trésors des Rois de Perse; ce n'est pas au jugement du vulgaire qu'il faut s'en tenir à cet égard, on ne le trouveroit pas.

pas favoriser ce sentiment , mais qui peut ignorer que ce même vulgaire n'a que des sensations aussi bornées que l'animal le plus imbecille , & que la connoissance du vrai lui est absolument étrangère? c'est pour vous , ô ! Juge , que je parle, souvenez vous de ces preceptes, rien n'est permanent que la solide Vertu ; les richesses , la beauté , la force ; les honneurs , tout périt , la seule Vertu n'a point de fin , sur elle seule les revers d'une inconstante Fortune n'ont point de droits , & jamais elle ne fut soumise à l'empire des tems. Non je n'ai jamais vu , & je ne le peux croire , qu'un sçavant soit péri par la faim , je n'estime même pas possible qu'il ait été réduit à l'affreux état de mandier , la vertu pare les coups que vent lui porter une Fortune ennemie , la doctrine enfin ne permet pas que ses nourrissons soient longtems assujettis aux revers de cette capricieuse rivale , elle leur fournit , au milieu même du naufrage , des secours inopinez & les conduit à la nage au milieu des flots les plus irrités ; avec la Vertu on parcourt les déserts de l'Arabie , on n'est pas étranger chez les Ethiopiens bazannez : les Barbares les plus cruels , les Indiens , tous semblent la respecter , ce n'est qu'avec son secours qu'on est en état de faire tête à la Fortune , & de parvenir à un Triomphe assuré après un combat douteux. Que les
de-

dépenses cessent donc d'effraier & qu'on n'épargne rien pour l'acquérir. S'il arrivoit qu'une fortune barbare nous eut refusé tous moïens de devenir savans, soions bons, nous sommes assez heureux. Qu'on fasse ses efforts pour jouir du moins de la conversation des savans, & qu'on mette à profit les paroles qu'ils laissent échapper; laissez aux riches le soin d'en recueillir d'avantage, s'ils le peuvent & supportez vos malheurs d'un visage serein. Si par malheur vôtre temperament vous entraîne aux plaisirs, vous êtes perdu sans ressource; vous êtes dévoré de la cupidité des richesses pour les satisfaire; pour vous guerir, écoutez les conseils salutaires de la raison, voici comme elle s'exprime; la Volupté est pernicieuse, elle ôte le jugement, elle émousse l'esprit, elle est l'antagoniste de la Vertu, le poison des mœurs & la nourriture des vices, elle affoiblit le corps, débilite les organes, détruit les sensations les plus délicates, & toujours suivie de l'amertume, elle entraîne à sa suite tous les maux. Tenez-vous en à cet oracle & le regardez comme infailible, tout bien considéré, le pauvre n'a-t-il pas ses plaisirs, qui sont peut-être plus sensibles? Les divertissemens flattent d'avantage, quand on en jouit plus rarement, & le plaisir est d'autant plus aimable qu'il est plus attendu & qu'il est moins souvent à nôtre portée; c'est ainsi.

ainsi que les viandes doivent être assaisonnées par l'appetit, & le repos préparé par le travail, la soif rend délicate la boisson la plus commune & le feu n'a jamais tant de charmes qu'après qu'on a senti le froid, le passage d'un trop grand chaud à un froid modéré fait par la même raison un plaisir infini; Venus redouble de charmes quand elle succède à la continence, tout enfin puise de nouvelles forces dans ce qui lui est contraire. Le riche ne veut rien souffrir, accoutumé qu'il est à un fluide de délices dans lequel il semble nager, il est obligé de chercher hors de chez lui par caprice les viandes les plus grossières, & de les faire succéder aux mets les plus exquis qui lui sont devenus insipides pour en avoir fait un trop fréquent usage; rien par conséquent n'est doux qu'il n'ait son amertume & parvient tôt ou tard à lasser par l'usage trop souvent répété; les choses qui nous sont étrangères, difficiles ou défendues ont toujours eu sur nos sens un privilège assuré & elles ont toujours remporté des avantages certains sur les choses permises; ce ne sont donc pas par conséquent les êtres qui nous satisfont par eux mêmes, mais bien plutôt le desir que nous en ressentons & c'est chez nous & non chez eux que se trouve la source de nos contentemens. tout ce qui plaît a des prérogatives

cer-

certaines pour être aimable. Ce n'est pas
 aux viandes exquisés qu'on présente à
 un malade, qu'il faut s'en prendre s'il
 ne les goute pas, elles ont leurs goût
 ordinaire, mais plutôt à la fièvre qui
 lui a enlevé l'appétit; il en est de mê-
 me d'un vin délicieux qu'on présente-
 roit à celui qui n'en boit pas. De là
 naissent les différents sentimens pour
 les différents mêts, la Musique, le
 jeu, les rièlles: chaque amusement
 enfin a ses sectateurs: dans l'amour même
 il y a plusieurs Classes, l'un recher-
 che avec avidité la Venus Antiphisi-
 que, l'autre convoite les charmes nais-
 sants d'une jeune beauté, à laquelle
 un troisiéme prefere des atraits agonis-
 sans, & s'imagine trouver dans des
 restes qui lui paroissent précieux d'ini-
 mitables nouveautez; c'est dans l'ame
 même qu'est le Tresor des plaisirs &
 non dans les objets qu'on se propose:
 par cette même raison le pauvre en est
 capable comme le riche, si le premier
 peut être plus satisfait du peu, que le der-
 nier n'est content du superflu, souvent
 le riche acquiert à grands frais ce qui
 ne coute rien au pauvre: le frugal ré-
 pas d'un Matelot ou d'un Bucheron
 l'emporte de bien loin sur les festins
 des Rois; la seule volupté qui soit per-
 mise est celle qui ne porte pas de pré-
 judice, & qui ne s'écarte jamais des
 règles des bonnes meurs; on n'est donc

heu-

heureux qu'à proportion qu'on souhaite moins & qu'on sçait soumettre ses desirs à ses facultez, par ce moien on ne risque point d'être trompé par de vaines esperances, & l'on s'épargne les cruels soucis qui accompagnent toujours les souhaits illimitez; c'est par ce frein qu'on parvient à mepriser les richesses dont nous n'avons besoin qu'autant que nos desirs sont sans bornes, & que nous ne sçavons pas nous renfermer dans l'étrainte Sphère de la mediocrité: le bonheur consiste à se contenter de peu & même de ce qu'on a: quand on s'écarte de cette route, rien n'est sacré; La prospérité est mere de l'orgueil, elle nous fait mepriser les Hommes, elle nous amollit & nous arrache des devoirs indispensables dont nous sommes tenus envers les Dieux. La Vertu incompatible est forcée de nous abandonner, car en effet qu'est-il de plus rare qu'un riche vertueux. O ! louable & désirable pauvreté. O ! present des Dieux, dont on ne connoit pas le mérite, c'est vous qui êtes gardienne de la Vertu, l'assuré rempart de la pudeur, l'obstacle de la luxure & la feureté de la vie, ce n'est qu'à vous qu'il est permis de mépriser une fortune contraire, de braver la fureur des vents & la rage des vagues insensées, vous vous tenez à couvert sous le chaume rustique & ne perdez jamais de vûe le rivage, les éclats du
ton-

tonnerre frappent toujours les sommets des montagnes les plus élevées, & les plus grands Ormes sont les plus exposés aux secousses des vents: une condition médiocre n'est pas sujette aux grands revers & rarement la foudre tombe-t-elle dans les vallées: les petites herbes restent immobiles au milieu d'une forêt agitée & jouissent d'une paix tranquille à l'abry des Pins les plus orgueilleux. Anaxagore, Democrite & tant d'autres dont la sagesse a éclaté dans l'univers ont eu pour l'or & l'argent un généreux mépris: ils avoient senti de quels maux les richesses sont inséparables: ils ont trouvé le parfait bien dans ce qui est exempt d'inquietudes, & ils ont évité par cette conduite d'être entraînez dans le gouffre où le vulgaire se précipite. Fabricius, Caton, Curius avoient ils les mêmes passions que ressent le commun des Hommes ignorans? Repassez dans votre mémoire ces grands modèles, c'est par de pareils exemples que vous trouverez les biens parfaits. Combien de fois Quintius a-t-il porté au Capitole les Enseignes ennemies? qu'elle violence ne falloit-il pas lui faire pour l'arracher de la charrüe & lui présenter les faisceaux du Consulat & le commandement des armées? Il leur preferoit le hoiu rustique, une simple cabanne renfermoit ces grands Hommes & les fruits les plus grossiers étoient

étoient leur nourriture. Les délices & les Palais semblent ne produire aujourd'hui que des Embrions ou des Hommes efféminés. Ecoutez donc, mortels, & sortez des épaisses ténèbres dont vous êtes environnés; defillez vos yeux, fixez vos regards, decouvrez le précipice où vous conduit vôtre aveuglement. Vous êtes semblables aux Dieux par la raison, c'est à elle que vous devez l'Empire du monde, que ce soit donc elle & non l'erreur qui vous conduise. Proposez vous une fin dans vos entreprises, que les mœurs capables d'appaiser la faim vous satisfassent, que l'habit suffisant à vous garantir de l'intempérie de l'air vous contente; comptez avoir assez dormi quand vous vous êtes délassé : ces trois choses sont seulement nécessaires puis que nos corps en ont besoin, & qu'ils ne sont pétris que d'un corruptible limon ; il n'en faut user que pour prévenir les maladies; par cette moderation on parvient à se passer des remèdes de Galien ; la nature marâtre ne nous en fournit que trop : la luxure ne doit ses forces qu'aux viandes dont on fait un usage immodéré, la délicatesse des habillements même y contribue; n'allez pas tomber dans l'inconvenient d'imiter celui qui s'aperçoit à peine qu'il ait vécu, & qui passe sa vie dans une lethargie continue il semble s'ôter l'usage des yeux par un sommeil auquel il est presque
 tou-

toujours livré. Heureux mille fois celui qui aiant appris à se contenter d'une mediocrité desirable ne s'établit point de vaines esperances de posseder les choses qui sont hors de sa portée. Il ne craint point la barbare ferocité des Parques & les droits, qu'elles ont sur les hommes, ne l'effraient pas, par ce qu'il a envisagé par avance & d'un coup d'œil le court espace de la vie humaine. Tout ce qui existe sur la Terre lui paroît frivole; accoutumé qu'il est à n'être pas plus abbattu de l'adversité, qu'enorgueilli de la prospérité, il meprise les fureurs du Styx, & la justice de Minos ne l'épouvante pas, il s'attend à recevoir tout ce que le Destin lui prepare. Quand on se laisse conduire par les sens & qu'on n'est touché que des impressions présentes on n'a pas les vuës plus étendues que les animaux & l'on est réduit, pour ainsi dire, comme eux au seul instinct. Autant l'esprit est preferable au corps, autant la reflection qui en émane, est supérieure aux sens. Charnels & grossiers, les richesses cessent donc d'être des biens veritables, puisqu'elles ne sont destinées à d'autres usages qu'à la satisfaction des sens materiels & que toute leur puissance ne peut nous rendre meilleurs. Qui peut donc les regarder comme le souverain bien? C'est se mettre de niveau avec les animaux que de placer son bonheur

dans une possession abondante, d'étendre ses desirs au delà de leurs justes bornes, & leur donner des limites, différentes de celles des besoins de la vie; ce qui est au de là doit être abandonné aux insensez, les amas & les Magazins remplis de Bled, deviennent superflus à celui qui sçait qu'une simple mesure lui suffit; c'est par la même raison qu'on ne doit pas s'inquiéter de posséder d'abondants Celliers, remplis de vin, pourvu qu'on en ait suffisamment pour son usage. Si l'on est favorisé de Plutus & de l'Abondance, & qu'un aveugle Destin nous comble de richesses, quel usage en faut-il faire, comment éviter le dangereux écueil de se pervertir en les possédant, & n'être pas entraîné par le torrent de la folie, qui semble inséparable de leur possession? Parlez, expliquez vous, êtes vous instruit? De quel discernement ne doit-on pas être capable au milieu de l'abondance! Hélas! Le seul Sage en fait user. Tous ceux à qui la Nature avoit donné des forces peu communes ont été trompez par ces présents. Les Milons, les Hercules en font foi. La beauté n'a pas été moins dangereuse. Les Laïs, les Phrinés, les Narcisses en font un triste exemple. Les talens de l'Eloquence n'ont pas eu un plus heureux sort. Quelles persecutions n'ont pas souffert les Cicerons, les Demosthenes. Mille
au-

autres qualitez enfin ont été pernicieu-
 fes à ceux qui en étoient douez. Quels
 généreux efforts ne doit-on pas faire
 pour être en garde contre l'Avarice? E-
 rynnīs, la cruelle Erynīs n'est pas si
 dangereuse, que cette passion, que les
 Dieux punissent aux enfers, en étanchant
 sa soif insatiable des eaux du bourbeux
 Acheron, dont elle a pris naissance.
 Qu'elle soit sans cesse poursuivie par
 les flambeaux des Furies, qui brûlent
 d'un feu obscur, qui n'éclaire jamais le
 triste séjour des ombres; qu'elle soit
 toujours environnée des menaçants ob-
 jets de mille Serpents veneneux; & que
 semblable aux implacables Euménides
 toujours avides de sang humain, un
 souhait en entraîne un autre. Non, rien
 n'est sacré pour ceux qui sont tourmen-
 tez de cette fureur, les vases, les orne-
 ments des Autels, tout ce qui est desti-
 né au culte des Temples des hauts
 Dieux, est exposé à son avidité; c'est
 d'elle qu'une foule de maux prennent
 naissance; la Discorde, le Carnage, la
 Trahison, les Querelles, la Fraude, la
 perte de la Pudeur, le mépris des Dieux,
 le Parjure, les Divisions & les Guer-
 re. Peut-on suffire à les décrire? On
 sent donc combien il est important d'é-
 viter cette Passion. Rien n'est plus con-
 traire à l'humanité & ne caractérise d'a-
 vantage la Bassesse de l'Ame, quand
 elle s'empare de celle d'une femme,

C'est d'un Vieillard, ou d'un Enfant, on en peut d'ordinaire inférer qu'ils sont fragiles, imbecilles & d'un petit entendement. La Prodigalité, qui est son contraire, quoique moins dangereuse, doit s'éviter avec soin, si on ne veut pas tomber dans le cas de convoiter la table d'autrui, après qu'on a follement dépensé son patrimoine. C'est au milieu de ces deux extremitez que reside la Vertu, c'est à ce centre qu'est fixée la demeure de la Sagesse, c'est par elle que nous exerçons nôtre générosité, sans sortir des bornes de nos Facultez. Le meilleur emploi qu'on puisse faire des richesses, est d'en soulager les malheureux, en commençant par ceux que la liaison ou l'affinité a approchez de nous. C'est s'acquitter d'un devoir auquel la nature nous a assujettis, c'est remplir les conditions de nôtre être, c'est enfin s'égaliser aux Dieux, que de rendre l'espoir aux desesperez, de nourrir les pauvres & donner des secours aux misérables. Rien ne nous gagne avec plus de rapidité, l'amitié de tout le Monde, & rien ne nous établit une si solide & si brillante réputation. C'est à de tels faits que plusieurs ont dû leur Apothéose. Encore une fois, c'est remplir les intentions de la Nature que de secourir l'homme, qui est son plus parfait ouvrage; les Ecoles des sages retentissent de ce précepte. Oh tems!

Oh.

Oh meurs ! La Charité est éteinte , le Riche avare a les mains fermées , tandis qu'il possède mille choses superflues & qui ne lui ont été données que pour exercer sa générosité , mais hélas ses entrailles ne sont pas compatissantes , son cœur est d'airain , & il fait à peine une legere aumone à un mendiant , dont les pitoiables accents & les larmes ne le touchent que foiblement ; il réserve sa fortune pour entretenir des Bouffons , des Parasites , ou des gens qui ont l'intendance de ses plaisirs honteux , ou les personnes qui en sont le méprisable objet. Un sçavant , ou un homme de mérite ne participent pas à sa capricieuse libéralité ; c'est même se couvrir à ses yeux d'une tache indélébile & d'un ridicule méprisable , que d'oser paroître Auteur ou Poëte , il ne peut cependant ignorer que jamais les Muses n'eurent de coffre fort. La passion des jeux de hazard engloutit ses richesses , qu'est-il de plus honteux que de perdre son bien par un moien , & une convention dont-il ne résulte nul honneur , sont-ce là les intentions de la Divinité ? C'est oublier les engagements qu'on prend en naissant , de se secourir mutuellement , c'est perdre de vûë , que nous sommes venus au monde nus & que la même nudité nous doit suivre au Tombeau. Quelle démençe peut faire croire que nous sommes les propriétaires des richesses , nous

n'en sommes que les dispensateurs, & les usu-fruitiers. Après que l'infernal Nautonnier nous aura conduits au-delà du fleuve redoutable, par le quel les Dieux craignent de jurer en vain, il faudra abandonner la possession de ces choses à de nouveaux successeurs. Il faut donc les employer à l'usage auquel elles sont destinées, tandis que les Parques nous en laissent le tems. Je crois avoir suffisamment prouvé que les richesses ne sont pas le Souverain Bien; il est tems que ma nacelle rentre dans le port, la navigation a été longue & fatigante, le vent du Midi rassemble les nuës & prépare un orage, qui veut dégorger dans la Mer le tribut qu'il en a reçu; le retardement deviendroit dangereux, le perfide Orion menace les nautonniers, gagnons le rivage, nous pourrions, après la Tempête, tenter une navigation nouvelle, & nous éviterons les écueils par le secours de quelque Triton favorable.



A B R E G E'

D U

T R O I S I E M E L I V R E.

L' Auteur aiant enseigné dans le second Livre que le souverain Bien ne se trouve pas dans la possession des Richesses, prouve par ce troisieme Livre qu'il n'existe pas non plus dans la Volupté, par le personnage d'Epicure que l'Auteur fait intervenir, le Dogme de Souverain Bien est établi dans la Volupté. Il fait les objections des Vertus & des Vices, & nie les peines & les récompenses dñes après la mort, selon le sentiment des Epicuriens qui nient l'Immortalité de l'Ame. Epicure agite ces questions sans les résoudre, il conduit ensuite l'Auteur par une route large & fréquentée à la vue du palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forest très agréable, où ils trouvent la Volupté aiant à sa droite Venus & Cupidon, & à sa Gauche la Gourmandise avec une troupe innombrable de gens déréglez & dissolus, mais à peine l'Auteur

C 4

s'est

56 LES GEMEAUX.

*s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la Vertu vient à sa remon-
tre qui lui explique jusqu'à quel point
le Visage de la Volupté est trompeur ;
elle l'avertit de son adresse feinte,
elle lui conseille de se servir du frein
de la raison pour reprimer les pas-
sions immodérées de son Ame. Pen-
dant ce tems Epicure va rejoindre
la Volupté. Iris vient avertir la
Vertu des crimes des Hommes &
elles s'élèvent toutes deux vers le
Cieux.*

LES GEMEAUX.

L'Aurore aux doigts de roses paroissoit à peine sur son char attelé de quatre coursiers ; les Astres perdoient insensiblement leur vacillante lumière & sembloient s'évanouir aux approches de Phœbus ; Le Globe du Soleil sembloit partagé, une partie éclairoit encore les habitans antipodes & l'autre s'élevoit par degrés sur notre Hémisphère ; j'étois dans l'admiration de voir des feux sortir du milieu des flots. Ces contraires doivent se détruire, me disois-je, à moi même ! Pourquoi les feux de Titan ne sont-ils pas éteints dans les eaux. Il n'est donc pas com-
posé

posé de feu, ou le vulgaire ignorant est dans l'erreur de croire qu'il se précipite dans l'Océan. Je faisois de pareilles réflexions en marchant seul sur le rivage de la Mer, je rencontrai un Vieillard, qui s'appuyoit sur un baton d'E-rable, il étoit vêtu d'une robe blanche, dont la couleur étoit confondue avec une barbe qui lui couvroit toute la poitrine, sa physionomie étoit respectable, & ses cheveux blancs étoient treffez de festons de fleurs de diverses couleurs. Nous nous aprochames, & nous nous fîmes un salut reciproque, il me demanda où j'allois, qui j'étois, & voulut sçavoir mon nom. Je le satisfis d'un ton qui marquoit ma modestie & la douce impression qu'avoit fait sur moi sa personne vénérable. Je lui fis à mon tour les mêmes questions, & fus surpris quand il m'apprit qu'il s'appelloit Epicure, c'étoit effectivement lui même. Jamais un Laboureur, qui auroit découvert un trésor dans les entraille de la Terre ne fut plus charmé que je le fus à cette decouverte. Respectable vieillard, lui dis je, que les Dieux favorissent éternellement vos vœux, votre renommée répandue par toute la Terre a publié, que la Sageffe vous avoit comblé de ses dons, accordez à mes instantes prieres des preceptes salutaires, instruisez un jeune Homme qui

58 LES GEMEAUX.

s'abandonne à vos conseils, si vous n'avez pas à mieux employer vos moments, nulle affaire ne me retient, me répondit-il, j'évite les soins & fuis le travail, j'ai coutume de me promener seul en ces lieux, j'y viens cueillir ces fleurs qui sont l'ornement de ma tête, je vais vous accorder ce que vous me demandez; les gens de mon âge n'ont rien de plus satisfaisant que la conversation; mais afin de n'être point interrompus, cherchons un lieu écarté: ce chêne que vous voyez près de ces eaux, nous fournira une ombre fraîche & délicieuse, nous nous assimes & d'une voix aussi douce que le Nectar, il me parla de la sorte. Oh! jeune Homme, quelque Divinité bien-faisante vous a conduit en ces lieux, je vois que les Destins veulent que vous soyez initié dans les mystères secrets de la Sagesse, Oh Dieux! S'écria-t-il, dans quelles épaisses ténèbres le genre humain n'est-il pas plongé: la plus considérable partie n'est pas des Hommes, ce n'en sont que les simulacres, ce n'est qu'un très-petit nombre de gens qui méritent cette glorieuse qualité, & pour vous parler avec la sincérité que je me dois, le Monde est le vase & l'autre de l'erreur. Prêtez à mes discours une entière attention, si vous avez sincèrement résolu de sortir des ténèbres du Cahos, il faut commencer

cer par vous expliquer en quoi consiste le Souverain Bien. Cette matière demande un examen particulier & c'est de ce principe que la Sagesse sort comme d'une source & nous dévalter par ses délicieux ruisseaux, il n'a pas été donné à tous de pénétrer de si sublimes mystères le commun des Hommes a toujours placé la félicité dans les richesses ou dans les honneurs; leurs diverses affections partagent leurs desirs à l'une ou l'autre de ces alternatives, la seule Volupté m'a paru renfermer ce Souverain Bien; aussi est ce à elle seule que je me consacre & à qui je sacrifie : je vais tâcher de me servir des arguments invincibles de la raison pour appuyer ce Systeme que j'envisage comme la fin & le but qu'on doit se proposer en tout. C'est sans doute à la Volupté que les Hommes sacrifient toutes leurs démarches, ils y vivent comme un Archer s'efforce de conduire sa fleche au but où il la destine. Quel peut être, par exemple, l'Idée de celui qui déchire les entrailles de la Terre par le soc tranchant de la charrue? Quel dessein anime celui qui garde de nombreux troupeaux? Quel esprit enfin excite celui qui fait profession des armes? Qui est celui qui s'évertueroit à l'étude des Arts & des Sciences, n'étoit la Volupté, dont on se propose de jouir par ces différents

60 LES GEMEAUX.

moiens, elle est sans doute, le commencement, le milieu & la fin de tous ces travaux. C'est ici où je vous prie d'apporter toute votre attention. Tout travail s'entreprend par rapport à une fin, si on ne se la proposoit pas, on mériteroit d'être regardé comme un insensé, notre ame se fait une idée de Volupté & agit en conséquence, elle se prescrit une route pour y parvenir ; mais hélas ! après les démarches faites, on est souvent trompé dans ses espérances & l'on ne porte un jugement sain des choses qu'après leur événement, la volonté se détermine sur les principes de l'imagination, elle s'y plait & nous fait entreprendre un ouvrage qui paroît d'autant plus doux que le fruit qu'on espère d'en recueillir se masque sous la forme de la Volupté, qui n'est autre chose que notre bien être, pour le quel la nature nous donne une pente douce & involontaire ; mais comme les novices de ce Systeme ont de la peine à ressentir la force des arguments de la raison, j'aurai recours aux exemples pour mettre la vérité dans son plus grand jour. Pourquoi la main endurcie du Laboureur creuse-t-elle de profonds sillons dans la Terre, sans que la chaleur la plus brulante, n'y le froid le plus insupportable soient capables de le détourner de son entreprise ? Quel motif peut déterminer le Nautonnier té-

mé-

néraire à mépriser la rage des implacables mers, leur écüeil & leurs rochers menaçants & la mort, qui paroît s'y multiplier & paroître sous tant de formes différentes : rien ne l'arrête, il s'embarque & ne leur oppose que le foible préservatif du mast & de ses voiles. Quel but en un mot peut avoir le Soldat en s'exposant dans les combats ? Sa barbare férocité prend un plaisir cruel au son Belliqueux des instrumens de guerre ; Bellonne, qui l'anime & l'agite lui fait trouver une bruyante douceur aux hennissements des Chevaux. Pourquoi cet autre enfin pâlit-il dans une mer de papiers & recherche-t-il jour & nuit des Livres de tant d'especes différentes ? Qui peut l'entraîner & le livrer à un travail si pénible ? Quelle autre raison , sinon sa réputation ou l'intérêt, qui lui apparoissent & ne le déterminent que sous le forme ou l'apparence de la Volupté. C'est effectivement elle seule qui nous flatte, les beaux Arts cesseroient d'avoir des charmes & périroient sans le secours qu'ils empruntent d'elle ; les commencemens paroissant herissez d'épines & de difficultez nous rebuteroient, les milieux cesseroient d'être intéressants, si la fin n'étoit masquée de l'apparence la plus douce de la Volupté ; c'est par elle que les choses les plus honteuses sont vernies de l'extérieur de l'honnê-

teté & c'est d'elle que le plus infame commence prend des raisons d'étourdissements qui nous séduisent. Les plaisirs les plus laïcs, aussi bien que la vertu la plus austère n'enchantent que par les apparences de la Volupté, qui peut seule concilier ces oppositions. C'est donc elle qui devient le mobile universel, & c'est d'elle qu'on reçoit l'impulsion involontaire; les maux les plus affreux paroissent sous une forme plaisante, l'austère vertu se décide à nos yeux, l'intérêt perd ce qu'il a de sordide & ne conserve que les avantages de l'utile, tout emprunte d'elle une forme agréable; c'est à cette Divinité qu'il appartient de faire le bonheur des Dieux mêmes. Leurs besoins, s'ils en ont, sont remplis, leurs desirs sont comblez par ce seul moyen; mais, va-t-on m'alléguer, les Dieux abondent en toutes sortes de biens : qu'en resultera-t'il, ce n'est que le plaisir ineffable, qu'ils goûtent, qui les peut satisfaire, autrement ils seroient semblables par leur insensibilité à un bois inanimé qui seroit orné de perles orientales, ou à des simulacres d'or ou d'argent qui ne sentent aucun plaisir du prix de la matière précieuse, qui fait leur composition. Joignez à cet argument que d'une cause parfaite, il doit en resulter un effet rempli de perfections; si l'Âme est bien disposée, ses spirituelles
fa-

faulxtez se complaisant au bien, qui peut nier en pareil cas que la Volupté ne soit le but, que le principe se propose dans ses conséquences. C'est ce rapport qui fait la source de la volupté. C'est par elle que les mélodieux concerts de la Musique, ont des droits imperieux sur l'ouïe, les formes & les couleurs n'agissent que par elle sur la vue, les odeurs lui doivent le doux prurit qu'elles excitent dans nôtre odorat, & conséquemment des autres sens; ce n'est pas à Venus que tous les animaux doivent leur naissance, c'est à la Volupté, puisque le travail & les douleurs qui sont ses contraires, ont moins de force que les plaisirs qu'elle prepare dans la génération. Nous ne pouvons plus douter qu'elle ne soit le Souverain Bien, rien d'ailleurs ne prouve mieux l'excellence d'une chose que le mauvais de son opposé. La nature par son seul instinct, recherche avec empressement ce qui la flatte & fuit avec horreur ce qui peut lui nuire ou l'attrister, peut-on se tromper en plaçant le Souverain Bien dans les choses recherchées par tous les animaux? & que recherchent-ils avec plus d'avidité que ce qui les satisfait, qui n'est autre chose que la Volupté; mille gens déclament & tonnent, qu'il faut acquérir la Vertu, par les sueurs & les travaux les plus pénibles, que nôtre vie est destinée

née à cette acquisition, & qu'il faut au contraire fuir la Volupté, dont il se faut réserver la jouissance après notre mort, & que les Dieux nous destinent une félicité inexprimable pour prix de nos Combats sur nous même *, cette promesse ne paroît pas s'accorder avec un sain raisonnement & paroît absolument vaine. En effet peut-on s'imaginer que les Ames vivent après la destruction des corps, qu'elles voltigent errantes sur les lacs du Tartare & soient récompensées ou punies selon leurs mérites; il faut pour concevoir une semblable absurdité avoir le cerveau dérangé. Misérables que vous êtes ! de pareilles idées n'ont été forgées, que par des esprits furieux, & des Devins insensés, c'est la coutume de pareilles gens de débiter pareilles bagatelles & c'est avec ces fictions qu'ils repaissent les ames foibles, ils ont inventé les sombres Roiaumes du Styx, le Phlegeton embrasé de flammes pétillantes, le chymérique Chien à trois gueules, la Tisiphone redoutable par sa chevelure de Serpents de diverses couleurs, les Géants qui occupent de vastes espaces par les énormes masses de leurs corps monstrueux. C'est dans ces lieux que les ombres existent sans lumieres, des foyers perpetuels y brûlent sans matiere combustible qui
les

les nourrit & les embrase, le froid des hyvers y regne sans privation, & sans saisons, la nacelle de Charon n'étant composée d'aucun bois, est cependant gemissante quand ce phantastique Nautonnier traverse les plus grandes ames. Sisyphé, fils d'Eole, y roule un énorme rocher, Tantale y meurt de soif au milieu des torrents d'eaux fugitives, les Danaïdes tentent un vain travail en voulant remplir des vases percez, & mille autres chymeres que les enfans auroient peine à croire. Ces Roiaumes ne doivent leur existence qu'aux fictions Poétiques, ou pour mieux dire n'existent que chez elles. Oh Dieux ! qu'elle plus grande marque peut-on donner de la petitesse de l'esprit humain, & qu'elle pente n'avons nous pas pour les bagatelles merveilleuses ? Pourquoi, insensé que vous êtes ! ajouter foi à de pareilles inventions, qui ne sont soutenues d'aucunes preuves, & qui ne peuvent tomber sous les sens, pourquoi s'alarmer de ces vaines fraïeurs ? C'est vôte facile crédulité qui occasionne vôte conviction. C'est sur de pareilles chimeres que les Prêtres fondent leur plus solide revenu, ce sont là leurs lucratives tromperies. Dès l'instant que la vie nous quitte, il ne reste de nous qu'une vaine fumée, qui se dissipe dans les airs, après la destruction du concert organique des esprits animaux ; nous ne sommes pas plus



plus après notre mort que ce que nous n'étions avant notre naissance, & l'humanité n'est composée que d'une complication d'infirmité, de fragilité, d'orgueil, & d'audace. C'est à cette envie que nous avons de ne pas nous manquer qu'est due l'invention d'une vie éternelle, cessez de viser au sort des Dieux, vile composition de bouè ! Tout ce qui a eu commencement, doit avoir une fin & tout ce qui est né, doit mourir. Les grandes Villes, les Peuples entiers, les Roiaumes immenses, les plus hautes montagnes, les fleuves les plus considérables, sont sujets à cette vicissitude & vous par conséquent, oh mortels ! qui n'êtes qu'une vile poussière. De qu'elle étonnante confiance ne sont pas capables vos petits genies ? C'est se travailler en vain que de chercher la Vertu, c'est courir après des phantômes, c'est faire de beaux rêves & se forger des chimères & des illusions ; qu'elle folie de préférer l'incertitude à la réalité & d'abandonner les choses palpables & sensibles pour les douteuses ; mais comptez-vous pour rien, dira-t-on, ce qu'a de flatteur une grande renommée ? Ce n'est rien, puis qu'après votre mort vous n'êtes rien, à quoi sert la réputation si elle ne touche point les morts ; les pierres & les rochers, avec qui vous êtes de niveau en cette occasion, ressentent-ils les charmes de la
ré-

réputation? Jamais il n'y eut de plaisirs posthumes, il n'en est pas d'autres que ceux que vous goûtez pendant votre vie: puisqu'elle est si courte & d'une durée si incertaine, la Sage doit se livrer à la Volupté de toutes ses forces & n'être point sensible aux revers de la Fortune. Il doit chercher, à réparer par ce qui pourra lui rester de douceurs tout ce qui pourroit lui arriver d'amère & de fâcheux, pour ne vous pas retenir plus long-tems, dans le labyrinthe où vous êtes, oh jeune Homme! nous vous exhortons de vous livrer aux plaisirs pendant que les Destins vous en laissent la faculté, & de donner tous vos soins à bannir de chez vous les idées lugubres & funestes.

J'avoué que ces paroles proferées par un Vieillard, dont l'extérieur étoit si vénérable, firent quelque impression sur moi, quoi qu'il m'arracha avec barbarie des espérances qui souvent avoient été le plus cher objet de ma spéculation. Je ne peux, lui dis-je, vous exprimer la vive reconnoissance que j'ai du service que vous venez de me rendre, & je vous aurai une obligation qui ne finira que quand je cesserai de voir la lumière, vos paroles vont être gravées dans mon cœur. Il me reste, poursuivis je, un doute, c'est de sçavoir non seulement ce que vous faites mais ce qu'il faut que je fasse, & que vous m'en-

sei-

seigniez par quels moïens, je peux parvenir à posséder cette Volupté que vous me vantez avec de si grands éloges; que je sache, s'il est possible, le chemin qui nous y peut conduire. Il en est un, poursuit Epicure, court, large, & facile à pratiquer, la Reine Volupté n'est pas loin d'ici, si vous voulez suivre mes traces vous pourrez bientôt vous réjouir de l'avoir trouvée.

Après cet entretien le Vieillard se lève avec effort, je le suis dans un profond silence; nous marchames dans des sentiers écartez. A peine eumes nous fait quelques pas, que nous aperçûmes, un palais de petite structure. Je m'enquis de mon conducteur à qui appartenoit cet édifice tout brillant d'or, quel étoit celui qui en étoit en possession? C'est me repondit-il, le palais de Plutus, des Gardes armez en deffendent les approches & s'opposent au passage de ceux qui voudroient y pénétrer, à moins qu'on ne leur fasse de grandes soumissions, ou qu'on n'adoucisse leur férocité par des préens; Plutus lui même réside dans cette Citadelle élevée; il a trois filles qui couchent dans le même lit, dont voici les noms, la sordide Luxure, la Superbe revetue d'atours orgueilleux, & l'ignorance, dont le visage audacieux semble bouffi de vaine gloire. Qui donc, lui dis-je, pourra nous introduire & nous faire pénétrer jusqu'au

qu'au maître de ce Palais ? Il a, répondit le Vieillard, trois esclaves, par le ministère desquelles vous pourrez parvenir jusqu'à lui, la Fortune, la Fraude, & l'Usure. C'est sous leur conduite que vous pourrez vous ouvrir un facile chemin. Mais, lui dis-je, je n'ai rien que je puisse donner, par conséquent je ne pourrois me confier avec assurance à des conductrices aussi intéressées ; montrez moi, je vous en conjure, un autre chemin. Nous nous detournâmes & descendîmes dans une profonde vallée à la quelle conduisoit un chemin taillé dans le roc, où nous n'aperçûmes aucune trace d'Hommes. Nous découvrîmes, chemin faisant, le domicile de la Pauvreté. Un toit de chaume délabré couvroit ce petit édifice. Nous passâmes outre & nous découvrîmes une vaste forêt. Le Bois, dit-il, que vous voyez, dont les arbres orgueilleux s'élèvent jusqu'aux Astres, est la demeure de la Reine Volupté, par la quelle nous pouvons être heureux ; mais nous n'en pouvons approcher qu'après nous être lavés les mains & la face, ainsi autant que vous le pouvez, ornez vous, & vous rassurez le visage, cette Déesse ne sçauroit souffrir ni la malpropreté, ni les soucis cuisants. Dans cet endroit un ruisseau couloit parmi de petits cailloux, & sembloit par son doux murmure inviter au som-

Sommeil, je m'y lavai selon l'instruction qui venoit de m'être donnée, j'arrangeai mes cheveux, & donnai à mes habits toute la décence dont-ils étoient capables, je pris un air de gaieté qui me fut inspiré par les ris & les jeux que j'apperçus, qui me marquèrent les approches du séjour de la Volupté. Je m'avance avec joie, nous étions encore éloigné de la forêt à la distance, qu'une pierre chassée par une fronde pouvoit parcourir, quand nous entendimes la douce melodie du chant de mille oiseaux, qui par la confusion de leurs differents ramages formoient un rustique mais agreable concert ; les odeurs de mille fleurs ou de simples diverses composoient le plus delicieux des parfums, jamais l'Arabie Heureuse qui produit l'Encens consacré aux Dieux, n'a donné de production si flatteuse aux sens. Tout ce que produit l'Inde & les pais meridionnaux ne pouvoit lui être comparé, la Scytie recommandable par ses rameaux d'or, ni le climat où Atlas porte sur ses robustes épaules le Globe celeste n'égalotent pas ces merveilles. Partout les Satyres aux pieds de chevres chantoient les feux qu'allumoient dans leurs cœurs les Nymphes & les Driades, ils témoignoient leur allegresse par leurs danses & les folatres jeux, qu'ils faisoient sur une Pelouze, émaillée de mille couleurs. Une petite

tite riviere qui sembloit ralentir sa course pour demeurer plus longtems en ces beaux lieux, en faisoit l'enceinte : un Cerf poussé par la fureur des chiens & des chasseurs, auroit pû franchir ce fleuve charmant d'un rivage à l'autre ; sur un sable brillant rouloient des flots argentez qui laissoient decouvrir à travers leur limpidité des Poissons revetus decaillles admirables, qui animez de l'esprit de la Divinité qui régnoit en ces lieux, folatroyent au gré de leurs desirs ; des Pins d'une hauteur prodigieuse par leur arrangement symétrique formoient une espèce de muraille à ces bocages enchantez ; ces arbres sont chers de Cybelle, par ce qu'ils renferment sous leur écorce un jeune homme, à qui cette Déesse prodigue ses bontez. Le Cyprès cheri d'Apollon élevoit sa tête sourcilleuse jusqu'aux nuës, le Chesne de trois espèces, l'Orme, le Platane l'Aulne, le Noyer, le Peuplier, le Tilleul, le Palmier, le Sapin, le Myrthe, le Hêtre, & mille autres, se disputoient la gloire de fournir de l'ombrage. Ils étoient toujours verts comme aux tems heureux du siecle d'or & du Règne de Saturne ; on y trouvoit de la Vigne, des Figueurs aussi bien que l'Arbre consacré à Priape, du Lierre & des Lauriers destinez à couronner les Poëtes ; le Meurier & le Peuplier agréable à Hercules, le Poirier, le Saule, le Prunier, le pâle Buis,

Buis, le Néflier, l'Olivier, le Cerefier, le Cormier & l'Amandier, qui montre le premier ses fleurs, & mille autres. On auroit aufsitôt compté les grains de fable de la mer. Nous traversames un pont, après lequel se rencontroit un vaste espace, où l'on trouvoit un parterre d'une admirable symétrie, émaillé partout de mille fleurs différentes, entre lesquelles paroissoient les Roses blanches & rouges, les Hyacinthes, les Narcisses, les Violettes, les Lys & l'immortel Amarante, le Thim & mille autres fleurs odoriférantes, telles qu'elles croissent dans les Bocages d'Idalie. De tous côtez on respiroit les plus suaves odeurs; mille espèces d'Oiseaux faisoient retentir cette forêt charmante d'un murmure d'une flateuse douceur, & mettoient l'air en mouvement par des sons différents. Progné y regretoit l'amour incestueux de son Mary Térée, la tendre Philomele y déplorait son sort fatal & celui du jeune Ythis, le Perroquet d'un gozier ingenieux imitoit les sons de la voix humaine; par tout les fontaines étoient bordées de fleurs, & rouloient leurs eaux sur un Gravier doré. On n'y entendoit point la voix enrouée du sacrilège Lycaon changé en Loup, l'Ours & le Sanglier étoient bannis de ce séjour enchanté, aussi bien que le Serpent à langue dangereuse. Les Abeil-

les

les y remplissoient les champs d'un Miel plus doux que l'Ambrosie, ce lieu n'étoit Peuplé que d'animaux amateurs de la paix comme de Lievres craintifs, de Cerfs, de Dains & de Chevreuils. Quoi qu'un printems perpetuel régnât dans ce lieu de délices, cependant, chose admirable! on n'y manquoit jamais des plus beaux fruits; abondante production de la riche automne. Le flambeau du jour sembloit être fixé au milieu de ces charmantes contrées où la Déesse faisoit son Domicile. Au milieu de la Forêt étoit une spacieuse campagne tapissée de Gazons odoriférants; mille Tables y étoient servies & chargées de metz exquis.

Il est tems, me dit Epicure, que nous reparions nos forces, livrons nous à ces metz qui nous sont destinez, car il est défendu d'aborder à jeun la Déesse; elle a en horreur la sobriété. Tout le monde peut de quelques climats qu'il arrive prendre place à ces tables qui doivent leur magnificence à la generosité de la Déesse. Ses Nymphes reparent à l'instant par des metz nouveaux ceux qui sont consommez. Nous mangeames & nous nous livrâmes aux dons de Bacchus, de façon que nous eumes de la peine à quitter les tables; nos Libations furent fréquentes & nos pas chancelants justifioient que nous étions en état decent pour aborder la Déesse.

D

Nous

Nous marchâmes du côté où nous vîmes une troupe innombrable qui l'entouroit; des jeunes Garçons, des Enfants; des jeunes filles & même des vieillards étoient livrez à des plaisirs qu'on n'auroit pas attendu qu'ils deussent goûter à leur âge. A la droite de la Déesse étoit une Femme d'une beauté ravissante qui menoit par la main un jeune Enfant qui portoit sur son épaule un carquois rempli de fleches dangereuses, il étoit aveugle, & nud & ses ailes étoient peintes de différentes couleurs, il tenoit un arc dans sa main & il étoit dans une perpétuelle action de s'en servir. Cet Enfant quoique aussi beau que le jour, avoit cependant quelque chose de cruel & quoi qu'aveugle, les coups étoient inévitables; presque tout le monde en étoit blessé; un trait succédoit à l'autre avec tant de rapidité qu'il auroit en peu de tems dépeuplé la Cour de la Déesse, si une certaine Femme charitable touchée de ces maux n'eut pas apporté les remèdes nécessaires pour en prévenir les suites facheuses, de sorte qu'aussitôt qu'on se sentoît blessé, on avoit recours à ses salutaires remèdes, c'est par là qu'on conservoit la vie sans guerir de ses blessures. A la gauche de la Volupté étoit une autre Femme qui paroissoit avoir toujours des viandes dans la bouche; ses habits & ses mains en paroissoient souil-

souillez, & elle ne sembloit occupée d'autre soin que de satisfaire son appetit extraordinaire : elle vuidoit en un instant une coupe pleine de liqueur ; un jeune enfant marchoit avec elle, qui portoit avec peine sa tête de la quelle il faisoit des signes ; ses yeux paroissoient tournez, ses regards étoient indecis, & non fixes & il ne pouvoit dormir quoi qu'il parut pressé par les symptomes du sommeil. L'un & l'autre ne devoient cet état qu'à l'usage immodéré du vin & des viandes, alternativement elle buvoit une sorte de liqueur & rendoit quelques sons enrouez d'un instrument de buis, d'autres joüoient de differents instrumens à corde. Orphée paroissoit touché du regret de sa chere Euridice qui étoit morte de la blessure dangereuse de la dent d'un serpent ; il se plaignoit de la dureté des loix des sombres bords & déplorait l'inutilité des peines qu'il s'étoit données pour la ramener à la lumiere. Ses chants étoient si doux que les rochers & les bêtes devenus sensibles marchaient sur ses traces. Arion suivi par des Dauphins racontoit son malheureux naufrage & la perfidie des cruels nautonniers qui l'avoient précipité dans la Mer. L'illustre Amphion batissoit par ses tendres accents les murs de la fameuse Thebe, théâtre affreux des malheurs de la famille d'Oedippe. Le reste de la Troupe suivoit en sau-

tant comme des Bachantes, ils paroissent avoir sur les yeux des bandeaux de ténèbres & de petits nuages leurs entouroient la tête. J'en vis un parmi eux que je reconnus à l'inscription qui étoit sur des Tablettes, qu'il tenoit dans sa main ; c'étoit Sardanapale, jadis Roi d'Assyrie: il s'exprimoit en ces termes. Je possède à présent tout ce que j'ai mangé, & je jouis de tous les plaisirs que j'ai jadis goûté avec cupidité. Pendant que vous vivez, misérables, ne suiez point les plaisirs, car il n'y a, je vous l'assure, aucune Volupté à espérer après la mort, apprenez-le par mon exemple. A ces Gens succedoient, à la suite de la Troupe, deux Monstres, dont un offensoit les Passants par différents coups d'une langue venimeuse & l'autre les bleissoit par des éguillons acérez. L'amertume troubloit ces jeux enchantez, & nous nous apperçûmes de l'envie que le Ciel portoit à leurs plaisirs & une Divinité ennemie sembloit prendre plaisir à leurs maux. Malheureux que nous sommes, puisque nous devons être toujours accablés par l'adversité, pendant le cours d'une vie qui ne finit que trop tôt; à peine avons nous une heure exempte de chagrins, un moment de repos nous est refusé, & goutons-nous jamais un plaisir parfait? Oh! Vie des mortels méritez vous ce nom? Il faut vous regarder comme un exil; de quoi servent aux

Dieux

Dieux les malheurs des hommes , & pourquoi semblent-ils prendre un barbare plaisir à nous affliger ? qu'elle peut être la raison qui a attiré sur nous tant de haine ? La seule patience peut vaincre les Dieux , & faire supporter l'adversité.

Nous nous étions éloignés de la troupe, d'un fort petit espace , quand nous apperçûmes tout à coup une femme d'une taille majestueuse qui avoit le visage d'une Vierge & un sévère maintien, elle paroissoit enfin telle qu'on nous dépeint Junon , quand elle marche accompagnée de tous les habitants de l'Olympe ; elle vint au devant de nous , ses cheveux étoient en desordre , son sein paroissoit déchiré & meurtri , une vive douleur étoit repandue sur son visage , & elle paroissoit couverte de lambeaux funéraires ; malgré ce desordre elle inspiroit du respect ; & d'un ton d'une douceur persuasive, elle nous tint ce discours. Où allez vous ? Misérables , où vous conduit votre folie , arrêtez , cessez de chercher votre perte & prêtez moi un muet silence. Ces paroles nous en imposèrent , nous nous arrêtâmes , pour lui donner une entière attention. Celle que vous suivez , dit-elle , n'est pas une Déesse , elle n'est pas même issue du sang des Dieux. Qui suivez vous ? Pourquoi grossir sa Cour ? Oh aveugles ! Ne reconnoissez-vous pas la

D 3.

cruelle

truelle & dangereuse Erynnis? Elle se joue sans cesse, sous des apparences trompeuses, de ceux qui ne s'y attendent pas, & au lieu du miel qu'elle semble présenter, elle donne les plus cuisantes amertumes; ne soiez pas trompez à la beauté de son visage; que l'Or & les Perles, dont elle est parée, cessent de vous éblouir, si vous la voiez dépouillée de ses trompeurs habits, vous en auriez horreur, elle cache mille maux & détruit ses propres Courtisants, après les avoir seduits par la plus fausse douceur. C'est ainsi qu'un pêcheur armé d'une ligne meurtrière, du haut d'un rocher, sur lequel il est assis, attire les humides habitants par de dangereux hameçons, cachez sous une amorce trompeuse; ils y courent avidement, ils croient posséder des biens, ils s'y attachent & on l'ont entraînés. Les déserts sablonneux de la Libie, la demeure d'Anthiphates Roi des Lestrigons, les écueils dévorans de Carybde & Sylla ne sont pas si dangereux que la Volupté. De combien de malheurs n'est-elle pas la cause? combien de grands hommes, de Villes & de Roiaumes n'a-t-elle pas précipité dans une ruine totale? Mais vous faut-il d'autre exemple? Quel héros fut plus grand qu'Hercules? Qui peut nombrer ses exploits? Dans son enfance, étant encore au berceau, il étouffa deux mon-

trueux

fructueux Serpens, sans autres armes que
 ses mains enfantines. N'a-t'il pas terrassé
 les fâcheux Lions de Némée? N'est-ce
 pas lui qui a détruit l'Hydre, Serpent
 de Lerne, dont les têtes renaissoient à
 mesure qu'il les coupoit? N'a-t'il pas
 vaincu à la course la Biche aux pieds
 d'airain? Ses flèches n'ont-elle pas dé-
 truit ces oiseaux Symphalides? N'a-t'il
 pas renversé les étables cruelles du Ti-
 tan de Thrace, qui faisoit manger ses
 hôtes par ses chevaux carnassiers? N'a-
 t'il pas arraché une corne au fleuve
 Achelous en combat singulier, quand ce
 Dieu se métamorphosa en Taureau,
 pour lui disputer la conquête de Dé-
 janire? Quelqu'autre que lui eut-il osé
 pénétrer l'enceinte du jardin-fameux
 des Hesperides, pour'en dépoüiller les
 arbres des fruits précieux qu'ils produi-
 soient? C'étoit à la conquête qu'étoient
 réservés les Beufs de l'habitant de l'He-
 bre? Ne s'est il pas introduit jusques
 dans les Enfers? N'en-a-t'il pas arra-
 ché le Cerbère à triple gueule dévorante,
 malgré l'écume empoisonnée, que ce
 monstre forme des sucs de l'aconith,
 sa pâture ordinaire? Le sanglier d'Ery-
 manthe, n'a-t'il pas succombé sous ses
 coups? Anthée fils de la Terre a-t'il pu
 résister à ses bras nerveux? ne l'a-t'il pas
 étouffé dans les airs en le separant de
 l'autochément de sa Mère, qui redou-
 bloit ses forces? Cacus, fils de Vul-

cain, n'a-t'il pas porté la juste peine du larcin qu'il avoit fait en enlevant les Taureaux à ce fils de Jupiter ? quel autre pouvoit avoir des épaules assez robustes pour soulager Atlas du poids de l'axe de l'Univers ? C'étoit à la seule Volupté que la défaite de ce Héros étoit réservée ; La jeunesse & la beauté d'Omphale Reine de Lydie pouvoit vaincre les forces de celui que les fureurs de Mégère , que les trimats du Tartare , & les flammes du Phlegeton n'avoient pu épouvanter , qui avoit méprisé la rage impuissante des furies Eumenides , aussi bien que les affreux sifflements des serpents de leurs têtes ; Le même tremblant & soumis étoit attentif & obéissoit servilement au moindre regard d'une maitresse tendrement aimée ; la moindre menace de sa part le faisoit fremir. Ce Héros n'a-t'il pas prostitué toute sa gloire en quittant le Bouclier pour la Quenouille , & en prenant pour Casque la Coëffure des Femmes Asiatiques ? Sa main accoutumée à manier une massue énorme, n'étoit plus occupée qu'à tourner un vil fuseau , & rapportoit à sa maitresse la tâche du tissu qu'elle lui avoit imposé. Oh fils d'Alcmene ! Quelle fureur vous aveugloit ? Quel poison séducteur pouvoit vous engager à vous revêtir de l'habit d'une femme ? Na-t'on pas vu Circé exercer ses magiques malefices sur les compagnons du Roi d'Ythaque , les

chan-

changer en de vils Pourceaux , & couvrir en un instant leurs corps des foyes de ces animaux immondes. Cette Volupté , poursuit-elle , n'en fait elle pas autant à ceux qui lui sont soumis , peut-on , après cela , regarder comme Reine , celle qui est au dessous de la plus vile esclave ? Elle présente une coupe fatale remplie du plus doux des poisons ; quand quelqu'un boit ce philtre dangereux , il devient à l'instant Lyon , Sanglier écumant , il prend la pésanteur & la forme d'un Bouf , celle d'un Chien , ou d'un Loup-dévorant , terreur des troupeaux & des Bergers ; d'autres enfin perdant leur forme ordinaire sont transmuezz en différentes Espèce d'animaux. Peu de gens de ce Peuple innombrable qui forme la Cour , sont exemts de la boisson dangereuse ; Le même sort vous attend , si vous vous enrôlez sous les étendars de cette infame. Je vous en avertis , fuyez , pendant qu'il en est encore tems , fuyez ses cruels enchantements , déterminez vôtres esprit chancelant , par les exemples qui sont sous vos yeux ; voyez les pièges cachez qu'elle vous tend , semblable à l'Aragnée , qui , pour prendre d'innocens moucherons , ourdit une trame déliée & dangereuse ; elle se cache dans une étroite embuscade , mais , sitôt qu'elle apperçoit sa proye , embarrassée dans ses Lacs , elle accourt avec avidité , l'en-

82. LES GEMEAUX.

velope dans des nœuds étroits, la met en un monceau, lui arrache sa trompe, & suce son sang jusqu'à la dernière goutte! Oh démence aveugle! Qui s'empare des Hommes, qui après leur avoir enlevé une raison qui les peut conduire sur les traces des Dieux les entraîne sur les vestiges de Venus & de sa compagne la Volupté! Ne doit-on pas rougir des voyes honteuses qu'on se fraye pour satisfaire à ses appetits déreglez?

Mon Vieillard conducteur ne put souffrir plus longtems ces discours, il perdit patience, & gemissant de honte, il nous quitta brusquement, en murmurant de rage & de colere, & se confondit dans la foule voluptueuse, qui lui étoit familiere. Pour lors la Vertu, car c'étoit effectivement elle même, me dit, ne soiez pas en peine, laissez le fuir, c'est un oiseau nocturne, qui ne peut supporter la lumiere du jour, l'éclat de la vérité l'offusque & les ténèbres les plus épaisses lui sont familières; c'est un malade dégouté par une longue fièvre, qui refuse les meilleurs aliments, fuit les remèdes qui pourroient lui rendre la santé, & se livre à tout ce qui est contraire à la conservation de sa vie; Les insensz fuient la vérité pour s'attacher à des apparences trompeuses. Pour vous, continua-t-elle, en m'adressant la parole, s'il vous reste quelque amour de vous même, si vô-

tre

re propre conservation vous intéresse, profitez de mes conseils salutaires, suivez moi, sortez de ces lieux empoisonnez, la fuite est le moyen le plus sûr pour éviter de pareils dangers. Ce que je vois ici me trouble, le bruit de ce peuple tumultueux nous empêche de nous entretenir. Elle m'entraîne, je la suis, & nous allames nous placer à l'ombre d'un Laurier, où elle me tint ce langage.

Le Divin Ouvrier des Cieux de la Terre & de la Mer orgueilleuse, après avoir ordonné que les Orbes lumineux parcourussent des routes dans lesquelles ils semblerent venir à la rencontre les uns des autres par une sorte d'opposition ; en conséquence de son immense Sagesse, a voulu que chez nous la raison fût combattue par des passions opposées, pour empêcher l'esprit de s'engourdir ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, s'il avoit régné seul dans un individu. Dans l'homme, où il est enfermé, comme un Prince au milieu de sa Cour, il se trouve réveillé par les passions, comme le cheval est excité par l'épéron, le Beuf par l'éguillon. Nos sensations ne doivent l'augmentation de leurs forces qu'à ce qui les contrarie ; sans cette opposition l'Ame tomberoit dans une morte langueur, & cesseroit de se porter aux belles actions. Ce n'est que des Rames qu'un Vaisseau

84 LES GEMEAUX.

reçoit son mouvement, & souvent les vents contraires lui font faire la route qu'il se propose. C'est être dans une erreur grossière que d'imaginer que le sage soit exempt de ces mouvements tumultueux, il ne différeroit pas du marbre inanimé ; ce qu'on ne peut concevoir sans tomber dans le délire. La Nature n'a pas en vain donné à l'Homme ces mouvements, & il seroit absurde d'estimer cette même Nature susceptible d'erreur ; il faut régler ses impulsions par un art légitime & par le secours d'une saine Raison. Celui là seul mérite le nom de Sage qui fait tempérer ses Passions, comme un Ecuier habile sçait manier, par le secours des rênes, un Courfier indompté, & se garantir par une sage adresse, d'être emporté par ses ardeurs. Mais qu'il est peu de gens qui aient trouvé un juste milieu & qui puissent garder d'exactes mesures ! De là vient que les uns tombent dans une extrémité, & les autres dans ce qu'elle a de plus opposé. L'erreur préside aux deux extremes : les Dieux seuls jouissent d'une raison entière. Les bêtes, par exemple, n'ont en partage que les sens qui les entraînent à la Volupté, & il n'appartient qu'à la raison, cette noble Fille du Ciel, de nous élever à la sublimité de notre origine, les sens au contraire nous entraînent dans les abîmes les plus profonds

&

& conduisent à l'extravagance ; Il faut donc être sur ses gardes contre eux ; O ! Aveugle nature de l'humanité qui vous laissez entrainer à leurs poids, cessez de vous livrer aux Sens & prenez la Raison pour conductrice. Qu'elle foule innombrable de malheureux nous venons de voir s'ébattre d'une joye folâtre dans la Forêt de la Volupté, vous même suiviez aveuglement votre conducteur insensé ; si je ne vous avois pas arraché des mains de ce dangereux Maître, que n'aviez vous pas à craindre de la part des deux Monstres qui marchaient sur vos pas, vous n'en aviez nulle connoissance, & vous étiez suivi, sans le savoir, du repentir & de l'infamie. Mais pourquoi salir plus long-tems nos entretiens de pareils recits ; discutons des plaisirs spirituels qui ne procedent que d'une ame juste & contente de ses mœurs, j'avouë que ces plaisirs ne se présentent pas en foule, mais ils sont delicats, & procurent une satisfaction exquise, d'autant plus estimable qu'ils sont apprêtez par la Vertu, au lieu que ceux qui procedent de la Volupté veulent être goutez en secret ; il en resulteroit une honte inexprimable qui repandroit un fiel amer sur ce qu'ils ont de douceur apparente ; les plaisirs de la Vertu au contraire ont cela de propre, que plus on les goute, plus on approche de la perfection, & plus on se

rend digne du sort immortel des Divinités. Ceux de la Volupté détruisent la réputation; & par l'accablement qu'ils nous causent ils nous réduisent à l'état des Animaux les plus stupides, ils nous nuisent davantage à proportion que nous en usons plus fréquemment; ils éteignent les facultez de l'ame & nous exposent aux plus cruels dangers. Je conviens qu'il n'est pas possible que l'esprit soit toujours appliqué; une attention severe & continuelle seroit d'un trop pénible usage pour la fragilité de la nature; il faut que le repos & le delassement succèdent aux reflexions sérieuses; il est quelque fois avantageux de quitter le sommet des Montagnes, pour descendre dans la plaine; c'est ainsi que Jupiter, plein d'une juste horreur pour les crimes du monde, fait porter par son Aigle ses foudres brazées dans les fournaies bitumineuses de la Sicile; elle descend de l'Empirée, elle admire les voûtes celestes, brillantes de mille Etoiles; elle se plaît à considérer ces somptueux Palais; elle en observe les colonnes construites du Diamant le plus dur & le plus brillant; elle se plaît à considérer les planchers couverts de l'ivoire, produite des dents des Elephants Indiens, elle envisage ces espaces immenses, qui contiennent l'infatigable fluide d'une éternelle lumière: ce sont là les délices des Dieux, dont l'idée est

est inénarrable, & dont nos foibles ames n'ont jamais pû concevoir l'étendue; elle se transporte d'un vol rapide d'un & d'autre côté, & paroît quelques fois immobile dans l'immense Liquide de l'Etherée; elle se balance & s'appuie sur le soufle invisible des vents; elle paroît avoir abandonné la Terre & oublié ses Aiglons, tant le séjour du Maître du Tonnerre a pour elle de charmes; mais elle perd ses forces: la pâle faim la presse; la chaleur naturelle diminuée faute d'alimens; elle abandonne les astres, & fond d'un vol précipité sur la Terre qu'elle avoit méprisée, pour y prendre des nourritures.

Je m'étois tenu depuis long-tems dans un profond silence. Je ne craignois point de l'interrompre & me hazardai de parler en ces termes. Le soleil s'approche du couchant, & s'empresse d'engloutir sa lumière dans l'Océan, avant que son Flambeau soit tout à fait couvert des voiles de la nuit, ne me refusez pas Déesse, car je ne puis vous prendre pour une mortelle, de m'enseigner les noms de celles qui accompagnoient la Volupté & qui sont les enfans qu'elles tenoient par la main. Je vais, dit elle, satisfaire votre curiosité, qui n'a rien d'injuste, s'il nous reste assez de tems; je commence par celle que vous avez vûe à la gauche de la Volupté. Sçachez que c'est la Gourmandise; ses sales in-
cli-

clinations la portent à manger sans cesse, & à passer les jours & les nuits dans de Bachiques Festins; Le plus grand nombre des Hommes en a fait une Déesse; ce n'est qu'à leur intemperance qu'elle doit son Apotheose, & leurs adorations; ils lui sacrifient des vins pétillants, dans des coupes cizelées, & lui consacrent les metz exquis, dont leurs tables sont convertes; ils placent enfin leur parfait bonheur au culte de cette Divinité prétendue. Quelle grossière erreur! Qu'est-il de plus obscene? Non, rien n'est plus contraire aux Hommes que ces sacrifices impies qui après les avoir dégradés les font descendre au rang des animaux immondes; L'intention du grand Jupiter n'étoit pas telle; il les avoit créés pour une occupation, plus noble; ils étoient destinés à être conduits par l'entendement, & leur vie devoit être employée à acquérir des connoissances qui les missent au rang des habitans de l'Olympe, & les rendissent dignes de l'Empire de l'Univers; O douleur! Ceux qui se livrent à l'intemperance, en suivant leurs appetits déréglés, deviennent imbecilles, & la fumée des viandes fait sur leurs Ames la même impression qu'une Nuée sur le soleil, elle les obscurcit au point de les empêcher de voir la vérité malgré son éclat. La chaleur immodérée du vin émousse à force d'irriter, leurs esprits animaux,

& les-envelope dans les plus épaisses tenebres. Cet excès les empêche de se livrer à l'Etude; ils abandonnent la recherche de la sagesse, & s'écartent insensiblement de la fin que la Nature s'étoit proposée, en les mettant sur la Terre. Leurs connoissances diminuent & ils deviennent aussi bornez que les animaux qui ont le moins d'instinct; & quand ils poussent la debauche à un certain point, leurs imaginations se confondent, ils cessent d'appercevoir les objets tels qu'ils sont; leurs regards incertains les multiplient, & ce qui les environne, quoi que dans un parfait repos, leur paroît se mouvoir. O honteuse ivresse! mort de l'Esprit, nourrice des vices, & des plus grands forfaits, à quelles extremitez, ne conduisez vous par les Hommes! Quelles limites ne leur faites vous pas franchir, & de quelles extremitez ne sont-ils pas capables! Les querelles, les procès, les combats les plus cruels en resultent. Vous goûtez en cet état, un barbare plaisir, à repandre le sang: les secrets les plus inviolables sont revelez, par d'involontaires confidences, & la plus scelerate medifance regne dans vos Bachiques Conversations. Dans ces instants Critiques où vous vous reduisez, la crainte & la pudeur vous abandonnent; Fuyez, miserables, cette peste honteuse, qui vous rend furieux, & vous conduit

à une demence égale à celle qui agitoit Oreste , quand il trempa ses mains impies dans le sang de sa Mere Clitemnêtre. Qu'est-il de plus sordide ? Que peut-on imaginer de plus vil , qu'un homme ivre ? On le voit rejeter des viandes à demi dévorées ; le vin lui donne une odeur désagréable ; il chancelle , tombe , se précipite & se brise , il balbutie ; ses paroles sont inintelligibles ; Il fait & dit mille choses dont il rougit ; & qu'il condamne avec horreur , quand la trêve est dissipée & qu'il est rentré en possession de son bon sens. C'est ainsi que le fils de Philippe , le fameux Alexandre Macédonien , assassinoit ses amis , & se préparoit dans sa bachique fureur , des regrets qui lui faisoient répandre les larmes les plus amères. Ce Prince se condamnoit , mais trop tard ; il se livroit à un tardif desespoir , & vouloit par sa mort expier celle de ceux qu'il avoit assassinés dans son ivresse. Qu'on cesse de faire votre Eloge , O Montagne , de Beotie ! Cytheron qu'avez vous de recommandable ? & vous de testables Orgies ; brisez vos Thyrses furieux ; imposez un éternel silence à vos brulantes Tymbales ; non , ce n'est pas la race de Cadmus , ce n'est pas le fils de Jupiter & de Semelé : Bœchus n'est pas enfin la Divinité dont on célèbre les festes , mais c'est plutôt le fils de l'immense Tartare & de Mège-
re.

re. Non ce n'est pas un Dieu, mais un Démon qui meprise & insulte aux justes Dieux. Ceux qui se livrent au Vin sont ordinairement peu touchés de ce qui regarde les Divinités, & jamais l'ivresse ne fit de sacrificateur. A quoi bon rappeler le nombre des maladies, & les cuisantes douleurs que l'intemperance est capable de nous attirer; N'est-elle pas la source inépuisable de la fièvre, des ulcères envenimés; de la Goutte douloureuse, & de mille autres qui interdisent l'usage des membres. Elle débilite la vue; elle fait trembler les dents; elle donne une haleine empestée, l'estomach devient languissant; l'organique mouvement de ce viscère est déconcerté; il en résulte enfin une mort subite. Non jamais le fer ne commit tant d'homicides que la gourmandise; C'est à la voracité de leurs estomachs, que la plupart des Hommes sacrifient leurs biens; leurs maisons, & leurs familles; & c'est souvent par ces moyens, qu'on se précipite dans la pauvreté la plus affreuse; il faut se nourrir, pour soutenir la vie, & ne pas employer ses plus beaux jours, au crapule emploi d'une digestion forcée. Voilà qu'elle étoit celle que vous avez vue, au côté gauche de la Volupté; sçachez maintenant quel étoit l'enfant qui étoit près d'elle, dont la tête chancelante, sembloit tenir le mi-

lieu

lieu entre la veille & le sommeil ; c'est le fils de la gourmandise , le travail est son Pere : il s'appelle enfin le Sommeil ; le Léthé ou l'Oubli l'a nourri de ses Pavots , il est frere de la mort , mais il ne s'empare pas comme elle éternellement des Hommes ; il chasse les soins & les soucis de leurs cœurs ; il delasse leurs corps des fatigues du jour , & rétablit leurs forces. Quoique nécessaire à la vie ; il fait cependant beaucoup de maux : il couvre l'esprit d'épaisses ténèbres ; il cause des Maladies , il debilité les corps & engourdit les membres , quand on n'en use pas avec modération. On s'y livrera sobrement , si l'on ne s'adonne pas à la gourmandise ; c'est le propre de la sobriété de dormir peu , l'estomach en cette disposition veille aisément , il se contente d'un sommeil plus court , & moins profond , & produit les plus agréables songes ; c'est le plus grand soulagement des afflictions , & rien n'est si desirable que le repos , à ceux qui ont le cœur pénétré d'un amour violent : il apporte le remède , & fait espérer la guérison des maladies les plus désespérées , & console des pertes irréparables ; en ce cas il est préférable à tous les thresors ; On peut y joindre que le sommeil & la mort rendent tous les Hommes égaux. Celui à qui les destins preparent d'heureux jours , qui veut

faire.

faire de grandes actions & immortaliser sa memoire, doit souvent veiller, l'on ne peut parvenir aux grandes choses quand on est enseveli dans les bras du sommeil, & la Gloire ne fut jamais compagne de la Mollesse. Evitez donc de toutes vos forces un sommeil immodéré; les destins ne vous en réservent qu'un trop durable. Quand cette nuit dernière arrivera; à laquelle le jour ne succede point: quand cet Esprit délicat qui vous anime vous aura abandonné, ce souffle est mille fois plus delié que l'air le plus volatil & c'est à son départ qu'un sommeil éternel fermera vos yeux pour jamais.

Tandis que la Déesse parloit de la sorte, la Messagere Iris descend du haut des Cieux, & laisse sur ses traces une route variée de mille couleurs, causées par la refraction du Soleil sur les nuées. Elle l'aborda & de ces Levres incarnates, elle prononça ces Paroles; Je vous salue O! la plus chere au Roi qui fait les delices de l'Univers! O Vertu selon moi, la plus grande des Déeses! Je viens vous prier de revenir avec moi; les Divins habitants du séjour céleste souhaitent votre presence; quittez ces Contrées indignes de vous posséder, & fuiez un séjour peuplé d'Hommes si mechants; Ces lieux ne sont pas sûrs pour les bons.

bons; les crimes y règnent, la bonne foi & la Religion en sont bannies; la Vertu méprisée voir le sceptre entre les mains de l'ignorance, & la fraude est une monnoie courante, dont tout le monde se paie reciproquement dans ces dangereux Climats. Vous n'avez pas de tems à perdre; interrompez vos éloquentes discours, le moindre retardement seroit perilleux, remontons ensemble aux Cieux où vous êtes attendu. La Vertu jetta sur moi ses précieux regards. Je ne peux, me dit-elle, comme je l'aurois voulu, vous en dire d'avantage, mais je ne vous quitte pas pour longtems, demain sitôt que l'Aurore par son haleine de Roses, aura mis en fuite les pâles ténèbres qui precedent le Matin, je vous enverrai qui pourra vous achever les instructions, que j'avois commencées de vous donner : adieu. A ces mots je les vis s'élever vers le ciel, leur course rapide me les fit perdre de vue en un moment, les Zephirs les enlevèrent toutes deux, & elles se fraierent une route lumineuse dans le vuide des airs. C'est ainsi que la perfide Scilla suit Nisus son Pere, Roi de Megare, à qui elle avoit arraché pendant son sommeil, le fatal cheveu, dont dependoient les destins de la Ville. Elle s'élève, il la poursuit en colere, & fait plusieurs de

détours dans l'air pour la punir de sa perfidie; elle fait ses efforts pour se cacher dans les Nuës, & dérober sa honte à tous ceux qui pourroient la voir. Son Pere la poursuit & ils paroissent tous deux dans une continuelle agitation. Le soleil avoit déjà plongé son char de feu dans la Mer Atlantique, & Vesper après avoir attelé les tranquilles Coursiers de la Nuit, revenoit aux ordinaires pâturages d'Ambrosie. Je me retirai l'esprit agité; je repris le même chemin par lequel Epicure m'avoit conduit, en attendant avec impatience l'accomplissement des promesses flatteuses qui m'avoient été faites.



A B R E G E'

D U

QUATRIEME LIVRE.

L'Auteur après avoir fait un invocation à Apollon , à laquelle ce DIEU repond favorablement ; est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers ; Pendant qu'ils lui en exposent le sujet , ils sont interrompus par sept Loups. Le fils de la Vertu envoyé par sa Mere arreste le Poëte , il lui fait l'éloge d'un Amour legitime , & traite avec execration les passions déreglées & la Luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'Amour sur toutes les autres Affections de l'Esprit , & demontre que tous les êtres ne doivent leur conservation qu'à l'Amour Divin. Il s'étend sur l'Eloge de l'amitié & en explique les privileges ; apres avoir donné à la Paix les louanges , qu'elle merite. Il finit ce Chant par une courte dissertation sur les choses sublunaires.

L'ECRE-

L' E C R E V I S S E.

SOleil qui d'un cours assidu, & d'un regard lumineux, pénétrez l'Univers en le parcourant; vous donnez la naissance à tous les Etres, & leurs fournissez une féconde nourriture; vous êtes le plus brillant ornement des cieux, vous avez une juste prééminence sur tous les autres Astres, vous êtes la source inepuisable d'une lumière éternelle, rien enfin n'échappe à vos regards; vous prodiguez vos benignes influences, depuis les extremités de la Perse; Region trop heureuse d'être éclairée de vos premiers aspects; vous êtes toujours liberal des écoulements de vos feux, jusqu'à ce que vous finissiez votre course éclatante: soit que vous vous plongiez dans la Mer voisine de la grande Hesperie, soit que vous vous couchiez aux colonnes d'Hercules, vous n'êtes jamais las de parcourir votre voie brillante. C'est par vous que tous les Etres se presentent à decouvert; vous chassez les ombres de la Nuit; vous formez les couleurs; & votre auguste presence met en fuite les tenèbres du Cahos. Grand œil du Monde qui par-

E . . . cou-

98 L'E C R E V I S S E.

courez ſucceſſivement les douze Céleſtes Palais ; vous changez les Saiſons & les Climats , & vous fixez les Tems , c'eſt à vôtres divins flambeaux que l'Univers doit ſa Naïſſance , & vous êtes le Tabernacle de l'Eternel. O le plus puiffant & le plus beau des Dieux ! Recevez mes ſincères hommages. Ma chetive , & foible voix ne peut fournir à vos louanges. Jettez un regard favorable ſur moi ; amenez ſur notre horiſon un beau jour ; revenez toujours plus brillant & plus ſerein. Que les nuées diſſipées nous laiſſent appercevoir les voutes azurées des Cieux ; Que les flots ſalez de la Mer , demeurent dans un tranquille repos , & que les avides Nautonniers puiſſent avec confiance , parcourir les vaſtes plaines de l'Océan ; que les Moiffons , les Forêts , & les riches Coteaux conſacrez au Fils de Semelé , ne ſouffrent point de dangereux orages ; qu'ils ſoient garantis des ravages d'un Tourbillon furieux , & préſervez des Carreaux d'une Grêle orageuſe ; que l'Etoile de Mars careſſe les mortels de ſes benignes aſpects ; qu'ils reſſentent à vos approches la paix la plus tranquille. Divinité ſecourable , protégez les Chantres de la double Colline , animez leurs accents , & formez leurs plus doux concerts ; diſpoſez enfin leurs organes aux doux ſons des

neuf

neuf Sœurs, couronnez les des Lauriers du Permesse & les placez enfin au Temple de Memoire. Recevez encore une fois mes sinceres adorations ; Tirez l'harmonie de ma Lyre ; soutenez mon haleine, & conduisez enfin ma Nacelle dans un port assuré. Pendant que prosterné près des limpides eaux de la Fontaine Castalide, j'adressois ces vœux ardents en presence des Muses assemblées, Apollon du haut de son Temple de Delphes où il rend ses Oracles, entendit ma Priere. Les Portiques du Temple, parurent s'ébranler, une sainte horreur s'empara de mon ame, je tremis, & fus frappé d'une éclatante, lumière qui sembloit embrazer les avenues du Peristyle. La Terre tremblante sous mes Pieds paroissoit vouloir s'entrouvrir ; une voix formidable se fit entendre & s'exprima dans ces termes. Malheureux jeune Homme, qui éprouves les Destins contraires, & dont les années sont traversées par tant d'adversitez, armes-toi d'un genereux courage ; ta patience surmontera tous les obstacles. Quand on sçait dans une fortune contraire, mépriser la prosperité, on s'élève au dessus du sort, & la vertu prend de nouvelles forces quand elle se soutient contre les attaques d'une destinée ennemie. Par un retour heureux, la Fortune éle-

ve au plus éminent degré de ses faveurs, ceux qui lui servoient de marche-pied ; Cette aveugle Divinité se plaît à ces vicissitudes ; Rien n'est durable sous le ciel , tout est conduit par de successives revolutions ; les plus affreuses tempêtes font place aux plus beaux jours ; les flots écumeux de la Mer, après une longue agitation, se calment à la fin ; la Saison consacrée à la Jeunesse, le printemps couronné de fleurs, succede aux frimats des hyvers. Rasseure ton ame, combats genereusement la dureté du Sort, & reserve toi pour des destins plus heureux. Je lis dans le sombre avenir ; je vois arriver les tems ; les jours se succedent avec empressement déjà le moment se presente. Si la Parque fatale differe de couper la trame, ton nom, aussi connu qu'il est à present ignoré, fera l'entretien de tous les Hommes, je serai toujours prêt à te secourir, & les neuf vierges, mes compagnes favoriseront tes entreprises, & t'ouvriront des passages dans les lieux où tu voudras penetrer ; elle sauront te distinguer de la foule, & te rendront illustre dans les siecles avenir. La Pytho-nisse agitée me parla de la sorte. A peine ajoutai-je foi aux oracles infailibles des Dieux, tant l'Astre qui preside à ma naissance m'étoit contraire ; & tant le Ciel m'avoit accablé de revers assidus.

Je

Je me retire transporté de joie; j'errois ça & là, dans les Campagnes, sans tenir de route assurée, & repassois dans mon esprit les hautes prédictions dont je venois d'être flatté. O ! si par hazard, disois-je, quelque Homme, ou quelque Dieu venoit à ma rencontre, & que la Vertu m'envoîât celui qu'elle m'a promis pour m'instruire des choses qu'elle a obmis de me dire; ou, ce que je souhaiterois avec passion, qu'elle m'enseignât elle même ses divins Preceptes ! En m'entretenant de pareilles choses, j'arrivai près d'une Vallée étendue entre deux Montagnes voisines ; je pris un sentier de traverse qui se présenta ; j'aperçus deux Bergers couchés sur un tendre Gazon, à couvert d'une voûte de Rocher ; leurs Pannetieres étoient à côté d'eux, ils sembloient jouer à l'envi de leurs Cornemeuses & se disputoient le prix, par une émulation pastorale ; il leur manquoit un Juge dont le sentiment put décider leur innocente querelle, & donner gain de cause au vainqueur. Du plus loin qu'ils m'aperçurent, l'un & l'autre m'appellerent d'une commune voix, & m'inviterent à m'asseoir avec eux sous ces Rochers, & décider leur différens. L'un d'eux, après avoir préluqué d'un champêtre Chalumeau, levant les yeux au Ciel, proféra ces pa-

rales. O ! vous , Reine d'Amathonte !

* *Ob flos Dardanie , Pater , o Dilecte
Tonanti ,
Pocula quæ superis spumantia vectore
miscet !
Cede Polo , jam cede Polo , formosior
alter
In terris nunc est qui pocula sacra mi-
nistret :
Jupiter hunc rapiens , te spreto , ad fide-
ra tollet :
Invidiâ rumpere miser , moriere dolore.
Sed potius ne cede Polo , tu vina pro-
pines
Cælicolis , maneat mecum mea cura
Philetas :
Quo fine nec mihi dulce aliquid , nec
vivere gratum est.
Hunc quoties pernicious equi per devia
Tergo
Invectum , oppressos arva cervosque
petentem
Najades aspiciunt , voco stimulantur
amore
Multaque cum multis capiunt dare
basia ducis
Certatimque ferunt vario de flore Co-
ruthas*

Ve-

* *NOTA* que j'ai cru ne devoir pas traduire ce passage. Ceux qui entendent le Latin en sentiront la raison. Je le rap-
porte tel qu'il est dans l'Original & je lui ai substitué ce
morceau d'imitation.

Venus, cedez l'Empire de la beauté, une autre surpasse vos charmes; La belle Amarillis doit faire le bonheur des Hommes & des Dieux; Le Dieu des combats, le terrible Mars, ne tardera pas à vous la préférer; Elle seule pouvoit vous le rendre infidèle, il n'étoit dû qu'à cette innocente Bergere d'habiter les célestes Lambris; mourez de jalousie, les amours vous quittent en foule, ils grossissent sa Cour & lui apportent en hommage leurs carquois & leurs brandons: Mais non, vivez plutôt belle Cythérée, continuez de recevoir les encens qu'on vous offre à Paphos. Restez dans les délicieux jardins d'Amathonte, & parfumez de votre haleine d'ambre les Bocages d'Idalie. Cedez à Amatillis votre fameuse ceinture; que les Graces rassemblées viennent la lui apporter, comme elle fait mon unique souci, qu'elle ne m'abandonne pas, sans sa présence, je cesserois de goûter de solides plaisirs & la vie me deviendroit insupportable. Soit qu'habillée en Amazonne elle monte un Cheval indompté, soit qu'armée d'un épieu elle chasse les Cerfs & les Chevreuils, les Satyres, les Faunes, les Bergers & Pan lui même sont éperdus de l'amour le plus violent; ils souhaitent la combler de leurs plus tendres caresses; ils lui apportent à l'envi des couronnes de toutes sortes de fleurs, des corbeilles rem-

plies des fruits les plus exquis, & des raisins les plus délicieux, O ! Si cette belle étoit traitable, si elle se prêtoit à l'amour que je ressens pour elle : mon bonheur seroit inexprimable & mon sort seroit bien des jaloux : Mais elle meprise également, mes prières & mes plaintes, & me fuit avec la même vitesse, qu'une fleche fuit l'Arc dont elle est décochée. Ne me fuiez plus ; cessez de me mepriser aimable Amarillis ; Le sang Barbare des Lesthrigons ne coule pas dans mes veines, & si vous me connoissiez vous ne me trouveriez peut être pas si indigne d'être aimé, car malgré le poil épais & herissé qui couvre ma peau & ma barbe mêlée, & touffue, je ne suis cependant pas difforme ; la barbe a ses beautés, elle désigne un Homme robuste & propre aux exercices de Mars, & ce n'est qu'aux effeminez qu'il convient d'avoir des membres délicats, Eh quoi ! Quelque berger est il plus riche que moi ? J'ai de grands troupeaux de Bêtes à cornes, & de Bêtes à laine ; j'ai mille Genisses qui paissent dans ces Prairies, & un pareil nombre de Porcs repandus dans ces bois ; j'ai des Brebis prêtes à mettre bas & des Chevres qui traînent leurs jeunes Chevreux à leur mammelle. Prenez ce qui peut vous satisfaire, disposez de mon bien, tout ce que je possède est plus à vous qu'à moi même. Pourquoi
re-

refuser mes dons , ingrate que vous êtes ? Si vous m'aimiez vous viendriez quelques fois avec moi ; je monteroïs aux plus hauts arbres , j'y cueilleroïs des fruits , pour vous les présenter ; je vous donneroïs le miel le plus exquis qu'on tire de la Cire , des fraïses meures , & des corbeilles remplies de noix ; je vous embrasseroïs mille & mille fois. Croiez moi jeune & tendre Bergere , venez avec moi , nous nous assoïrons près d'une claire Fontaine , nous gouterons , en nous embrassant , un sommeil délicieux. Le petit Bruit que cause le mouvement des feuilles , & le murmure d'un Ruïseau nous y excitera , nous passerons de cette façon , les moments où les Cigales paresseuses remplissent les Campagnes , pendant les grandes Chaleurs d'un beau jour. Malheureux que je suis , vous meprisez ma personne & mes presents ; les larmes les plus ameres & les discours les plus flateurs ne vous font aucune impression. Vous êtes plus cruelle qu'une Tygresse des forêts d'Hyrkanie , dont on voudroit enlever les petits ; Vous êtes plus sourde à mes plaintes qu'une Statue de Marbre ; plus insensible & plus dure qu'un Rocher des Alpes , & qu'un Diamant d'Arabie. A quoi vous sert vôtres beauté , si vous êtes cruelle ? Si vous meprisez tout le monde , & que vous fassiez mourir de desespoir , ceux qui vous aiment ?

Vous êtes semblable, par ces sentimens, à un Serpent horrible caché sous les plus belles fleurs, ou au poison le plus mortel mêlé au miel le plus doux du mont Hymette. Deffaites vous de vos mepris ; l'orgueil déplaît aux Dieux. Ne vous y trompez pas, votre beauté se passera, vos graces fugitives se dissiperont, & seront enlevées sur les ailes du tems. La beauté ne dure pas plus, qu'une fleur qui jamais n'est plus belle que dans sa naissance, & qui languit de jour en jour tant que dure le printems ; Il en est de même d'un beau visage, qui n'emprunte ses charmes que de l'éclat d'un beau teint. Amarillis ne perdez pas ces tems heureux ; usez des dons qui vous sont accordez, tandis qu'ils sont en votre Puissance : car les choses ne sont recommandables que par l'usage qu'on en fait. Un tems viendra que des rides affreuses, couvriront votre beau front, une vieillesse decrepite blanchira vos cheveux, qui sont aujourd'hui l'objet de la plus tendre admiration ; vous regretterez pour lors, mille fois votre beauté inutilement perdue, & vous direz ; Que sont devenues ces graces que je possédois autres fois ? Que sont devenus ces lys confondus avec ces Roses ? Ils sont évanouis sans espoir de retour. Vous serez étonnée du changement de votre visage, quand un miroir trop fidèle vous

vous en fera voir la difformité. Mais je remplis les airs de plaintes inutile, semblable à un Laboureur qui semeroit sur des sables arides. Destins cruels & contraires ! Vous vous faites un Barbare plaisir de mes peines , & je suis déchiré par un cruel amour. C'est vous qui décidez souverainement du sort des Amants , & vous avez plus de pouvoir sur les cœurs , que tous les Thresors & la plus illustre naissance. Aveugles Destins , vous décidez rarement en faveur du Mérite ! Et l'on voit souvent l'Esclave préféré au Potentat. Non quand vous surpasseriez un Hydre en cruauté ; dussiez-vous ne pas faire de moi plus de cas , que des feuilles des plantes marecageuses des étangs , je vous suivrai par tout , & vous cherirai à l'égal de ma vie. Amarillis regnera dans mon cœur , & son nom sera toujours dans ma bouche. Il se tut après ces mots , & l'autre Berger lui parla de la sorte.

Quelle erreur d'aimer une cruelle ! Que peut-on attendre d'une personne qui ne nous aime point ? C'est une fauteur de vouloir forcer les inclinations. Imitiez-moi , j'aime une belle sensible. O Melline ! s'écria-t-il , vous êtes plus blanche que la fleur de farine , que la chaux vierge , que les écumes de la Mer en fureur ; & que le lait cuit ; plus vermeille que les Cerises dans leur maturité , & que les Meures qui n'ont pas encore

pris leur dernière couleur. Vous êtes plus belle, que les Arbres quand ils fleurissent au Printemps; plus douce qu'une Figue sèche, & que le vin le plus doux. Jamais la Reine d'Amathonte n'eut une gorge si belle, des yeux pareils : & ses lèvres si vantées, n'approchent pas de la beauté des vôtres. Que dirai-je de vos cuisses & des parties de votre beau corps qui en sont les plus voisines? mais il faut garder un muet silence, il est beaucoup plus aisé de les toucher que de les décrire. Ce n'est pas seulement parmi les Hommes que Meline fait des conquêtes, elle les étend jusques sur les Dieux mêmes. Je la vis l'autre jour poursuivie par un Satyre, qui l'atteignit à la course & la persécutoit sous un Liège; elle crioit, je volai à son secours; mais je craignis les Cornes de cette Divinité velue, & n'osai avoir affaire à un rival aussi féroce. Ah! toutes les fois qu'elle me fait un clin d'œil favorable, qu'elle m'appelle & me serre dans ses bras plus blancs que la neige, avec la même force que le Lierre ou la Vigne embrassent les branches d'un arbrisseau qui en est prochain, la Lascive qu'elle est me mord & me donne de petits soufflets; elle me jure cependant & me fait mille sermens qu'elle n'aime que moi. Je ne suis pas à la vérité bien convaincu de sa sincérité, car rien n'est plus faux que

que cette belle , même dans les momens critiques ou nous nous envoïons reciproquement nos ames errantes sur nos levres. Je l'adore sans pouvoir l'estimer ; & je m'en defie d'autant plus qu'elle me fait de plus grandes careſſes.

Ce berger n'en ſeroit pas demeuré là ; le ſujet de ſon diſcours le touchoit de trop près pour qu'il en reſtat en ſi beau chemin ; Et je me preparois à en entendre la concluſion , quand dans ce même inſtant , ſept Loups , tourmentez d'une faim devorante ſortent des Bois-taillis , dont le ſommet des Rochers étoit couvert , & parviennent juſqu'aux troupeaux par un ſentier étroit ; ils ſe precipitent ſur les Moutons ; ils ravagent & déchirent les innocentes Brebis ; On entend le bêlement craintif des tendres Agneaux. Leurs gueulles ſont dégoutantes de ſang , le carnage redouble ; une troupe de chiens , armez de coliers de fer , ſ'opposent à ce ravage ; Ils intimident leurs cruels adverſaires par leurs abboiemens. On entend un bruit affreux , les Vallées retentiſſent des hurlemens ; les Bergers tremblans , ſe levent abandonnent le deſi du chant , & different à un autre tems à faire valoir la préférence de leurs inclinations. Ils ſ'arment à la hâte de leur fronde & de leurs bâtons de cheſne pleins de neuds , ils courent & me laiſſent ſeul. Je m'en allai par un autre chemin , flottant en-

tre la crainte & l'esperance. Tandis que j'avançois, agité de doutes & de pensées diverses, je parvins environ à la distance que pourroit parcourir trois fois un boulet lancé avec impetuosité par une machine guerrière d'airain. Je trouvat une Fontaine claire & pure qui augmen-toit à mesure qu'elle s'éloignoit de sa source, & qui se distribuoit en differents ruisseaux parmi des Platanés touffus ; ses bords étoient couverts de gazons verdoians parsemez de pierres tendres destinées sans doute à servir de sièges sacrez aux Nymphes de ces lieux, & à leur procurer une agréable fraîcheur dans les tems que l'Été repand ses ar-rides influences, ou que la Canicule al-térée domine sur nôtre Horizon ; Ces bocages charmants étoient environnez de Cormiers, dont les branches plioient sous la pesante quantité de leurs fruits ; Je m'en approchai à la hâte ; je cueil-lis les plus mûrs, & les mangeai. Je m'approchai de la Fontaine, pour étan-cher ma soif avec ses eaux pures ; j'ad-mirois en me penchant sur leur miroir de Cristal, le brillant du Gravier sur lequel elles rouloient. La divine Ver-tu se ressouvint de moi ; Un jeune Jou-venceau aussi beau qu'Apollon descend de l'Olympe, il fend les airs d'un vol rapide & surpasse en vitesse les plus de-vorans Eperviers : Il vient à moi, m'a-borde, il me trouve accablé de fatigue,

étendu

étendu languissant sur le gazon, qui bordoit ce ruisseau; il me saluë, je me leve & me prosterne devant lui. Sa taille étoit au dessus de la commune. Je suis, dit-il, le fils de la Vertu; je m'appelle Timalphe; ma Mere m'envoie vers vous, afin que je vous explique par ordre, en son nom, ce qui lui restoit à vous dire. Je m'assis pres de lui & il me parla en ces termes, vous avez sçeu qu'elle étoit la Femme qui étoit au côté gauche de la Volupté. Vous n'ignorez pas non plus quel est son Fils; Ma Mere, vous a expliqué ces choses; il me teste à vous apprendre qu'elle est l'autre qui tenoit un enfant par la main, & qui étoit à la droite de la Volupté. Les Hommes l'appellent communement Venus; ils seignent qu'elle doit sa naissance aux écumes de la Mer, & aux parties naturelles de Saturne, que l'impie Jupiter son Fils lui coupa & les jetta dans la Mer; c'est ainsi que la Mithologie des Grecs l'assure. De tous les tems les Hommes se sont repus de bagatelles & leur inclination à parler beaucoup les a rendu Autheurs de mille fictions chymériques. Uranius & la Nymphe Lopade sont ses Pere & Mere. Uranius est le Pere de toutes choses, il est plus grand qu'Athlas, que le feroce Encelade, que l'orgueilleux Typhon, & que tous les Géants, monstrueux enfans de la

la Terre. La Nature lui donna neuf têtes, l'une desquelles est sans yeux & toujours tournée du côté des rivages de l'Andalousie; les autres sont tournées du côté de l'Aurore, ou du Soleil Levant. La seconde de ces têtes a des yeux au nombre de plus de mille; les têtes restantes ont chacune un œil seul; sa main droite a le gouvernement du Monde du côté Septentrional & sa gauche s'étend du côté que dessèchent les brûlantes haleines des Vents du Midi. Il contient l'Univers dans ses deux mains, ses pieds penetrent jusqu'au sombre séjour des Manes, & sa tête s'élève jusqu'à l'Empirée. Il repaît avec une riche fécondité les Animaux de toutes especes; & c'est par lui que les Terres deviennent fécondes. Les Animaux se multiplieroient à l'infini, & leur nombre n'auroit plus de bornes, si son Fils Panphagus, ou Dieu du tems, monstre plein de rage, armé de trois Goziers, ne devoroit continuellement tous les Êtres, avec sa Femme Atropos. Cette Venus est donc la Fille d'Uranus, qu'il a marié avec le Dieu boiteux, Vulcain, afin qu'ils produisissent des races nouvelles qui fussent substituées à celles qui auroient été détruites par Panphage & Atropos. Voilà quelle est Venus. C'est à elle que l'Univers doit ses Habitans & les Divinités leurs Cultes. Sans elle l'Univers de-

depeuplé, seroit dans les plus solitaires horreurs; Elle est donc destinée à reparer les brèches du Temps. Ce que Dieu même a établi, ne peut être condamnable. Que peut-on dire de ceux, qui, passant la vie dans le Celibat, ne se mettent pas en peine d'avoir des enfans? Ceux-là meurent radicalement, & ne laissent sur la Terre aucuns monumens, qui attestent qu'ils ont existé; Ils agissent certainement contre les Lois de la Nature, & s'il faut rendre justice à la Verité, celui-là n'étoit pas digne de naître, par qui un autre n'a pas reçu la naissance, nous sommes en naissant redevables à nos Peres, & nous devons nous acquitter envers eux de la naissance qu'ils nous ont donnée, en la procurant à nos enfans. Ce devoir est indispensable, à moins qu'une maladie, ou quelque autre raison n'empêche chez nous les fonctions de cette vicissitude. Telle est par exemple une juste crainte, de donner la naissance à des malheureux, auxquels on ne pourroit laisser d'autre Héritage qu'une affreuse pauvreté, ou bien, le désir de passer sa vie dans la contemplation de la Sagesse éternelle, & des choses célestes. Peu de Gens sont determinez par ce dernier motif; C'est à ces conditions que l'Abstinence est permise. Mais ceux qui ne veulent pas épouser une Femme, pour avoir plus de Liberté d'abuser d'un plus

plus grand nombre d'autres, & de pouvoir plus librement fourager dans les puturages de l'Amour & qui, pour mieux tromper le Public, ne font point de difficulté de se livrer aux choses sacrées, au service des Temples, & au culte des Dieux; & qui conséquemment se soumettent à différentes règles, & vêtissent des habits extraordinaires, dans l'espérance de gagner le Ciel par une Tonsure; ceux là fuient le Monde, pour suivre l'immonde. C'est pour mieux se livrer à la Gourmandise, & à la Paresse qui sont les alimens de la Méchanceté. Ils font parade d'une pudeur extérieure, & cachent leurs Vices sous les obscures tentures & les voiles d'une Nuit très-épaisse. Peu de Gens nez avec un tempérament sain peuvent parvenir à être chastes, & l'on ne doit souvent la tempérance, qu'aux infirmités de la Vieillesse, à une nonchalante langueur, ou à quelque grand chagrin, qui occupe l'Esprit; Mais, on doit regarder comme un présent du Ciel celle qui n'est due qu'à la sagesse; c'est elle seule qui peut nous contenir dans les bornes de la Pudeur. C'est la propre de la Nature de faire sortir de tous les Corps, ce qui leur est superflu, c'est à cette opération naturelle que Venus doit l'empire qu'elle a sur nous dans les rêves, où des plaisirs idéels, enfans de l'imagination,

imi-

imitent la réalité. Il en est beaucoup
 qui ne doivent la réputation qu'ils ont
 d'être chastes, qu'au soin qu'ils prennent
 de cacher leur intemperance. Je veux
 supposer même, que ces Gens l'empor-
 tent sur les Vestales & les Sibilles, par
 leur chasteté, qu'en doit-on inferer à leur
 avantage? Je demande lequel est pré-
 férable, ou d'un arbre stérile ou de ce-
 lui qui rapporte des fruits? d'une terre
 abondante, ou de celle qui est en friche?
 O vains soins des Hommes! O Vœux
 inutiles! Apprenez à ne vous pas écar-
 ter des loix de la Nature, dont les des-
 seins ont été que celui qui a été engen-
 dré engendrât à son tour. Elle n'a pas
 placé tant de Volupté & une si cha-
 ritableuse de manger son aux exercices
 de Venus, pour nous en éloigner;
 mais plutôt pour nous y exciter. Pour-
 quoi s'opposer à ses intentions? Venus
 cesse d'être coupable quand elle est Le-
 gitime, & qu'elle est renfermée dans
 les bornes de l'équité. Quand on l'ex-
 cite trop, elle enerve les forces, elle affoi-
 blit les membres, elle éteint l'esprit, &
 raccourcit la vie. Nous avons à présent à
 parler du Fils de Venus. Il est le Con-
 querant des Hommes & des Dieux; son
 Carquois & son Flambeau épouvantent
 l'Univers; rien ne peut échapper à cet
 Enfant, quoi qu'il soit aveugle. Les
 Habitants de la Terre; les humides ci-
 toïens des Mers; les volatiles Animaux
 de

de l'Air; les Cieux même sont du ressort de sa juridiction. Que de feux & d'incendies allume cet Amour Enfant ! Aucunes forces ne lui résistent; les Bêtes, les Hommes, & les Dieux ne peuvent éviter son Brandon. Combien de fois le grand Jupiter blessé de ses traits, n'a-t'il pas soupiré ? De quelles Metamorphoses n'a-t'il pas été capable, pour obéir aux douces impulsions de Cupidon ? On l'a vû mille fois mettre bas les Foudres, abandonner l'Olympe, & ne pas dédaigner de descendre sur la Terre ; quelque fois, sous la forme d'un Aigle, sous celle d'un Jeune Taureau, d'un Berger, d'un Serpent, quelques fois sous les apparences du feu, sous la figure d'un Satyre, en pluie d'or, & sous la metamorphose d'un Cygne, d'une blancheur éclatante; le Dieu des Mers ressent pareillement les flammes de Cupidon, il quitte l'humide élément quand il ressent la force de ses traits, il devient, Dauphin, Belier, Courfier, & ne peut éteindre par toutes les eaux de la Mer, les feux allumés dans son ame. Que n'auroit-on pas à dire de tous les autres Dieux ? Apollon pour le même sujet est quelques fois Epervier, & quelques fois Lion; Pluton environné du redoutable Stix, n'a pû se garantir des forces de l'amour. Pourquoi employer un tems inutile au recit de pareils faits ?

faits ? Veut-on nombrer les demi Dieux & les Heroines , qui en ont reçu des blessures mortelles ? Qu'elle immense description ce seroit entreprendre ! Le soleil auroit plutôt plongé les rouës fumantes de son char dans la Mer de la grande Hesperie , que l'on n'auroit achevé. Passons les sous silence , assez d'autres en ont parlé ; attachons nous à la verité. Ce n'est pas Bacchus qui est le Pere de cet Enfant , comme la Grece sçavante veut nous le faire croire ; si cela étoit , ceux qui ne boivent point de vin , ne seroient pas adonnez à l'Amour ; mais il est le Fils du Destin. C'est par le Destin que sont formées les plus douces sympathies ; & toutes les choses corruptibles & mortelles sont sujettes à sa Puissance , C'est lui qui forme nos mœurs ; qui décide de nôtre bonheur , & fixe la durée de nos ans. Nous devons souvent plus au Destin qu'au mérite. C'est donc par lui que le feu du desir est allumé , & il enchainé les jeunes Cœurs avec des Liens indissolubles. Les Richesses ne sçauroient prévaloir contre lui ; quoi qu'on dise que le Fils de Saturne ne s'est introduit dans la tour de Danaë qu'en pluie d'or. La frequentation continuelle, la liberté de demeurer souvent ensemble, pouvoir se parler sans temoins , sont les moiens qui conduisent les jeunes cœurs à l'Amour ;

C'est

C'est par de telles occasions , qu'on donne prise à cet Enfant suborneur, qui ne seroit jamais, si le Destin lui étoit contraire. C'est par le même Destin que les inclinations sont unies & que les liaisons se rompent; une personne laide , de basse naissance , & pauvre plaira au prejudice de celle qui concilie les richesses , la naissance & la beauté. Une Femme belle & sage , sera meprisée de son Mari, qui lui prefera une concubine, dont il partage les faveurs avec le public ; Une Femme par le même caprice du destin ne pourra souffrir son mari quoique bien fait , & lui preferera le plus vil des esclaves ou quelque heureux Aventurier, qu'elle connoit à peine. Si les Destins ne fixoient pas à chacun les inclinations qui lui sont propres & qu'il n'y eut point de bornes, pour chaque individu à cet égard, il s'ensuivroit, qu'une seule personne pourroit se faire aimer de tout le monde, & pourroit aussi par un retour égal , partager ses inclinations avec tout l'Univens; & chacun pourroit par consequent jouir , indifferemment de celle qui lui plairoit. Il n'en est pas ainsi, le Pêcheur ne peut pas prendre tous les poissons, l'Oiseleur tous les oiseaux , & le Chasseur ne peut repeupler toutes les tanières des bêtes fauves. Chacun ne reçoit que ce que la Sort lui accorde; c'est donc par un

ordre

ordre supérieur que les inclinations sont assorties, que l'esclave est admis au lit de sa Maîtresse. Le Vieillard lippu, hydeux, maléficé lui a l'obligation de posséder une fort belle fille. C'est le même Destin qui conduit à bon port un marchand à travers les flots & les écueils & qui fait faire naufrage à l'autre, ou le fait prendre par des Forbans. Personne ne peut résister à une destinée contraire, c'est perdre son tems que de la combattre, vouloir se faire aimer malgré le Sort, c'est s'exposer à une honte certaine, & quelques fois à la mort, qui est la suite d'un desespoir amoureux. Celui au contraire qui a la Fortune propice & les Destins favorables, jouit d'une paix profonde. Il peut aimer avec tranquillité. Ces faveurs ne sont accordées qu'à un tres petit nombre & peu de gens sont assez amis des Dieux pour jouir de ces celestes dons; auquel cas il est de la prudence de cacher son bonheur; il n'en faut faire confidence à Personne, ou ne doit se fier à qui que ce soit. Presque tous les Hommes sont fourbes & trompeurs; chacun en veut imposer à son Pareil, & l'on craint un ami si tôt qu'on l'a fait dépositaire de son secret; on craint du moins que l'amitié ne se rompe, on apprehende qu'ayant changé de sentiment, il ne révèle ce qu'il tenoit auparavant caché dans le fond de son cœur.

Si

Si vous voulez conserver v^otre liberté, ne faites jamais de confidence grave. Il y a de l'injustice à exiger qu'un autre garde n^otre secret, quand nous, qui y sommes les plus interessez, ne pouvons pas le garder nous-mêmes; & nous devons regarder nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. Les veritables amis sont rares; l'envie brouille les plus belles amitez : elle en veut sur tout à la prospérité. Amants, je vous en avertis, craignez l'envie, personne ne connoit jamais les inclinations du sage & son feu reste toujours caché dans le fond de son cœur. Monstre horrible de l'Envie ! Peste cruelle ! Mal mortel ! Tu pour suis sans cesse la Vertu, tu déchires par tes traits empoisonnez les plus belles actions en leur donnant une interpretation maligne ; Tu hais jusqu'à l'honneur des plus honnêtes gens, tu rougis des justes honneurs qu'on rend à celui qui les merite. Quelques efforts qu'on fasse pour cacher ses inclinations, on ne peut le faire si le Destin ne se met pas du secret, & si des influences ennemies contribuent à les decouvrir. La Prudence humaine n'apporte que de foibles obstacles à la volonté des Dieux & c'est se travailler inutilement que d'entreprendre quelque chose sans leur aveu. Cela ne doit cependant pas empêcher qu'on n'apporte tous ses soins,

toute

toute son étude, pour se bien conduire, & l'on ne merite pas moins de louange quand le succès ne justifie pas une entreprise formée par la prudence : s'il y a du blâme à encourir il doit être pour le compte des Destins qui souvent couronnent de la réussite les plus noirs forfaits, & s'opposent à l'exécution des justes entreprises. Heureux qui est favorisé des Cieux ! à qui les Dieux sont propices ! Et qui se trouve né sous une heureuse constellation ! Il réussira au gré de ses desirs & goûtera une joie exempte d'amertume. Tout ce qu'on aime nous paroît doux ; L'objet aimé seul nous flatte, ce n'est qu'à lui qu'il appartient de nous faire goûter les jeux & les délices, & il ne le peut faire qu'avec l'aveu du Destin, sans lequel l'amertume se mêle aux plaisirs les plus exquis. Celui qui jamais n'éprouva les traits empoisonnez d'un destin contraire, doit être regardé comme un homme à qui l'expérience manque ; Le Creuset de l'adversité le raffine ; sans quoi il a quelque chose de moins que les Animaux, qui quoi qu'affectez de passions pour des choses viles & de petite conséquence sont cependant tourmentez des soins que forme le désir. Il semble que les Arrêts du Destin ont rendu les choses Divines, à proportion qu'elles sont plus aimées & si le Maître des Hommes & des Dieux cef-

soit un instant d'être touché d'un ardent amour pour tout ce qui existe, le monde entier seroit détruit & les Elements confondus, rentreroient bien-tôt dans leur ancien Cahos. Il conserve tous les êtres par ce qu'il les aime, & cesseroit de les deffendre de la destruction s'il cessoit de les aimer. Grand argument pour la durée éternelle de la Matière! Car n'y ayant point de succession dans Dieu, ses affections devant être éternelles comme son essence il la doit conserver éternellement; Car quoique nous voyons mourir ce qui est né; nous ne voyons cependant perir aucune espece; C'est pour la conservation de ces especes différentes que Dieu donne ses soins & non pour la conservation particuliere des individus qui doivent payer un tribut à la Mort, à la destruction ou au changement de forme. Personne ne permet la destruction de ce qu'il aime, s'il le peut conserver; Or tout le monde convient de la Toute-Puissance de Dieu; Il peut donc conserver ce qui lui plait; Ce n'est donc pas pour les corps que la Divinité a de l'affection, mais pour les différentes especes, qui sont les différentes categories des individus qu'on voit être conservées, sans alteration. Qu'importe-t il au Potier de Terre si tel ou tel autre vase d'argile se brise; Un tour de rouë en forme de nouveaux qui lui
font

font mepriser les premiers. Le Ciel, la Terre, l'Air, la Mer, le Feu & la Machine entiere de l'Univers dure depuis tant de siècles par un arrangement indissoluble; ils ne doivent leur conservation qu'à cet amour de leur Auteur, sans lequel les êtres se détruiraient reciproquement & briseroient les liens de leur union. Le Ciel refuseroit à la Terre sa lumiere éclatante: ses rayons de chaleur cessant d'agir, la faculté seminataive de toutes les productions seroit détruite. Le feu d'évorant consumeroit l'Air qui en est l'Element le plus voisin; l'Air cesseroit de repandre de Pluies fécondes; la Terre ne produiroit plus; les Eaux éteindroient le Feu; ou lui même en les desechant détruiroit les habitans de cet immense Fluide. L'on verroit arriver un derangement pareil à celui que causa autres fois Phaëton, Fils de Chimene, pour n'avoir pas sçu conduire les Chevaux du Soleil; épouvanté qu'il fut par les Monstres du Zodiaque; il oublia les Leçons de son Pere, ses souhaits ardents furent sa ruine; Le monde s'embrazoit d'un affreux incendie si la foudre ne l'eut pas précipité au milieu des Eaux de l'Eridan pour y éteindre ses feux. La Paix est Fille de l'Amour & elle est le plus rare présent des Cieux; Tous les Estres ne sont formez que par la Paix; c'est par elle que tout fructifie; On ne sauroit

lui donner de trop grands Eloges. C'est d'elle que procede toute Volupté ; elle fait la sureté des Hommes ; c'est à elle que le Voïageur doit la liberté des chemins ; c'est par elle qu'il est préservé des cruels brigands. C'est pendant le regne de la Paix que les Abeilles produisent leur plus douce Ambrosie ; que les Troupeaux se multiplient : que les Campagnes sont cultivées & quelles rendent dans la riche Automne les abondantes Moissons de la blonde Cerès ; le Lait plus doux que le Nectar coule dans des vases. Bacchus fournit sa seduisante Liqueur , c'est dans ce tems heureux qu'on exprime l'huile , riche présent de l'Arbre de Pallas. Les Jeux & les ris marchent sur les traces de la Paix & le champêtre Chalumeau excite les danses rustiques : tout abonde dans ces tems heureux ; Il n'appartient qu'aux insensés d'en être ennemis , & de rechercher les combats. C'est ainsi que couloient avec rapidité les jours délicieux de l'Age d'Or sous le regne du pacifique Saturne. O Age enchanté ! qu'êtes vous devenu ! O douleur ! La discorde par ses mouvemens tumultueux , étonne , frappe , renverse ; rien ne résiste à ses fureurs. La cruauté devient nécessaire ; On enfreint les Loix les plus saintes : La Justice ne se regle que par le pouvoir arbitraire. On s'arme des Serpens & des Flambeaux des Furies ; les habitants

tans de l'Univers semblent autant de Bacchantes : les cruelles Eumenides enfin, ébranlent les Etats & les Monarchies, par les plus violentes secousses. Pourquoi, misérables Mortels, hâtez-vous votre mort par d'inhumains combats ? Craignez-vous qu'elle n'arrive trop tard ? Cruel orgueil, vous causez tous ces maux ! Desirs insensés ! Cupidité insatiable ! reconnoissez-vous à vos fureurs. Pourquoi, jusqu'à présent, la possession d'une vilé Terre a-t-elle été recherchée avec tant d'empressement par les orgueilleux Mortels ? Je vois déjà la pourriture qui s'empare de leurs Personnes & des Insectes fétides & cadavereux se préparent à leur ronger les entrailles. Croyez-vous tenir la Victoire asservie ? Est-elle convenüe de suivre votre Char ? Regardez en arriere & par un retour sensé sur vous mêmes, voyez la courte durée de vos jours. La plus petite Urne suffit pour contenir vos Cendres, & l'espace d'un Tombeau n'est pas fort étendu. Si l'amour reciproque animoit vos esprits, vous penseriez bien autrement ; chacun se feroit une Loi sacrée de servir un Ami malheureux & l'on secoureroit avec empressement ceux que l'on aimeroit. Qu'est-il de plus flatteur, que de savoir qu'on est aimé ? Et de pouvoir être persuadé que quelqu'un dans le monde s'intéresse aussi parfaitement

que nous mêmes à tout ce qui nous arrive? C'est dans l'adversité qu'on reconnoît le prix d'un ami. Quelle consolation! Quelle tranquillité pour l'Âme! On réussit par les tendres efforts de ses Amis; ils détruisent les bruits injurieux & les cuisans soupçons; ils reparent les pertes & la réputation attaquée; ils partagent enfin vos peines & vos plaisirs. Non, jamais on n'a péri quand on est riche en Amis. Dans une fortune riante, partagez avec eux vos commoditez & vos satisfactions; faites les avec vous célébrer votre bonheur au milieu des festins où regne une joie innocente. Ils augmentent vos possessions par leurs soins, ou par leurs conseils; En un mot, ce n'est qu'à proportion du nombre des vrais Amis qu'on parvient à passer une vie plus délicieuse, & cela par bien des raisons que je vais faire mes efforts pour déduire. Il faut premièrement savoir que ce qu'on appelle vulgairement Amour, est un certain mouvement de la volonté dont nous reconnoissons l'excellence en ce qu'elle nous porte à aimer; Cette même faculté de l'ame se panche du costé qui lui paroît bon, & fuit ce qui a les apparences du mauvais; C'est par ces deux contraires qu'elle s'émeut: ce sont là les fondemens certains de l'amour. Or tout ce qui est bon peut se diviser en trois Classes: la première renferme

ce qui plaist, la seconde ce qui est honnête, & la troisieme ce qui est utile; Le mal est triple aussi, le ruineux, le Honteux, & l'incommode; Nous n'aimons que par le mouvement que fait l'ame pour suivre les premiers & pour fuir les derniers; Il y a donc different amour comme la source dont il procede est differente, & il est, consequemment à son principe, digne de blame, ou de louanges. Ces trois sources de l'amour different non seulement entre elles par le Genre, mais elle sont encore distinguées par Especes; le Delectable, l'Utile, & l'Honnête produisent differents amours comme nous avons dit. L'utile doit s'entendre par tout ce qui nous est avantageux, tant du côté du corps que de l'ame; Les avantages du corps sont la Force, la Santé, la Beauté, & la Legereté, & tout ce qui peut procurer ces avantages, soit Homme, soit autre chose, est mis au rang de l'Utile. L'Ame a deux avantages, les Mœurs & la Doctrine: L'ame a aussi deux vertus ou facultez, la Volonté d'où émanent les Mœurs, & l'Esprit où l'Intellect, du ressort duquel est le Jugement & la connoissance de la Verité. Les avantages de l'Esprit se divisent en neuf Sciences principales auxquelles les Poëtes ont donné le nom de Muses, qui president à l'enchainement de toutes les Sciences, qu'on nomme Encyclopedie.

die. La volonté a aussi plusieurs avantages, dont les quatre principaux sont la Prudence, la Justice, le Courage qui nous porte aux grandes entreprises & la Modestie qui lui sert de frein. De ces vertus procedent toutes les autres. Pour s'instruire plus en detail, qu'on ait recours aux Livres d'Aristote & de Platon; Ils meritent d'être regardez comme les deux Lumieres du Monde. Nous devons donc regarder comme utile, tout ce qui nous enrichit de pareilles qualitez; Nous devons regarder ces Preceptes, comme une medecine souveraine à la conservation de la santé des corps, & à celle de la pureté de l'ame; Nous devons donner le premier rang, à ce qui influe sur l'esprit par ce qu'il est beaucoup plus noble que le corps. Il y a entr'eux la difference du Maître à l'Esclave, du Navire au Nautonnier & du Cocher au Char. Il y a cependant entr'eux un rapport mitoyen ou une liaison immediate; On peut attribuer le même rapport à ce qui flatte, on peut le diviser en plus d'une Espece & l'on est à portée de distinguer plusieurs membres de ce tout, dont quelques uns sont destinez à rejouir les Esprits, d'autres à retablir & conserver les Corps. Les plaisirs de l'Esprit sont plus vrais que ceux du Corps; plus durables, plus nobles, & nous sont communs avec les Dieux; de même que nous

nous partageons ceux du Corps ou des Sens avec les Bêtes qui en sont flattées comme nous. Ceux de l'Esprit, au contraire, sont interdits aux Animaux qui n'étant pas susceptibles de sensations si délicates, sont bornés aux plaisirs du goût & de l'attouchement; Ils sont insensibles à l'harmonie & aux odeurs. Les tableaux d'Appelle, ou les Vases d'airain de Corinthe, ne leur font nulle impression; Les spectacles du Colysée & les applaudissemens qu'on y donne ne leur causent aucune admiration. Si les odeurs, les sons, & la vue semblent quelques fois les déterminer, ce n'est que par le rapport qu'ils ont avec le goût & l'attouchement. De la même manière qu'un Lion affamé, saute, bondit, herisse ses crins, & par les mouvemens de sa queue témoigne sa joye, en voyant une Genisse, par l'avidité qu'il ressent de devorer cette proie: ou bien lors qu'un Cheval rencontre au milieu des Prairies une Jument, il est entraîné par l'aiguillon de Venus; Après s'être roulé dans des Bruieres inhabitées, il s'avance en bondissant, & remplit l'Air de ses hennissemens. Puisque les viandes & les plaisirs de Venus sont du ressort des sensations des Animaux, ce sont les plaisirs les plus méprisables: ils sont infiniment au dessous des esclaves les plus bornés. Un usage immodéré de ces vils plaisirs rend l'Esprit he-

beté & fait à nos corps un tort irréparable. Celui, par conséquent, qui s'y livre, devient insensé & plus propre à servir qu'à commander. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit honteux de s'y livrer avec modération; mais souvenez-vous de ce que j'ai dit ci-devant : la Doctrine & les Mœurs, sont les mets de l'Esprit. Gravez sur-tout dans votre mémoire ce que je vais vous apprendre; Les biens qui sont la félicité de la plupart des Hommes, plus ils sont de durée & plus ils méritent le nom de vrais plaisirs : Mais ceux qui sont passagers & momentanés, comme ceux de Venus, & celui que nous causent les sons harmonieux de la Musique; en un mot tout ce qui flatte nos sens corporels, quelque regardé à certain égard comme utile, n'est pas le vrai bien. Il ne nous satisfait que de la même manière que la santé flatte nos corps : mais le vrai bien est la Médecine qui nous la procure : par conséquent ce qui procure les biens de l'Esprit doit, à bien plus forte raison, être placé au premier degré de l'utile; car dès l'instant qu'on est en possession des biens de l'Esprit on en retire l'agréable & l'honnête, parceque nous devons mettre au premier rang de l'utile ce qui nous rend vertueux, & dès l'instant que nous sommes en possession de la Vertu, nous le sommes aussi de l'agréable & de l'hon-

l'honnête, par l'honneur & la récompense qui doit être attribuée à la seule vertu. Quiconque veut donc s'attirer l'amitié pendant sa vie, doit s'attacher à plaire ou à être utile; Il faut supposer avant toutes choses qu'il ait les vertus requises que les méchants eux-mêmes sont forcez d'admirer & de respecter, malgré la haine qu'ils leur portent. Il faut pour plaire s'attacher à connoître les Mœurs de ceux à qui on fait cette douce impression. Tous les Hommes n'ont pas la même volonté, & sont par conséquent affectez d'inclinations différentes. Autant la Nature, en formant les Hommes, a mis de différence entr'eux, autant leurs affections sont différentes. Celui-ci, par exemple, recherche avec empressement, ce que cet autre ne sauroit souffrir; celui-ci fait l'éloge d'une chose que celui-là condamne de toutes ses forces. Les mêmes choses n'ayant pas le don de plaire universellement, les Hommes ne regardent donc pas les mêmes comme utiles & honnêtes. Il faut en pareil cas s'efforcer de connoître ce qui est regardé comme le plus universellement utile, sans quoi on perdrait son tems & ses soins & ce seroit labourer le sable de la Mer. Il n'est pas non plus difficile de s'appercevoir des choses qui déplaisent. L'entretien de ceux à qui on a affaire vous met bien-tôt

au fait de leurs Mœurs, & du goût de leur Esprit. Celui-là parle fréquemment de ce qu'il aime le plus & ressent du plaisir d'en entendre parler. On connoît les inclinations des Hommes jusques dans leurs Maisons; On trouvera par exemple, dans celle d'un Laboureur, des Soccs des Jongs pour accoupler les Bœufs, des Aiguillons, des Beches, & des Hoyaux; Chez le Soldat les murs sont garnis d'Armes offensives; & l'on doit regarder comme amateurs de l'Etude ceux chez lesquels on trouve beaucoup de Livres. Ainsi des autres Hommes, les gestes, les discours d'ailleurs découvrant les secrets de leurs Cœurs. Il faut donc pour se faire des Amis s'étudier à plaire par la Sympathie & la Douceur. Mais me dira-t-on, la plupart des Hommes ne recherchent que leur intérêt, l'argent, ou les présens, & c'est par ces derniers qu'on acquiert beaucoup d'Amis; A quoi je reponds, qu'une amitié gagnée de cette façon n'est durable qu'autant que l'utilité y est attachée & que l'espoir d'un gain nouveau la peut conserver, ce qui part d'une vûë servile & d'un intérêt grossier. Il est peu de gens qui aiment leurs Bienfaiteurs; Le nombre des Ingrats n'est que trop considerable; Les Gens reconnoissans sont des Phénix que l'Univers produit en petit nombre; malgré cela l'on doit se

se faire une Loi sacrée de rendre service à tout le Monde, & de secourir son Prochain de toutes ses forces. C'est s'ouvrir une route assurée dans les Cieux ; C'est le chemin par lequel le grand Hercules & plusieurs autres Héros y sont montez ; Leur illustre renommée dure encore & se soutiendra toujours. Celui qui donne avec magnificence ressemble le plus aux Dieux. La plus grande partie des Hommes recherchant leur bien-être, cherissent par conséquent ceux qui leur fournissent les moyens d'en jouir ; jusqu'aux Enfans & aux Jeunes-gens recherchent le plaisir & les divertissemens : c'est leur plaisir sûrement que de les leur procurer. Mais on risque de ne conserver leur amitié qu'autant de tems que durent les satisfactions qu'on leur occasionne, ou qu'ils en esperent de nouvelles ; & les bornes de leur amitié sont celles de leurs plaisirs, ou des espérances d'en ressentir. C'est par l'art de plaire qu'on acquiert les richesses & la faveur. Il est permis de se faire une étude de se faire aimer, pourvu qu'on n'emploie pour y réussir que des moyens justes & honnêtes. Il y a deux voyes pour y parvenir, les paroles, & les actions ; Il est cependant plus sûr & l'on sacrifie beaucoup moins en cherchant à plaire par les seules paroles ; On doit donc s'attacher à connoître par quels moyens

ou peut parvenir à ce but. C'est par des paroles instructives & des avertissements salutaires qu'on se rend utiles, & en faisant sentir aux Hommes la différence de ce qui peut leur servir ou leur être nuisible & par quelles voyes ils peuvent acquérir l'un & éviter l'autre; de faire des vœux pour le rétablissement des affaires de celui que tourmente une algre adversité, d'agir pour eux par recommandations, ou de faire ses efforts pour leur procurer quelques consolations. Vous acquetez infailliblement leur amitié par ces moyens, si vous voulez flatter quelqu'un par vos paroles. Sachez louer avec decence leurs personnes & leurs actions; attachez-vous à leur prouver que ce qu'ils ont fait de bien merite les louanges que vous leur attribuez; Ayez pour principe que le sage est avide de louanges, comme l'insensé. Vous captivez leur bienveillance par des paroles polies, elles excitent chez eux une douce joye dont ils vous savent gré; Ne dites rien que d'agréable, y dussiez vous employer la Fable ou rapporter quelque Histoire qui ait quelque chose de relatif ou de flatteur pour les faits sur lesquels vous voulez repandre des éloges; En un mot ne vous attachez qu'à ce qui peut être agréable; Paraissez toujours du sentiment de celui qui parle, autant que les regles austeres de la vérité vous le permettent.

mettent ; ou s'il vous falloit rougir de convenir des faits avancez , gardez le silence. C'est par lui que le prudent dissimule ; Celui la ne sçût jamais vivre qui ne sçût pas dissimuler. Il est quelque fois dangereux de prendre le parti de la vérité : il faut avoir égard aux tems , aux lieux , & à la condition de ceux auxquels on a affaire. Cette conduite previent de facheux démêlez. Les louanges qu'on donne à une personne absente sont plus délicates , plus agréables , moins suspectes , & portent moins à faux ; On évite la qualité du flatteur qui ne s'occupe qu'à louer la personne présente pour extorquer leur amitié ; Ces mêmes Gens sont suspects & par un retour d'inconstance qui leur est naturelle, ils médisent avec autant de fiel des absents qu'ils louent avec une basse flatterie les personnes présentes. Les éloges de pareilles personnes sont méprisables ; Assez d'autres se chargent du soin de rapporter ce qui s'est dit des absens & de leur rendre un compte fidelle de vôtre conversation. Ces vils delateurs fourmillent & ce sont eux qui remettent en main propre la louange & le blame , & l'on ne voit que trop de ces personnes chargées de recits de blame ou de louanges dont ils se veulent faire un criminel mérite. Pour conclusion , enfin , rien ne plaît plus universellement que des mœurs

mœurs franches & ingénues & qu'une vie integre & irreprochable. Les connoissances acquises & les richesses mêmes ne sont pas d'un aussi grand mérite; Rien n'attire plus indubitablement l'amitié. Le mechant, quoique fort savant & abondamment pourvu des biens de la Fortune, ne sauroit se faire aimer; les vices ayant cela de particulier qu'ils sont par-tout odieux. L'honnête Homme, au contraire, s'il n'est pas aimé du moins ne sera pas haï. Un Proverbe ancien justifie ce que j'avance: C'est la conformité des mœurs qui fait nos attachemens & l'objet de notre étude; C'est elle qui fait la liaison subite de la plus solide amitié; C'est pour cela qu'un Homme vain, s'attache à celui qui est orgueilleux. Le studieux recherche celui qui est adonné à l'Etude; Les animaux se plaisent avec ceux de leur même espèce. J'ose l'attester, rien n'est capable de former des liens d'union entre gens d'esprit & de volonté differens; puisque le propre de l'amitié est de n'agir qu'en consequence de la Sympathie. - Les Traitez faits entre les Scélerats s'enfraignent aisément; le commerce des insensez n'est pas de longue durée; les Gens de mauvaise foi ne cherchent que leur propre utilité: le permis & l'illicite tout leur est bon; L'envie cruelle de nuire, appanage ordinaire des Méchans, l'orgueil

&

& la colere étant les compagnes assidue des insensez, ces passions ne tardent pas à allumer entreux le flambeau de la discorde; elles excitent des querelles & des demêlez irréconciliables. Quand la vertu fait la base & le fondement de l'amitié, elle est durable, elle semble être Fille de la Probité. Il n'est en un mot, que les esprits sinceres & les Hommes pieux qui soient susceptibles d'une union inséparable; Chez eux elle a plus de pouvoir que les liens du sang & de l'affinité. C'est par elle que le Pere & le Fils se chérissent & que les Alliez sont unis; sans elle le Pere deteste son Fils & le Fils par un retour impie abhorre son Pere, & le Frere tend des pieges à son propre Germain. C'est par elle qu'on a vu Oreste attaché à Pilade & le dernier s'exposer à mourir pour Oreste. Ce seroit faire de vains efforts que de vouloir s'acquérir une amitié générale; plus l'amitié est partagée moins elle a d'action; Il en est d'elle comme de la force qui n'emprunte sa vigueur que de l'unité de son principe & qui perd sa puissance à proportion de la multiplicité des sujets auxquels elle est attachée. C'est donc avec raison qu'on avance; *Faites vous un petit nombre d'Amis.* Il est presque impossible de pouvoir vivre avec tout le monde, on ne peut payer d'affiduité qu'à un très petit nombre de Gens; La
foi

foi mutuelle ne peut s'observer que par peu de personnes, & ne peut habiter que dans un petit cercle de gens: Ne comptez donc pas sur la fidélité de plusieurs & ne visez pas à acquérir une amitié vulgaire. La tumultueuse discorde est le partage du peuple: la Paix reside rarement dans les grandes assemblées. Choisissez un petit nombre d'honnêtes gens avec qui vous puissiez passer une vie tranquille. Nous ne pouvons aimer avec violence, plusieurs personnes à la fois, n'y ne pouvons esperer d'eux un retour sincere, parce que l'amitié se paye par l'amitié: & l'on seroit injuste d'en exiger de celui pour lequel on auroit de la haine. Il est cependant une amitié générale & civile qu'on doit avoir pour son Prochain, qui nous fait vivre avec les bons, & souffrir les mauvais; Elle nous empêche de faire tort à que ce soit par paroles ou par effets; C'est elle qui nous fait vivre en Paix avec tout le monde, & nous exempte de tous reproches. Elle consiste en des dehors de civilité & de politesse & en des saluts reciproques; mais il faut sur-tout ne pas se repandre avec le grand monde, ou le faire rarement. C'est le plus sûr moien d'éviter tous débats & de vivre tranquille à l'abri des méchants. On ne peut éviter de se blesser quand on marche à travers des ronces & des épines. L'amitié des méchants ne mé-

rite

rite pas qu'on se donne le soin de se l'acquiescer; Il suffit de n'en être pas haï & l'on encourt rarement leur haine quand on n'a nul commerce avec eux. Le Serpent ne blesse que celui qui est sur son chemin. Si par son état on est dans la nécessité de parler en public, & de se confondre avec une troupe de Peuple, quels ménagemens ne faut-il pas avoir dans ses discours? Peut-on trop peser ses expressions? Ne doit-on pas écouter volontiers & s'armer de silence. Ce sont ces maximes qui attirent le respect qu'on accorde rarement à celui qui parle beaucoup. On a mauvaise idée de sa gravité & il tombe dans des défauts inévitables au grand parleur. Les Eloges semblent être réservés aux courtes harangues, & les honneurs sont une récompense immanquable à celui qui agit avec cette prudence. Que vos paroles ne puissent porter coup aux absens ni aux présens, c'est la première règle & le conseil le plus salutaire qu'on puisse suivre. Retrancher l'inutile; que les discours soient remplis de raison & de sens. Si l'on parle à quelqu'un ou qu'on lui réponde, le faire avec réflexion pour ne pas tomber dans le ridicule; Il faut se consulter avant de prononcer la moindre parole; Il n'en est plus tems après avoir parlé & l'on s'enhaiteroit en vain retenir un mot hasardé, dans ces occasions. Il sied bien de pouvoir citer
les

les Gens sages; on est bien reçu à donner les idées des grands Hommes; Un passage d'Histoire convenable au discours l'embellit; Il faut un peu de lecture afin d'en pouvoir ramasser les passages comme une Abeille recueille le suc des Fleurs; Il faut en un mot parler sans passion, sans colere & sur-tout sans orgueil. On n'aime pas ceux qui parlent avec ces sortes d'emportemens; la douceur & la moderation préparent l'attention, & assurent d'avance l'impression du discours. Si quelqu'un vous offense repoussez l'injure par les convictions de la raison & de l'esprit, & ne vous servez pas des armes de la passion; Les forces obéissent au genie, & la prudence victorieuse soumet tout à ses douces Loix. L'art adoucit la rage du Tigre, & soumet la ferocité du Lion; C'est par l'adresse que la Mer est soumise au Nautonnier; que l'Elephant, dressé à la Guerre, porte une Tour sur ses robustes épaules; que le Taureau est soumis au joug; que le Cheval est dompté par l'Ecuier, & conduit par le mors. Le Corps exécute les ordres de l'Esprit. C'est le propre des ames foibles de faire des menaces dont ils ne sont pas capables. Les paroles viennent à une Femme, & les faits aux Hommes; Le Prudent dissimule; le courageux se tait, mais il agit avec vigueur, quand l'occasion se présente.

Evi-

Evitez que quelqu'un ait droit de se plaindre de vous ; si vous êtes offensé , vangez vous avec justice , si vous le pouvez : sinon dissimulez v^otre chagrin , afin de ne pas vous attirer de plus fâcheuses affaires. C'est être insensé que d'irriter un ennemi trop puissant ; C'est augmenter son mal par des paroles insultantes. Le Sage attend le tems de la vengeance & cache sa colere ; il cede avec prudence , & adoucit par des termes polis la fureur de son ennemi ; Il l'attire par de douces caresses jusqu'à ce qu'il l'ait précipité dans ses filets. C'est ainsi qu'un habile Ecuyer dompte un jeune Poulain , & que le Laboureur sçait façonner au joug un jeune Taureau ; C'est ainsi que les Lions traînent docilement le Char de Cybelle , que les ferores Tygres sont attelés à celui de Bacchus. La victoire la plus sûre se gagne par la douceur , quand on fait cacher son chagrin , jusqu'au tems convenable. Ne vous livrez pas à un ris immodéré : il faut rire avec modération quand les choses en meritent la peine. Un rire éclatant est la marque d'un Esprit borné ; Etre trop serieux denote un Homme severe ; Fuyez ces deux extremes. Le milieu fut toujours la demeure de la sagesse ; Soiez enfin enjouié sans être Bouffon. Mais je m'apperçois que je vous ai suffisamment entretenu je me suis acquitté des ordres
de

de ma Mere, qui m'a fait descendre de l'Olimpe pour vous instruire. Il est tems que je quitte ces bas Lieux, & que d'un rapide vol je regagne les celestes Demeures. C'est de là que j'envisage la Terre qui paroît ronde & n'excede pas la grosseur d'une Pomme. Elle est contre-balancée dans le milieu de l'Air où elle se soutient sans effort par l'équilibre de son propre poids; Je vois, l'Océan qui l'environne, comme un Serpent, par ses tortueux replis; Du sommet de ces Voutes brillantes, les Liquidés Plaines de Nerée ne paroissent qu'un petit Ruisseau, le Pau, le Tanais, le Gange, ne sont pas plus considerables, que les creux formez par les inégalitez de la Terre, qui se remplissent de pluie; Et vous Fleuve du Nil, quand je regarde vos sept immenses embouchures, elles me paroissent de fort petits Canaux. Je vois les Bataillons combattre avec leurs Armes brillantes & polies; j'apperçois avec horreur les Campagnes teintes de sang; Et vous Rois insensés qui courez après des biens fugitifs & imaginaires, qui vous croyez immortels, qui faites la Guerre sur de legers prétextes & exposez à la mort des Peuples innocens: quels tristes spectacles ne donnez vous pas aux Dieux! Quelle vicissitude fait la décoration de l'Univers? Je vois les Mers reculer leurs limites, les Fleuves changer leurs cours, les

les Fontaines jaillir par des Sources nouvelles ; Les Montagnes les plus élevées s'affaissent & deviennent de profondes vallées, des Plaines se gonflent au niveau des Montagnes ; par la révolution des tems, les Forêts les plus antiques, sont tranchées par le Soc des Charruës & par un retour naturel les Plaines reproduisent des Cedres nouveaux ; Les Villes & les Etats entiers transportez de côté & d'autre, sont sujets à l'inconstance des tems. Heureux qui peut jouir d'un spectacle pareil ! Il voit avec indifférence le luxe & la mollesse des Asiatiques, la ferocité de la Libie, & n'envie point à l'Europe sa fertilité & ses inclinations belliqueuses. L'Ethiopie brulée par les aspects du Tropique du Cancer, est soumise à ses regards ; Les Indes sur lesquelles Phœbus à son lever prodigue ses influences ; Les Affriquains, les Tartares Agiles, les Brigands de Cilicie, les Sauromathes, les Parthes adroits à tirer de l'Arc, les Peuples de l'Arabie heureuse, les Thraces, les Scithes vigoureux de l'Asie, les Espagnols, ceux qui boivent les Eaux de l'Eridan, ceux qui habitent les bords du Rhosne, les Bretons forts & vigoureux, & tant d'autres Peuples que le Soleil éclaire par sa route orbiculaire, sont soumis à ses connoissances. Que vous seriez heureux

reux de pouvoir monter dans ces lieux, où jamais on ne parvint revêtu d'un Corps mortel ! Les seuls habitans des Cieux ont cette faculté ; Ils ne sont composez que du plus pur Aether ; & leurs cœurs ne sont plus appesantis du poids des Elements. Qu'allez vous devenir jusqu'à l'heureux moment que votre Esprit sera delivré de votre Corps mortel ? Adieu je vous quitte à regret. Je me preparois à le remercier, mais il me quitta avec une vitesse égale à la rapidité des vents & remonta dans les Temples Celestes.



A B R E G E

D U

CINQUIEME LIVRE.

Le Poëte, après avoir méprisé les Richesses & les autres biens du Corps, ne regarde comme biens véritables que ceux qui concernent l'esprit. Il envisage DIEU, Principe de toutes choses & leur unique fin, comme le seul Souverain Bien. Il prend de là occasion de parler, en passant, des miseres & de la felicité des Hommes. Il expose les avantages & les incommodez du Mariage ; il en établit la nécessité : donne des Conseils convenables aux gens mariez, & des preceptes pour l'Education des Enfants ; parmi lesquels il avertit les Femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il depeint avec des couleurs affreuses. Il maltraite les Medecins, dont il taxe l'art de superficiel : & il finit en assurant que celui-là qui a pu acquérir la sagesse & la vertu n'a plus rien à desirer.

G

L E

L E L I O N.

CE ne sont pas les Richesses de l'Arabie qui excitent mes desirs. Les Pierres précieuses, que produit la Mer Rouge me sont indifférentes. Les sables d'Or que l'Hebre & le Tage roulent dans leurs lits brillants ne me font nulle envie. Jamais je n'aspirai au Gouvernement des grandes Monarchies. Je regarde avec indifférent le Diadème des grands Rois. Les destins ne m'ont pas réservé pour de si grandes choses, & l'on ne m'entendra pas, pour cela, les taxer d'injustice. Je sens les dangers qu'on court quand on possède de grandes Richesses, soit qu'on en fasse un bon ou un mauvais usage, le peril est à peu près égal. L'on a souvent vu ceindre du Diadème, des têtes sans esprit. Qu'il y a peu de ceux qui sont revêtus de la Pourpre Tyrienne qui méritent cette décoration ! Pour moi, je borne mes souhaits, & prie l'Auteur de la Nature de m'accorder tout ce que les méchants, & les gens sans esprit ne peuvent posséder. Je veux dire, la Science, & la Vertu ; Ce sont ces qualités qui approchent l'Homme du caractère des Dieux. C'est de vous, Jupiter Tout-Puissant, que ces dons émanent ; nous ne pouvons les tenir que de
vos

vos bien faits. La Beauté, la Force, & les Richesses sont des présents de la Nature & du Hazard, qui se rencontrent par tout où président ces deux Divinités. Mais quel autre que vous, arbitre Souverain de l'immense Univers, peut accorder la sagesse? Peut-on s'imaginer qu'il y ait de l'avantage à être Roi & à commander à des infenés? On infère avantageusement d'un Potentat à proportion que les sujets qui lui sont soumis sont plus nobles. Il est assurément plus glorieux, dira-t-on, de commander de nombreuses Armées que de conduire des Troupeaux d'animaux: hélas! cette illusion ne nous séduit que pour mieux nous confondre, & nous montrer plus clairement, combien la puissance infinie se joue de la vanité de nos projets; Les mortels les plus élevez ne sont à ses yeux que de vils bouffons; Toute la vie n'est qu'une belle fable & un songe imposteur, de la même manière qu'un singe est ridicule par ses gestes & ses mouvements, les Hommes deviennent le jouet des célestes Habitants; toutes les fois que l'orgueil s'empare de leur ame, qu'ils font des démarches conséquentes à des illusions qu'ils se sont forgées. Quand ils recherchent d'un cerveau indecis, tantôt les honneurs & tantôt les Richesses, ou bien qu'ils respirent l'air contagieux de l'ambition, ils ne visent qu'aux plus

grandes chymeres , & en font d'autant plus flattez , que leurs esperances sont plus outrées , & plus au dessus de leurs forces. Telles gens sont des Pantomimes , qui se donnent en spectacle , ce sont des Hybous couronnez & armez du Sceptre , sur tout lorsqu'ils meprennent leurs semblables , & qu'ils regardent les autres Hommes comme des animaux sans jugement. On apperçoit d'autant plus les defauts de leurs personnes qu'ils sont dans le plus grand jour du Thône. C'est le vil Quadrupède chargé de Reliques ; Ils veulent être maitres , & poussent la manie jusqu'à exiger les adorations ; Ils souffrent enfin qu'on leur-baise les Pieds. Insensé que vous êtes ! Ne voyez-vous pas combien vôtre état est frivole & combien vos grandeurs ressemblent à ces bouteilles d'eau , ou à ces Cottons volatils qui viennent de certaines plantes ! Je le déclare , je ne pense pas comme vous ; & vos projets ne furent jamais de mon goût. O Vous ! Citoyens de l'Etherée , aux quels seuls il appartient d'être heureux , vous auxquels une felicité éternelle est assurée : si du milieu des torrens de delices qui vous environnent , vous êtes sensibles aux prieres des miserables Mortels , & si vous vous souvenez du sort malheureux des Humains ; accordez moi un esprit & un Cœur pur , qui sçache de-
mêler

mêler le faux d'avec le vray, qui choisisse les biens véritables, & qui me garantisse de ce qui lui est contraire; Que je ne prenne pas enfin le change en évitant ce qu'il faudroit suivre, & en fuyant ce qu'il faudroit rechercher. Ah! si jamais les Mortels furent capables d'être heureux, ils ne parvinrent à la félicité que par les secours que je vous demande. Mais hélas! Je me trompe, & tous ceux qui croient qu'il est un bonheur parfait. Jamais personne ne fut, n'est, ni ne sera heureux en ce monde; La Riche possession de l'Univers entier ne pourroit satisfaire à l'immensité des desirs de l'Homme: La Sagesse de tous les Mages ensemble ne lui fourniroit qu'une imparfaite félicité. N'en doutez plus, Lecteurs, je crois l'avoir suffisamment prouvé: la matiere que je traite vous doit convaincre combien le parfait bonheur est au dessus des forces humaines.

Et vous, Nymphes Pierrides, ouvrez votre saint Temple, & rassasiez mon avidité par les sources interminables des eaux du Permesse. Faites moi penetrer les entrées les plus étroites & les plus secrètes; Decouvrez moi l'aimable vérité. Le cercle des tems, le passé, le present & l'avenir, vous sont connus; C'est par votre divin secours que je vais expliquer quel est celui qui seul merite d'être regardé comme heureux.

Je marcherai ensuite sur les traces d'Apollon & me livrerai à l'effort de son inspiration. J'avance que celui là seul doit être regardé comme heureux, qui possède le Souverain Bien ; Mais hélas ! que peu de gens le connoissent. On n'imagine les choses bonnes qu'à proportion qu'elles nous plaisent d'avantage ; Le Cheval & le Mulet préféreront l'Orge, aux Viandes les plus exquises & aux Poissons de Mer les mieux apprêtez ; ainsi l'avare s'en tient aux richesses ; l'ambitieux aux honneurs, & l'effeminé ne fait cas que des plaisirs de Venus. Qu'il y a peu de gens en état de connoître la vérité ! Dans quelles épaisses ténèbres nos jugemens ne sont ils pas ensevelis ? Et qu'il est accordé à peu de jouir d'un esprit sain. Chacun parle & juge selon l'affection de ses mœurs. Il y a cependant des biens réels qui existent par eux mêmes, sans avoir besoin que notre fertile imagination y mette le prix. Peu sujets au goût, aux lieux & aux caprices, ils subsistent par eux mêmes, sans être susceptibles d'être altérez par des qualitez contraires. Il est d'autres biens qui ne sont pas tels par eux mêmes, ceux là ont deux faces & sont quelques fois utiles, & quelques fois nuisibles : Tels sont ceux qui concernent le corps, qui ne doivent être regardez que comme biens étrangers. Ce n'est que leur

leur usage qui en fait la différence; La force, par exemple, qu'un homme auroit reçue de la nature; si elle étoit employée pour la conservation de la Patrie devroit être regardée comme un bien; mais si le même l'employoit à la destruction de ses Concitoiens; cette même force; en cessant d'être un bien, deviendrait un mal pernicieux. Il en est de même, des honneurs, des richesses, des empires & de plusieurs autres choses de même nature. L'on a souvent vu des gens périr, quoi qu'ils se servissent de ces biens prétendus, sans s'écarter des règles de la modération. C'est ainsi que le miel peut nuire aux Abeilles. Une trop abondante transpiration énerve les corps; & une trop grande quantité d'eau, fait déborder les Rivières; Ils sortent de leurs lits ordinaires, ils n'ont plus de routes assurées & ils inondent les Campagnes de toutes parts. Ce ne sont pas là les biens véritables: leur possession ne nous permet pas d'être heureux, par ce qu'on ne peut regarder comme biens parfaits les choses qui ont deux face. Car autrement le Poison seroit un bien, par la raison que souvent on en fait une Médecine excellente. Rien par conséquent ne seroit mauvais dans l'Univers, parce qu'il n'est pas de chose si mauvaise & si nuisible par elle même, qui ne puisse quelques fois devenir très-utile.

On ne doit donc regarder comme bien parfait, que ce qui est tel par lui même, qui jamais ne peut nuire, & qui fait toujours la félicité de celui qui le possède. Mais tout le monde ne connoît pas ce bien, je l'ay cherché avec un soin extrême & j'espère le trouver par l'inspiration de Minerve. On voit aisément qu'il n'est pas placé au nombre des biens corporels, puis que j'exclus les dons de la Fortune, qui ne regardent que le Corps; mais qu'il doit être placé parmi les biens qui concernent l'esprit. C'est approcher de mon sentiment, je l'avoue, mais on n'est pas encore au but. Il faut entrer auparavant dans des détails généraux, qui puissent indiquer les chemins pour y parvenir, & repandre une clarté pareille à celle que les Torches allumées rendent dans une nuit obscure. Tout ce qui existe est, ou un ouvrage, ou une operation, ou l'Agent qui opère. Il faut s'appliquer à connoître qu'elle est la plus noble de ces trois choses. Tout ce qui donne le mouvement est préférable à ce qui le reçoit : cela est clair; la fin determine par conséquent celui qui agit, car il cesseroit d'agir sans elle; elle est donc la plus noble. L'Action d'agir doit ceder la primauté à la fin qui la détermine, cela prouve evidemment que le Souverain Bien doit être une fin générale & un but commun, où doivent
tendre

tendre toutes les operations. Toute fin n'étant pas bonne par elle même, celle là seule doit être réputée Bien, qui est la dernière de toutes, & la plus excellente. En cette qualité elle est comme une Mer, à la quelle aboutissent toutes les autres fins, comme les Ruiffeaux & comme les Rivières se vont dégorger dans l'Océan. Nous devons aussi inférer que l'imparfait doit tendre à la perfection & que par une pente naturelle il s'efforce de devenir meilleur, sans quoi il n'y auroit point d'ordre progressif dans la Nature. Il faut donc, par conséquent, croire que ce qui est la dernière fin de tout, est le Souverain & le plus parfait des Biens : elle commence où les autres fins finissent.

L'Univers est rempli de deux sortes de choses, de celles qui sont vivantes & de celles qui sont inanimées; celles qui jouissent de la vie sont les plus nobles; Le plus parfait des biens doit par conséquent être vivant. Les choses qui jouissent de la vie doivent être partagées en deux classes, celles qui sont douées de raison & celles qui en sont privées, aussi bien que de l'usage de la parole. Les êtres les plus estimables sont ceux qui jouissent du raisonnement & de la parole. Le Souverain Bien doit donc jouir par excellence de ces deux prérogatives. Parmi les êtres qui peuvent parler & se servir de la raison, il y a en-

core deux classes, savoir les êtres dont la vie est tissée d'une félicité durable, & ceux dont la vie est rempli de peines & de travaux. Ceux qui jouissent d'une vie heureuse doivent être les plus nobles; donc la vie du Souverain Bien doit être une Mer de félicité. Les êtres qui jouissent d'une vie heureuse se partagent encore en deux classes, savoir ceux qui après avoir joui d'une vie heureuse sont obligés, après de courtes années, de payer un tribut à la mort, & ceux à qui les Parques font des jours éternels & dont les plaisirs sont imperissables. Ces derniers, sans doute, sont les plus nobles. Le Souverain Bien doit par conséquent être la source des plaisirs imperissables. C'est là précisément ce que nous appelons Dieu; car quel autre que lui peut renfermer les qualités de vivant puis qu'il est la source de la vie, de raisonnable parlant, puis que c'est lui qui nous tenons la faculté de nous exprimer; Il doit par conséquent être un Océan de délices imperissables. C'est lui qu'on a appelé Jupiter; il est le depositaire des foudres; C'est lui qui avec un bruit qui fait frémir les plus audacieux, lance les feux destructeurs qui partent de la Née; Il obscurcit l'air par les orages & les ténèbres les plus épaisses; Il lâche les vents orageux qui renversent les flots
les

precipitent les uns sur les autres & les brisent enfin avec des mugissements affreux sur les rivages d'Amphitrite : ils ebranlent la Terre jusques dans ses fondemens , par l'effort qu'ils emploient à sortir des souterrains affreux & des profondes Cavernes dans lesquelles ils sont prisonniers ; Ils renversent les tours les plus fortes & les Citadelles les mieux bâties, les Villes entieres cèdent enfin à leur furie impetueuse. Quelqu'un peut-être reste dans le doute de sçavoir si ce même Jupiter que nous avons prouvé devoir être le Souverain bien, est aussi la fin de toutes choses ? L'Argument précédant ne laisse là dessus aucun doute ; Il n'est personne, pour peu qu'il soit capable de penser , qui puisse croire qu'il ait jamais eu de commencement n'y de milieu , il a toujours été & n'aura jamais de fin ; Il a tout créé & n'a reçu de qui que ce soit la création ; Rien ne fut avant lui & rien n'existera après ; Quelqu'un peut-il douter de cette importante vérité ? Nous disons donc que le premier Agent de toutes choses & de tout l'Univers est Dieu ; Nous avançons qu'il en est aussi la fin ; Il ne nous est donc pas permis de le confondre avec ses ouvrages , quelques parfaits qu'ils soient, car jamais la fin ne fut la même chose que l'ouvrage ; Celui qui fait un ouvrage ne

le fait pas pour l'ouvrage même, mais pour le but où il se propose de parvenir en le faisant, ses pensées s'étendent bien au de là. Celui qui, par exemple, fait un Coffre ne se propose pas pour but & pour fin la peine de le fabriquer, ses vûes sont plus étendûes : il ne le fait que pour le vendre, ou pour y renfermer quelque chose. Plus la fin qu'on se propose est éloignée plus elle est noble ; C'est par cet éloignement, que les choses les moins bonnes sont conduites de degrez en degrez à toute la perfection dont elles sont capable. Dieu est donc la dernière fin à laquelle toutes choses tendent, puis qu'il est la fin la plus éloignée ; C'est pour lui & par lui que le monde & tout ce qui en dépend est formé ; Comme il est Createur, il a tout fait pour lui même & non pas pour nous, comme de vains Docteurs le publient hautement dans les Chaires. Ils font une honteuse profession d'enseigner de folles Chimères & de duper le Prophane Vulgaire, qu'ils imbuent de leurs fatales erreurs, & trompent par leurs enseignements captieux le Peuple insensé. Quel mérite avons nous, qu'elle sagesse est la nôtre, pour avoir mérité qu'un si grand Prince eut construit un si parfait Ouvrage ? Adonnez que nous sommes de tous tems au Crime ; conduits sans cesse par la folie, de quel front osons nous.

nous nous flatter d'avoir tant mérité de grâces ? Est-il un homme sur la terre exempt d'avarice ou de passions déréglées ? La Colere nous entraîne & l'aveuglé Volupté nous conduit ; par quel étrange caprice avons-nous pu imaginer qu'un si grand ouvrier ait tout fait pour nous ? Ces terres si fécondes, ce fluide immense, ces Mers, cet *Æther* resplendissant d'Éscarboucles étoilées ? Mais, dira-t-on, il nous aime quoique nous en soyons indignes : Quelle erreur à imaginer ! Qui est celui qui aime une chose qui n'en vaut pas la peine, à moins qu'il ne soit insensé, & comment des Êtres d'une si immense disproportion pourroient-ils s'aimer ? Dieu est au dessus des siècles, n'a point eu d'origine & n'aura point de fin, il est très bon, tout puissant & immense ; rien n'approche de ses perfections, rien n'est si grand, si parfait, si excellent, il n'a besoin de rien & tous les Êtres ne peuvent un instant se passer de lui, il voit tout & rien ne le voit ; C'est la source intarissable, qui renferme dans sa divine essence tous les biens & qui est impassible à tous les maux. Nous misérables, au contraire, nez d'une honteuse semence, destinez aux pleurs, aux gémissements & à mille & mille dangers ; affligez sans cesse par des maladies de mille espèces différentes, nous passons une vie courte d'une durée incertaine &

tissuë d'une infinité de travaux ; Nous
 marchons dans d'épaisses, renèbres con-
 duits par la pusillanimité de nos foibles
 entendemens, exposez sans cesse à dif-
 férens dangers ou à de perilleux ha-
 zards ; Nous pleurons & regrettons con-
 tinuellement, tantôt une chose & tantôt
 l'autre, nous ne sommes affectez que
 de vices, de crimes & de fraude ; Après
 tant de maux, nous sommes obligez
 d'abandonner une vie courte misérable
 & souvent scelerate & de porter nos
 membres à un sepulchre pourri, où nous
 sommes enfin changez en une vile poussière
 sans nom & sans mémoire. Qu'elle
 distance, ô mon Dieu ! est entre
 vous & nous ! Le plus petit insecte, le
 Gyron enfin, differe beaucoup moins
 de l'Elephant. Quel nœud d'amour
 joindra ces deux oppositions ? Qui peut
 rapprocher des extremités si éloignées ?
 Ce n'est qu'entre les semblables que
 l'amour domine ; La haine & la discor-
 de regnent entre les extremités oppo-
 sées, ou du moins l'on ne voit jamais
 ni confiance, ni douce liaison entre
 ceux dont les caractères & les senti-
 mens sont opposez. En vain les Moines
 encapuchonnez, pleins de l'espérance
 de posseder le Ciel & la compagnie des
 Dieux, nous appellent-ils Hérétiques,
 Prophanes, Insensés, & d'un esprit
 épais ; en vain veulent-ils nous flatter de
 l'espoir d'une félicité éternelle & de

mille

nulle autres bagatelles. Il n'y a qu'un esprit fou & hébété qui nous puisse promettre de telles choses, aussi-bien qu'une langue babillarde, qui nous met au dessus des autres Animaux. Car en effet, si les Dieux, par un présent céleste, ne nous avoient par accordé la parole, & les deux mains qui opèrent les plus grands ouvrages, nul animal n'auroit été plus malheureux que l'Homme, dont la Nature ne doit qu'à ces deux distinctions sa préminence sur les autres animaux. C'est cette seule différence qui fait la base de tout nôtre Orgueil; C'est de ces dons que procèdent les Arts & les Sciences; On se sert de la parole pour avertir la personne présente de ce qu'il faut faire ou éviter; C'est par elle qu'on écrit à la personne absente. Si les autres animaux pouvoient en parlant découvrir leurs secrètes pensées, s'entretenir entr'eux, enfin faire des Livres; l'Anceiroit plus sage que nous, & les moins des Animaux auroient plus de raison. Ils pourroient préférer leur espèce à toutes les autres & la regarder comme beaucoup plus noble que la nôtre. C'est la langue & les mains & non la raison qui nous soumettent toutes choses. Qu'on mette dans les bois des Hommes élevés par des Parens muets: qu'on leur coupe les mains & la langue, & qu'on les mette éloignés de tout commerce & de

toute

toute fréquentation ; Dès l'instant qu'ils feront privez de ces organes, que deviendra l'esprit humain ? Quelle raison trouvera-t-on chez eux ? Ils vivront comme les autres Animaux sous un corps grossier : Ils cesseront de rien avoir qui les distingue. L'esprit est le même dans tous les Animaux, & ils ne diffèrent que par les apparences extérieures, ou parce que leurs membres sont doüez de facultez différentes ; De même que parmi plusieurs Ouvriers égaux dans le même Art, si l'on ôte les outils aux uns, ils paroîtront infiniment inférieurs aux autres & ne pourront rien faire de ce qui concerne leur profession, s'ils n'ont les instrumens nécessaires. Le Poëte de Thrace auroit il, sans sa Lyre entraîné après lui les rochers & les Bêtes féroces ; Paris armé n'auroit pas été vaincu par Achilles sans armes. Voilà les honteux argumens des Libertins les plus abominables ; Voilà les Discours, dont ils tâchent de séduire notre crédulité. Mais on me verra me servir de raisons opposées, & plus convaincantes quand il sera question de prouver l'immortalité de l'Ame ; & de démontrer qu'elle participe en quelque façon de la Divinité. Avantage que l'Ame humaine a de plus que celle des Bêtes. Je reviens à ma première proposition : Dieu est le suprême & Souverain Bien ; Celui qui peut parvenir à
le

le posséder doit seul être regardé comme heureux. Mais, dira-t'on encore, qui peut y parvenir ? Car toute possession est ordinairement inférieure à celui qui la possède & la chose possédée est plus vile que la personne qui en est en possession. On auroit plutôt renfermé le vaste Océan dans une petite coquille. O Bouë mortelle ! O Etincelle exposée à être éteinte par les Aquilons ! Par quel moien pouvez vous renfermer votre Maître. Dieu seul embrasse tout & il est seul capable de se contenir soi-même ; il est donc le seul qui soit heureux ; Il est donc un autre Souverain Bien que tout Animal peut posséder : mais il n'est par le même pour tous les Animaux. La nature ayant mis entr'eux de la différence, une chose convient aux uns & point aux autres. Tout le genre animal peut donc être heureux, mais non pas simplement & parfaitement, comme Dieu lui-même. L'Animal est censé posséder ce bien, par certain moien & pendant la durée d'un tems limité, pourvu qu'il se trouve possesseur de ce qui lui convient & qu'il ne souffre rien de ce qui lui est contraire. Mais passons sous silence les autres Animaux pour n'avoir à parler que de l'Homme. Celui-là doit être regardé comme heureux qui a en sa puissance tout ce qui est homogène à sa nature, & qui, dans le cours de sa vie, ne sent point de fâcheux

fâcheux revers. Nous devons ensuite regarder comme Souverain Bien celui qui renferme tous les autres biens & qui éloigne tous les maux, qui n'a en soi rien de triste ni de fâcheux, & chez qui les douceurs abondent d'avantage. Car la seule Vertu, & la seule Volupté, ne peuvent chacune en particulier, rendre l'Homme heureux; C'est le Bonheur imaginaire & romanesque des Bergers d'Arcadie. Quelques-uns, attribuent le Souverain Bien, plutôt à la possession abondante de plusieurs biens à la fois, qu'à une petite quantité de choses avantageuses; De la même manière qu'ils préféreroient un monceau à un seul grain de Bled. Nous ne pouvons pas être heureux par une seule chose quoiqu'excellente & la première en qualité; Mais il faut, pour être parfaitement heureux, un concours de biens, dont on se trouve pour ainsi dire environné. Un Potentat, par exemple, ne compose pas lui seul une Ville ou un Etat; Le ponce ne fait pas la Main, quoi qu'il en soit le doigt le plus considérable. Nous sommes composés de deux parties, le Corps & l'Esprit: pour être vraiment heureux, il faut que l'un & l'autre soient satisfaits; Il faut au corps, de l'agilité, de la beauté, de la force & de la santé; Il faut à l'esprit, de la sagesse, de la grandeur d'ame, de la prudence, de la science & de la bonté.

Avec

Avec ces sens corporels parfaits & ces dons de l'esprit, il faut n'être pas tourmenté de la pauvreté, & n'avoir pas de fâcheux revers à essuier. Tous les agréments de la vie ne suffisent pas encore, il faut en jouir longtems, car le bien qui n'est pas durable doit être compté presque pour rien, & comme nous l'enseigne le proverbe un seul jour, ni une seule Hirondelle ne font pas le Printems. Il faut pour former le Souverain Bien jouir avec facilité de la vie, & on passe le Stix sans regret. Il faut outre cela que la gloire qu'on a possédée pendant la vie survive après notre mort. Quel est celui qui a pu réunir tant de choses à la fois? Je crois qu'on est encore à le trouver. En est-il un qui possède tout ce qu'il peut désirer, à qui il ne soit jamais rien arrivé de fâcheux dans la cours de sa vie, & qui après des jours heureux, soit parvenu à une douce mort? Celui-là est le Phoenix inventé par les Grecs amateurs de fictions. C'est à la depravation du cerveau de ces peuples que cette fable doit sa naissance : Comment en effet avoient ils peu imaginer qu'une espece pût être formée par un seul individu? Qu'un Oiseau pût renaitre de ses propres cendres? Aussi est-on encore à le decouvrir. Mais ce ne sont par là les seules bagatelles qu'ils aient forgées, le merveilleux fut toujours du goût de la Gre-

Grece ; Elle le preferoit à la verité ; Elle semble avoir été de tous tems livrée aux idées monstrueuses. Les Latins ont heritée de cette contagion & ont admiré avec surprise ces modeles de delire. Si l'Homme heureux est aussi rare que le Phenix nous devons donc inferer que nous sommes tous misérables, du plus au moins ; Car tout le monde n'est pas dans le même état ni dans la même condition. Celui-là doit être censé le plus heureux qui abonde d'avantage en biens & qui souffre par conséquent le moins d'averfité ; Et par la raison du contraire celui-là est réputé pour plus miserable qui a le moins de biens & le plus d'adversité. N'y ayant donc personne d'heureux, il faut par conséquent rechercher le moien d'être le moins miserable qu'il est possible. Pour y parvenir il faut s'attacher à l'usage de la vie le plus noble, le meilleur, & le plus flatteur. Je ne crois pas comme le Vulgaire se l' imagine que la felicité soit inseparable des Thiarres & des Diadèmes, exclusivement à tous autres états ; Ni que ceux qui les possèdent passent de plus heureux jours que les autres Hommes. Dans les richesses comme dans toutes ces autres choses, tout ce qui est extreme est toujours un mal ; Il n'est de salutaire que le milieu. Tout ce qui est au delà, nuit ; Une trop grande abondance est
aussi

aussi pernicieuse qu'une trop grande pauvreté; L'une & l'autre nous exposent à des maux pareils. Un Homme trop gros ou trop gras, par exemple, qui par la vaste enflure d'un énorme ventre, n'est susceptible ni de disposition, ni de mouvement est à plaindre: aussi bien que celui qui par une trop grande maigreur, a la peau adhérente aux os. Celui-là ne peut non plus que le premier avoir de forces dans un corps épuisé de maigreur; Ils sont sans doute l'un & l'autre également malheureux. Comme lorsque pendant les rigueurs de l'Hyver, la Mer s'enfle, gonfle ses flots écumeux & les élève de niveau aux plus hautes montagnes; Ou bien elle ouvre des gouffres immenses qui semblent decouvrir la route du noir Tartare, le tout selon le caprice des Vents; La même chose arrive, mais avec plus de bruit & des mugissements plus affreux quand elle a à combattre des rochers ou un rivage sablonneux, sa fureur augmente à proportion de la résistance qu'elle rencontre. Il en est de même des Rois qui étant placez au comble de l'élévation, ont beaucoup plus de soucis & d'inquietudes que les autres Hommes; Ils cachent leurs playes avec une politique plus forcée, ressentent des très violentes douleurs quoique muettes. Ils sont souvent tourmentez par des
crain-

craintes & des terreurs panni-ques qui les accompagnent par tout; Tout leur est suspect : ils imaginent rencontrer des embusches sous leurs pas. Ils craignent le poison : ils n'osent concevoir l'idée de marcher seuls : ils sont réduits enfin au point de misere de n'oser manger, avant que quelqu'un ait goûté ou fait l'essai des viandes qui leur sont destinées. Chere liberté ! Vous êtes sans prix, & vous meritez la préférence sur tous les thresors ; C'est chez vous que se rencontre le Souverain Bien; Rien sans vous n'est doux dans la vie; Les Hommes n'ont rien de plus agreable, & c'est une mort continuelle que de vivre sans vous posseder. Le pauvre jouit le jour comme la nuit d'une profonde securité; Il se transporte en tous lieux au gré de ses desirs : la Ville, la Campagne, les Spectacles & les tombeaux lui présentent une égale assurance. Tout lui est indifférent. La douce solitude de la campagne ne l'effraye pas : il marche seul exempt du tumulte confus d'un grand nombre de Domestiques : il n'est pas incommodé d'une fatigante troupe de Courtisans; il peut satisfaire à ses appetits sans craindre que ses viandes ou sa boisson soient empoisonnées. Les Oiseaux, par exemple, se nourrissent de viandes mille fois plus exquises, au milieu des forêts, quoi qu'elles leurs coûtent de grand
soins

soins pour en faire la recherche, que si on leur presentoit les mets les plus exquis de la table des Rois, dans une cage d'ivoire, d'or ou de perles. Les mêmes Rois sont sans doute plus misérables qu'eux. Il n'appartient qu'aux infensez de regarder le Diadème avec des yeux d'envie. C'est ne pas connoître l'amertume qui en est inseparable. Celui qui jouit d'une fortune mediocre, qui vit sans ambition & sans envie, qui content d'une maison honnête ne souhaite par la possession d'une terre d'un gros revenu : quand un petit champ bien cultivé lui suffit, il est content d'une moisson mediocre & d'une suffisante récolte de vin ou d'autres fruits, sans avoir besoin de les acheter. Combien profite une terre bien cultivée ! Celui qui la laboure prudemment & avec soin manquera de très peu de choses ; On y plante des arbres d'especes différentes : on les range par allées : on les environne de petits foretz, afin que les pluyes qui les emplissent en humectent la racine ; Ils rapportent en cet état de grands profits sans presque exiger de depenses ; On fait des couches ; On ensemece dans de petits sillons mille différentes legumes, ou si l'on veut, on peut cultiver des Jardins dont les productions fournissent des mets d'autant plus délicieux qu'ils sont preparez par la Nature & la frugalité. Non
ces

ces nourritures ne cèdent en rien aux mets servis sur les Tables somptueuses des Rois. On doit s'en contenter dès qu'on préfère la raison à la gourmandise; C'est le bien médiocre, qui est le plus désirable, de quelque façon qu'il nous soit échu en partage; Soit par le caprice du sort, par un Héritage, ou la dot d'une Femme, on doit en être satisfait; Soit encore que nous aïons acquis ce bien par quelque Art ou métier; Soit par l'industrie d'un esprit soigneux & appliqué au commerce, par lequel on achète à propos, pour revendre dans un autre tems; Soit en nourrissant & en faisant multiplier des troupeaux de Bêtes à Laine & à Corne dans de grandes Etables, ou en peuplant un Colombier d'oiseaux consacrez à Venus, ou avec des Ruches de Mouches à miel; en exprimant sous le Pressoir pendant l'Hiver l'huile d'Olive; ou enfin en faisant broier sous de lourdes Meules les riches présents de Cérès. Mille façons en un mot présentent un gain sûr à ceux qui ne s'abandonnent pas à une paresse lethargique; mal d'autant plus dangereux qu'il est plus doux; venin d'autant plus pernicieux qu'il est plus flatteur. J'avoue: cependant qu'il faut que la Fortune seconde les entreprises: C'est elle assurément qui couronne les travaux d'un succès assuré; Tout est en sa possession & elle est la dis-

dispensatrice des richesses. Quels efforts ne doit-on pas faire pour ne dependre de personne? Une ame genereuse n'a rien plus à cœur que sa liberté; C'est être né esclave, c'est avoir des sentimens ignobles, c'est en un mot le dernier des malheurs que d'appartenir à quelqu'un & d'être obligé d'executer ses ordres. Est-il quelque gain qui puisse dédommager du joug de la servitude. L'esperance de la plus grande possession de terres, tout l'or de l'Univers, toutes les pierres précieuses que l'avidé Indien ramasse sur les sables de la Mer Arabique, peuvent-ils consoler de la peine qu'il y a d'attendre pour manger, l'appetit d'un maitre? Pour dormir, qu'il prenne le repos? Quel supplice de se transporter dans differents endroits selon ses ordres ou ses caprices, comme un balon est poussé selon l'intention du joieur? Comment supporter la Domination d'un maitre Tyrannique, qui souvent est pire que nous, ignorant, insensé, ou livré au vin & à la Luxure? N'est-il pas honteux que, pouvant vivre de peu, l'on cherche dans la servitude le moien de vivre plus grasement? De vendre sa liberté pour cela & de se soumettre à l'esclavage d'un maitre orgueilleux? Que cherchez vous Ames viles, dans les Cours des Grands, sinon de vous deshonorer en leur faisant honneur? Malheur à vous qui

semblables à des Animaux, avez besoin d'un berger qui vous mène en pâture, ne pouvant pas vivre par vous même ! Celui qui sert de quelque façon que ce soit ne peut être heureux ; Il est de niveau à la Bête de charge. Celui qui est bien élevé & qui doit le jour à des Peres & Meres d'une noble origine a assez reçu des Dieux, & doit être content de son sort. Examinons maintenant lequel est preferable du Celibat ou du Mariage. Une femme, dirait-on, est souvent d'un esprit altier, querelleuse, d'une humeur difficile, sujette aux caprices, & quelquesfois Adultere. On y joindra les inquietudes que causent les Enfants. Une maladie dont on ignore la nature, les fait languir ; ils meurent. Une fille déjà grande attend impatiemment d'être pourvue, il lui faut une dot & un mari : on peut craindre que son impatience ne la porte à des extremités qui deshonnorent une Famille. Si c'est un fils, il peut s'adonner au larcin, aux Femmes de mauvaise vie : il peut être étourdi, querelleur, effronté ; en un mot l'acquisition d'une Femme semble estre le signal de la perte de la liberté ; Il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune Homme, être tranquille dans son menage, ne pas s'écarter beaucoup, renoncer aux Voyages ; cesser de courir la Ville pendant le nuit, & d'aller en ce qu'on appelle

pelle bonnes fortunes ; il faut se comporter avec plus de gravité , avoir soin de ses affaires , afin qu'elles augmentent , au lieu de dépérir. si l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieillesse. Malgré tous ces inconveniens , je crois qu'il vaut mieux allumer le flambeau d'un Hymen légitime & suivre l'exemple que la prevoyante nature nous donne par les oiseaux & les Animaux les plus ferores. On voit chez eux le Mâle se joindre à la Femelle , demeurer ensemble & nourir de concert par un soin assidu les petits auxquels ils ont donné l'être : sans quoi le genre auroit péri & n'auroit pu subsister tant de siècles. L'Empire que l'amour a non seulement sur nous , mais sur tous les Animaux , nous oblige de nous soumettre au lien du mariage , ou ce qui est beaucoup plus dangereux , de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maîtresse qui comme un gouffre engloutit les richesses. On meurt sans enfants , & on a le chagrin d'enrichir par sa mort un héritier collatéral ; On devient vieux , une maladie de longue durée vient assiéger , on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état ? Sera-ce un Cousin , un amy , un frère même ? Ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercueil afin de jouir avec plus de vitesse de votre succession. Les caresses qu'ils vous font

pendant vôtre vie ne tendent qu'à vous depouïller après vôtre mort. Et ce sont vos richesses qu'ils respectent & non vôtre personne. O sceleratte & detestable cupidité de posseder ! Contagion miserable qui est repandue dans l'Univers ! Chacun au préjudice de la vertu ne vise qu'à l'utile. L'esperance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus saintes ; Il prevaut aux liens du sang ; La pudeur, la bonne foi, le culte des Dieux mêmes lui sont sacrifiez. Il n'en est pas de même d'une Femme, elle abandonne ses Peres & Meres & la Maison où elle a pris naissance, pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race seconde & devient la source d'une famille nouvelle ; Elle vous donne des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers ; elle partage enfin tout ce qui vous arrive d'avantageux. Si une maladie vous survient, ou que la vieillesse vous aceable, elle vous parle, vous exhorte, vous console, vous donne ses soins, vous veille & vous sert. D'ailleurs des enfants caressent leur Pere de toutes leurs forces, vous voyez dans leur visage un melange d'une double ressemblance : Après votre mort, enfin, vous ne mourez pas entier, & vous paroissez revivre en eux. Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfants d'une
Mai-

Maitresse, ce qui les éloigne du Mariage. Je blâme de pareilles personnes. Je ne les crois même pas sensées : en voici les raisons. Une Femme vous apporte une Dot, une Maitresse ne vous en donne point ; Les parens d'une Femme sont vos amis , ceux d'une Maitresse sont vos plus irreconciliables ennemis ; Vous possédez l'une avec honneur & seureté & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquietude ; L'une est fidele & l'autre est perfide ; elle s'empare de vôtre bien , par ce qu'elle craint d'être abandonnée : Elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot les biens & les meubles ne sont pas en seureté avec une Maitresse. Vous avez des enfans legitimes & certains d'une Femme au lieu que ceux d'une maitresse sont tâchez d'infamie & souvent très douteux. Il faut donc prendre une Femme, mais on ne sçauroit trop prendre garde au choix qu'on en doit faire. Il faut d'abord examiner les mœurs de ses Peres & Meres : car souvent les enfans leurs ressembtent. Tel est l'arbre, tels sont ses fruits. Il faut s'informer d'elle secrètement dans le voisinage ; Et si vous connoissez quelque Femme à qui vous puissiez vous fier, l'envoyer sans qu'il paroisse que ce soit de votre part, aux informations ; qu'elle s'enquiere avec finesse si elle n'a point de defauts.

cachez sur sa personne, si elle est laborieuse & si elle est capable de s'occuper des petits soins inseparables du menage. Une Femme qui s'occupe chez elle conserve ordinairement sa pudeur ; L'oisiveté est presque toujours la source de tous les vices, & le libertinage s'en écarte rarement. C'est elle qui a renversé les plus grandes Villes. Si Lucrece & Penelope ne s'étoient pas occupées chez elles à leurs ouvrages de laine, de mille amans qui les sollicitoient, un plus heureux, auroit été écouté ; & Lucrece, en mourant, n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté. On doit même pour l'examen de ses talents ne s'en rapporter qu'à soi-même, car il est très rare de trouver des agents fidèles, puisque la plus grande partie des Hommes se fait une loi d'en imposer. Une chose qui touche d'aussi près, merite d'être examinée par soi même & l'on ne sauroit s'enquerir avec trop de soin de celle qu'on veut épouser, si l'on veut s'épargner un subit repentir. Si cependant, par un Destin & une Junon contraire, on est assez malheureux pour avoir une Femme de mauvaises mœurs, il faut d'abord l'avertir de ce qui déplaît dans sa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'appaiser par de petits presents & la charmer par des caresses. On doit en pareil cas l'em-
braf-

braffer, lui donner les baisers les plus tendres, opposer la douceur à toute sa furie. Si ces moïens ne réussissent pas, il faut avoir recours à la rigueur : il faut parler avec autorité, l'épouvanter par des menaces, si les paroles n'y suffisent pas, il en faut venir aux effets, mais le plutôt qu'on peut. Si une Femme est suspecte & que sa pudeur soit chancelante, il faut éviter d'avoir chez soi de beaux Domestiques & ne lui pas procurer de fréquentation avec gens dangereux sur la coquetterie. Sur cet article aucun Ami n'est fidele & c'est le propre de Venus de faire des perfides ; Cette Déesse se plait à la tromperie & l'Amour ne procede que de la fraude ; Mais sur tout deffendez les approches de vòtre maison aux Prêtres, & aux Moines : fuyez les comme la peste la plus dangereuse. Ils sont la lye des Hommes, la source de la folie & l'égoût de tous les maux ; Ce sont des Loups sous des peaux d'Agneau & c'est plus souvent l'interêt que la pieté qui les fait se voïer à Dieu. Ils trompent les insensés par des apparences fardees & couvrent du voile de la Religion mille actions deffendues & mille Crimes qu'il faudroit expier ; Ils sont Ravisseurs, Adulteres, Corrupteurs d'Enfants ; Entirement adonnez à la Luxure & à la Gourmandise. Ils font un Commerce impie des choses Celestes. De quel-

les monstreuſes fictionſ ne ſont-ils pas capables ? Quels Miracles ne ſuppoſent ils pas , afin de tromper le Peuple , duquel ils retirent le prix lucratif de leurs pieuſes tromperies ? C'eſt delà que procede la ſuperſtition ; C'eſt ce qui fait que l'on tourne en ridicule une Religion dont les Dieux mêmes , ſ'ils ſon ſages , comme on doit le croire , doivent ſe moquer , ou du moins rejeter ces ridicules Adorations. Jamais le juſte n'adora Dieu par intérêt mais par amour. Oſtez aux Moines le gain qui reſulte des Autels , ils ceſſeront de prêcher l'exiſtence des Dieux , & rien ne leur ſera plus ſacré. Cette Troupe ne ſert donc pas la Divinité , mais ſe ſert elle même. La ſeule utilité chez eux eſt ce qui donne aux Dieux leur exiſtence. Si vous ôtez l'utile , les Temples ſeront renverſez , les Autels détruits & Jupiter ceſſera d'être adoré. Chafſez cet impoſteurs plus remplis d'aſtuceſ que les plus fins Renards ; Ne les laiſſez même pas approcher de vôtre Porte , & craignez que leur probité ſimulée ne vous coëſſe comme les Maris des Chevres ; Ne vous confiez pas trop à certains Comperes , car bien des gens ſe ſont efficacement ſervis de ce nom pour abuſer de leurs Comeres. Obſervez que votre Servante ne ſorte pas trop ſouvent ſeule de chez vous : déffendez lui d'avoir commerce dans les Maiſons voiſines :

car

car c'est ordinairement dans le voisinage que le Galant de la Maîtresse du logis a coutume de se cacher. Ayez soin que votre Epouse ne fréquente que des Femmes d'une chasteté & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infames Vieillés qui sont ordinairement des avarés Appareilleuses. Vous, de votre côté, soyez sage. N'allez pas épris de l'amour d'une Maîtresse, nouvelle rechercher à souiller la Couche d'autrui. Fuyez le concubinage, rien ne peut vous causer de plus violens chagrins & rien n'exige une vengeance plus implacable que les infidelitez entre Gens mariez. Une Femme brule de se vanger de son Mary par les mêmes moyens dont il l'a offensé; Il se forme entr'eux une haine implacable; L'Epouse devient furieuse comme une Pretresse de Bacchus qui a pris une trop forte dose des Libations de ce Dieu. Il en est peu, croyez moi, qui ne cherche à se de dommager des Droits Voluptueux dont leurs Maris les privent. Si la constitution de leur Temperamment ne les porte pas à une vengeance ou le Corps ait part, leur Esprit s'aliène & leur volonté se porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne. S'il arrivoit qu'elle fût surprise en Adultere ne rougissez, pas d'avoir recours aux Loix. Le respect

qu'on doit avoir pour les Loix nous engage à avoir recours à elle; Elles sont la regle principale de nôtre vie. N'allez pas aussi par un aveuglement de colere exiger une punition qui ne soit pas proportionnée au Crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité & c'est s'affujettir à une façon de penser vulgaire dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le Vulgaire est sujet aux mêmes fureurs & aux mêmes mouvements impetueux que des Animaux les plus stupides? Dès l'instant qu'on est marié on cesse d'être libre. Preferez, en cet état le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la Nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligés aux engagements du Mariage. Leur liberté prétendue n'est qu'un Libertinage & une licence depravée: C'est être esclave que d'être Libre à pareil prix. Une telle liberté n'est pas désirable, puisqu'elle precipite dans des desordres inevitables celui qui en jouit. Il est toujours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal que d'être libre à tous égards pour pouvoir s'y livrer. Combien de gens ont péri pour avoir joui de cette dangereuse Liberté! Combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été priver! Pourquoi se livrer au chagrin, si une Maladie em-

emporte vos Enfants ? Secourez les des remèdes dont vous êtes capables, s'ils sont insuffisants ce n'est plus votre faute. Consolerez vous cependant de leur Mort, après avoir rempli tous les engagements de l'état de Pere. Vous n'êtes assurément pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même cas. Il semble que les maux partagent soient soulagez en quelque façon. Ne doit-on pas se faire une raison sur la mort ? Pour peu qu'on réfléchisse que notre naissance n'est qu'un engagement de mort & que l'action de naître est précisément la source de celle de mourir ? Chacun de nous a reçu en partage une certaine mesure de jours. C'est plutôt ou plus tard que nous devons passer les Ondes du Styx. La mort devient la fin de tous les maux. Un Homme courageux n'apprehende pas ce passage. Pourquoi donc regretter les Morts ? Est ce une si grande perte que de quitter la folie de ce monde ? De s'arracher à mille dangers qui nous menacent sans cesse, & de faire succéder une Paix tranquille à tant d'agitations ? De quelque façon, en un mot, qu'on envisage la Mort, ou elle est un repos éternel, ou le commencement d'une véritable vie. Dans quelque état fâcheux que vous vous trouviez, quelque douleur que vous ressentiez, il est consolant d'imaginer que vos larmes & vos ge-

missemens finiront & que les tems mettront enfin des bornes à vos soucis. Si vos Enfans sont adonnez à la Luxure ou à tout autre deffaut qui puisse les faire rougir : Peres negligens , c'est presque toujours vôtre faute ; Vous meritez vous mêmes les châtimens dont vous ne les avez pas punis , tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leurs caracteres & qu'une jeunesse susceptible de bonnes impressions vous donnoit la facilité de les élever sans de grands soins , qui deviennent tardifs , dès qu'un âge avancé les a accoutumés & endurcis aux chaines des vices. Pourquoi , au contraire , ne les avoir pas imbus des semences de la Vertu ? Vous vous êtes attachés à la nourriture de leurs corps & vous avez négligé les talents de leurs Ames. C'est pour cela que nous voyons abonder dans tous les États des gens mal élevez , qui representent dans les Villes ce que la Fougere, l'Ortie, & le Figuier sauvage (qui est la véritable image de ceux que sont parades d'un vain savoir) representent dans les Jardins mal cultivez. Quel est celui qui peut dans sa Vieillesse être Maître de l'ascendant de l'Education qu'il a eue dans sa jeunesse ? Qui peut vaincre de si forts Prejugez ? Il tombera dans l'âge adulte , dans les mêmes défauts qui lui ont été familiers dans sa jeunesse. Un jeune & tendre Arbrisseau se plie de tous côtez ,

côtez , mais un Arbre formé n'est plus capable de ceder à aucunes forces. Rarement est-on susceptible d'autres mouvements que de ceux qu'on a reçus dès l'enfance. L'Ame d'un jeune Enfant est disposée à se porter indifféremment de tous côtez : mais dans un âge avancé , il ne s'écarte plus de la route que l'Education de la jeunesse lui a prescrite. On ne détruit pas aisément ce qui s'est fortifié avec les années , & l'usage est une seconde Nature. La dernière cède partie de ses forces aux actes répetez. Ah quel bonheur ! Quand les Dieux se mêlent de nôtre Education & que dès le sein de sa Mere on est rempli d'un penchant heureux. Celui qui est né sous de pareils Aspects en reçoit les benignes influences pendant le cours de toute sa Vie. Celui-là , au contraire , qui est livré au mal dès sa naissance est rarement corrigé par les instructions morales de la plus sage Academie. Mille & mille Maîtres peuvent bien donner un frein à la Nature , mais jamais ils ne peuvent la changer & toujours l'Art lui cede avec soumission. Un long usage cependant la corrige & nous voyons les Champs les plus steriles ceder à une culture assidue. C'est par l'Education que les Lions les plus feroces obéissent à l'Homme. L'Art enfin ne doit sa perfection qu'à l'usage. Dans un âge ten-

de instruirez vos Enfants à la pratique des vertus ; apprenez leur de bonne heure à suivre la route de la probité ; ne leur laissez pas la liberté d'aller où les porte leur penchant. Rien n'est si pernicieux que la licence pour de jeunes Ames. Arrêtez-les, si vous êtes sage ; La Nature des Mortels ne les porte qu'au mal ; Si on ne les conduit que par un Frein & un Travail assidu , la Nature sans l'Art ne produit rien de bon. Dieu l'a voulu ainsi , afin de nous retirer de la Lethargie dans laquelle nous aurions été plongez , sans cette sage disposition. Ce sont les soins & les soucis qui nous éveillent , nous excitent ; Ce sont les Eperons qui font marcher le paresseux. Il est un lieu délicieux au sommet d'un Mont escarpé. Jamais on ne vit rien qui approchât des beautés de cet endroit enchanté ; Jamais la Vallée de Tempé en Thessalie , ombragée dans quelques Cantons d'Arbres toujours verts & arrosée de Ruissaux de l'Onde la plus pure ; aussi bien que les demeures Fortunées des justes , aux Champs Elisiens ; n'ont approché de la beauté du séjour Celeste de la Vertu. Ce lieu est voisin du Pote & confine avec les Astres les plus élevez. On ne parvient à ce séjour que par un chemin étroit, difficile, & raboteux. Mille sentiers de traverses nous écartent de la droite route & forment

un Labyrinthe, où se perdent les Esprits lâches & souillez du poids des choses terrestres. Il n'y a que ceux qu'un Esprit de feu, ou que le choix du Grand Jupiter autorise, qui puissent y parvenir. O Vertu ! Que de peines & de soins il faut pour vous acquérir ! La pente précipitée que nous avons aux vices nous éloigne sans cesse de vous. On ne sauroit donc apporter trop d'attention pour élever ses Enfants, quand on ne veut pas se repentir de porter la qualité de Pere. Rien au monde ne s'acquiert sans peine ; & il n'appartient qu'au travail sans relâche de surmonter tous les obstacles. C'est à vous, Peres, que ce discours s'adresse. Empêchez avec une tendre sollicitude que vos Enfants ne se trouvent dans la compagnie des mechans. L'habitude a sur les mœurs un empire absolu, & les Hommes les plus saints ne peuvent se garantir d'être pervertis par la frequentation des scelerats : sur tout dans une jeunesse sans experience. C'est à cet âge critique que le mal se préfere au bien : que l'obscenité fait la baze de la conversation, & que les choses les plus honteuses sont les plus à la mode. La Lecture aiant sur la jeunesse des Droits imperieux ; que la compagnie contagieuse des jeunes gens soit donc interdite à vos Enfants. Employez les paroles severes & les châtimens, s'il en est

est besoin ; N'ayez pas pour eux trop de douceur ; diffimulez avec soin l'Amour Paternel , & paroissez vraiment en colere. Rien n'est si dangereux que de trop flatter les Enfans. Soyez en garde contre les detours de ces jeunes imposteurs & n'allez pas reputer pour legitimes les excuses qu'ils vous donnent. Qu'un Amour extravagant n'aille pas vous aveugler sur leurs défauts. La seule crainte les corrige & non pas la raison ; & par une pente naturelle , ils se livrent au Vice , si on ne les tient pas de court. Ils y tombent d'eux mêmes & sont incapables d'en sortir si on ne les en retire. Ils ne sont enfin que ce qu'on les fait être. Il faut ensuite s'attacher à conserver leur santé qui est le plus pretieux de sous les biens. Celui qui en béchant la Terre , jouit d'une santé robuste est plus heureux mille fois qu'un Roi malade. Il faut par consequent étudier quelle est la source de toutes les maladies qui nous affligent : Quand on en connoit la cause on prévient bientôt l'effet. Quelques-uns sont nez d'une mauvaise constitution & sont mal disposez par la Nature ; Les mêmes ressentent des tourmens qui procedent du ciel ; Ces derniers sont ordinairement formez d'une semence impure & leurs Peres sont la cause de leurs maladies. Il y a plusieurs autres causes , telles que

que le Repos, le Travail, le Chaud, le Froid, le Sommeil, les Nourritures & Venus. Chacune de ces choses debilité les forces & nuit aux fonctions des Membres; soit que nous en fassions un usage immodéré ou une abstinence outrée. L'une & l'autre extrémité est également dangereuse; la médiocrité au contraire dans la façon de s'en servir, est plus utile que nuisible & conserve la Vie. Les Passions illimitées de l'Âme causent aussi des Maladies. Une Crainte violente, le Chagrin, la Douleur; une trop grande Joye même, nous tuë, si l'on en croit mille faits Historiques qui l'attestent. L'Air, l'Eau même, deviennent nuisibles quand ils ont contracté quelque chose de contagieux. De là naissent les Pestes qui brulent les Entrailles & donnent une Mort générale à des Peuples entiers. Les querelles, les accidents & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades, de la même manière. Employez donc votre raison à connoître les sources, & les fondemens de tous ces maux, si vous voulez jouir d'une santé parfaite. Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne differez pas de recourir aux Rémedes. Donnez tous vos soins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire. Avant que cet ennemi ait pénétré jusqu'à l'in-

l'interieur de la Maison ; Il faut peu d'Eau pour éteindre un Feu qui n'est pas encore bien allumé ; Mais quand il s'est accru & que ses flammes montent jusqu'au Ciel, les Puits, les Fontaines, les Fleuves entiers peuvent à peine l'éteindre. Connoissez de bonne heure la cause d'une Maladie, & prenez ce qui lui est contraire. Ce n'est que par leurs opposez que les maux se guerissent. Si vous êtes incommodé d'un trop grand Froid, guerissez vous par des remedes chauds. Faites la même chose à une Maladie qui procéde d'un travail outré ou d'avoir trop mangé. Ayez recours à leurs contraires, car ils se detruisent alternativement consultez s'ils est besoin un Medecin ou un Chirurgien. L'Art du dernier est beaucoup plus certain ; Tout ce qu'il fait est assuré & se demontre clairement. Le Medecin, qui se vante mal à propos d'être Physicien, ne s'attache qu'à un Breuvage malheureux, tâte le Poux, examine les Excrements, & croit faire beaucoup. Il trompe les autres & se trompe lui même. Ah malheureuse condition des Hommes ! Le Malade meurt, & donne occasion aux Moines & aux Prestres de chanter. Un autre largement payé de ses Visites met les Dieux en jeu & s'en prend aux destins si quelqu'un meurt. Il remplit cependant sa Bourse. Le seul hazard

gue-

guérit les Malades sans le secours de l'Art. Celui au contraire qui connoît la Medecine fera rarement des fautes. Mais ceux dont je veux parler, à peine de cent d'entr'eux s'en trouvera-t-il un qui puisse guerir un Malade pour mille qu'ils assassinent ; D'où vient cet abus ? Il ne part que de leur profonde ignorance : Dans leurs études ils se remplissent l'esprit d'Arguments Sophistiques & de grands mots d'une Dialectique outrée, dont ils eblouissent le vulgaire ; à peine sçavent ils les Elements de la Medecine, ils ne chargent leur Memoire que de detours, & ne sont armez que de Syllogismes imparfaits, vous les voyez parer de ces Talents marcher avec orgueil & demander effrontément les plus grandes recompenses ; ils croient qu'il leur suffit (& ils ne se trompent pas à cet égard) d'être sous un nom honnête les Bourreaux du Genre humain. Misérables Loix qui souffrez de tels Crimes ; aveugles Rois, qui ne vous en appercevez pas : vous qui avez l'Empire & les Rènes du Monde ne souffrez pas de si grands abus, chassez cette peste & que le Genre Humain vous ait cette obligation. Combien nuit & jour ces cruels n'en envoient-ils pas au Tombeau ? Qu'ils apprennent parfaitement leur art, ou qu'ils ne s'en mêlent pas. On peut dans les autres Sciences tolerer la mediocrité ; mais celle-ci, si elle n'est pas par-

parfaite est tres dangereuse & plus nuisible qu'une peste cachée & domestique. Il faut prendre garde de ne se pas livrer à ces sortes de gens, dont toute la Doctrine consiste à paroître bien habillez & à porter au doigt un beau Diamant. Observez ce que je vas vous dire : pour prevenir leurs abus soiez attentif sur vôtre nourriture, ne mangez pas & ne prenez rien de nuisible ; voila les deux choses les plus pernicieuses, rien ne cause tant de Maladies ; ne mangez que des Viandes faites & qui soient bien cuites. Donnez tous les jours à vôtre corps de l'exercice pour reveiller la Chaleur Naturelle. Le Mouvement est la cause de la Chaleur ; Il aide l'Estomac & re-tablit ses forces : il dissout les humeurs inutiles & chasse les corrompües. Prenez un Repos modéré ; Le Sommeil repare les forces du Corps & de l'Esprit. Une Veille trop longue enerve l'un & l'autre. Il faut ne point prendre de chagrin & regarder la Tristesse comme pernicieuse aux Corps. C'est elle qui blanchit les Cheveux avant le Tems ; La gayeté au contraire rajeunit les Corps & fortifie les Membres. Il est enfin une chose plus pretieuse & plus noble qui seule peut faire le bonheur des Hommes, les rendre semblables aux Dieux, & les faire-jouir sur la Terre de la Félicité des Cieux. Cette grace est accordée a peu de Gens ; Un tres petit nombre

bre est digne de cet honneur; Je veux dire la Sagesse. Elle est preferable à tous les biens & les Dieux ne peuvent nous faire un present plus considerable. Toutes les Richesses de la Mer Rouge, du Tage, du Pactole & les Royaumes entiers ne lui sont pas comparables. C'est la Vertu qui est la Mere des Demi Dieux. Heureux, trois fois Heureux, celui qui la possede; Mais quelqu'un demande peut-être, qu'est-ce que c'est que la Sagesse? C'est la premiere des Sciences; C'est elle qui nous rend libres des affections terrestres, qui nous fait parcourir les Cieux & nous entretenir avec les Dieux. Elle nous fait mepriser comme frivoles toutes les choses mortelles. Elle est comme un feu qui monte toujours en haut. Elle s'éleve infiniment au dessus de la Terre. Ce n'est qu'à elle enfin, qu'il est permis de discerner les Biens & les Maux, le Faux & le Vrai. Elle regarde avec un souverain mepris, les Roiaumes, les Plaisirs, les Richesses, les orgueilleux Triomphes qui font l'objet de la Cupidité des Hommes, & pour l'acquisition desquels, ils emploient les jours & les nuits. Elle a compassion de tous ces vains soucis. Elle montre la façon de bien vivre & celle de bien mourir. En un mot, le Sage est autant au dessus des autres Hommes, que le Soleil est au dessus des autres Astres; Il me-
prise

prise en secreté l'Empire de la Fortune, & soule aux pieds d'un courage inébranlable tous les événements. La mort même ne scauroit l'épouvanter. Sa Conscience ne lui faisant aucuns reproches, il n'apprehende pas les peines des Enfers; Il meurt content, il se rit des vains Phantômes qui épouvantent le Vulgaire, & ne balance pas à quitter une Vie pleine de travaux pour acquérir une Paix Eternelle. Le Sage enfin, ne cede qu'au seul Jupiter. Quatre choses lui conviennent, & le font reconnoître; Il prend de justes mesures, il juge; il est exempt d'erreur & capable de bien gouverner & ce n'est qu'à lui qu'il appartient de penser sainement des choses Divines & Humaines. Quel Tresor peut être comparé à ces qualitez? Personne ne scauroit devenir Sage qu'il ne soit exempt de tous Crimes. La Sageffe n'habite pas dans un Cœur souillé, & la Pureté a en horreur les Esprits immondes. Elle ne marche pas sans la Prudence & sans la Doctrine. Voilà les degrez par où on l'acquiert. Il me paroît qu'en voila assez; la Queüe du Lion est déjà assez étendue. Muse, restez dans le silence & vous reposez pour quelque tems.

ABRÉGÉ

DU

SIXIEME LIVRE.

Callioppe se trouve à la rencontre du Poëte épouvanté de la considération des Vanitez Humaines. Il est démontré, par le personnage de cette Muse, combien il est impossible à un Esprit plein d'une confiance téméraire de connoître les véritables Biens; Au nombre desquels, la Noblesse & à plus forte raison, les Richesses & la Volupté ne doivent pas être placées. C'est pourquoi il parle de la Noblesse, dans ce sixieme Livre. Il approfondit cette matiere fort au long; Il démontre que ce ne sont pas les Arbres Généalogiques, la Réputation, ni les Honneurs: Mais bien plutôt la Vertu & la Science, qui ennoblissent les Hommes. Et après avoir passé en revue les Miseres infinies de la Vie Humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la Mort; Mais que bien plu-

plûtôt ou doit se hâster de la recevoir comme le seul Azile contre tous ses Maux.

L A V I E R G E.

IL peut y avoir des Gens de mauvaise humeur, d'un Visage severe qui s'imaginent qu'il n'est réservé qu'à eux de sçavoir & connoître le Vrai, & qu'ils sont les seuls à qui les Dieux aient accordé d'examiner & de définir les choses les plus difficiles & les plus embrouillées, avec un jugement sain. Ces mêmes Gens diront peut-être, que je n'ai jamais bû des Eaux Sacrées de la Phocide, n'y connu les heureuses Fontaines de la Beotie, & que par conséquent, je ne merite ni le Titre ni les Lauriers du Poëte, & cela pour ne m'être pas attaché à decrire des Bagatelles enflées & des Monstres merveilleux; pour n'avoir pas débité des illusions dans de vaines Fictions. Ces Gens semblent n'exiger des Poëtes que des Fables, comme si il étoit honteux, & même deffendu aux Poëtes de dire la vérité. J'appelle du jugement de pareilles Gens, que je regarde comme faux & condamnable; Rien ne m'ayant paru meilleur, & plus doux que d'embrasser la Verité, j'ai crû que les bagatelles, ou les Fables devoient être abandonnées
comme

comme appartenantes aux vieilles Femmes & aux Enfants. Que d'autres exaltent avec pompe, les Guerres des féroces Géants ; Les cruelles Harpies, les Gorgones, les Ciclopes & les Nauttonniers épris du chant séducteur des Sirenes ; Qu'ils chantent Circé, qui produit des Monstres, & la triple Chimere : Athlas changé en énorme Rocher, qui porte sur ses robustes épaules le Ciel étoilé, Persée qui s'élève jusqu'aux Nuës ; Tantale, Titye & le teméraire Prométhée, justement puni pour avoir derobé le Feu Céleste ; Les Danaïdes, & tout ce que la Grece a fait dans un extravagant delire ; Contagion qui s'est repandue sur les Latins, qui nous l'ont transmise. Je regretteroïis d'employer la Boisson des Eaux de l'Hyppocrene, à chanter le Monstre de Bellerophon ; & je croirois souïller les Lauriers d'Apollon. Je renoncerois plutôt à ceindre ma Tête de Couronnes de Lierre, consacré à Bacchus, que d'être saisi d'une pareille Folie. Et je rougirois mille fois de la qualité de Poëte, s'il falloit s'affervir à ne chanter que des Amusements enfantins ou qu'il fallût que je me livrasse à d'agréables Mensonges, au mepris de la Vérité. Bien des Gens ont de l'Eloquence, mais il est rare de trouver du jugement. On en trouve aisément qui font des vers sublimes & qui sont sçavans dans

les Langues Greques & Latines ; Ils sçavent beaucoup de choses, qui ne leur procurent pas la Sagesse. Leurs Paroles sont brillantes comme des Colliers de Pierres Precieuses : Mais dans un sérieux examen, elles n'ont rien dont on puisse profiter. C'est une Peinture delicate & platte qu'on regarde exterieurement ; mais qui n'a ni suc ni substance. Quel fruit l'Esprit en peut-il retirer ? Que peut-on apprendre d'une pareille Lecture ? Que sçait-on enfin, si non des Songes & des Resveries qui ne servent pas à la conduite de la Vie, & qui ne rendent rien d'utile. L'on est aussi avancé, à les sçavoir qu'à les ignorer. Que le Vulgaire m'accorde ou me refuse le Titre de Poëte, je ne debiterai pas des Mensonges si vains ; Je suivrai la verité, parceque c'est elle qui perfectionne l'Esprit. Nous sommes plus heureux, & plus semblables aux Dieux à mesure, que nous la connoissons d'avantage. Quoi qu'il n'y ait pas de grands applaudissemens sur cette matiere à esperer du Vulgaire ignorant, & qu'il ne reçoive pas ces Traités avec beaucoup d'empressement, ni qu'il n'y ait pas une grande renommée attachée à manier des Sujets pareils, cependant je vais en presence des Muses & des Critiques entrer dans un chemin couvert de l'Ombre funeste de l'If & du Cypres. J'appérois déjà les
tristes

tristes Champs des Morts, & les pâles
 Royaumes de Proserpine, qu'entourent
 les torrens du Lethé, de leurs Ondes
 obscures : Des Campagnes couvertes
 de livides Pavots, où regne le Som-
 meil & un affreux Silence. Où me
 conduisez-vous, Calliope ? Quels
 Monstres me faites vous voir ? Quelles
 Clameurs me faites vous entendre ? Les
 Forêts retentissent des cris funestes
 des Hybous, & l'affreuse Choüette for-
 me des Accens Funebres ; des Phan-
 tômes hydeux m'effraient par leurs hur-
 lements. Encore une fois où m'entraî-
 nez-vous, Muse ? Les Colines, les
 Vallées & l'Echo même retentissent du
 bruit affreux des accens qu'on entend
 dans ces tristes lieux ? Quel est donc
 le sujet d'une si grande douleur. Quel
 est ce Peuple vêtu de Voiles obscurs ?
 Ils traînent après eux de funestes Lam-
 beaux. Ils ont la Teste voilée, &
 remplissent l'Air de leurs tristes Plain-
 tes. Que vois-je ? Quel horrible car-
 nage ? La Terre est de tous côtez,
 jonchée d'affreux Cadavres ! Qui a pu
 se baigner dans ces flots de sang ?
 Combien vois-je de Corps de Rois &
 de Pontifes ? Je reconnois les marques
 de leurs Dignitez : Mais la Mort n'est
 par loin : Je l'a vois s'approcher fu-
 rieuse. Quel horrible aspect ! Sa cruel-
 le Faulx est toute ensanglantée ! Mille
 Bataillons de Maladies la precedent,

& mille dangers la devancent ! De combien de cruels Ministres est-elle accompagnée ! Mais que dit-elle avec tant de bruit ? Elle s'avance, je l'entends, & je vais le redire. Je suis la Mort, dit cette cruelle : Je moissonne, avec cette Faulx, tout ce qui est sur la Terre, comme on fauche le Foin. Jupiter m'a donné sur l'Univers des Droits incontestables. J'ai des ordres de n'épargner personne. Le Pauvre, en sa Cabanne, est soumis à mes Lois, & la Garde des Palais les plus somptueux n'en sçauroit garantir les Monarques. Personne ne peut m'échapper. Les Rois sont soumis à mon Joug ; J'humilie & j'atterre le faste orgueilleux des Pontifes. Il n'est enfin point de Tête exempte de ce Tribut. On se refugieroit en vain aux extremitez de l'Ourlé glacée. Les Confins du Monde ne peuvent cacher, ni mettre les Hommes à couvert de ma colere. Mes coups sont par-tout inévitables. Dût-on se précipiter dans le sombre séjour des Mânes, se refugier sur les Plages Meridionales les plus reculées : Dût-on enfin monter jusqu'aux Astres les plus inconnus ; on me trouve par-tout & cette Faulx abat les jeunes Gens, comme les Vieillards. Je n'ay nul égard pour les Richesses, ni pour la Noblesse fondée sur les plus anciens Monumens. Combien d'Hommes cette Main

2

a-t-elle précipité dans les Abysses du Tartare? Priam frappé aux pieds des Autels a été ma Victime. Ce superbe Roi de Macedoine qui, par l'effort de ses Armes, avoit renversé de si grands Royaumes; dont l'immense Univers, ne pouvoit contenir l'Esprit vaste, a été frappé de ce Dard, dans la superbe Babilone. Peut-on nombrer les Heros Latins descendants de Mars qui ont plié sous l'effort de mes coups? Ces Maître de la Terre dont la Vertu heroïque avoit porté la Renommée jusqu'aux Astres, & qui s'étoient assujettis l'Océan, n'ont pu m'échapper. Quel est celui qui m'a résisté, & qui a pu s'exemter de la Loy générale? J'ay arraché le Sceptre de la Main des uns, & enlevé le Diademe de la Tête orgueilleuse des autres, la parole leur a manqué. Je les ai arrachez de l'éclatante lumiere; Leurs Corps inanimez, privez enfin de mouvement, ont été renfermez dans de tenebreuses Sepultures. L'Indien, l'Arabe, le Maure, le Scythe, l'Européen, l'Asiatique & l'Africain brûlé des chaleurs de la Lybie, me craignent également. Je n'ai nul égard pour les personnes & pour les differents lieux. Les Temps, les Mœurs, & les Années me sont indifferents. Le Mechant & l'Homme de probité; le Sage & l'Infensé; les Enfants, les Jeunes Gens, les Vieillards; La Laideur & la Beauté

n'ont aucune recommandation auprès de moi. Celui-là même que je vois qui entre avant le tems dans mon Royaume, sera mis au rang des pâles Ombres quand les Destins l'auront ordonné. Cette Sacrilege implacable acheva ce Discours. Une grande frayeur s'empara de mon Ame : Mon Sang glacé se retira dans le fond de mon Cœur ; Sur-tout quand j'apperceus cette fourde Executrice députer dans tout l'Univers ses cruels Ministres, qui composoient une Troupe innombrable. Elle paroïsoit se glorifier d'une Ruine Générale. Les détestables Ministres de ses cruelles Volontez se distribuent de toutes parts, chacun d'eux s'empare d'une Personne différente : On voyoit des Corps languissans par terre, tourmentez des plus affreuses douleurs ; elle arrivoit ensuite elle même, & mettoit fin par sa Faulx redoutable à leurs peines Mortelles : Elle remarquoit en passant ceux dont la Trame n'étoit pas achevée de filer par Lachesis, & dont le Dessin n'étoit pas rempli, & prenoit une joye detestable au Carnage futur qu'elle devoit en faire. Etonné, confus & tremblant, je proferai ces mots. O soins inutiles ! O Vœux des Hommes ! O vains Travaux ! Esperances trompeuses ! Consolation d'un Esprit aveuglé ! O Honneurs des Humains ! Que vous êtes passagers ! O tems ! Que
vous

vous êtes sujet à des variations ! Que notre vie est courte , incertaine , & remplie de Maux & de Dangers ! Que vos apparences sont trompeuses ! Vous paroissez exterieurement douce & agreable , mais quel Fiel & quel Venin ne renfermez-vous pas ? Que sommes nous miserables ? sinon une Poussiere élevée par les Vents , aussi fragiles que le Verre , aussi peu considerables que l'Ombre fugitive , d'aussi courte durée que les Roses qui brillent le Matin , & languissent le Soir. A present guais , & vivants , dans l'instant la pâture des Vers ; maintenant forts & doüez de beauté , peu de tems après des Cadavres hydeux. De quoi peut nous servir d'amasser des Thresors ? A quoi sont bonnes , les Perles , l'Or , l'Argent , & les Habits pretieux ? A quoi peut même servir la Royauté ? De quel usage sont les Palais incrustez de Marbre , de Numidie ? Pourquoi d'un regard orgueilleux mépriser tout le Monde , & vouloir s'égaller aux Dieux , si la mort enleve tout , si , miserables que nous sommes , nous devons perir comme l'ombre , & la poussiere , si , tôt ou tard notre faste & notre vaine gloire doivent être detruits , sans retour ?

Comme je faisois en moi même ces Reflexions , Calliope , Mere d'Orphée , vit la pâleur peinte sur son visage , la crainte marquée sur son front ;

Tremblant & pâle j'observois, & marchois en fremissant. Rassurez-vous, me dit elle, & munissez-vous d'une noble hardiesse. La crainte ne convient qu'à une ame vile : Elle ne sied pas aux grands Hommes. Quelle raison avez-vous de tant craindre la mort ? Déesse, lui repondis je, ma crainte est legitime : Ce mouvement est donné par la Nature, à tous les Animaux : Il n'en est pas un qui n'en ait horreur, & ne la fuye. Elle ôte la Vie, les Richesses, & les Delices : Elle détruit le Corps, le réduit au néant ; & jusques aux Os mêmes sont réduits en Poussiere : Elle ôte tous les Biens : Elle est enfin le plus grands des Maux. Il faudroit être de Fer pour ne pas apprehender un Monstre si cruel. La Fille de Jupiter me dit en souriant, vous vous trompez, & vous vous laissez decevoir par l'apparence & par l'ombre du Vrai. Mais il n'a pas été accordé à tout le monde de decouvrir la Verité. Il y a un Rameau au milieu de cette Forêt, entouré d'Arbres les plus épais & caché dans les detours les plus reculez. Ce Rameau d'Or enfin, n'est decouvert que par ceux à qui des Colombes pures le demontrent. Pour moi qui suis de l'illustre Sang des Dieux, il m'est permis de connoître la Verité, & je peux vous la dire si vous voulez me prêter attention. Déesse, lui repondis-je, je n'ay rien

rien plus à cœur. Il faut, dit-elle, nous écarter un peu d'ici ; suivez-moi. Elle me conduisit dans un lieu élevé, qui n'étoit pas éloigné : On y voyoit la Lumière du Soleil qui frappoit le sommet de la Montagne de ses Rayons les plus purs. Cet agréable Flambeau en avoit chassé les plus épaisses Tenèbres. Nous nous assimes auprès d'une Fontaine, à l'ombre d'un Laurier : Et ma Conductrice, de sa bouche divine, prononça ce Discours. L'Homme qui se confie temerairement à son Esprit, & à ses Lumières, devient la risée, & le jouet des Dieux : Quand il ose sur tout pénétrer les secrets de la Nature, & fouïller dans les Arcanes Divins : Comme son Esprit est effectivement imbécille à ce point qu'il ne peut distinguer ce qu'il a devant ses pieds, de quel droit peut-il espérer de découvrir ce que Dieu a caché dans le Sein de la Nature ? Il croit cependant tout sçavoir : Il est causeur, malheureux, aveugle, temeraire, plein de Démence. Il se flatte lui-même & s'estime beaucoup : L'Amour propre est l'origine de cette folie. C'est le Nuage épais qui l'empêche de connoître la Verité. Defaites-vous de l'Amour propre, vos yeux verront plus clair, & ce qui vous paroît bon ne tardera pas à vous paroître moins bon ou peut-être mauvais. Ce que vous envisagez comme de grands

maux deviendra le plus Souverain des Biens. Après avoir chassé les épaisses ténèbres qui vous environnent, apprenez que le Genre-Humain n'est autre chose qu'un Outre rempli de Vents, que la Fortune roule avec sa Boule d'un & d'autre côté; Mais Helas! celui qui est Sage, préfère la Mort à la Vie, puisque les Hommes sont continuellement tourmentez, pendant qu'ils sont sur la terre, ou qu'ils ne jouissent tout au plus que de Biens perissables, mêlez d'une affreuse amertume. Vous serez aisément persuadé de cette vérité, si je vous représente les Biens, & les Maux de la Vie des Hommes. Ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible. Après les avoir comparez vous connaîtrez la vie telle qu'elle est, & vous verrez si la mort est si redoutable que vous vous l'êtes figuré. Il faut commencer par les Richesses que tout le monde desire & recherche, qu'on loue & qu'on admire: Je vais m'efforcer de vous démontrer ce qu'elles sont. Déesse, repondis-je, vous pouvez vous épargner cette peine, j'ai appris de Minerve jusqu'à quel point elles sont méprisables. La Vertu, & son Fils Timalphès, m'ont fait mépriser la Volupté. A ces deux choses près, Déesse, parlez & m'enseigniez, de grâce, ce qu'il vous plaira. Nous allons donc com-

commencer par la Noblesse, répondit-elle, qui est placée au nombre des Souverains Biens. Aujourd'hui tout le monde veut être noble, & chacun croit l'être à juste titre, quoi qu'on soit aussi éloigné d'en mériter la glorieuse qualité, qu'il y a de distance de l'Ebre aux Indes. Mais qu'est-ce au fond, que la Noblesse pour en faire tant de cas? Je tâcherai de ne pas m'écarter de la vérité; Mais Hélas! A quoi bon la confesser si l'on refuse de la croire? Certains Animaux naissent & fuient le jour, & ne marchent que dans les ténèbres. C'est de cette manière que la plupart des Hommes ne peuvent connoître la Vérité, & ne s'en soucient même pas. C'est de cette manière que Dieu & la Nature, ont distingué mille Catégories différentes dans la Race Mortelle; & celui-là qui a un juste discernement reconnoît dans la seule espèce des Hommes, tous les autres Animaux rassemblez, puisque jusqu'à présent les Hommes ont différentes Mœurs & différents Genies. La plus considérable partie suit les Ombres & les Ténèbres, & ils ne peuvent reconnoître la Vérité: Leurs foibles Yeux ne peuvent soutenir l'éclat du Soleil & un très petit nombre est capable de le regarder fixement. Ces derniers sont douez d'un Esprit Divin. La Noblesse selon les idées du Vulgaire igno-

rant procede ou des grandes Richesses, ou du Sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'Arbre Genealogique fait parade d'Ayeux, de Bisayeux & de Blazons antiques. On y voit de somptueux Eloges rendus à la Vertu des Peres. Mais Helas! Que le jugement du Vulgaire, s'écarte en pareil cas de la Verité, comme ce n'est que trop la coutume! L'Opinion commune est le partage de bien des gens; mais la Raison n'est du ressort que de peu de personnes. Si celui qui est Riche doit être regardé comme Noble, il s'ensuivra qu'un Boucher, un Barbier, un Pescheur, un Marchand de Chevaux, un Berger, un Boulanger, un Corroyeur, un Bouvier, un Fripon, un Brigand, & tout autre de la plus basse Lie du Peuple y pourra parvenir: car il faut avouer que plusieurs de ces gens se trouvent Riches, ou peuvent le devenir. Il arrive souvent que la Fortune, élève les misérables, & quelques fois les precipite selon le caprice inconstant de sa Rouë. Marius ne fut-il noble que quand il entra en Triomphe dans la Ville de Rome, avec les applaudissements du Peuple & du Senat, couronné de Lauriers, monté sur un Char traîné par quatre Chevaux plus blancs que la Neige: Mais le même après avoir été chassé par Sylla, exilé de sa Patrie, obligé de

se cacher à Minturne dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuse Prison : Quand il étoit obligé de mandier dans les Campagnes de Carthage & qu'il mangeoit du Pain destiné aux gens qui bechoient la Terre; le même cessoit-il d'être noble? O jugement des Dieux, que vous êtes impenetrable! Mais non, dira le Peuple imbecille, la Noblesse l'avoit abandonné & elle n'est revenue que quand Marius revint à Rome, le sort ayant changé de face : Ce sentiment seroit extravagant sans doute. Si la Noblesse procede de l'Or, qui naît de la Terre, de la Fraude, du Vol ou de l'Usure, la Noblesse par consequent tireroit son origine de l'Usure, du Vol & de la Fraude. O Jugement insensé du Vulgaire ! O Troupe sans Ame ! Jamais les Richesses, n'ont pu ennoblir l'Homme : La vraie Noblesse est sans prix, & ne peut s'acquérir au poids de l'Or. Quoi, Race miserable ! Vous vantez la Vertu de vos Peres ; Vous louez votre illustre origine, tandis que par vous mêmes, vous feriez rougir ces illustres Morts, s'ils étoient capables de sentimens ! On se contente de raconter les actions de ses Peres ; on montre les Monumens glorieux de ses Ancêtres, & les Trophées élèvez par ses Bisayeux, tandis que soi même, on est livré à des Crimes innombrables,

& pendant que l'on est lâche & sans Vertu; et l'on ose se croire noble, parce qu'on doit le jour à un Sang illustre. De quel droit s'approprier les dépouilles d'autrui? Et pourquoi la Lotiange acquise par vos Peres seroit-elle la vôtre? Tandis que vous leur faites déshonneur, & que dégénérant de leurs Vertus vous êtes un infame? C'est le Geai qui prend le nom du Cigne, & la Corneille qui, revêtue des plumes du Paon, veut paroître telle: Mais la nature vous fait reconnoître: Elle est la source de la Noblesse; C'est d'elle que procedent les Ames viles, aussi bien que les Cœurs Celestes. C'est elle qui donne les semences à tous les Etres: C'est à l'Esprit qu'est dûe la Noblesse & non pas au Corps. On voit tous les jours des Esclaves qui sont beaux, grands & robustes. La Noblesse est la decoration de l'Ame; C'est un certain courage que naît avec nous, qui nous porte aux grandes actions, & nous fait mépriser les choses viles. Elle s'efforce de monter en haut, comme le feu, & veut penetrer jusqu'aux nûes. Celui qui par un celeste present a reçu cette force, deviendra bon, patient, dans l'adversité, sera doué d'un jugement sain, & sera attentif & avide d'acquiescer de la louange à juste titre. Mais hélas! la Nature, n'accorde pas à tout le monde un si grand bien. La Memoire
du

du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiez ; se conserve longtems après leur mort. Cependant ; O Mœurs ! O Folie ! Chacun se dit & veut être crû Noble. O Troupe de Fourbes audacieux ! O vil Tronpeau ! Les grands noms vous flattent ; la reputation & la gloire vous plaisent. Pourquoi le Travail & la Vertu n'ont-ils par sur vos Cœurs le même ascendant , puisque c'est par eux que vous pouvez être Nobles à juste titre ? Mais hélas ! vous préférez d'être regardé comme sages & justes sans en avoir acquis le nom glorieux ! Pourquoi une Monnoye fausse , & une chose qui n'a que la ressemblance du Pain , sans en être effectivement , ne vous plaisent-ils pas , comme le faux nom de la Noblesse ? Apprenez , O Esprits fols ! à mettre un frein à vos desirs , à reprimer vos Passions aveugles , & à vous servir de votre Raison pour vous empêcher de tomber dans le Crime , & pour vous faire suivre la Justice. Commencez par vous connoître vous mêmes ; Que le Travail cesse de vous effrayer ; fuyez la nonchalance ; ce sont les vrais moyens d'acquérir la Vertu ; Pour lors vous êtes Nobles à juste titre : Voilà la vraie Noblesse , ce sont les vrais presents des Dieux , inconnus des ignorants. C'est par de pareils moyens que les Romains, issus de la Race Troyenne,

yenne, ont porté jusqu'aux Astres la
 Gloire de leur Empire. C'est en quit-
 tant cette route qu'ils se sont détruits
 & précipitez, car dès l'instant que leurs
 lâches descendants, au milieu de la prof-
 perité & d'un Empire tranquille, se sont
 livrez aux Delices, aux Jeux & au Lu-
 xe, ils ont en peu de tems degeneré de
 la Gloire de leurs Ancêtres. La vraye
 Noblesse pour laquelle ils avoient con-
 çû de l'aversion, les a abandonnez; elle
 s'est retirée chez les Dieux. La Lu-
 xure & le Vice de leurs Neveux, crois-
 sant de jour en jour, tout l'Orgueil de
 Rome s'est enfin trouvé confondu. Non,
 ce n'est ni la Race, ni le Sang ni l'Or-
 dre successif des Statuës antiques, ni
 l'abondance de l'Or, qui peuvent en-
 noblir; mais la seule Vertu, c'est d'elle
 qu'Hector, & Hercules ont reçu la
 Noblesse, aussi bien que celui qui a
 acquis à Troye une Gloire immortelle,
 & tant d'autres Heros dont la reputa-
 tion s'est conservée depuis tant de Sie-
 cles. Pourquoi se glorifier d'être issu
 de Parents Nobles? Qu'en peut-on in-
 férer à vôtre avantage, si vous n'êtes
 rien par vous même & si vous fouillez
 une illustre Famille à laquelle vous
 faites une tache irreparable, si vous
 en êtes la honte & le deshonneur?
 C'est comme si un Lion donnoit la
 naissance à un Ane. Vous n'êtes plus
 qu'un Monstre qui deshonnorez une
 grande

grande Maison. La Noblesse, croyez moi, ne se laisse pas par Testament ; la Vertu n'est pas héréditaire, comme une Maison des Champs & des Meubles. C'est un don que la Nature avoit fait à vos Ancêtres, qu'elle ne prodigue pas à tout le monde. Remontez jusqu'à l'Origine de votre Race, vous y trouverez des Artisans, des Laboureurs, & vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ses Descendants, le principe de la Noblesse, qui s'est accru petit à petit, & par degrez pendant un longtems, & qui vieillit & se détruit à la fin. Le tems enleve & détruit tout. Qu'est devenue la Race des Pompées, & des Césars ? Qu'est enfin devenu Scipion, qui par sa vertu avoit acquis le fameux surnom d'Africain ? Qui pourroit croire l'extinction d'une Race si illustre ? Une grande Maison tombe, se détruit presque, est ensuite relevée & retombe à la fin. Rien enfin, n'est durable en ce monde. Si le Ciel a coutume de varier il en est ainsi de toutes les choses périssables. Pouvez-vous reconnoître la Race, pouvez vous discerner l'Arbre que par ses fruits ? Rien ne prouve mieux qu'on est d'une Race illustre, que de l'être soi-même ; Mais Hélas ! Il n'en est pas ainsi. De Grands Seigneurs ont souvent donné la naissance, à un Homme méprisable : La Laideur quelques fois na-

naquit de la Beauté. Les Gens les plus Robustes, ont eu des Enfants foibles & infirmes, & l'on a vu des Fols devoir l'être à des Gens très senez. L'Esprit comme le Corps émane de nos Peres. Ils ne sont cependant pas les Maîtres de nous accorder l'Esprit. C'est à la Nature que ce droit est réservé. La plus noble Origine ne fera rien de bon si elle n'est pas secondée des Célestes Influences. Rien n'est si vrai que le Proverbe Vulgaire: C'est l'Année qui produit les Moissons & non pas la Culture. Les meilleurs Graines, si elles sont en semencées sous des Astres contraires, ne produiront que de l'Yvroye, ou periront tout à fait. Ce n'est donc pas un Pere qui peut seul donner la Naissance à des Enfants Nobles, il faut que le Ciel y concoure; C'est pour cela qu'on voit naître du milieu du plus bas Peuple, des Gens illustres qui s'acquierent une grande Renommée, qui leur survit. Qui étoit Virgile? Qu'étoit-ce que Cicéron? Le sage Caton lui même? En un mot qui étoit Horace? Ils étoient tous nez du milieu du Peuple. Quel étoit le sçavant Homère, auquel nous ne connoissons ni Patrie ni Parents certains? Quel étoit le Pere de Demosthenes? La Mere d'Euripide? Qui étoit Socrate le Divin? Socrate dans les Leçons duquel Platon a puisé comme dans des

Sour-

Sources Divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a paru être le seul qui fut véritablement Sage? Le même étoit Fils d'un Marbrier, & sa Mere étoit une Matrone ou une Accoucheuse. N'avons nous pas vu des Rois s'élever du milieu du Peuple, Des Consuls, des Empereurs? Enfin pourquoi les Chevaux, les Chiens, & les autres Brutes, dégénèrent-ils de leur première Race? Aucune chose ne reste longtems, dans son premier Etat. Tout déperit. C'est la Loy de la Nature & du Destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent; C'est la vicissitude du monde. Dieu, du milieu de sa Gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencemens, & il réduit avec la même facilité qu'il augmente avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une Sagesse infinie. Je ne veux pas pour cela inferer qu'il ne soit avantageux d'avoir des Parents illustres & de naître d'une Race noble: C'est un avantage qu'on doit au Destin. Un grand Nom fournit quelques fois des Secours, des Exemples: C'est une perpétuelle exhortation au bien qu'une haute Naissance, & souvent de pareils Enfants ressemblent à leurs Peres, pourvu que les Destins & la Fortune ne s'opposent pas au dessein de la Nature. C'est cette même Nature qu'il faut
sui-

suivre; s'écarter de ses Loix, c'est entasser Montagnes sur Montagnes, pour chasser Jupiter de son Thrône Celeste, comme l'entreprirent autres fois les Geans dans la Macedoine, quand ils entasserent Ossa sur l'Olympe, & Pelion sur Ossa. Il faut donc conclure, qu'il ne suffit pas d'être regardé comme Noble, par le Peuple pour l'être effectivement. Si vous êtes toujours paré, le Visage lavé, nourri de Metz exquis, magnifique dans vos Habits, & que vous parliez avec ostentation de votre Famille, ou de votre Maison, vous n'êtes pas Noble pour cela, mais seulement Fortuné: Vous êtes un Outre doré, ou semblable à une Statûe de Marbre: Cependant personne ne s'embarrasse d'autres choses, l'on se contente du simple nom de la Noblesse & de la Vertu, & l'on aime mieux paroître Homme que de l'être effectivement. O Dieux! Chacun veut porter des noms magnifiques & des Titres illustres, on les affecte, on se les arroe, on les recherche, on les derobe enfin, comme s'ils étoient deubs: C'est un Ane qui veut passer pour Leopard & une Fourmi pour un Lion. On s'embarrasse peu d'être sage, genereux, juste, sçavant & même honnête Homme. On est content de l'ecorce & de passer pour tels. L'Ombre de ces choses est le Voile qui cache les plus mauvaises Mœurs:

Mœurs , c'est un Lys qui n'est blanc que de nom & non pas d'effet. C'est à pareil titre que bien des gens sont Nobles comme Pasquin passe à Rome pour être un Homme, parceque souvent on lui donne les Epithètes de courageux, de noble, de Femme de mauvaise vie. Cette Statuë de Marbre prend elle pour cela ces qualitez ? Je suppose même que vous soiez Noble, de nom & d'effet ; qu'en resultera-t-il ? Mais j'auray des Louanges, & des Honneurs, me direz vous, ces choses ne meritent t'elles pas d'être recherchées ? La Vertu procède de la vraye Noblesse : La Louange & les Honneurs procèdent de la Vertu. Qu'il est difficile de l'acquérir cette Vertu. Si vos vûës étoient moins bornées, vous connoîtriez quels travaux en coute l'acquisition : Combien les hommes ont de peine à la posseder ; & combien elle rend la Vie amère : quoiqu'en puissent dire les Stoïciens. Examinons d'abord quelle est la Vertu, qu'on appelle morale ; cette partie est difficile. Quels immenses travaux ne faut-il pas employer pour la posseder ? Il faut declarer une Guerre ouverte à la Nature, puisqu'elle a créé le Genre Humain infirme, ayant une pente involontaire au mal & une opposition directe au bien. O Dieux ! Combien nos pas sont glissants, vers le vice ! Pourquoi ces semences pour le mal sont elles

elles si homogènes à l'Homme ? O Prométhée ! fut-ce votre faute ? ou bien si, comme on le dit, un mauvais Démon a mis ces Maladies dans nos Cœurs, & nous a pétris de l'amour profane du Crime ? O Chemin plein de difficultez, de détours & de traverses ! Qui nous conduisez à la pratique des bonnes Mœurs & à la Vie des Dieux ! Qui est-ce qui est bon ? Personne ne l'est de son propre mouvement. Qui est-ce qui n'est pas mauvais, sinon celui qui refuse de pecher par la crainte des Loix ? Heureuse impuissance qui nous empêchez de commettre le crime. Qu'il est difficile de résister au fatal penchant de la Nature ! Et que ne coûte pas la victoire qu'on remporte sur soi-même ? Quelles folles Passions du Cœur ont de force ! C'est pourquoi il faut dès l'Enfance leur livrer un combat continuel, afin de pouvoir donner des Refrains aux Vices. La seule habitude peut rompre les forces de la Nature, & il faut bien des Années pour affermir la pratique des Vertus. La vie de l'Homme est un combat perpétuel, c'est un Champ rempli d'Ennemis & une embuscade pleine de Voleurs. Quel est l'Athlète assez vigoureux, pour échapper à tant de dangers ? Quand on est partagé des faveurs de la Fortune, les Passions déréglées s'emparent de notre Âme, l'Orgueil

gueil nous attaque de toutes ses forces ,
 la Paresse , la Goutmandise & l'Audace
 impudente se mettent de la partie. Si
 au contraire on se trouve dans l'Adver-
 sité ; la douleur & la crainte nous affie-
 gent , le cruel poison de l'Envie & de
 la colere nous tourmentent. On saisit
 avec avidité , tous les moyens qui se
 presentent , pour chasser la Pauvreté ;
 La Fraude , les Rapines le Larcin sont
 employez pour réparer la cruauté du
 Sort. O mortels vous flottez entre
 Scilla & Carybde , & vous trouvez de
 toutes parts les écueils des vices : pour
 éviter un mal vous tombez dans un au-
 tre. Que de travaux , que de dangers
 n'avez vous pas à soutenir , pour de-
 venir vertueux ? Pour acquérir cette
 Vertu , qui est la moderatrice des Ac-
 tions ? Il faut abandonner les plaisirs ,
 pour se livrer à une triste prudence , &
 mener une vie peu agreable ; pour sui-
 vre la Justice , il faut abandonner l'u-
 tile. Chacun aime la Justice chez au-
 trui & peu de Gens veulent loger chez
 eux cette Vertu. Si l'on veut être pru-
 dent , on devient Martyr des precau-
 tions , & la douce confiance est bannie
 de nos Cœurs , puisqu'on ne rencontre
 de toutes parts que fourbes & que
 detours. Celui qui est bon & doux est
 souvent offensé ; Il est plus en danger ,
 & les embusches semblent naître sous
 ses pas ; Le Monde est une Maison rem-
 plie

plie de Maux, & la Patrie des Crimes. La Probité en est exilée. On voit le Chasseur sans cesse occupé à chasser les Lievres, les Daims, & les Chevreuils. Ces Animaux sont doux & timides, mais le voit-on si souvent occupé, à chasser les Ours, & les Lions qui au contraire restent tranquilles dans leurs Forêts? Soyez doux & simple de Cœur, & de Mœurs innocentes, vous ne tarderez pas à être la proie des Loups devorants. Le Monde semble être le País natal de tous les Tyrans; Le fort écrase le foible, & le grand opprime le petit: l'Aigle porte-foudres, épouvante les Cignes timides, & l'Epervier devore les Grives & les Colombes: Le Serpent émaillé de diverses Couleurs, engloutit les misérables Grenouilles. Dans les Forêts, les Bêtes féroces font une guerre continuelle aux Bêtes fauves. Et vous Empire de Nérée, n'avez vous pas vos Monstres, qui absorbent dans leur énormes gosiers, les plus petits Poissons? Dangers de toutes parts sur Mer, sur Terre, jusques dans l'Air; l'ennemi est par tout. A quoi sert donc l'Innocence? Quel avantage a donc cette Vertu, qui nous rend doux? Puisqu'elle nous livre de si près au milieu de nos ennemis? Mais m'allez-vous dire, la Probité est protégée par les Loix & par les Princes. Plût-il aux Dieux que cela fût! Les

Loix

Loix par-tout se taisent devant les riches, & la faveur : Les Rois s'appaisent par des présents, & se laissent fléchir par les Prières de leurs Courtisans. Ils condamnent souvent la personne, qui n'a fait d'autre Crime que celui d'être pauvre, & de n'avoir pas de faveur. D'autres sortent innocents des mains de la Justice. Helas ! Un petit Moucheron reste enveloppé dans une toile d'Araignée, tandis qu'une grosse Mouche au contraire brise la toile & se retire saine & sauve. Les Loix, disoit le Sage Scythe Anacharsis, n'enveloppent que les misérables ; Mais elles fournissent de larges issues aux Gens puissants. L'autre partie de la Vertu qui s'applique à la recherche des causes de la Nature, & de la vérité presque impénétrable, est d'une difficulté & d'un travail qui ne peut être exprimé que par ceux qui la connoissent. Il faut dès la plus tendre jeunesse, être soumis à la ferule d'un Pedant de Precepteur, essuyer des Chatiments de toutes especes, reciter les larmes aux yeux d'ennuyeuses Leçons, être renfermé dans une École, comme dans le plus obscur Cachot : Nulle liberté d'aller où l'on veut, que sous le bon plaisir d'un Pedagogue tyran. Il faut même se gêner sur les nécessités les plus naturelles & se passer enfin de manger & de jouer, privation difficile à décrire.

K

pour

pour de jeunes Ecoliers. On arrive à l'Age de Puberté, nouvelles études, il faut se rendre à Naples, s'exposer sur le Golphe Adriatique, & courir les Mers de Toscane. Un autre va à Perouse ou à * Rome. Quelle incommodité n'a-t-on pas à souffrir, éloigné de sa patrie? Il faut presque renoncer à la Nourriture, au Sommeil, & à Venus pour se livrer entier à la Lecture, & à l'Etude; sans quoi l'on ne peut parvenir à être vraiment sçavant; beaucoup en ayant le nom, mais très peu l'étant en effet. Il faut que ceux qui visent, au comble de la Doctrine, renoncent aux plaisirs, & abandonnent la séduisante Volupté, elles détournent l'Esprit du pénible chemin qu'il faut parcourir pour arriver au Sanctuaire de la blonde Minerve, & il faut sacrifier de longs & assidus Travaux pour acquérir de la réputation, & se faire un nom dans le Monde. A force d'études l'Estomac se debilite, & ne fait plus sa coction ordinaire; La vûë s'affoiblit, la Pâleur, la Maigreur & la Vieillesse mettent fin à tous nos maux. Qu'y a-t-il d'étonnant en cela? Il n'est pas de la Nature des Hommes de connoître la vérité, c'est le propre des Dieux. C'est comme une Chauve-Souris qui a la vûë trop foible pour soutenir les Rayons du Soleil: Ainsi l'esprit humain est forcé de re-
tom-

* Il faut se souvenir que l'auteur étoit Italien,

tomber , toutes les fois qu'il veut s'élever trop haut , & pénétrer jusqu'aux Cieux d'un vól temeraire ; & les Mortels n'entreprennent pas impunément ce qui n'est possible qu'aux Dieux. Ils extravaguent d'autant plus , qu'ils en sont plus entêtez : N'ayant par eux mêmes aucune connoissance que les secours & les lumières qu'ils reçoivent d'en-haut. O Heureuses Intelligences ! Quel est celui des Mortels qui connoît le Monde ? Qui peut avoir une juste idée de son immensité ? Qui peut avoir la moindre notion de sa Formation ? Quelle est l'Imagination qui peut concevoir la grandeur du Maître de ce Monde ? Des Especes qu'il a animées , & des innombrables Causes cachées de tous les Estres ? Les Semences dont ils procedent & leurs qualitez occultes ? O Supremes Intelligences ! Ces connoissances sont les Attributs de la félicité de vôtre Vie , & sont vos Eternels Plaisirs ! Exempts du soin de prendre des nourritures , de vous livrer au sommeil ; affranchis de Maladies , de Travaux , de Soucis , de Crainte & d'Esperance ; Vôtre essence impassible n'est éternellement occupée , que de la Vérité. C'est à vous seuls , que convient la Sagesse : Les Mortels incapables , de l'acquérir en entier doivent se contenter d'être prudents à se conduire , d'éviter ce qui les incommode le plus.

plus , de rechercher ce qui leur est utile , afin de passer doucement cette Vie d'exil. Que peut faire de mieux l'Homme , que ce qui lui est enseigné par la Prudence ? C'est elle qu'on doit consulter pour la conduite de la Vie , elle seule nous peut préserver des Epines au milieu desquelles nous marchons. En effet , ne doit-on pas regarder comme insensé celui qui au mépris des choses utiles & qui lui sont propres , recherche avec empressement les choses vaines & qui lui sont étrangères ? Mal instruit de ses propres forces , il entreprend ce qui est au dessus d'elles , il s'élève trop haut & se trouve forcé de tomber avec autant de précipitation qu'Icare , qui fut englouti dans la Mer. C'est l'image de la Grenouille orgueilleuse imitatrice du Bœuf : C'est un Phaëton qui d'une main mortelle s'empare des Reins des Chevaux Celestes , qui est précipité dans le Pô , & quite le Char lumineux avec la vie. Le Prudent se renferme dans les bornes de la Nature , sa hardiesse est mesurée ; & s'il se livre à une heureuse audace , il ne le fait qu'avec les secours de la Divinité. Mortels , n'allez donc pas entreprendre des choses au dessus de vos forces , & Jaloux des Droits des Dieux n'empietez pas sur leurs Facultez. Les hautes entreprises sont ordinairement suivies , de chutes précipitées , & de railleries. C'est un Bœuf

Bœuf qui voudroit voler du haut d'un Rocher, ou un Ane joüier de la Gui-tare. Quand un Homme rassembleroit tous les Talents, & toute la Doctrine, qu'il seroit en état décrire sur tous les sujets, qu'en resultera-t il d'avantageux pour lui? Qu'elle recompense est attachée à de si grands Travaux? La Louange, la gloire, & la Reputation, m'allez vous dire, ou l'Immortalité de la Renommée. Je vois qu'il faut que je vous explique ce que c'est que la Louange, l'Honneur, & la Reputation. Ces choses paroissent bien differents de ce qu'elles sont en effet, leur apparence fascine les Yeux par un Ombre & par un Voile épais. C'est par leur faux extérieur que seduits, nous prenons les Maux pour les Biens, & la Honte pour la Louange. Voila la source de la Folie. C'est un Cuivre argenté, ou un Fer doré: Ce sont des Châtaignes pourries enfermées d'une Ecorce trompeuse, & des Loups revêtus de la peau des Agneaux: Ce sont des Murailles couvertes de Tapisseries dont les fentes anti-ques sont cachées. La partie de l'Esprit qui examine les choses par leur intérieur, & qui les examine jusques dans ce qu'elles ont de plus caché, est préférable: C'est d'elle qu'on doit se servir, c'est avec elle qu'on juge sainement, & qu'on fait des Découvertes merveilleuses. Je demande à ceux qui

pensent de cette façon, à quoi sert la Reputation, la Gloire & la Louange à ceux qui sont endormis ou privez de la Vie ? Non, ces Vanitez ne leur font pas plus d'impression, que les Sons harmonieux d'une Guittare n'en font à un Sourd, & les spectacles les plus pompeux à un Aveugle. On peut me répondre qu'ils en jouissent, quand ils sont éveillés & vivants. Mais Helas ! La Reputation éclatante, ne s'acquiert qu'en bravant les plus grands dangers, & il faut pour l'acquérir répandre très souvent tout son Sang. L'Ambition est l'Eperon qui pousse la plus grande partie des Hommes aux actions d'éclat : C'est elle enfin qui les élève à la Forteresse de la Vertu. C'est l'Aiguillon, qui reveille les Paresseux & les Lâches & leur fait prendre les Armes : si les forces leur manquent, ils s'efforcent du moins à s'immortaliser par leur Genie. Cette Ambition est cependant un Vice dont personne ne veut être taxé : Il porte avec lui une idée de légèreté d'inconstance & même le caractère de quelque chose de honteux. C'est ainsi qu'autrefois les plus grands Romains ayant mis bas toute honte prioient les Plebéïens, dont ils achetoient les Suffrages. Ils captivoient les Esprits des plus vils Artisans par les démarches les plus serviles & les soumissions les plus honteuses, pour avoir le maniement

nient des Affaires Publiques, au mépris de leurs Affaires particulières, dans la vuë ambitieuse de paroître escortez d'une foule de Clients dans une place Publique, aussi gonflez d'Orgueil qu'un Soufflet l'est de Vent. C'est pour elle même, qu'on doit rechercher la Vertu, & non pour l'Honneur qui en est inséparable. Il n'appartient qu'au Peuple imbecile de n'être par touché par la Vertu seule : Il s'en moque au contraire, quand la Fortune & les Richesses ne font pas de la partie. C'est de cet assemblage que resultent l'Honneur & la Louange Publique dont on fait tant de cas. La Vertu isolée est par tout languissante. Le Jaspe est cependant toujours précieux, quoi qu'enterré dans la bouë. L'honnête Homme, content par lui même, de posséder la Vertu, méprise & a même de la haine pour les Louanges publiques. Il n'est point avide de cette fumée & ne se repaît pas de ce Vent imposteur. Un beau Visage n'a que faire d'Ornements; l'Or qui est beau par lui même se montre nud : Mais celui qui n'a pas ces qualitez réunies dans sa personne même, ne peut éclatter que par quelque industrie. Il est obligé de se revêtir d'un personnage comme un Comedien. Prenez-y garde, toute la vie n'est qu'une belle Fable, & le monde sujet à revolutions, n'est qu'un tissu de Scènes diffé-

rentes : Chaque Homme y jouë un différent personnage & l'on en impose au Peuple hébété par des fausses ressemblances. C'est ainsi que dans tous les Siècles les Hommes ont apprêté à rire aux Dieux. L'Honneur, la Réputation, la Gloire, & la Louange ne font que de beaux Songes qui ne conduisent à rien, sur-tout quand ils sont acquis par le Hazard, & non par la Vertu. Je suppose même qu'on s'en soit rendu digne, à quoi peuvent-ils être bons, pour nos Corps & nos Ames ? Ils ne font que nous enorgueillir & nous causer des inquiétudes. Celui qui en est ambitieux, doit faire auprès de certaines Gens des soumissions & mêmes des bassesses. Il faut solliciter, prier, faire enfin des présents : Cet Homme outre cela puise chez les uns la Grandeur en gros, pour la distribuer en détail aux autres. Une telle Vie est tellement misérable & pleine de troubles, qu'elle est toujours soumise à l'Envie, & souvent au Danger. Celui au contraire qui pratique la Vertu par la seule satisfaction d'être Vertueux, est tranquille, heureux, & abandonne sagement aux Dieux tout autre soin. Celui-là est assez honoré qui se sent digne des Honneurs : Ceux que l'on attribue à celui qui ne les mérite pas sont pour lui un fardeau. C'est une Raillerie, comme celle qui retombe sur un Bouffon qui dans un
spec-

spectacle représente le Roi. Parlons maintenant des maux qui assiegent le Genre-Humain : l'Homme est à peine sorti d'un lieu foetide, je veux dire le Sein de sa Mere, qu'encore souillé de Sang & d'ordure il gemit, & naît sous les auspices des Larmes. la Nature semble lui designer par-là, combien la Vie est mauvaise, & lui montrer de combien de Dangers il va devenir la proie. C'est ainsi qu'un Marchand, qui se prépare à faire par Mer un long Voïage, est d'avance épouvanté. Il tire du fond de son cœur des gémissements plaintifs, il craint par prevoyance les Ecueils, les Detroits, les Vents, le Naufrage, la Rencontre des Pirates : En un mot, tous les Dangers de la terrible Mer. A peine l'Enfant est il né, qu'il est comme enchaîné ; on emmaillotte ses Membres délicats dans des Bandes qui sont les fâcheux Présages de la dure Servitude à laquelle il va être livré : Car en effet, quel est celui qui est véritablement libre ? Tous les Hommes sont sujets aux Loix, quelques fois aux Rois, aux Vices, & aux Jugements des Hommes : Les uns s'asservissent de bon gré n'entreprenant rien que dans l'espoir de la Récompense ; les autres sont Esclaves par le contraire, je veux dire par force. Tout Animal marche & va où il lui plaît immédiatement après sa naissance : Il

est pas de même de l'Homme ; il est longtems sans pouvoir se servir de ses Pieds , de sa Bouche , de son Esprit. C'est enfin une Statuë qui rend des Sons ; il remplit l'Air de ses Cris ; il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la Naissance , & semble leur reprocher la fatalité du présent qu'ils lui ont fait : Quand il peut se soutenir sur ses Jambes & qu'il commence à s'exprimer , il débute par devenir Esclave ; il se trouve assujetti aux Ordres , aux Ménaces & au Châtiment d'un Maître : Il est exposé aux mauvais traitemens d'un Père , d'une Mere & quelquefois d'un Frère. Que sera ce s'il a affaire à un Beau-Père , ou à une Belle-Mere ? Il entre dans la jeunesse , ses forces augmentent , alors il méprise les Conseils , il se soustrait à la Domination paternelle , il neglige & ne fait pas de cas des avis salutaires. Il commence à devenir furieux de Colère , & de Luxure ? Il se livre à tout avec une téméraire imprudence : Il s'adonne au plus mauvais penchant , au mépris des Avertissemens charitables qu'on lui donne ; content pourvu qu'il satisfasse aveuglement sa Passion déréglée : il dispute , il conteste , contre les Droits des Hommes. Esclave des Préjugés de son cerveau , il veut se soustraire au Joug des Loix. En un mot la plus grande partie des jeunes Gens

Gens semblent être agitez des Furies. Un très-petit nombre arrêté par la Crainte, - la Pudeur, ou la Prudence passent leur Jeunesse sans tâche. Un âge plus grave, meilleur, & plus prudent, succede à cette fougue. Il est accompagné de Soucis & de Travaux. A peine est-on Homme qu'on s'efforce de faire sa Fortune de mille façons, & qu'on se donne mille Tortures pour y parvenir. Par conséquent on n'est jamais débarassé d'Affaires, tant à la Ville qu'à la Campagne, & dans les Pais Etrangers: Ces soins redoublent si l'on est chargé d'une Femme, d'Enfants, & de Domestiques. On est accablé seul de tous les Soucis des autres. A peine a-t-on le tems de manger avec agrément & l'on passe peu de nuits tranquiles. L'Ambition vous sollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques, tandis qu'on se livre follement à de vains Honneurs, on souffre mille maux de la part de la Haine, & de l'Envie qu'on porte à votre avancement. Les Cheveux blanchissent, & l'on parvient enfin à une Vieillesse ridée, on se trouve à la fois affailli des incommoditez du Corps, & de celle de l'Esprit, les Forces se détruisent, le Visage devient difforme, le Coloris se perd, les Sensations se débilitent. On entend & l'on voit à peine: Les Viandes semblent perdre leur Gôût, plusieurs Ma-

ladies vous attaquent. A peine peut-on manger avec une bouche demeublée. Vos jambes aidées d'un Bâton refusent de vous porter. L'Esprit baisse, on tombe en Enfance & l'on est accablé sous le poids des années. Il est outre cela des maux communs à tous les Ages; Le froid aigu vous pénètre, les Neiges des Hyvers vous glacent, le tempétueux Vent du Nord vient de vous incommoder. Pendant ce tems d'horribles gouttes d'eau congelée pendent aux Toits des Maisons & les Rivières sont immobiles & glacées. L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ses Chaleurs, dans le tems de la Canicule, les Campagnes & les Moissons languissent, & la Terre arride & deséchée semble par ses fentes, comme par autant de bouches, demander la Pluye. Les Herbes mourantes n'ont plus d'humidité, les Viviers & les Marais se dessèchent, l'Air est embrasé de Feux Celestes. La Soif, la Famine & la Disette de toutes les choses nécessaires vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la Vie est sujette? Que de Fièvres, de Langueurs, de Douleurs, de la Tête aux pieds, le Corps humain est affligé dedans & dehors! La Nature semble avoir repandu le Venin dans tous nos Membres avec le Sang. La Tête, les Mains, les Pieds, le Côté, l'Estomach, les Oreil-

les

les, les Yeux, le Gofier, les Reins, rien n'en est exempt. J'aurois plutôt compté les Cignes du Tortueux Meandre. L'Esprit aussi se déplace de son affiette naturelle par des Breuvages des enchantements ou une Maladie dange-reuse. On paroît comme insensé, comme possédé d'un mauvais Genie, ou comme dans une Yvresse furieuse. Nous voyons par experience que l'Avarice, l'Ambition, la Douleur, la Colére & la Volupté nous ôtent l'usage des Sens, comme le Vin, & couvrent l'Esprit de tenebres. Il faut enfin avoïer que la plus grande partie des Hommes paroît enivrée de ses folles Passions. Il en est peu, qui ne chancellent, qui voient sainement les Objets, tels qu'ils sont, & qui soient gouvernez par la Raison. C'étoit avec Justice que quelqu'un disoit, que tous les Hommes étoient une troupe d'Insensés; Car quel est celui qui n'a pas besoin d'une Dose d'Elle-bore blanc? Helas! tout celui que produit l'Isle d'Anticire ni suffiroit pas. A peine la Grece parmi tant de milliers d'Hommes a-t-elle pû rassembler sept personnes qui méritassent d'être appel-lez Sages. Assurément la Folie est la mere & la nourrice du genre humain: Sans elle toutes les choses mortelles periroient: Les Hommes ne feroient aucunes demarches. C'est par le In-fluence de la Folie, qu'on se fait la

Guerre , sans elle les Combats , les Armes , les Boucliers , & tant d'Enseignes & d'Etendarts distinguez par différentes Figures , deviendroient inutiles. C'est elle qui a fourni l'invention des Jeux , des Danses & des Chœurs de Musique ; tant de Delices , de Spectacles & d'Ornemens lui doivent leur invention ainsi que les Bibliothèques les plus nombreuses de Livres , dont elle semble avoir dicté le Stile & partagé la distribution. Quels intarissables Torrents de Bagatelles n'a-t-elle pas formez ? Presque toutes les Actions des Hommes en un mot , viennent de cette source. L'Homme le plus éloquent enfin , ne pourroit rapporter toutes les miseres , les inconveniens & des événements sinistres , auxquels les malheureux Mortels sont exposez. Celui-ci par son Avidité pour les Richesses se noie , dans les Eaux , & devient la pâture des Poissons : Cet autre tombe , se tue , ou languit après s'être brisé les Membres : Un autre est enterré dans des Gouffres remplis de Neige , de Gresse ou de Pluie : L'autre se trouve frappé d'un coup de Foudre inopiné : Cet autre est écrasé sous les décombres d'un Bâtimement : Un autre perit dans une Incendie : Cet autre est empoisonné d'une Herbe venimeuse , ou d'un Champignon : D'autres s'étranglent en mangeant. Combien n'ont pas péri par la

Mor-

Morsure de quelques Bêtes, ou par des Coups de Pieds de Chevaux ou de Cornes de Taureaux furieux ? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne sont arrivez aux Hommes, le plus souvent, que par leurs fautes ? Mais Helas ! Il n'est pas de Bête si Farouche, qu'on doive tant apprehender que l'Homme. Que de Voleurs, de Brigands, de Sacrileges, de Delateurs, de faux Témoins, d'Adulteres & de Bourreaux, qui troublent la tranquillité de la Vie, comme une Lionne effraie de jeunes Taureaux ! L'un offense avec la Langue, l'autre avec le Fer, & la plupart avec la Fraude & la Tronperie. Celui-ci pille ouvertement, cet autre en cachette. Combien en trouve-t-on, qui sous le beau nom de l'Amitié, sous le pretexte respectable de la Religion, en imposent à plusieurs qu'ils ont trouvé remplis d'une trop facile Credulité, & de trop de Bonne-Foy ? Race detestable ! Presque tous se réjouissent des Maux d'autrui : Il n'est point de confiance entre les Freres ; entre les Amis, ni même entre le Pere & le Fils : Et l'on trouve sur la Terre toutes les horreurs du Tartare ; le Cerbere, les Furies, le Cahos & le Stix ; en un mot tous les Crimes qui peuplent le sombre Roiaume de Pluton. Le seul tems que les Hommes emploient au Sommeil est celui de la Paix.

C'est

C'est le Temps le plus doux qu'on passe dans la Vie, pourvu qu'on ne soit pas encore inquieté par des Songes affreux. Il délivre des soins, & des soucis & embrasse de ses ailes tranquilles les malheureux Mortels. Il semble cependant que la Nature ait envié aux Hommes, ce court intervalle de Repos: Ces Plaisirs pacifiques sont interrompus par les picques de différents Insectes. Elle sembloit apprehender que les Maux ne nous manquassent, jour & nuit. La Mort est donc mille fois préférable au Sommeil qui en est l'image: Car quiconque a passé le Detroit de la Vie après une Navigation périlleuse, doit regarder la Mort comme un Port assuré: Il est à l'Ancre, il se rit des Vents & des Tempêtes: Il adore les Dieux Marins, & la Tête couronnée il offre des presents à Melicerte, Femme d'Athamas & celebre divers jeux sur un Rivage seur. La Mort met fin à toutes les peines, elle rompt les Chaines & finit l'Esclavage, elle dissipe la Crainte & les Dangers. On se trouve dans le même état où l'on étoit avant de naître. Dans l'une & l'autre situation on ne souffre ni Douleur ni Pauvreté. Peut-on avoir à se plaindre des Moments dans lesquels on n'a pas vécu, & dans ceux où l'on ne doit pas vivre? Peut-on se plaindre d'un Sommeil qui nous plonge dans une insensibilité pareille

reille à celle d'un bois inanimé ou d'un Cadavre sans chaleur & sans Vie? La Mort n'est autre chose qu'un sommeil éternel & le sommeil représente une courte Mort. Mais on va m'alléguer que les Ames sont Immortelles, & me démontrer que les Morts jouissent d'une nouvelle Vie, après avoir été dépouillez de leurs Corps; comme un Limacon qu'on a tiré de sa Coquille. Qu'en cet état elles se rendent avec précipitation dans les Royaumes sombres de Pluton & dans le Noir Tartare. On feint qu'il est un Bois de Myrthe qui est le séjour des Amants, & où leurs desirs sont comblez: Qu'on trouve en d'autres Lieux des Monstres, qui exhalent de leurs Goziers du Poison plus subtil que celui des Vipères; où les Enfants rendent des gémissements affreux. Un autre où les cruelles Eumenides punissent les Coupables avec des Fouëts ensanglantez, & de lugubres Flambeaux, & qu'il est enfin, des Campagnes décorées d'une Verdure Eternelle, où les Bienheureux font leur demeure; & mille autres choses qu'on nous dit des Manes, & des Ombrés. Que ceux qui pendant leur Vie ont été Justes sont élevez au Ciel, & placez au rang des Astres, que ceux au contraires qui semblables aux Animaux, n'ont satisfait qu'à la Brutalité & abandonné le Culte des Dieux, par un

juste



juste jugement sont revetus du Corps des Bêtes. Qu'ils expient pendant quelque tems leurs Crimes en cet état & ne faisant que changer de Prison qu'ils sont ensuite enlevez dans les Espaces de l'Æther. Si ces choses sont vraies, il faut craindre jusqu'à la Mort même, & il faut passer sa vie sans se livrer aux Vices, puisque les justes seront recompensez, & les injustes punis, il est plus seur d'être juste de quelque maniere qu'on examine les choses; soit qu'après la Mort nous soyons capables de sentiments, soit que nous soyons inanimes & détruits comme les Neiges de l'hyver qui fondent au Soleil du Printems; ou comme les Nuées qui sont dissipées par les Vents. Il ne m'appartient pas de décider l'alternative. Consultons la sagesse à cet égard: C'est elle qui s'applique à de pareilles recherches: Elle est toujours occupée des causes occultes & de la perquisition de la Verité. Vous pourrez, par son moïen, connoître la nature des Etres animez. Pour moi, je me contente de vous dire que la Mort n'est pas à craindre, sur tout pour ceux qui ont vécu avec un Cœur pur, parce qu'ils jouiront d'une Paix durable & trouveront des Recompenses, qui feront leur éternelle Felicité. C'est pourquoi il faut donner tous ses soins à acquérir de saintes Mœurs,

Mœurs , & faire les derniers efforts pour bannir de son Cœur tous les Vices : A ces conditions, la Mort cesse d'effraier. C'est en pareil état, qu'on rend volontiers à la Nature le Dépôt qu'elle nous avoit confié & l'on meurt avec confiance & avec joye. Faites vous à vous même ce raisonnement : Quel tort peut me faire la Mort ? Assurément aucun : Que peut - elle m'ôter ? Les richesses ? Je n'en aurai plus besoin. Ne serai-je pas beaucoup plus Riche, quand je n'aurai plus besoin d'aucunes choses ? L'on ne doit pas regarder comme plus Riche celui qui possède d'avantage : Mais bien plutôt celui qui a le moins de Besoins. Je vais mepriser l'Or, l'Argent, les Perles, les Palais, les Heritages, les Habits & toutes les autres choses de cette Nature. Rien de tout cela ne me conviendra plus : La Volupté cessera d'avoir de l'empire sur mes Sens ; les Animaux ressentent-ils la privation de n'avoir pas des Vins délicieux, & des Gâteaux de Miel & de Saffran ? Et perd-on quelque chose en ne possédant pas ce qu'on ne desire point ? Mais, dira-t-on, être obligé d'abandonner ses Enfants, & ses Amis ? Qu'y a-t-il de si fâcheux ? Ne seroit-il pas bien plus mortifiant de leur survivre ? & d'avoir de leur perte un chagrin éternel, pareil à celui que ressentit Nestor après la Mort

Mort de son Fils ? Ou à celui d'Évandre à la perte du sien , quand Rutulus le tua dans l'Armée des Troyens ? Ce Prince en eut un regret qui ne finit qu'avec sa Vie. Ne peut-on pas d'ailleurs se consoler, en se disant à soi-même ? Je quitte les personnes qui me sont les plus chères ; Je ne fais que les précéder, & elles me suivront peu de tems après : Je leur ferai reünir quand Dieu l'aura jugé à propos : Elles marcheront sur mes traces, si les Manes existent, & que l'Ame soit immortelle, comme les Preceptes du Christ & ceux de plusieurs Sages l'enseignent. Quelque chose qu'il en soit enfin, jamais la Mort ne peut me paroître dure pour m'ôter les Richesses & les Plailins. Qui peut ignorer que ces choses ne nous ont été que prêtées. La Nature n'en a accordé que l'Usufruit aux misérables Mortels : Rien de ces Dons ne nous appartenant, doit-on, en mourant, regretter ce qui ne nous appartient pas ? Quand on ne perd rien du sien, & qu'on n'abandonne que des choses étrangères, pourquoi se plaindre de rendre à la Nature, ce qui lui appartient ? Pour peu qu'on veuille se rendre Justice, on consent aisément à s'en aller nud de ce Monde, pour peu qu'on se souvienne qu'on y est venu en pareil état. Le Monde doit être regardé comme un lieu d'Hospice, dans lequel vient loger
une

une Troupe innombrable d'Etres animez , qui pendant un tems limité jouissent des nourritures que le Maître de cet Hospice leur fournit gratis & libéralement. Il me semble l'entendre parler & leur dire ; Prenez , ce n'est pas à vos mérites que vous devez ces largesses , mais à ma magnificence : Je vous fournirai de ces mets exquis jusqu'à ce qu'il me plaise de vous renvoyer ; en attendant assoïez vous à ce Banquet ; mangez & soïez contents, Mais quand la dernière heure sera venue & que je vous commanderai de vous retirer , obeïssiez de bon gré , & cédez la place de bonne grace à de nouveaux conviez , afin qu'ils puissent jouir à leur tour des Bienfaits de ma munificence. Quel est celui qui refusera , en pareil cas de se retirer de la Maison d'autrui , à moins qu'il ne fut ingrat , injuste ou insensé ? Osera-t-il rester malgré le consentement du Maître de la Maison , qui seroit en droit de lui dire ; allez , mechant , retirez-vous, ou de le faire chasser par force ? Pourquoi donc vouloir jouir de la Vie malgré l'Arbitre de l'Urne fatale ? Pourquoi suivre en cela le mauvais exemple de la plupart des Hommes ? Il faut avec grandeur d'Ame quitter ce monde , rien ne console d'avantage que de se rappeler de combien de Crimes il est rempli , de combien de Fraudes , de Tromperies , d'Inces-
tes,

tes, Rapines; qu'on n'y trouve ni Bonne-Foi, ni Piété, ni Justice, ni Paix, ni Repos : Où abondent tous les Forfaits, où le Frere veut tromper son propre Frere, où le Fils attend la Mort de son Pere avec une impatience impie, la Femme celle de son Mary, le Mary celle de son Epouse ; où il n'est presque personne, qui ne vole quand il croit le faire avec impunité, & qui ne soit au moins trompeur. Ne pourroit-on pas regarder le Monde comme une Carverne de Brigands ? Les Rois & les Pontifes, sous un nom honnête, ne depouillent-ils par les Peuples ? Ne pillent-ils pas comme à l'envi leurs Citoyens, déchirant les entrailles de la Patrie, qui, comme une Mere, leur a donné la naissance ? Ne voit-on pas dans ce même Monde des Gens qui se font un honneur infame de deshonnorer les Jeunes Filles ? Tout est rempli de Passions déreglées qui tous les jours font de nouveaux progrès. On enterre en cachete des jeunes Gens assassinez. Rougit-on d'être Adultere ? Ceux qui sont initiez dans les saints Mystères, & les Moines rusez, à qui il convient d'être chastes, & de prêcher d'exemple, font publiquement jour & nuit un infame Commerce avec des Filles de mauvaise Vie, des matrones & des Vierges, & en cachete avec des Enfants. Il en est encore qui poussent le Crime jusqu'à l'Inceste & à la Bestialité. Ils font enfin des
Champs

Champs, des Bois & de la Ville un horrible lieu de Debauches. Que de Hazards ! Que de Dangers vous menacent, malheureux mortels ! Que de Travaux ! des Bataillons de Superstitions vous imposent sur tout un joug onereux ; peut on le reciter sans rougir ? Quand les Peuples, les Villes, les États sont soumis & livrez à des ignorants, insensés, stupides, qui osent se mêler de prêcher la Doctrine, n'ayant d'autre Etude que celle des Jeux de Hazard, d'autre soin que d'entretenir un grand nombre de Chevaux, des Meutes de Chiens, des Oiseaux de Proye, & de passer leur Vie faineante dans les Jeux & dans les Plaisirs. Voilà d'où procède cette Lepre incurable d'Erreurs, cet amas de Folies, & tant de sortes de Crimes. Repassez toutes ces choses dans votre Mémoire, vous quitterez sans regret un pareil Monde. De semblables Réflexions feroient presque louer la Résolution de ceux qui se sont donné une Mort volontaire, pour sortir de cet Antre de Crimes, & de cette étable de Bêtes. Ils ont hâté les destins trop lents à leur gré : Ils étoient ennuyez de repaître ce Corps moribond & d'être asservis aux besoins d'une Chair malheureuse. Si les Loix de Platon, la Religion, Dieu même ne le deffendoient pas, je vous exhorterois à vous donner la Mort & d'abandonner ce monde

monde scelerat. On ne souhaite pas le Vin pour le Vin même ; mais en tant qu'il renferme une bonne qualité. La Vie considérée simplement comme Vie, n'est rien, si elle n'est pas bonne, que si elle est misérable elle merite d'être méprisée comme du Vin gâté, un être par soi-même, ne mérite pas d'être aimé ni d'être hay. La plus petite chose possède l'être, puisqu'elle existe : Le Vermisseau, la Mouche, la Pierre &c. possèdent la qualité d'Etre, & n'en sont pas pour cela plus recommandables ; rien de toutes les choses du monde ne peut être desirable si on lui ôté la qualité de Bon. Si donc un tel être n'est pas bon, je ne vois pas qu'on doive l'aimer ni le desirer : C'est pourquoi celui qui craint la Mort me paroît insensé, puisqu'il prefere de souffrir beaucoup de maux tant du Corps que de l'Esprit, plutôt que de subir la Mort & de jouir d'une Paix perpetuelle : Car qu'est-il de plus flatteur que de ne plus craindre de douleurs & de parcourir tout le monde avec les Dieux ? De jouir d'une speculation innarrable, de marcher sur les ailes des Vents, d'être débarassé du poids des Vices qui nous entraînent vers la Terre ? Calliope se leva après avoir parlé de la sorte, me mit la Couronne d'Apolon sur la Tête, malgré mes refus, disparut dans l'immensité du Vuide & regagna les Cieux.

ABRE-

LE
ZODIAQUE
DE LA VIE,
OU

Préceptes pour diriger la Conduite
& les Mœurs des Hommes.

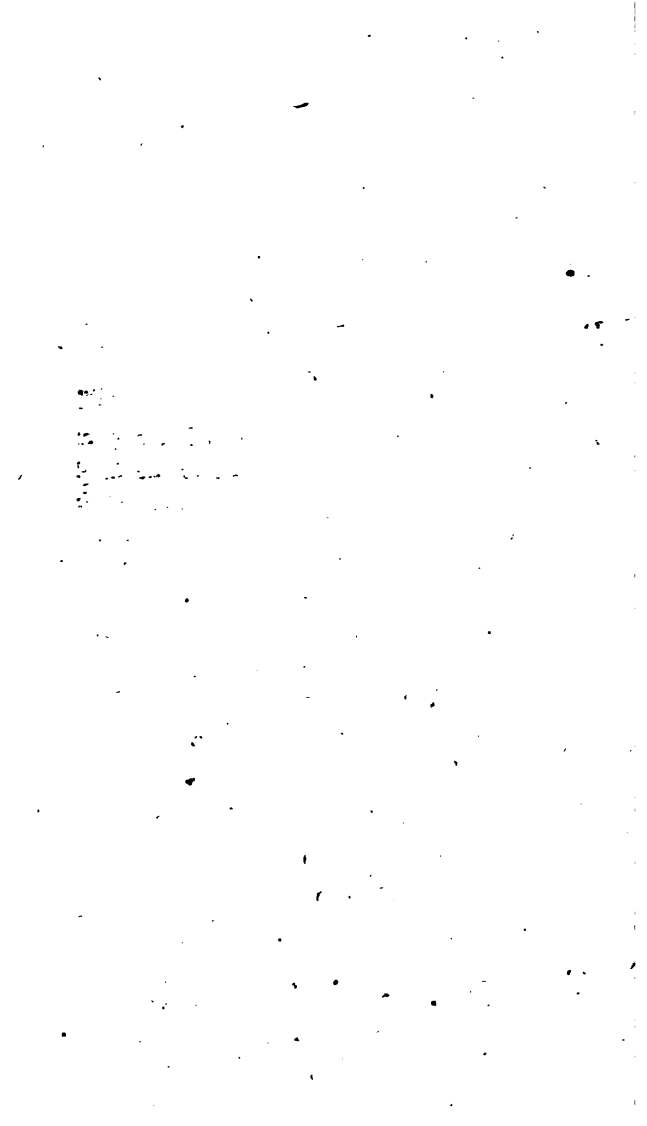
*Traduit du Poëme Latin de MARCEL
PALINGENE, célèbre Poëte de la
Stellada.*

Par M^r. DE LA MONNERIE.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN SWART,

M. DCC. XXXII.



ABRÉGÉ

DU

SEPTIEME LIVRE.

Dans ce Chant l'Unité de Dieu, Premier Principe de toutes choses, est prouvée; on y montre evidemment qu'il est souverainement Parfait, Simple, Existant, très-Sage, qu'il est le Souverain Bien, qu'il est Eternel, Infini, & Incorporel. Le Poëte traite en passant de la Pesanteur & de la Legereté. Il y établit qu'au défaut des Sens, qui sont trompeurs, on doit se conduire par une saine Raison, qui est la Regle infailible de la Vérité. Il développe le Siftème des Habitans Raisonnables de l'Æther, qu'il regarde comme des Creatures beaucoup plus Nobles que les Hommes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut definir la nature de l'Ame: Il attribue la cause du mouvement à la Volonté & à la Chaleur: Il donne ensuite son sentiment

L

sur

sur la Douleur, & la Lassitude; sur les Passions de l'Âme, & les Sens du Corps. Il croit que c'est l'Âme seule qui agit par les Organes Corporels; que par conséquent, ce ne sont pas les Yeux qui voyent, ni les Oreilles qui entendent & ainsi des autres Sens; ce qu'il prouve clairement par des Arguments tirez des plus pures Sources de la Philosophie. Il montre enfin évidemment l'Immortalité de l'Âme, la nécessité & l'utilité de ce Dogme qu'il infinüe & qu'il inculque, en se faisant à lui même des Objections qu'il refute.

L A B A L A N C E.

MUse, c'est à présent qu'il faut s'armer d'une Sainte temerité; préparez-vous à des sons harmonieux & livrez-vous à de pompeux Accents; empruntez des Aîles nouvelles pour vous élever au sublime, & méprisez désormais tous sujets bas & rampants. C'est dans l'élevation que vous acquerez la Gloire & que vous trouverez un Honneur immortel. Allez, partez, volez, & d'une Aîle rapide élevez-vous jusques aux Dieux : Parcourez le lumineux espace de l'Æther. C'est là que
regne

regne un Printems sans interruption & une Paix éternelle ; où un Globe immense des feux les plus purs n'est jamais éclipsé : Où le Jour , Pere de la Vieu n'est pas interrompu par d'affreuses ténèbres. L'Orageux vent du Midy & les Aquilons insensé y font place aux caressantes haleines des Zephirs qui font fructifier des Pacages heureux d'Ambrosie. C'est ce Celeste Espace, Muse, que vous avez à parcourir : C'est là qu'avec une liberté sainte, vous pourrez vous transporter du Centre au Centre ; de la Fin au Commencement ; & redescendre du Principe aux conséquences. Elevez-vous par dessus les Aîres, comme on a coûtume de chercher les lieux les plus exhaussés, pour être mieux à la découverte. Penetrez jusqu'au Parvis Sacré du Palais de Jupiter : Là, comme d'une Citadelle élevée, vous verrez l'Univers éclairé d'une Lumière inextinguible. Il n'est qu'un seul Premier Principe, Immense, Admirable, Grand, d'où, comme d'une Source éternelle & intarissable, coulent tous les êtres divers. Ce seroit revolter l'Imagination que d'en admettre plusieurs : Car s'il y avoit une multiplicité de Premiers Principes, ou ils ne pourroient différer en rien, & par conséquent ils ne seroient qu'un, ou bien au contraire il y auroit entr'eux une grande disproportion. Il faudroit

donc de nécessité que parmi eux il s'en rencontrât un plus Grand, Meilleur & plus Excellent, qui seroit la source des Principes Inferieurs. Ce seroit de sa volonté immuable que les autres Principes recevraient leur Motion; car si plusieurs Principes étoient égaux en Puissance; si ils donnoient avec des forces égales un Mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même Esprit & la même Volonté; il se feroit entr'eux de cruels Combats; La Discorde interromproit, par conséquent, le mouvement harmonique: Comme si, par Exemple, plusieurs Vents pouffoient un Vaisseau à l'envi les uns des autres, il seroit arrêté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Agité par ces souffles différents, incertain auquel il obéiroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, sans pouvoir faire route. Si, au contraire, on admet que ces Principes aient la même Volonté, ils doivent cesser d'être plusieurs, & ne sont plus qu'un; car si un Principe ne suffit pas & qu'il ait besoin du secours des autres; & s'ils ne peuvent accorder le Mouvement que quand ils sont unis, il faut par conséquent que chacun d'eux en particulier soit imparfait: Ils cesseront donc de devoir être regardez comme Premiers Principes; car il faut que le Parfait soit devant & précède l'Imparfait,

fait, le Simple doit l'emporter sur le Composé; & l'Unité sur la Pluralité, le Simple sur le Mixte; ce qu'aucune personne sensée ne peut nier. Il est besoin de prouver cela par la Raison. La Cause précède l'Effet, l'Autheur est devant l'Ouvrage, le Parfait contient toutes ses Parties, il ne lui manque rien: Il est par conséquent le plus Fort, & le plus Robuste: Donc, il agit, il meut, & commande, d'où l'on infere qu'il est Cause & Autheur. L'Imparfait, au contraire, est foible, par ce qu'il n'a pas toutes ses Parties, & qu'il lui manque quelque chose. C'est pourquoy il est soumis & reçoit le Mouvement & l'Ordre du Parfait; il obéit & ne commande pas: Par conséquent on doit le regarder comme un Effet ou comme un Ouvrage, & il doit être moins estimé que le Parfait. Que si le Premier Principe, qui a tout créé, étoit imparfait, il seroit lui même misérable, & rien de parfait n'en auroit pu jusqu'ici résulter: il seroit semblable à l'Art, qui n'étant pas parfait ne peut donner à aucun Ouvrage le degré de Perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs Principes des choses; mais seulement un, parce qu'il n'y a de Parfait que l'Unité, d'où procède l'Ordre éternel de tous les Estres, de même que les Nombres les plus innombrables ne proce-

dent que du nombre d'un, ou de l'Unité, qui est aussi pure & simple; car les autres nombres qui le suivent sont mixtes & composez. Or comment pourroit-on composer, ou faire un mélange, si on ne trouvoit pas ce point d'Un, pour le faire; il a falu auparavant que chacun de ces nombres existât en Unité, chacun en son particulier, afin qu'on pût les joindre & les réunir: Donc le Premier Principe, comme nous l'avons dit, est Un, Simple & Pur. Il faut à présent prouver qu'il vit; Car s'il ne vivoit pas d'où pourroit proceder la Vie des autres Etres, qui ne la tiennent tous que de lui. Il vit donc, & il est Sage. Sans la Sagesse il n'auroit pû créer tant de différentes choses, si bonnes & si belles, & avec un si grand ordre. Et il ne pourroit, s'il n'étoit pas sage, connoître tout parfaitement. Non seulement on ne sçauroit douter, mais on est encore obligé d'avoüer de cœur & de bouche, qu'il est par lui même le Bien Parfait; qu'il ne peut & ne doit jamais manquer de Bonté; & qu'il est, par consequent, l'Origine & la Cause de tous les Biens; car une Source d'Eau douce ne produit pas des Ruisseaux amers. Ou l'on ne doit rien admettre de bon, ou l'on doit donner cette qualité par excellence à celui qui est l'origine de tous les Etres & le
grand

grand Auteur du Monde. Les Hommes ont donné à l'Être Souverain differents Noms. Pour nous qui parlons en Langue Latine, nous l'appellons la plupart du tems Dieu, & quelques fois Jupiter, lequel étant le premier Être & le Créateur de toutes choses, est par consequent par lui même Vivant, Sage & Bon. Il n'a reçu de personne tout ce qu'il possède & tous les autres Êtres ont tout reçu de lui : Ils peuvent par consequent perdre ce qu'ils possèdent, quand ce magnifique Distributeur de tous Dons, voudra cesser ses fécondes Largeesses, de la même maniere que les Ruisseaux se desseichent quand la Source leur refuse les Eaux, sans que pour cela la Source cesse d'exister : Car elle produit les eaux par elle même sans dependre de rien. Ainsi Dieu qui existe par lui même ne peut jamais manquer, quand tout l'Univers periroit il ne pourroit être entraîné dans cette Ruine générale, parce que tout ce qui existe par soi même doit toujours durer; puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration & qu'il ne depend que de soi; & comme il ne peut pas perir malgré lui, il ne le doit pas ni ne peut le faire de son plein gré : Il est enfin le Tout; & tout ce qui existe n'est que ses parties; il est cependant un Tout independant de ces mêmes parties, & distinct par lui même. Il n'en est pas compo-

fé, puisqu'il est simple sur toutes choses, mais il est Tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste & tout ce qu'il contient dans son immense étendue; tous les Êtres vivants & ceux qui sont privez de vie; tout ce qui paroît & tout ce qui ne paroît pas lui doit sa creation. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul: C'est par cette raison qu'il est appelé Tout, & qu'il l'est effectivement; comme la semence contient en elle tout un Arbre, puisque d'elle, quoique fort petite, il en naît un qui par ses Branches accruës fournit beaucoup d'ombre. Il y a des Gens qui s'imaginent que Dieu est un Corps, qu'il est Corporel. Ceux-là croient que rien n'existe qui ne soit Corporel; & qu'il n'y a d'Existant que les choses qui se peuvent comprendre par les Sens Corporels. Examinons si ces Gens-là pensent juste. Tout ce qui est Corps doit être distingué par Qualité & par Extension; ce sont ces deux choses qui rendent le Corps sensible & palpable: S'il n'avoit pas ces deux Qualitez, il cesseroit d'être susceptible des Sensations Corporelles: Or tout ce qui a Qualité & Extension est composé. Dieu étant simple par lui même, comme nous l'avons dit, par conséquent n'est point Corps. Joignez à cet Argument que tout Corps est composé de Matière, ou du Moins de Forme.

Dieu

Dieu pour être Eternel doit avoir une Vertu Infinie, & une Qualité sans bornes; sans quoi le Monde se destroyeroit: Or nul Corps ne possède cette Vertu Infinie. Tout Corps est fini; soit qu'il soit rond; la Rondeur étant la plus parfaite des Formes, parce qu'elle est environnée par des bornes égales; ou bien qu'il soit Quarré, Triangulaire ou de tout autre Forme ou Configuration. Ces Corps n'ont pas une Vertu Infinie, & je le demontre de cette façon: Que la Lettre A. soit supposée le milieu d'un Corps, que la lettre B. soit l'autre partie A. pourra-t-il autant que B. & je demande si l'une & l'autre de ces parties ont une Puissance infinie. Si elles l'avoient, une des deux parties seroit inutile & même superflue, l'autre suffiroit. Or si chacune des parties a des forces finies, il est absolument nécessaire que le tout soit comme ses parties, & qu'il n'ait qu'une vertu finie. Qui pourra à présent être assez téméraire pour dire que l'Infini lui même soit composé de parties finies; il y auroit de la folie. Donc celui qui a créé tous les Corps n'en a pas lui même. Mais quelqu'un va peut-être m'objecter Dieu est un Corps Infini. Je nie que cela puisse être; car il rempliroit tout l'espace, & il ne resteroit plus de lieu vuide pour contenir les autres Etres: Il n'y auroit point de Monde.

nous ne serions point. Rien en effet n'existeroit. Nous devons admettre que tout Corps vivant est plus noble & meilleur, que celui qui est privé de Vie, l'action de vivre lui devient une Qualité, qu'il possède de plus que celui qui ne vit point. Je demande à présent si la vie est substance, & si un Corps mort à quelques modifications ou accidents de moins qu'un vivant ? Non assurément. Si la Vie étoit Substance, elle seroit beaucoup moins noble que tout ce qui n'est pas substance; ce seroit, selon le sentiment de tous les Philosophes, une absurdité d'estimer le Substantiel autant que le Spirituel : D'ailleurs si la Vie étoit une Substance, elle n'auroit pas besoin d'être jointe à un Corps, elle existeroit plus purement & plus commodément par elle même, qu'elle n'existe jointe à un Corps. Qu'auroit-elle besoin d'un Corps si elle pouvoit subsister libre par elle même à l'imitation du Createur du Monde ? Elle doit naturellement regarder la masse du Corps comme lui étant superflue; comme une Prison où ses forces sont renfermées & qui ôte à l'Ame la Liberté d'aller où elle voudroit : Or ce Prince Supreme, Bon, Tout Puissant, Eternel & Sage, vit & existe, sans avoir de Corps. Ce qui fait que la plus grande partie des Hommes n'est pas de ce sentiment, c'est qu'étant enveloppez d'un Corps

Corps épais, ils ne peuvent avec leurs Sensations corporelles penetrer au delà de ce qui est Corps; de la même maniere que si on se met devant les yeux un Verre de couleur quelconque, trompé qu'on est par l'apparence du Verre, on croit que tous les Objets qu'on voit à travers sont de la même couleur. Toute Erreur à part, nous devons sçavoir & même croire qu'il y a une prodigieuse quantité d'autres Êtres, qui vivent sans avoir de Corps ou qui, s'ils en ont, sont si deliez qu'ils sont invisibles & impalpables & par conséquent meilleurs & plus Nobles que les nôtres; ce qui peut se prouver par cet Exemple: Une chose pesante & épaisse, & dont la composition renferme des Fécès terrestres, est sans doute beaucoup plus vile que celle dont la masse est composée de Matieres subtiles, legeres & delicates. Chacun des Metaux ne nous laisse aucun doute de cette Verité; car dès l'instant qu'on le met au feu, il se fond & se liquéfie; alors ses plus mauvaises parties, dans lesquelles il y a plus de Terre & de pesanteur, ne sont comptées pour rien & se tournent en Scories: Les plus delicates parties, au contraire, sont d'une pureté plus brillante, ont un meilleur son & une meilleure apparence: De même le meilleur Pain se fait de la meilleure Farine:

C'est là le Pain des Maîtres ; le plus materiel est la nourriture des Domestiques, & le Son, en un mot, est la pâture destinée aux Chiens qui gardent les Troupeaux. Il en est de même de l'Eau, du Vin, de Huile & de toute Liqueur, qui est estimée plus pretieuse à mesure qu'elle est plus subtile. Il en est ainsi de toutes les Nourritures dont les parties les plus terrestres se tournent dans le Corps en Excremens & celles qui sont les plus delicates & les moins pesantes, se convertissent en Chair, en Sang, & en Nourritures : On infere la même chose des Pierres, dont les unes sont viles, parcequ'elles ont une substance opaque & grossiere, & d'autres sont precieuses comme les Perles & le Marbre, ces dernieres ont moins de terrestreitez ; la liaison de leurs parties est plus exacte : Car ce n'est que la condensation des parties terrestres qui donnent le poids, qui ôtent la qualité diaphane, & le brillant. Les choses enfin, ne sont d'autant plus belles qu'autant qu'elles participent moins de la Terre. On en peut dire autant de tous les Estres, car la Terre est le plus vil de Elements, & peut même passer pour leur crasse. C'est pourquoi le grand Ouvrier l'a mise au plus bas lieu & l'a éloignée le plus qu'il étoit possible de l'Ether, ou de l'Element du feu. Il l'a rassemblée en un Globe rond, afin que ses parties étant plus.

plus serrées elle tint moins de place & nuisit moins à l'écoulement de la Lumière des Astres & empeschât moins les Intelligences de pénétrer de leurs regards jusques dans l'interieur de l'immense Univers. Dieu s'est plu à orner l'Amphitheatre où sont placées les Intelligences, de mille & mille Etoiles lumineuses : Il a ensuite ordonné aux Vents de disperser & de dissiper tout ce qui pourroit être resté d'impur & de matériel. On les voit executer avec soumission les ordres de ce Grand Maître. Depuis ces tems les Aquilons, le Vent du Midy, celui d'Orient & les Zephirs, balient à l'envi les Campagnes & rassemblent en un monceau la Poussière impure & la pressent enfin par leurs haleines. C'est ainsi que la Terre a été faite, dont toutes les parties chassées également de tous côtez de l'Ether se sont trouvé forcées de se refugier au centre comme dans un lieu de repos & de gravité, n'ayant rencontré d'autre endroit ni plus éloigné, ni plus bas où la Terre pût se placer. Les qualitez de la Terre sont moindres que celles des autres Elements, aussi est-elle plus foible & plus infirme, car si elle est fendue par la chaleur, par le fer ou par quelque autre raison, elle ne peut pas retourner sur elle même ni rejoindre ses parties séparées ; comme l'Eau qui étant divisée se réunit sur le

champ & redevient entiere comme auparavant. Il en est de même de l'Air & du Feu ; on a beau en partager les parties, elles se rassemblent à l'instant, sans qu'il paroisse aucune cicatrice de la blessure qu'ils ont reçue. Cela n'arrive que parce que ces Elements sont meilleurs & plus parfaits & sont capables de se mouvoir par leur propre Vertu : Or la Terre est dans un repos occasionné par son poids & sa gravité, & les autres Estres sont immobiles & ne peuvent d'eux mêmes changer de lieu à proportion qu'il participent davantage de sa nature ; parceque plus il y a de poids & moins il y a de mouvemens, & par la raison des contraires plus il y a de legereté plus le mouvement est facile ; & plus enfin il y a d'affinité avec la Vie qui est elle même la cause du mouvement. Ce qui est prouvé en ce que les choses mortes sont privées de mouvement, mais comme les choses vivantes sont les meilleures, rien n'étant si précieux que la Vie par elle même, il s'ensuit sans doute que les Estres les plus legers, & les plus mobiles sont les plus nobles & les précieux. C'est donc une erreur de croire qu'il ni a d'existant que les Estres qui paroissent aux yeux & qui sont palpables & grossiers : Car en effet qu'est-il de plus subtil que l'Air, qu'y a-t-il qui se puisse moins

voir

voir & moins toucher ? Ce qui a même fait croire à quelques uns que ce n'étoit autre chose que le vuide : C'est cependant un Être, mais parfaitement délicat : C'est un Corps & l'un des quatre premiers Elements qui est plus Noble que la Terre, & les Eaux qui l'humectent : C'est pour cela qu'il occupe une place plus élevée : Car on doit regarder comme plus Nobles les choses qui approchent le plus du Ciel & des Etoiles. Les Vents, par exemple, sont si délicats qu'ils échappent aux regards ; on ne peut cependant disconvenir que ce ne soit des Vents, puisqu'après être sortis avec effort, & avoir brisé les barriere des prisons d'Eole, ils ébranlent les plus grosses Montagnes, il renversent les Ormes, après avoir brisé leurs fortes Racines ; ils bouleversent la Mer, ils pénètrent jusque dans les Gouffres les plus profonds ; Ils chassent & dissipent les Nuées ; ils excitent des Tonnerres terribles & précipitent la Foudre avec la dernière violence. Peut-on refuser l'Être à des choses qui ont tant de force, par la seule raison qu'on ne peut les voir ni les prendre dans la main ? Il y a de la Folie à vouloir juger de tout par ses Sens : Les yeux trompent souvent, & nous font voir une chose pour l'autre : Plongez, par exemple, un Bâton droit dans des Eaux claires, il vous pa-

paraîtra courbe: Qu'on soit dans une Chaloupe qui vogue avec rapidité, en côtoiant un Rivage, le Rivage paraîtra courir & la Chaloupe rester tranquille. Les Sens sont susceptibles d'erreur, soit par l'Age ou par une Maladie, & sont alterez par mille autres causes; Ils different même chez différentes personnes. Ne voit-on pas des Gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme? Une chose paroît douce, à l'un & amère à l'autre; L'un regarde de sens froid, ce que l'autre brûle de posséder: Les Sens en un mot sont varieez par le Corps; Les Chairs sont différentes, & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit. Un Homme yvre apperçoit deux Flammes où il ni en a qu'une & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquille repos: Les yeux troublez par le Vin, troublent aussi le rapport qu'ils en font à l'Intellect. L'air ne fait-il pas différentes impressions sur les Sens, selon qu'il est clair, trouble, humide, sec, épais ou léger? Il presente aux Sens différentes Illusions: C'est de là que le Soleil paroît quelques fois rouge comme du sang, & que la Lune semble plus ou moins grande: C'est par cette même raison que quelques Gens se sont recriez qu'ils avoient veu des Spectres, dont leurs Oreilles trompées avoient entendu les Voix effrayantes. Il y a enfin mille

façons

façons de se tromper. C'est en pareil cas à la Raison qu'il faut avoir recours : C'est par elle qu'on démêle la Vérité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui est sage, l'aime, la suit, & s'y attache de toutes ses forces. Celui qui a l'Esprit vif l'emporte ordinairement sur les autres pour le Genie ; son Ame participe plus de l'Ether : Mais il n'appartient pas au Vulgaire épais de discerner les Objets, ils ont les yeux louches : C'est delà que résulte l'Erreur, la sotte Credulité, l'Opiniâtreté, & l'Aveuglement des sentiments. La Raison est la conductrice des Gens prudents ; mais le Peuple n'est entraîné que par l'Opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la Raison : Elle doit être regardée comme le Soleil qui prescrit une route certaine : C'est elle, enfin, qui nous distingue des Bêtes Brutes. L'Opinion ressemble en quelque façon à la Lune, par sa Lumière obscure & par la facilité qu'elle a de changer. La Raison, enfin, nous dicte qu'il y a plusieurs Êtres Vivants, qui ne sont pas perceptibles à nos Sens, parce qu'ils sont trop subtils, & trop deliez. Si le grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait de meilleur & de plus noble que le Genre Humain, ses Ouvrages seroient bien moins admirables, son Empire seroit moins parfait, & moins noble. Les Lieux les plus

bas

bas sont occupez par l'Homme , & par les Bêtes , viles , sans Esprit , misérables , uniquement occupées de se repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'Estres animez plus nobles , le monde ne feroit qu'une honteuse étable de Bêtes Ferores , remplie d'épines & de Fumier. Dieu ne feroit qu'un Berger de Bêtes à Corne & à Laine. Ah ! dira-t'on , il a fait l'Homme , cet Ouvrage n'est-il pas assez glorieux ? A-t-il pu ou dû rien faire de meilleur ? L'Univers pouvoit il être plus parfait ? C'est là qu'on voit éclatter sa Puissance infinie. Est-il permis que l'Amour propre nous dicte pareilles choses ? N'est ce pas s'écarter d'une saine Raison , d'oser même le penser ? Qu'est-ce que l'Homme sinon un Animal fol & malin , & plus misérable mille fois que tous les autres , s'il se connoissoit ? Helas ! Quel est celui qui de son plein gré ne suit pas le mauvais & le large chemin des Vices , dans lequel ils se hâte & se précipite de marcher ? Ce chemin est toujours rempli : A peine les Conseils , la Loy , les Supplices & la Crainte même peuvent-ils en détourner les Hommes. Ne faut-il pas les contraindre & les forcer même de suivre le sentier étroit de la Vertu ? Que peu de Gens le suivent de leur propre mouvement ! Quel est le Sage ? Se trouve-t-il parmi les Enfants , parmi les Femmes , & au milieu du pe-
tit

tit Peuple? Non, fans doute, c'est une Troupe infensée: ils font dans d'aveugles tenèbres: conduits par leurs seules Passions, il n'en est point qui suivent la Raison, ou du moins il n'y a que le petit nombre qu'a choisi le Maître de l'Olympe. Quel est celui qui est capable de contemplations? Avons-nous assez de loisir pour chercher la Verité cachée? Distracts par mille soins, nous employons la meilleure partie de notre Vie à dormir & à être Malades; des peines assiduës nous détournent; la tyrannique Pauvreté nous trouble; la Paresse & la Volupté furieuse nous derobent à nous mêmes: Nous sommes insensés; la Sageffe ne peut résider en nous: Elle demande une étude longue & assidue; un Esprit en paix & une Ame tranquile. Ah! Si je ne me trompe il est assez démontré dans le VI. Livre, combien le Genre Humain est miserable, de combien de Crimes & de Folies nous sommes capables. A quel nombre de Punitions ne sommes nous pas sujets? Dans la situation même la plus abondante peut-on être exempt de mille inquietudes? Cependant le Vulgaire stupide & épais ne pense pas; rempli de sa Folie, il chante au milieu des plus affreux Travaux, il rit, il perd de vue sa Misere, il souffre mille peines qu'il oublie sur le champ, pourvu qu'une legere douceur leur succede. Ah!

C'est

c'est le Fleuve d'Oubli qui par avance influé sur nos Ames , la Nature sage & prevoyante en a usé ainsi ; car en effet si nous pensions avec delicatesse , qui pourroit supporter les ennuis de cette Vie miserable ? La Sageffe enfante la Tristesse & les Soucis les plus fatiguants : Mais la Nature nous flatte d'une vaine esperance , sans laquelle qui pourroit differer un instant de se donner la Mort ? L'esperance & la Folie sont les deux remedes Pharmaciaques que la prudente Nature nous fournit , afin que nous ne soyons pas accablez par tant de maux. Ah ! s'il n'est pas d'Animal plus excellent que l'Homme , que seroit l'Autheur de la Nature ? Il deviendroit le Roi , le Pere , le Prince , le Seigneur des Fous , des miserables & de Scelerats. Oh ! le bel Empire ! le grand & admirable Royaume ! Oh ! les jolis Compagnons que les Hommes , pour un si grand Autheur ! Ecoutez leur amour propre , voici le Langage qu'ils vont vous tenir. Avez-vous besoin d'autres choses , grand Jupiter ? Vous n'êtes pas seul , & vous avez bien fait de créer un si beau Monde pour l'amour d'eux. Pouviez-vous moins faire pour eux que de créer le Ciel , le Soleil , la Lune , les Astres , l'Air , la Terre , la Mer. Et pourquoi non ? diront ces insensés orgueilleux. Helas ! Rien ne les guerit de leur Amour

mour propre ! Ils sont réduits en Cendre , ils périssent , comme la Neige aux approches de la chaleur , & comme les Feuilles au commencement de l'Hyver. Combien n'en est-il pas d'assez imbecilles pour penser de cette façon ? Le Genre Humain entier ne fait qu'un fort petit nombre , dont la durée des jours est mesurée à leur petitesse. Doit-on s'imaginer qu'il n'y ait que la Terre & la Mer qui soient habitées ? Le Ciel & tout ce qui en dépend n'est-il rien ? Qu'est-ce que la Terre & la Mer en comparaison de l'Espace immense & admirable du Monde ? Si vous l'examinez avec attention , vous trouverez que l'Orbe terrestre que nous habitons n'est qu'un Point. Le moindre des Astres n'est-il pas plus grand , si l'on en croit les Supputations Astronomiques ? Quoi ! Un lieu si petit & si vil sera peuplé de Poissons , d'Hommes , d'Animaux , d'Oiseaux , de Bêtes Féroces &c. , tandis que le reste de l'Univers sera vuide d'Habitans ? Quoi , L'Air & l'Olympe seront deserts ? Non , il faut être hébété pour pouvoir le penser. Au contraire , il faut croire que de plus excellentes Colonies peuplent ces lieux charmants & que leur Felicité est proportionnée à l'excellence des Lieux qu'ils habitent ; & avouer avec franchise que la Terre est la dernière des Habitations , encore trop bonne pour
 les

les Hommes & les Bêtes. Mais l'Air supérieur aux Nuës est une Ciel heureux & serein. C'est là que regne un Pair éternelle : C'est là que brille la Lumière du plus beau jour : C'est là la Royale demeure des Dieux , que nos Yeux corporels ne peuvent appercevoir. La Nature déliée & délicate des Divinités ne peut tomber sous nos connoissances. Ces hautes Intelligences sont en plus grand nombre que les Grains de Sable des Rivages d'Amphytrite & que les Herbes des Gazons verdoyants qui décorent la Nature. Encore une fois , quel delire peut imaginer que l'immensité du Ciel & que sa beauté soient desertes , tandis qu'une Terre vile fourmille d'Habitants ? De quelles épaisses Tenèbres ne faut-il pas être aveuglé ? Il faut pour le croire être enseveli comme les Bêtes les plus stupides dans la Lie la plus terrestre. Si l'on a pu trouver des Isles Fortunées dans le vaste Ocean ; Lieux enchantez remplis de Biens & de Delices où la Vie ne fut jamais attaquée de douleurs ; le Ciel ne peut-il pas , à cet égard être regardé comme l'Ocean à qui il communique sa couleur & sa vitesse ? Et ses étoiles ne pourroient-elles pas passer pour des Isles ? Pourquoi non ? Les Philosophes ne leurs ont-ils pas donné le nom de Maisons ? Ne sont-elles pas chacune distinctes & séparées ? C'est une

une erreur que de contester cette Verité. Ne voyons-nous pas leur representations dans les Isles de notre Ocean ? Ah ! que les Rois ambitieux ne tarderoient pas d'y porter la guerre & d'attaquer ces Isles pour les joindre à leur Domination, s'ils en pouvoient aborder ! Il est vrai que toutes ces choses ne sont que des Fictions inventées par la Grece ; mais on ne peut pas disconvenir que le Ciel & les Astres ne soient peuplez. C'est porter envie aux Bienheureux & blasphemer la Majesté de Dieu que d'en disconvenir. N'est-ce pas en effet un Blasphème que d'oser dire que le Ciel est desert, qu'il n'a point de Citoyens, & que Dieu ne commande qu'aux Hommes & aux Bêtes qui sont de si petits, si misérables & si ridicules Animaux ? Certes, le Toutpuissant a sçû, a pû & a voulu créer des Estres meilleurs que nous. Il les a destinez à vivre dans des Lieux plus agreables, afin que sa Gloire & son Empire fussent plus grands, & l'Univers plus parfait. Plus ses Oeuvres sont abondantes & bonnes, plus l'ornement du Monde & la Puissance de Dieu se manifestent. Il est à present question de sçavoir si ce sont des Formes pures & sans Corps, ou si ces Heureux Habitants sont composez de Membres comme nous ? La Raison nous dicte que tous les Habitants de l'Air & du

Feu

Feu doivent avoir des Corps; car s'ils ne sont pas Corporels l'Air & le Feu sont deserts & l'un & l'autre Element sera appellé vuide; Car il n'y a que le Corps qui occupe une place, & ce qui n'a point de Corps n'a point de Lieu, il n'en a pas besoin, comme nous l'enseignent les sentiments de tous les Philosophes. Il faut encore examiner si ces Estres sont Mortels? Il faut croire qu'ils vivent long-tems dans une grande felicité & qu'ils meurent ensuite; car si l'Air & le Feu sont susceptibles de Corruption, les Estres qui les habitent y doivent être sujets à proportion. On sera curieux, sans doute, de sçavoir quel est la nature du lieu & de quelle espece & figure sont ces choses? Il est naturel de croire que ces Estres ont un Visage, un Extérieur & une Forme qui differe totalement des Estres destinez à habiter la Terre & l'Eau: Ils ont par conséquent une Nature plus parfaite & plus noble que la nôtre, sans que nous puissions ni les voir ni les definir au juste. Nous devons aussi croire que les Habitans du Ciel qui vivent dans les Etoiles & dans la plus pure Region du Feu doivent être immortels; parceque nous ne voyons pas les Astres vieillir & qu'aucun âge n'apporte de changement à l'Olympe. Nous devons, par consequent, conclure que ces Estres ont des Corps plus forts, plus

plus deliez & plus lumineux que ceux
 qui sont dessous l'Ether, qui habitent
 les Elemens & qui sont sujets à la vi-
 cissitude des tems. Mais, dira-t-on, à
 quoi s'occupent ils ? Ils usent de diffé-
 rentes choses & jouissent d'admirables
 delices, tels enfin, que l'Esprit Hu-
 main ne peut les imaginer, ni nôtre
 langue les décrire. Ce sont ces Re-
 gions qu'on peut appeller Monde à
 juste titre : Ce sont les veritables Etres,
 qui jouissent des vrayes Richesses ; qui
 ont des Mœurs pures & des Plaisirs par-
 faits ; mais ici, au contraire, ce ne
 sont que les images frivoles des cho-
 ses, qui se fondent en un moment
 comme de la Cire. Nôtre Monde n'en
 est qu'une imitation qui differe autant
 que la Peinture differe de la Realité
 de l'objet. Quelques-uns croient &
 avec une apparente verité que hors de
 ce Ciel, & sur tous les corps, il y a un
 autre Monde meilleur & incorporel,
 que les Sens ne peuvent imaginer ;
 Mais qui est compris par l'Esprit : Car
 de la même manière que nous voyons
 jusqu'à quel point l'Esprit l'emporte
 sur les Sens, pourquoi cet Esprit n'au-
 roit-il pas un Monde que lui fut pro-
 pre, & des Etres qui lui soient adap-
 tifs, qui existent vrayement & qui soient
 propres à ses Perceptions ? Pourquoi le
 borner à des Ombres delicates, à des
 Songes & à de vains Spectres ? Tout

ce qui n'existe pas par soi même ne peut se regarder comme un Être. Ou l'Esprit par lui-même n'est rien, ou la Nature lui a créé un Monde qui lui est convenable, qui contient en soi des choses vraies, stables, pures & immatérielles, qui existent par elles-mêmes d'une façon plus noble que les choses sensibles. Ce Monde Archetype doit être regardé comme l'Original des autres Mondes, par conséquent comme plus parfait. On doit lui attribuer sur les autres Mondes la même prééminence que celle que l'Esprit a sur les Corps dans ce Monde. Le Soleil doit y faire la fonction de Divinité du premier ordre & les autres Astres y doivent être regardés, comme des Divinités d'un ordre inférieur. Ce Monde étant plus parfait doit renfermer plus de choses & plus diversifiées que le Monde matériel & corporel. Tout doit y être exempt de corruption. Le tems & le mouvement n'en doivent pas altérer les Êtres; tout doit au contraire y subsister fixe, éternel, sans avoir besoin de place, & sans être sujet au detriment de la variation. C'est là que doivent être placées les causes & les semences de toutes choses. Le Monde sensible doit découler, comme d'une source, de ce Spirituel Archetype, dont il n'est que l'imparfaite imitation. C'est là que se rencontrent les choses parfaites, & les

les Totalitez ; c'est de là que procedent
 les parties des choses , qui se multiplient
 par la jonction viciuse de la Matiere.
 C'est ainsi que les Animaux se sont
 multipliez , c'est de cette Vertu Crea-
 trice que procedent les Cerfs , les Re-
 nards , les Lions & les autres Animaux
 contenus dans notre Tourbillon. En
 un mot, toutes les choses multiples par
 leur nombre , & uniques par leurs Es-
 peces , en procedent & ne doivent leur
 Etre qu'aux Vertus de cet Archetypus.
 De la même façon que plusieurs Ou-
 vriers de différentes Professions font
 différentes choses dans une grande Ville ;
 de la même manière le Monde que nous
 habitons , n'est composé que de parties ,
 le Monde Original est composé de
 Tous vivants chacun par soi même &
 d'une Nature différente les uns des au-
 tres. Il y a des Gens dont le sentiment
 est que les Astres sont des Mondes , &
 que la Terre que nous habitons est un
 Astre opaque auquel preside la Divinité
 de l'Ordre le plus inferieur ; parcequ'
 son Empire est au dessous des Nuées ,
 & que c'est elle qui produit les Hab-
 tants de la Terre de la Mer & de l'Air
 le plus grossier : Qu'il est le Seigneur
 des Ombres , qu'il gouverne des Simu-
 lacres vivants ; qu'il a le manientient &
 le soin des choses qui ne peuvent être
 regardées que comme des Ombres à
 cause qu'elles sont sujettes au tems &

par consequent d'une courte durée. Je crois que c'est là le Pluton dont les Poètes ont voulu parler; que ce sont là les Royaumes tenebreux, parce qu'au dessous des Nuées regne une perpetuelle Nuit, en comparaison de la Lumiere brillante & de la Splendeur Eternelle qui est au dessus. Dieu, le Roi & le Pere des autres Dieux lui a donné le plus vil Royaume, & a distribué aux autres de meilleurs Astres, selon qu'ils étoient plus excellents en qualité; & a partagé de cette façon son Empire à ses Enfans. Aucun de nous cependant, ne peut regarder ces choses comme certaines: Car qui peut connoître les secrets de Dieu? Qui a jamais été au Ciel? Qui en est revenu pour en dire des particularitez? Le Genre Humain n'est pas réservé à de si grandes choses: Nôtre Esprit a trop de pente vers la Terre, trop déloignement pour les choses celestes & nos regards accoutumés à une Nuit eternelle ne peuvent se fixer sur le Soleil. Chacun, conduit par son propre Genie, invente des choses nouvelles, en consequence de son imagination: Les Poètes sur-tout par ce qu'ils abondent d'avantage en confiance pour eux-mêmes. Il semble que de tous les Tems, il leur ait été permis d'extravaguer impunement, quand ils sont agitez de l'Enthousiasme d'Appollon ou étourdis d'une Bachique Fureur,

N'an-

N'auroient-ils pas pû dire la Vérité dans leur plus fort delire ? Les Sibilles remplies du Dieu qui les rendoit furieuses, malgré leurs convulsions sacrées ne s'écartoient jamais de la route du vray. Mais je me suis suffisamment acquitté de ma parole : Je crois avoir démontré qu'il y a bien des choses qui existent, qui l'emportent sur nous par leur degré d'excellence, & que nous ne pouvons voir ; que ces Estres cependant vivent & sont doüez de Raison. Les plus sçavants des Philosophes appuyent mon Systeme en donnant à nos Ames la qualité d'immortelles ; ils conviennent de leur éternelle durée, quand elles sont dépouillées de nos Corps mortels. Platon, le Philosophe Samien, le Divin Plotin, ont été de ce sentiment : Presque tous les Poëtes retentissent de l'immortalité de l'Ame. Il me paroît donc juste de s'attacher à prouver cette vérité qu'on ne peut ignorer sans crime : Car que peut-on faire de mieux que de s'appliquer à se connoître ? Les Enfans mêmes ont une connoissance assez exacte du Corps, qui n'est qu'une Poussière extraite d'une autre ; Mais la difficulté consiste à connoître parfaitement qu'elle est l'Ame. Plein de confiance par l'inspiration des Muses, je vais de toutes les forces de mon Esprit tâcher de démontrer cette matière, & de la mettre dans tout son

jour; après quoi je quitteray le Signe de la Balance, pour entrer dans celui du Scorpion. Là je parlerai des forces & des Droits des Destins, pourvu qu'eux mêmes ne me soient pas contraires. Mais comme dans les choses ambiguës & d'une difficile explication, l'ordre progressif est absolument nécessaire nous commencerons par celles qui sont les plus certaines & les plus aisées à démontrer: Car si les commencements & les Principes étoient obscurs les conséquences seroient incertains; & si les fondements ne sont pas solides ce qu'on auroit appuyé sur eux se trouveroit en peu de tems détruit. Les effets nous sont toujours mieux connus & plus certains que les causes dont ils emanent. Commençons donc par ces mêmes effets, afin de pouvoir ouvrir les portes des Secrets de la Nature. Commençons par le mouvement, qui est une qualité qui convient aux Estres vivants; & comme enfin, le mouvement est le principal Principe de la Vie, comme on peut s'en appercevoir; nous voyons que les Corps sont destinez par eux mêmes à l'inaction, au Repos & à la degradation de la Pourriture. La Chaleur est la cause du mouvement, comme la chaleur qui est dans le Sang. Mais, dira-t-on, les choses vivantes restent souvent immobiles, quoi qu'elles soient pourvues de Sang & de chaleur, toutes les

les fois qu'elles veulent se reposer ? Il s'ensuivroit de là que ce seroit la Volonté qu'il faudroit regarder comme le Principe & la cause du mouvement. On repondra que souvent les choses animées, veulent se mouvoir & ne le peuvent pas : Il faut que ces deux conditions réunies fassent le mouvement. L'une commande & l'autre exécute, car l'Action de vouloir n'est rien si elle n'est suivie par la possibilité de l'exécution, or qui est-ce qui determine la Volonté de l'Animal pour changer de lieu ? Comme la Volonté est muë par un bien que l'Esprit lui montre, elle est elle-même emuë & attirée par la Vertu de l'Objet ; comme le Feu est attiré par une Matière combustible, comme le Fer est attiré par la Pierre d'Aimant, les Pailles par l'Ambre qui transporte ce Corps de côté & d'autre. C'est ainsi que le Tout-puissant a constitué le Monde par un Ordre admirable, de façon que plusieurs choses se joignent d'un nœud sympathique, & que d'autres, au contraire, se combattent sans cesse, par une Antipathie insurmontable : Ce qui fait croire à quelques Philosophes que l'Amitié & la Haine étoit les deux Principes moteurs & qu'ils avoient opéré toutes les Créations. Le Bien, comme nous le disons, donne le premier mouvement à la Volonté, qui le rend elle-même aux

Membres & les agite afin qu'ils transportent le Corps de côté & d'autre. Par conséquent le même Bien n'est pas le Moteur de tous les Animaux, parcequ'ils n'ont pas le même desir. Différents Animaux sont affectez par différentes choses, & la Nature leur a donné à chacun des Objets qui leur procurent des Plaisirs; comme nous voyons qu'un Enfant aime & desirer des choses différentes de celles qui flattent dans un âge meur. Car autant il y a de Corps, autant trouve-t-on le plus souvent d'Esprits & par conséquent de Volontez : Ce qui fait aussi que nous changeons de Goût, que nous voulons tantôt une chose & tantôt l'autre, & que nous parvenons à mépriser ce qui avoit auparavant été l'objet de notre plus ardente Amitié; Ce qui n'arrive qu'à cause que le Corps est lui-même sujet au changement & qu'il se revêt de différentes habitudes dans différents tems. Il entraîne avec soi la Nature de l'Ame; comme nous voyons que cela arrive par la Faim, la Soif & l'ardeur pour les voluptez de Venus. Bien des choses encore changent le Corps; l'âge, le tems ou les accidens; le boire, le manger, l'air; & si l'on en croit plusieurs, les Astres. Non seulement l'objet peut mouvoir la Volonté, mais la constitution présente du Corps y influe aussi. Il est un petit nombre de Gens qui se laissent conduire

par

par la raison & qui suivent le chemin, que leur prèscrit la Vertu : Il faut convenir que cette route n'est pas fort fréquentée, car les affections corporelles obscurcissent autant les Lumieres de l'Esprit, comme les fumées, qui épaississent l'Air, nuisent au Flambeau du jour. C'est cependant parces causes que le Corps mortel est ému. La qualité motrice de l'Ame execute les ordres de la Volonté qui lui commande, & elle est à l'instant distribuée dans les Membres & leur donne une impulsion au dedans au dehors & de tous côtez, pourvu qu'ils ne soient pas empêchez par quelque accident. Mais on demandera par quelle raison les membres sont languissans quand ils ont souffert un trop grand travail ? Et pourquoi les Bras & les Jambes paroissent engourdis ? Je crois que cela procede de ce que le Sang étant dissous par la trop grande Chaleur, son mouvement étant interrompû & son fluide congelé, il cesse de circuler dans les parties & s'exhale en sueurs par des transpirations trop abondantes ; de la même façon à peu pres que quand les Fievres extenüent les Corps ; Car le Sang, ou tout autre Humeur qui tient sa place (telle que la Lympe qui y est ordinairement mêlée) se repand par le moyen de la circulation dans les membres, y porte l'Ame & la Vie, nourrit le Corps & c'est par lui que la force

motrice anime les membres & les jointures. L'Esprit est quelque chose de delié & de delicat qui est formé par la Chaleur, ou bien ce n'est qu'un Sang exalté en vapeur par la même Chaleur; de la même maniere que les rayons du Soleil exaltent, subliment & dissolvent l'Eau & la changent en un Air très-subtil & très-delié. Cet Esprit, étant renfermé dans les Visceres, s'écoule dans les Veines, les Artères & les petites Cellules du Corps, & se trouve toujours à propos pour servir l'Ame, quand elle veut que quelque chose se fasse ou que le Corps soit mis dans quelque mouvement. Mais on va m'objecter, comment se peut il faire que ceux qui dorment puissent se donner du mouvement? Comme les Somnambules, qui quelques fois se levent tout endormis, prennent les Armes, montent à Cheval, écrivent, à ce qu'on dit, & jouent enfin de la Guittare? Il faut sçavoir que les Images des choses que nous avons vuës & qui nous ont fait une forte impression demeurent chez nous, ce qui fait que souvent nous croyons voir une personne absente, qu'il nous semble entendre encore des voix, que nous avons entendues. Dans cet état, la vapeur volatile qui monte du fond de l'Estomac, excite ces images, renfermées dans les petites Cellules du Cerveau. Des-lors l'Esprit

prit reçoit la motion & la communique au Corps, quand l'Image est bien formée. Mais dira-t-on, est-ce la Volonté qui donne le mouvement à la partie de la queue qu'on a coupée à une Couleuvre, ou à un Serpent? Ou si c'est la force de l'Ame, que les Grecs ont appelée Phantaisie ou Imagination? Comme ceux qui sont dans une Phrenesie, ou qui sont tourmentez par une Yvresse violente, ou par ce qu'on appelle Rêveries? Ce mouvement arrive à la partie de la Couleuvre de toute autre manière. C'est que l'Esprit vegetable se trouvant enfermé dans les parties noueuses de la queue de l'Animal, cherche de toutes ses forces à s'échapper & se mettre en liberté & il excite par ses efforts les replis tortueux que nous lui voyons faire, jusqu'à ce que petit à petit il se soit exhalé dans les Airs; ou bien la partie de l'Ame qui est restée divisée dans cette partie de la queue en excite le mouvement; car par la même raison, je crois que ceux qui ont perdu le Jugement ne peuvent ressentir de douleur ni avoir aucun autre sentiment, par la raison que toutes les forces des Sensations ne procedent que de la connoissance. Et l'on doit conclure que plus une personne a de connoissance & de Jugement & plus elle est capable de peine & de plaisirs. Les Gens stupides & hebetez au contraire ont moins de

souci; leurs blessures sont moins grandes, ils sont moins sujets à la crainte; le Froid & le Chaud leur font de moindres impressions: A peine distinguent-ils l'adversité d'avec la prospérité. Ce n'est pas que je veuille dire que cette partie coupée du Serpent s'émeuve, parce qu'elle ressent de la douleur: Elle n'est capable d'aucun sentiment, parce que le Jugement n'y est pas, mais il est resté dans la Tête qui est la plus noble partie de l'Animal. Ce qui prouve de nouveau ma premiere Thèse. Le mouvement enfin, procède de ce que les choses vivantes ont entr'elles une perpétuelle agitation ou communication d'Esprits: ajoutons cependant cette circonstance que le Bien, quoique présent, aisé à posséder & à obtenir n'émeut point quand on ne le connoît pas pour tel qu'il est: Donc la connoissance est le Principe du mouvement. Qui est-ce qui s'avise de souhaiter les choses qu'il ne connoît pas? La Volonté est par elle même aveugle & personne n'a de desir qu'en conséquence des Notions de l'Ame: Et c'est enfin le défaut des Lumieres, qui procedent de l'Ame, qui nous fait prendre le change, & nous fait tomber dans l'erreur, parceque nous sommes déçus par les apparences d'un Bien trompeur. Mais en voilà assez sur le mouvement. Examinons maintenant de quelle maniere le Corps

vivant s'accroît & s'agrandit : Et pour-
 quoi sa cruë s'arrête à un certain ter-
 me. Il est un certain feu Etheré qui
 étant renfermé & repandu également
 dans les Membres & dans l'Estomac des
 Animaux, leur donne la Vie : Cette
 Humeur générative nourrit à peu près
 de la même manière que l'Huile d'Olive
 nourrit la Flamme renfermée dans une
 Lanterne. C'est elle qui cuit les Ali-
 ments dans l'Estomac & de ce Centre
 les parties les plus subtiles sont repa-
 duës dans les Membres : C'est de là
 que procedent la Moëlle, les Os, la
 Chair, les Nerfs & le Sang : C'est en-
 fin, par là que le Corps, s'augmente
 peu à peu; de la même manière que les
 Herbes croissent quand elles sont arrou-
 sées par les Pluyes, & aidées par la
 Chaleur du Soleil. Si le Feu est plus
 fort & plus proportionné à l'Humide,
 la croissance est plus précipitée. Elle
 est cependant bornée; & ses limites sont
 les mêmes que celles de la chaleur qui
 lui est convenable, qui n'a qu'une Ver-
 tu finie au delà de laquelle le Corps
 commence à languir & à deperir : Ce
 que nous voyons arriver aux Vieillards,
 car ils diminuent, ils se voûtent, ils
 deviennent courbez & regardent la
 Terre, leur Mere, avec des yeux
 creux. C'est le Feu Etheré qui man-
 que, cette Chaleur animale qui lan-
 guit, l'Humidité generative qui se des-

friche, sans laquelle on ne sçauroit vivre : De la même manière que la Flamme s'éteint au défaut d'Aliments combustibles & les ténèbres lui succèdent. Nous allons à présent expliquer quels sont les mouvements de l'Esprit & d'où ils procedent. Quoi que cette Matière soit obscure & abstraite, nous tâcherons cependant de la mettre dans tout son jour, nous parlerons aussi de la colere autant que nous le permettra l'étendue bornée de nos connoissances. C'est la Colere dont le propre est de mepriser les Dangers qui rend les Gens audacieux. Elle augmente la force & la fait excéder le Temperamment. C'est fort souvent à elle qu'on doit l'assurance qu'on a devant ses ennemis, & qu'on s'expose à des combats très-sanglants : C'est elle enfin qui nous fait prendre les Armes meurtrières. La cause de cette passion n'est autre chose qu'un Sang qui s'embrase & le Cœur qui, dans les moments où il est agité, semble vomir des Flammes. C'est enfin, la Liqueur d'un Fiel amer qui paroît se repandre ; car le Fiel paroît être le siege de la colere, & c'est la Bile qui fournit les éguillons & la matière nutritive de la plus aveugle Fureur. C'est pour cela que nous voyons les Animaux qui n'ont point de Fiel incapables de colere, amateurs de la Paix : Ils sont timides & fuyent les combats : Ceux

au.

au contraire dont le Sang est dans une plus grande effervescence & dont la Chaleur naturelle est plus forte sont plus sujets à l'orgueilleuse colere : Les jeunes Gens ; par exemple, & les Gens pleins de Vin y sont les plus sujets. L'Ame indignée dans ces moments mêle la Bile avec le Sang ; les Mains courent aux Armes ; les blessures & le Carnage en resultent. L'Injure a d'abord blessé & troublé l'Ame qui communique son trouble au Corps. C'est là ce qui prouve l'Erreur de ceux qui croyent (comme les Stoïciens) que l'Ame est incapable d'émotion ; car si l'Ame n'étoit pas émue, le Corps, dans lequel elle est renfermée, resteroit toujours dans la même affiete. Ce n'est que par les differents mouvements que nous distinguons la difference du Moteur. Les Ombres ne se meuvent que par la motion du Soleil ; & ce n'est que le mouvement des Organes qui fait la difference de Sons qui en émanent. Ce ne sont enfin , que les mouvements de la main & ses differents attouchemens, qui font rendre à la Flûte les Sons differents. C'est ainsi que l'Ame reçoit en secret les differentes affections qu'elle rend publics où elle veut qu'ils soient tels ; & se sert de differents Membres pour y parvenir & elle partage à l'Organe dont elle a besoin ce qu'elle a de caché chez elle, afin qu'il le rende ap-
 pa-

parent : De la même manière qu'un Roi, qui fait à un Favori fidele, une importante confidence, afin que le même la rende publique à ses Peuples. C'est de cette façon que l'Amour se forme dans le Cœur ; car l'Ame qui souhaite quelque chose d'agréable, se sert du ministère du Cœur pour déclarer son Amour. C'est enfin dans le Cœur que la colere, la crainte, les vœux, l'esperance, les soins & la Volupté résident avec l'Ame comme dans une Citadelle, d'où ils sortent par le moyen des Membres pour se repandre dans le Corps comme dans une Ville. Nous pour ois sur ce sujet nous étendre d'avantage s'il plaît au Souverain de l'Univers & si les Muses nous en fournissent les moyens. Qu'il suffise donc de sçavoir que toutes les Passions prennent naissance dans l'Ame, par les causes exterieures qui la touchent & qu'elles éclatent ensuite par les secours du Sang & des Humeurs. Il est d'ailleurs nécessaire que le Corps & l'Esprit soient susceptibles des mêmes mouvements, puisqu'ils sont intimement unis & qu'ils doivent reciproquement se faire-part de ce qui les blesse & les offense ; & l'un ne peut rester insensible tandis que l'autre est touché, tant leur Sympathie & la convention qui les unissent sont étroites. Et vous, Muse, comme vous approchez des Serres du Scorpion, ha-

tez.

tez-vous de parler des Sens. La Nature a donné cinq Sens aux Animaux les plus parfaits & elle en a donné moins à ceux qui n'ont pas ce degré de perfection; du nombre des derniers sont les Vers, les Taupes, les Coquillages de Mer, l'Escargot & le picquant Herisson. Celui des Sens qui est le plus estimable, est la vuë; c'est celui qui fait à l'Ame les plus fideles rapports; il lui montre presque tous les Estres que forme la Nature par un instinct & une vertu admirable: Tant de Fleurs, d'Herbes, de Fruits, d'Animaux, de Plantes; tant d'especes de Pierres & de Metaux. Il lui fait distinguer les differentes sortes de Peuples écaillez qui habitent la Mer & qui font les troupeaux que Prothée a soin de paître: Il lui fait appercevoir les monstres qui nagent dans son fluide; &, ce qui est encore plus grand, il lui fait decouvrir les Temples celestes des Dieux; les Globes des étoiles & les rayons lumineux du Soleil respectable. Je passe enfin sous silence mille actions des Hommes qu'il seroit impossible de detailler & qui ne parviennent à la connoissance de l'Ame que par ce Sens, qui doit à juste titre être regardé comme le plus beau & le meilleur de tous: On croit avec justice qu'il est le Siege & le Palais de l'Ame. Toutes les fois que nous parlons à quelqu'un, par une action purement naturelle,

nous.

nous fixons l'un sur l'autre nos regards mutuels comme si l'Homme & l'Ame entiere se trouvoient concentrez dans ce petit espace : C'est donc avec raison qu'on l'a appelé le Miroir de l'Esprit ; c'est dans les Yeux que brille le tendre amour ; c'est là que paroissent successivement, la haine, la ferocité, la clemence, le chagrin, la joie, la mauvaise foi, la pieté, la prudence, la folie, l'ambition, la crainte, la colere, l'audace, & les reproches du crime. Je laisse à d'autres gens le soin de rassembler tous les sentimens des Philosophes au sujet de la façon dont ce Sens agit ; pour moi je me contenterai de rapporter ceux de leurs sentimens qui m'ont paru les plus judicieux. Il faut sçavoir que l'Ame est une, & quoi qu'elle soit si delicate, qu'on ne sçauroit l'appercevoir, elle est cependant capable, d'émouvoir les forces innombrables que la Nature & le Souverain Createur lui ont accordées : C'est elle qui augmente, nourrit, engendre, émeut, affecte, entend, goûte, flaire, touche, voit, & connoît ; c'est elle qui a la principale & la plus grande vertu : Elle participe à la nature des Habitants du Ciel ; c'est elle qui distribue les forces & l'action à chacune des parties ; elle reçoit par les Yeux la Lumiere, & les différentes couleurs ; par le moyen de la prunelle elle distingue les figures, & considere en-

fin tout l'Univers. Par les Narines elle recueille les différentes Odeurs; par les Oreilles elle puise les Sens, les Voix & le Bruit; par la Goût elle différencie les diverses Saveurs; par le Toucher elle connoît les choses dures d'avec celles qui sont molles & tendres, elle sent le chaud & le froid. Voila en un mot les cinq compagnons & les fidèles Ministres de l'Ame; c'est par eux que ses connoissances sont exactes, & ils ne la quittent que dans le sommeil de la mort. Les Yeux étant Diaphanes, d'une composition transparente comme le Verre & d'un éclat condensé, se saisissent des simulacres des choses & les retiennent; comme un Miroir représente la Lumière qui lui est opposée, de même la faculté des Yeux est une source inepuisable des images des choses qu'ils rendent à l'Ame, qui est prochaine, & dont le Siège est fixé dans la tête, où elle habite comme dans une Citadelle élevée: Alors l'Esprit se sert de son discernement pour connoître la chose qui lui est représentée. Il en use de la même manière pour distinguer les Sons quand un Air délicat, mobile & frappé par les Corps sonores, s'insinue dans les Oreilles, c'est à ses parties délicées que l'Air doit son mouvement. Ces petits Corpuscules se poussent les uns les autres & l'Air frappé rend le coup à l'Air le plus voisin & ainsi successivement

ment jusqu'à ce que le son soit parvenu à s'insinuer avec violence dans la cavité des Oreilles qu'il penetre, quoiqu'elles soient exactement fermées mais l'Air est si subtil & si delié que les Poissons fuyent le moindre bruit que les Pêcheurs font en parlant quoi que l'Eau soit interposée entr'eux & ils se précipitent tout épouvantez dans des Filets. L'Air ne penetre-t-il pas jusques dans les Gouffres de la Mer? Ne fait-il pas enfler les flots, sur-tout dans l'Hyver, tems fâcheux qui fait souvent faire aux Nautonniers des Vœux forcez? Toutes les fois donc que des Corps durs se frappent, l'Air est poussé avec violence & penetre les petites ouvertures des Oreilles. De là procedent les Sons & les Voix différentes, selon la nature des choses & des lieux qui occasionnent la violence du mouvement de l'Air; comme dans les differents instrumens ou l'Air forme des Sons. Ce qui fait qu'une Trompette se fait entendre de plus loin qu'une Flûte, & que le Siffre de Damiete differe des Sons du Psalterion. De la même maniere que quand on jette une Pierre dans l'Eau, ce fluide se retire & forme differents Cercles; l'Air frappé fait de même plusieurs Cercles autour du centre de son mouvement ce qui fait qu'une seule Voix se fait entendre à plusieurs Oreilles & qu'une image fait
avec

avec la Lumiere une impression à plusieurs Miroirs. Il faut expliquer à present l'Odeur : Elle penetre les Narines ; il sort toujours des Fumées delicates ou des Corpuscules des choses qui sont sulphureuses & ont par consequent de l'odeur ; ils parfument l'Air comme quand on brule de l'Encens dans un Encensoir. Le goût se fait par l'atouchement de la Langue & du Palais ; c'est par eux qu'est ressentie l'humidité des choses qui ont du goût, qui touche ce Sens & forme les Saveurs succulentes ; c'est aussi le Sang & l'Esprit qui forment le toucher parcequ'ils fluent dans toute l'habitude du Corps. Ce Sens est dans tous les Animaux & il y a de l'apparence que le goût se rencontre aussi generalement chez eux ; mais l'un & l'autre sont plus delicats dans l'Homme. L'Homme est aussi doué d'une prudence superieure à celle des Bêtes. Il y a des Gens dont le sentiment est different, & qui pretendent que les choses susdites se passent d'une autre façon ; ils nient que les images des choses reçues par les Yeux soient la cause de la vuë, & que l'Air ne contribue ni à la Vuë ni à l'Ouïe, & pretendent que Dieu a donné à l'Ame autant de qualitez & de forces qu'il a lui même créé de genres de choses differentes afin qu'elle les pût comprendre toutes. Chaque

Ani-

Animal a de son Genre une connoissance parfaite qui ne s'étend pas beaucoup plus loin ; mais l'Ame contemple toutes choses, elle est capable de les examiner avec un jugement sain ; & de peser par une serieuse attention les objets qu'elle aperçoit par le moien des Sens. L'Esprit est le Soleil de l'Ame, les Astres sont les Sens ; c'est le sentiment de quelques Gens ; ce que nous laissons à examiner à d'autres, parce que nous approchons de la fin de ce Chant, & que nous touchons presque les Pincés du Capricorne. Il faut cependant inferer de ce que nous avons dit ci-dessus que l'Ame est quelque chose qui participe de l'Ether, qui vit sans Corps, qui vivifie tout, qui a la connoissance de toutes choses, autant cependant que l'a voulu le Pere des Hommes & des Dieux : Car c'est lui qui a donné une puissance certaine & finie à chaque chose ; il est le seul qui ait une force sans bornes ; il peut faire toutes les choses qui sont faisables, il est exempt & supérieur aux Loix & aux regles. L'Ame ne peut être regardée que comme incorporelle puisqu'elle sent & comprend toutes choses, elle n'est ni de Terre, ni d'Eau, ni d'Air, ni de Feu, & les choses qui sont composées des quatre Elements ne sont pas dotées des mêmes forces que l'Ame. Il faut donc qu'elle soit quelque chose
de

de celeſte & qu'elle procede de Jupiter, puisqu'il lui à accordé autant de connoiſſance qu'elle en a beſoin pour comprendre tout l'Univers. Les Atomes qui ſont la baze du Syſteme de pluſieurs Philoſophes ont plutôt dû contribuer à la formation des Corps qu'à celle de l'Ame. Nous le voyons, puis-que les Corps ont de l'Extension & peuvent ſe partager de toutes parts: l'Ame au contraire eſt indiviſible & immatérielle; elle eſt comme le centre d'un Cercle ou pluſieurs Lignes aboutiſſent, qui ſont les ſens, qu'ils cherchent comme les Fleuves ſe précipitent dans la Mer. Je ne peux aſſez m'étonner qu'il y ait des Gens qui puiſſent croire que l'Ame & le Corps ſont détruits enſemble; quand même cela ſeroit, on devroit s'en taire: Ces choſes ne doivent pas ſe dire ouvertement & ne doivent pas être divulguées au Peuple: La pluſpart des Hommes ſont mechans & ſeroient capables de tous les Crimes, s'ils croyoient la mortalité de l'Ame & qu'ils ne craigniffent pas les punitions deſtinées à cette Ame. Ils ſe précipiteroient dans les plus grands Forfaits & ne tarderoient pas à confondre le permis & le deſendu. Outre cela c'eſt l'eſperance de la Felicité après la Mort & d'être toujours inſéparablement unis à Dieu qui engage les Hommes à la pratique des Vertus: C'eſt-là le principe de leur Charité les uns envers les autres;

tres, sans quoi ils s'engourdiroient dans une affreuse nonchalance. Les Charitez cesseroient; les Temples les plus beaux seroient renversez, les Autels d'Or & de Marbre cesseroient de fumer du sang des Victimes; enfin la Religion, la Pieté, l'Honneur, le Culte des grands Dieux seroient absolument détruits, si les Hommes estoient ne se pas survivre & que leurs Ames fussent dissipées par les Vents. Le Peuple à moitié feroco, doit être arrêté par un frein & par la crainte des punitions. L'Esprit populaire est naturellement enclin au mal; il ne va jamais au bien par son propre mouvement, & la Vertu lui est absolument à charge. La Religion est l'Honneur & la Gloire du Genre Humain, elle nous unit aux Dieux; elle nous joint à l'Olympe. Non, il n'est pas d'honnête Homme qui ose dire ouvertement que l'Ame soit mortelle. Nous allons prouver par la force de la Raison qu'elle est exempte de Mort & par conséquent Eternelle comme tout bon Chretien doit le croire & comme le fameux Juif qui le premier fit circoncire son Peuple nous l'enseigne. Dieu ne se seroit pas servi de lui pour enseigner le Dogme de la circoncision s'il ne l'avoit pas jugé à propos & presque toutes les Nations mêmes les plus Barbares d'une Voix unanime sont persuadées de la verité incontestable

testable de l'Immortalité de l'Ame que
 peut-on en effet imaginer dans l'Univers
 qui soit plus semblable que l'Ame au
 Principe tout-puissant Maître de tous
 les Estres? Qu'est il de plus durable &
 de plus parfait? Car qui est-ce qui peut
 nier que ce qui n'est que d'une courte
 durée ne soit pas imparfait? Ce qui
 fait que les choses Celestes durent tou-
 jours, c'est qu'elles sont les plus di-
 vines & les plus parfaites; mais les
 choses au contraire qui sont les plus
 prochaines de la Terre & plus éloi-
 gnées du Ciel, étant plus imparfaites,
 ne peuvent durer longtems. Mais nô-
 tre Esprit, dira t-on, quoi qu'il pa-
 roisse doué de Vie & de connoissance
 & qu'il semble approcher le plus de
 la Nature Divine, se trouvant renfer-
 mé dans des bornes corporelles nedit
 pas avoir une durée plus étendue,
 ni vivre au de là du Corps. Mal-
 gré ce raisonnement captieux, je dis que
 l'Esprit est incapable de corruption par
 la raison qu'il est simple & séparé de
 la Matière. On peut aussi joindre à
 ce Raisonnement l'expérience qui nous
 demontre qu'à mesure que le Corps
 s'affoiblit l'Esprit semble augmenter de
 force: Ce qui fait que les Vieilles
 Gens ont plus de prudence & de Bon
 sens que les jeunes Hommes; & que
 nous voyons rarement les Gens extre-
 mement vigoureux de Corps être Spi-
 rituels,

rituels. Il est rare que Dieu ait réuni ces deux Dons : L'on ne voit presque pas les Gens en même tems très-robustes de temperament être fort delicats par leur Genie. On doit donc inferer que si l'Esprit semble se revetir des forces qu'une longue Vie a ôtées au Corps, qu'il en est absolument independant & qu'il est quelque chose qui existe par soi même & qui survit à la mort. Mais dira-t-on, quand on a mal au pied, l'Esprit souffre en indiquant la nature de la Douleur. Cela est sans doute, il faut examiner de quelle maniere cette douleur parvient jusqu'à l'Esprit. Monte-elle du bas en haut, petit à petit, comme une fumée ? Non assurément, car si cela étoit, il faudroit que toutes les parties par où cette fumée passeroit ressentissent du mal à son passage. Le pied ne seroit donc plus le seul à être malade, & il faudroit de necessité que ce fût la partie la plus voisine de l'Esprit qui fût la plus malade pour donner connoissance à l'Ame de sa douleur, ce qui n'est pas : Par consequent l'Ame n'est pas corporelle ni mortelle, puisqu'elle distingue les parties du Corps dans lesquelles elle est renfermée, sans être susceptible des mêmes impressions ; & que d'ailleurs elle n'a pas besoin d'aucun milieu pour sçavoir ce qui se passe d'une extremité à l'autre du Corps.

Il faut faire encore cette réflexion que toutes les fois que nous voulons nous ressouvenir de quelque chose, faire quelque ouvrage, ou entendre ce qui est le plus difficile nous semblons separer nôtre Ame de nos Sens ; nous la recueillons en elle même, en fermant nos Yeux ; en nous enfonçant dans la retraite ; en prenant le tems de la Nuit & du Silence. C'est dans ce tems que nous semblons jouir de nôtre Ame, independante du Corps. Les Sens troublent l'Ame aussi bien que les différentes Passions ; elles la rendent debile & la plongent dans les ténèbres : De même que les Nüées obscurcissent l'éclat du Soleil. Si donc cette Ame est plus capable de réflexion quand elle est separée des Sens & des Passions violentes & qu'elle est absolument renfermée en elle même ; il s'ensuit indubitablement que quand elle pourra être libre & delivrée de cette Chair mortelle, que ses connoissances seront bien plus étendues ; qu'elle ne sera plus attaché qu'aux choses les plus parfaites & que par consequent sa durée doit être éternelle. Il y a d'ailleurs une autre reflexion à faire, l'Homme semble être le milieu entre les intelligentes & les Brutes ; il doit par consequent être composé de quelque chose de commun à ces deux extremittez. Le Corps participe des Brutes & l'Esprit des Celestes Habitants ; par

consequent une partie est mortelle & l'autre éternelle. Ainsi la mort ne détruit qu'une partie de nous mêmes. On peut encore ajouter cette preuve que si après nôtre mort, nous étions totalement détruits, Dieu par là paroïtoit injuste & ce seroit une faveur qu'il accorderoit aux méchants parcequ'ils jouïssent souvent pendant leur Vie, des Richesses, de la Volupté, des Honneurs & de l'Amitié du Peuple, & que les honnêtes Gens au contraire sont maltraités par la Fortune & par les adversitez; tantôt pauvres, tantôt Malades & presque toujours dans une affreuse Tristesse. Il paroît juste qu'il y ait une compensation & qu'après la mort on soit récompensé ou puni selon ses merites; Mille preuves nous indiquent que l'Ame est immortelle & absolument incorporelle. Mais en voila suffisamment sur cette matière. Il y a des Gens qui regardent l'Ame comme une harmonie, de la même manière que de plusieurs Voix & de plusieurs instruments il en résulte un tout harmonieux, ou que de plusieurs Drogues & Simples il en résulte un composé medecinal excellent. On pourroit inferer selon ce sentiment que l'Ame est un composé de la Vertu des Cieux & de la jonction des Elements; qu'elle est renfermée dans des limites en partie corporelles & en partie spirituelles; comme ce qu'on appelle la

Vûë

Vuë, qui est composée de deux choses
 sçavoir de l'objet qu'on voit & de la
 vertu de la vuë qui l'apperçoit ; que
 le Ciel est la cause premiere qui forme
 tous les Estres, & que sans lui la Ter-
 re & la Mer cesseroient d'être seconds :
 Ce sentiment me paroît faux ; car si
 cela étoit ainsi le Corps ne pourroit se
 revolter contre l'Ame, non plus que
 l'Ame ne pourroit résister aux inclina-
 tions du Corps ; le consentement seroit
 entr'eux unanime, & ils auroient une
 force égale, telle qu'est celle qu'on
 trouve dans tous les mixtes qui naissent
 par la puissance Divine ; comme dans
 le genre des Herbes & des Pierres pre-
 tieuses. D'autres s'imaginent avec aussi
 peu de raison que l'Ame est détruite
 avec le Corps ; & ils se fondent sur ce
 que le sommeil qui est l'image de la
 mort, nous ôte l'Esprit & les Sens : Ils
 appuient leur sentiment sur ce qu'ils
 voient que l'Ame a ses Maladies qui
 l'empêchent de jouir de ses facultez :
 Ils observent que l'Esprit est sujet à
 être blessé & même détruit, qu'il croît
 & déperit avec le Corps, comme on le
 voit dans les Enfants, les Vieillards &
 les Hommes : l'Enfant est ignorant,
 l'Homme est prudent & le Vieillard est
 en enfance : La Vieillesse détruit le
 Corps & l'Esprit. Que ne disent-ils
 pas enfin ? Si l'Ame, continuent-ils,
 est divine, & peut vivre séparée des

membres mortels, pourquoi se revest-elle de cette Chair misérable, avec laquelle elle est obligée de souffrir tant de maux & de se prêter à tant de Crimes ? Il faut donc qu'elle soit insensée si elle s'y joint de son bon gré. Ou bien qui est-ce qui la force à entrer malgré elle dans cette prison ? Est-ce Dieu même ? Il la hait donc, puisqu'il la renferme de cette manière ? Ils ajoutent que cette Ame n'étant pas Corps & n'ayant par conséquent point d'extension le Corps ne peut la renfermer d'aucune manière. Ils disent encore qu'elle ne sçait rien par elle même, qu'elle ne l'apprenne avec beaucoup de soin, & qu'elle est assez foible pour l'oublier en peu de tems : Ils concluent enfin par assurer que l'Esprit n'est rien sans le Corps ; qu'il ne peut rien apprendre sans les Sens, qui sont les Organes par lesquels se forme la Doctrine. D'autres d'un sentiment différent prétendent qu'il n'y a qu'une seule Ame dans le Monde, qui distribue la Vie à tous les Etres vivants, de même que le Soleil est l'unique cause qui éclaire & fait que tous les Yeux voient : Ils la croient éternelle quoi que les Corps se détruisent de la même manière que les Yeux des morts ne voient plus la Lumière du Soleil. Il est aisé de détruire toutes ces bagatelles par les secours d'une solide raison ; mais j'apprehende
d'être

d'être trop long. Quelqu'un sans doute
 se joindra un jour à moi pour les con-
 fondre & refuter totalement leur sys-
 tème. Homme courageux ! qui que vous
 soiez, votre gloire sera mêlée avec la
 mienne, & nos arrières Neveux louè-
 ront nos Ecrits. Osez entreprendre ce
 grand Ouvrage, & acquittez vous sur
 Terre d'un devoir digne des Dieux.
 Oûi, je le proteste, que celui qui veut
 être persuadé de l'Immortalité de l'A-
 me y parviendra s'il sçait reprimer tou-
 tes ses Passions; si au mepris de ce qui
 fait la felicité des Mortels, il se deta-
 che parfaitement du soin des choses
 terrestres; & s'il fait des efforts assidus
 pour élever son Esprit vers le Ciel, il
 connoîtra bientôt qu'il porte dans son
 sein quelque chose de Divin, il de-
 viendra sage, au plus parfait degré, il
 aura de l'avenir des Notions certaines,
 soit par rêves ou par revelations. C'est
 à cet heureux état que les Prophetes
 autrefois ont dû la connoissance de
 de l'avenir : Un Esprit sobre s'appro-
 che d'autant plus de l'Ether qu'il s'é-
 loigne d'avantage de la Terre & de l'a-
 mour charnel. Mais hélas ! Presque
 tous les Hommes ne suivent que les
 plaisirs des Sens & ne connoissent d'au-
 tres biens que ceux du Corps. C'est
 là ce qui les fait croire que l'Ame est
 mortelle. Leurs Yeux affoiblis ne peu-
 vent soutenir les regards des objets di-

vins, & d'épais Nüages leur obscurcissent la vuë. Mais c'est assez parler de l'Ame, revenons au grand Auteur du Monde. Nous concluons qu'il n'a point de Corps, non plus qu'une quantité d'autres Êtres qui lui sont infiniment inférieurs, plus nombreux mille fois que les Feuilles de la plus vaste Forêt; ou que si ces Êtres ont un Corps il est si délicat qu'il n'est perceptible par aucun Sens, & ne peut être vû que par les Yeux de l'Esprit: Que ces intelligences sont des Êtres par excellence & qui ne sont souillées par rien de charnel. Il est tems, Muse, de garder le silence; dans peu de tems avec l'assistance de celui qui donne le mouvement à mes Levres, vous approfondirez avec moi les causes des choses qui arrivent dans ce Monde Sublunaire: Vous examinerez si elles sont conduites par un capricieux destin, ou par une raison éclairée: Enfin pendant que le Soleil par ses rayons brûlants échauffera les traces du Lion de Nemée, & que les paresseuses cigales, à l'ombre des Feuilles épaisses, formeront leurs sons rauques & peu harmonieux, nous irons respirer un Air rafraîchissant & une odeur délicieuse à l'ombre d'un Laurier ou d'un Myrthe, près d'un Ruisseau qui par son doux murmure, nous provoque à un tranquille Sommeil. Le doux repos delasse l'Esprit, rétablit la

Vi-

LA BALANCE. 297

Vigueur : Mais quand après le Repos j'aurai pris des forces nouvelles, Muse, reprenez vos accents les plus pompeux ; soiez ma compagne fidele & ne me refusez pas vos inspirations ; rechauffez mon zèle, j'entreprendrai de nouveaux Chants : Et si, par hazard, la Fortune émuë de pitié pour tous nos maux, jette sur nous un regard favorable, qu'elle chasse la pauvreté & les soucis les plus pressants, je serai pour lors tout entier avec vous ; je serai sans cesse renfermé dans les Grottes des Muses. Quelles consolations mutuelles ne goûterons nous pas ? Nous nous desaltererons à longs traits des Eaux de l'Hypocrene, & nous ferons retentir le Mont Sacré d'une melodie nouvelle.



A B R E G E'

D U

HUITIEME LIVRE.

L' Auteur parle de la destinée qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu à une fois prononcé; que c'est de là que procedent l'ordre & l'arrangement de toutes les causes secondes; il en conclut fort juste que le hazard & la Fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'efforce de concilier la Providence Divine avec le libre Arbitre, en expliquant ce que c'est que le libre Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les Loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine; mais bien plutôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'Ame Humaine jouit d'une parfaite liberté, sitôt qu'elle a dompté les Passions qui déclarent une guerre continuelle à la raison; que si au contraire elle est soumise & entraînée par les Passions deregées, elle doit être regardée comme

me Esclave, il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections. Et paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens en résolvant la dernière & dement ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection pourquoi les honnêtes Gens sont souvent malheureux, & les mechants presque toujours fortunez; & cela par la distinction qu'il fait des Biens du Corps & de ceux de l'Esprit, de ceux du Vulgaire & de ceux des Sages. Dans toute l'étendue de ce livre, enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

LE SCORPION.

ENseignez moi belle Nimphe Pierer de pourquoi les choses mortelles sont conduites par une route différente? Pourquoi les unes sont en honneur dans cette Vie, tandis que les autres semblent tourmentées par des peines infinies, ce n'est qu'à vous qu'il est permis d'être admise au Conseil des Dieux & de connoître les causes secrètes. En vain s' imagine-t-on que tout ce qui arrive dans la vie est conduit par un aveugle Hazard sans que la raison se mêle des

événements de ce Monde : Les Hommes sont entraînez à penser de cette façon parce qu'ils voient souvent les crimes couronnez du plus heureux succès, & les Vertus échouées être regardées avec indignation : Ils voient les Hommes justes & prudents gémir dans une injuste oppression, & les Scelerats au contraire enlever les faveurs d'une aveugle Fortune ; ils apperçoivent le Vice preferé à la Vertu, les Temples frapés & consumés par la foudre & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs par les mêmes moïens qui les devoient conduire à la plus méprisable infamie. Quand on voit de pareils revers la plupart des Hommes croient ou que les Dieux n'existent point, ou qu'au mépris de la Terre, leurs soins sont bornez dans les Cieux ; & ils attribuent tout à un hazard incertain : Ou bien l'on vous donne, Fortune chimérique, la conduite de l'Univers ; on vous croit la Maîtresse & la dispensatrice des Sceptres ; on attribue au revers incertain de votre Rouë ces aventures monstrueuses. C'est à cette folle opinion que vous devez les Autels sacrilèges que les anciens ignorants vous ont érigés, aussi bien que les profanes Hosties qu'ils vous ont immolées. Les destins ont eu leur part de ces Sacrifices ; on les a regardez comme les Législateurs du Monde ; on a cru qu'ils

avoient

le gouvernement du Globe terrestre & qu'ils le regissoient par un ordre éternel & permanent, on les a envisagés comme les distributeurs des fêtes & des Triomphes; on a crû que chaque personnes recevoit deux ce qui lui étoit destiné. Mais hélas! De tous tems les Fables ont été reçues des humains avec avidité & le merveilleux aura toujours des droits sur les Mortels. Cette question utile & difficile à agiter m'a paru digne des Muses. Non, rien ne peut exister ni être fait sans une cause, & ce n'est que la distance qui se trouve de la cause à l'effet qui en fait la différence; rien ne s'engendre, rien ne se produit, rien enfin ne peut être la cause de soi-même il y a non-seulement dans les causes une infinité de progrès differens, mais il faut encore qu'il y ait quelque choses qui les precede d'où résulte & commence leur grand ordre, qui par degré parvient jusqu'à des effets entièrement finis. Nous avons appelé destin cet ordre des causes, ce qui n'est autre chose que le Decrèt que Dieu a une fois prononcé, qui devient un Loy permanente; Or plus chaque cause est voisine de ce premier degré plus elle a de dignité; elle commande & gouverne les causes qui la suivent & ainsi successivement jusqu'aux effets. On pretend par exemple que le premier Etre est une cause, & que ce qui est opposé à l'autre

extrémité doit être regardé comme l'effet; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrémités doit donc être participant aux deux qualités; qu'il y a un neud, & une continuité perpétuelle des causes; qu'une chose dépend immédiatement de l'autre & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend par différents chaînons depuis l'Olympe jusqu'aux sombres bords; ce qui paroît absurde, car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs premiers principes & plusieurs causes premières fussent réunis dans un même sujet. Tant de Rois ne pourroient subsister longtems d'accord entr'eux, ils ne tarderoient pas longtems à se combattre, parceque la puissance souveraine peut se partager. Le Monde cesseroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable des choses, Mais on peut objecter que plusieurs causes distinctes & séparées entr'elles procedent du Souverain Principe de tout, qui est un, de la même manière que plusieurs rayons émanent du Soleil, qui ont entr'eux une différence, qui fait qu'un rayon ne dépend absolument point de l'autre, quoi qu'ils sortent tous de la même source & que malgré cela ils ne sont pas obligés de se combattre & de se nuire l'un à l'autre puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît appuïé sur la vraisemblance, & peut être vrai. Examinons-

nous-le cependant interieurement afin de tirer nôtre entendement des tenèbres. L'Esprit humain ne sçauroit en si peu de tems rencontrer la verité, il est sujet à se tromper facilement; c'est ce qui a donné lieu à tant de Sectes différentes & à tant de sentiments contraires. Celui-ci assure avec opiniâtreté ce que l'autre nie absolument. En un mot l'opinion nous est propre comme la raison l'est aux Dieux & nous n'avons de certain que l'incertitude. S'il y a donc plusieurs causes qui procedent immédiatement de la première, comme nous l'avons dit, je demande si chacune d'elles est égale en perfection; auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entre elles; car ou l'on ne trouve ni primauté, ni degré, ni différence, il cesse d'y avoir de l'ordre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu & la fin; il n'est par conséquent pas de Genre sans ordre: Si au contraire chacune de ces causes differe en perfection, il s'ensuivra que Dieu a fait quelque chose d'imparfait, ce qui me paroît difficile à imaginer. Je fais donc du sentiment de croire que les causes sont en leur partièulier chacune également parfaite de façon que l'Effet primitif qui en résulte doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion qu'il s'éloigne de leur premier prin-

principe ils sont plus ou moins parfaits ; de la même manière qu'un Arbre ou une Plante s'abatardit & ne rend pas des fruits également bons : Ce qui fait qu'on voit les maux excéder en nombre les biens ; & les choses affligeantes beaucoup plus fréquentes que les choses qui nous procurent de la satisfaction : Parmi ces causes celle qui a le plus de Vie & de raison est la plus puissante , la meilleure , la plus simple & de la plus pure substance ; celle , au contraire , qui renferme le moins de Vie & de raison doit être regardée comme la plus foible , la plus épaisse & d'une substance la plus imparfaite : Ce qui est justifié par ce qui arrive sur la Terre , où tous les Êtres ne sont pas de longue durée , où à peine trouve-t-on quelqu'un de raisonnable , où rien n'est pur , & où toutes choses sont des Mixtes , composez de plusieurs autres choses. Il n'y a presque pas dans le Monde de substance pure ; on ne la connoît même point , & elle n'est honorée que de ceux qui la connoissent : Elle est cachée dans d'obscures cavernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du Corps & de la Fortune que de ceux de l'Esprit ; car la substance est presque la même chose que la Vertu ; mais cette substance est dans ce Monde comme dans un exil : Sa Patrie & son Siège

ordinaire est, le Ciel, où elle a pour compagnons fideles la verité & le bien parfait, c'est de cette façon que le Monde n'est qu'un tissu de causes; il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne, ni les tems, ni la force; Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été, tout ce qui est, ou qui sera. Ces causes ont reçu leurs forces du Roi des Divinitez, c'est lui qui leur a prescrit les tems, les limites & leurs progressions. Il faut sçavoir que plusieurs causes concourent pour faire une chose, mais ce concours n'est jamais fortuit; au contraire tout marche par un ordre certain des destins; le Tout-puissant Ouvrier des Astres a tout soumis à des loix certaines & à mesuré les jours qu'il a créés: Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout soit conduit par le hazard, & que Dieu abandonne les choses mortelles. Le Hazard n'est par lui-même autre chose qu'une futile opinion qui ne differe pas de l'image d'un songe; quoi qu'en dise Aristote & plusieurs autres Philosophes: Leur sentiment ne me fait nulle impression, quand ils s'écartent de la verité. Il est souvent arrivé que les plus Grands-Hommes les plus graves & dont la reputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand Nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de Sectateurs qui ont prêché leur Doctrine;

trine; tant l'Exemple & l'erreur ont de puissance. Pour moi qui ne suis partisan de personne, je me livre à la seule raison qui est la fidelle conductrice des Sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer & la suivre sur toutes choses. C'est cette même raison dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par Hazard; car si (comme il a été dit) tout procede de causes, d'ordre & de tems certains par l'ordre du suprême dispensateur, ce qui étoit nécessaire pour que le Monde fût parfait & pour empêcher que le desordre ne détruisît un si grand Ouvrage, que devient le hazard qui est ambigu & plus changeant que Vertumne & Prothée? La Nature en un mot, a en horreur le hazard, comme le vuide; rien n'est incertain dans le Monde, Dieu lui-même, la Nature, l'Ether, les Elements & tout ce qui en résulte, a été, & sera éternellement. Si quelque chose étoit incertain l'Esprit de Dieu ne sauroit pas tout & il seroit lui-même susceptible d'erreur, ce qui est absurde, car celui qui a tout fait doit tout savoir; rien en aucun endroit ne lui peut être caché: Quoique quelques Gens disent que si le Pere des Lumieres connoissoit tout ce qui se passe ici bas, cette connoissance diminueroit sa Grandeur; ce sentiment est erroné, car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui est tel; l'on n'est pas avili

pour

pour ignorer les choses les plus sublimes ; & une personne ne blanchit pas pour avoir la connoissance d'une chose blanche ; le Soleil ne perd pas de son éclat pour éclairer les mechants & ne se salit pas en éclairant un borbier ; la Lumiere, enfin, ne perd pas sa pureté quoi qu'elle touche à des choses sales : Ainsi l'Esprit peut comprendre les choses les plus viles sans s'avilir pour cela : Il convient de connoître le mal, comme il est defendu de le faire. Dieu n'ignore donc rien, il sçait le passé, le présent, & l'avenir ; tout lui est certain, sans quoi il ne le sçauroit pas ; car on ne peut sçavoir les choses incertaines, c'est pourquoi les Prophetes, quand ils predissent l'avenir, ils predissent des jours certains & des choses certaines, ce qu'ils ne pouroient faire, si le passé, le présent & l'avenir ne leur étoient pas certains. Il faut cependant avouer que certaines choses paroissent arriver par pur hazard ; comme quand une tuile, chassée du haut d'une maison, par la force du Vent, vient frapper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un Tresor, en creusant un Puits. Le Vulgaire croit que cela arrive par hazard ; mais nous ne pensons pas de même ; car quoique de telles choses nous arrivent contre notre esperance ; nous ne devons pas pour cela croire que le hazard y ait part, car soit que nous sçachions, ou que nous

igno-

ignorions ce qui nous arrive , l'ordre des Evenemens n'est pas pour cela changé : Le Soleil n'est pas brillant , la Neige blanche & le Feu chaud parce que nous sçavons qu'ils sont tels ; mais parcequ'au contraire, ils sont tels naturellement ; & nous ne sçavons leurs qualitez que parcequ'ils les possèdent réellement. Nôtre Esprit peut se tromper , mais jamais la chose ; or c'est de la chose dont il est question dans l'évenement. Je demande à present si l'on peut admettre que le hazard la domine ? Si une chose se fait , soit que nous la sçachions ou que nous ne la sçachions pas ? Le hazard se trouve en nous & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hazard que quand nous y en croyons , & ce , parceque nous en ignorons la cause qui est très connuë de Dieu. Tout est donc certain : Le Ciel a toujours le même mouvement ; les mêmes choses naissent toujours des mêmes semences ; les Elements conservent toujours leurs facultez ; l'année a toujours ses mêmes parties ; la chaleur de l'Eté succede au Printems , l'Automne avec ses fruits & ses Raisins suit l'Eté , & l'Hiver vient ensuite avec ses Frimats & ses Vents qui congelent tout ; les Herbes ne changent point ; les Animaux ont toujours les mêmes membres , & les mêmes coutumes : Il ne faut pas croire

croire que les Monstres soient formez par hazard ils ont des caües certaines qui les font naître , d'où leur noms procedent & qui les font regarder comme monstres : C'est de son propre mouvement que la Nature les fait , elle semble se jouïr en les formant comme un Peintre qui , quoi qu'excellent dans son Art & grand Maître , se fait un plaisir de faire des figures Grottesques sans proportion ; digne spectacle du petit Peuple. Toutes choses se faisant donc de cette façon , le hazard cesse d'avoir des droits dans l'Univers qui n'est regi que par la Souveraine puissance de Dieu ; ce dont on ne sçauroit douter pour peu qu'on examine l'ordre perpetuel & admirable & l'harmonie parfaite avec lesquels ce Monde à été créé & se conserve ; & pour peu qu'on jette les yeux sur l'exacte proportion des membres des Animaux , sur leurs fonctions , on sera pleinement convaincu que Dieu & la Nature n'ont rien fait en vain & par hazard : On y verra au contraire une raison & une prudence accomplie qui ne peut proceder que des supreme décrets de la Divinité. Il faut à present examiner si la Fortune gouverne les choses mortelles , comme quelques Gens se le sont imaginez. C'est à cet examen que nous allons donner une entière attention. Il faut d'abord sçavoir ce qu'on a entendu sous le nom de Fortune ?

Les

Les Anciens l'ont adoré la croyant une Déesse puissante au Ciel & sur la Terre; ils lui ont érigé des Autels & fait des Offrandes. Cette Divinité ne pouvoit pas être une Femme, ni l'Épouse de quelque Dieu, comme ils l'ont cru; mais elle devoit être aussitôt un Dieu, qu'une Déesse car les Divinités n'ont point de sexe; ils ne sont pas engendrez, ni sujets à la mort comme les Anciens Poètes les ont peints, semblables à nous, & les ont chargez de toutes nos infirmités. Il falloit que ces Gens fussent bien aveuglez. Oh ! Cerveaux insensés, de quelle doze d'Ellebore n'aviez vous pas besoin, quand vous vous êtes chymériquement figurés que les Dieux étoient comme nous, qu'ils entroient dans un Lit nuptial, & qu'ils engendroient des Enfants, par le tendre embrasement des Déeses! Regardons par conséquent la Fortune comme un Dieu de l'ordre le plus inférieur: Ce qui fait qu'il est occupé du soin des vils Royaumes de la Terre & de la Mer, où regnent tant de maux & de dangers, où rien n'est assuré car tout est plein d'embusches & de fraudes. Cette Divinité a été appelée par le Christ; & par St. Paul, le Prince de ce Monde; les Poètes l'appellent Pluton, ou la Richesse, qui prodigue ses faveurs aux méchants & aux insensés, & se fait un cruel plaisir d'être contraire à ceux
qui

qui ont des mœurs innocentes. Le Siè-
ge, le Palais & le Trône est digne du
Tyran que nous appellons la Fortune,
puisque sa Domination s'étend sur le
Monde sublunaire qui n'est rempli que
de maux, où regne une nuit perpetuel-
le, des Tempêtes affreuses, le froid,
la chaleur, l'importune Vieillesse, la
pauvreté qui excite au crime; le travail,
la douleur la mauvaise Foi & la mort.
Au contraire dans le Monde Superieur
à la Lune, regnent la joie & une Paix
perpetuelle; le tems, l'Erreur, la mort
en son bannies, aussi bien que la Vieil-
lesse, en un mot tout ce qui est nuisi-
ble. Heureux mille fois celui à qui les
Dieux par un celeste present ont accor-
dé d'habiter de si belles, si agreables &
si heureuses demeures! Au reste quel-
ques Gens ont crû que ce Monde su-
blunaire étoit rempli de Genies, qui
passoient leurs vies dans les spatieuses
campagnes de l'Air. Les Grecs leur
ont donné le nom de Demons, & ils
ont crû qu'ils prenoient soin des Hom-
mes, des Animaux & de tout ce que
la Terre nourrit, que c'étoit eux qui à
leur gré faisoient faire naufrage sur Mer;
qu'ils étoient les dispensateurs des maux,
des Honneurs, de la felicité & des Ri-
chesses, aussi bien que de l'Adversité,
d'où ils infèrent, qu'il est absolument
nécessaire de leur plaire, ce qui se peut
faire selon le sentiment de quelques
uns,

uns, par des parolles, des charmes, & par l'Art Magique : On estime que si l'on appelle ces Genies, comme on doit le faire, qu'ils paroissent, qu'ils parlent & se rendent à nos Vœux : Que rien n'est plus avantageux à l'Homme que leur conversation, ce que je crois être arrivé à peu de Gens, du petit nombre de ceux qui sont justes & qui par un genereux efforts aiant évité les charmes de la Volupté charnelle & ont sçu mépriser les plaisirs lascifs ; qui se sont dépouillez des soucis terrestres pour se livrer tout entiers à la contemplation des choses celestes. Les Gens de cette opinion ont crû que parmi ces Demons il y en avoit de mauvais qui obeissoient aux mechants, quand ils étoient forcez par des charmes Magiques & que les choses honteuses s'operoient par leur moien. Je n'ay pas dessein d'examiner cette matière cen'en est pas ici le lieu : J'en parlerai dans le Chant où président les Poissons brillants de leurs Ecailles, dorées : Là je m'entretiendrai des Dieux, si la Divinité supreme me le permet & me dicte mes accents. Passons donc ces choses sous silence, à peine puis-je croire qu'il y ait quelque mauvaise Divinité ; la Sagesse est incapable de faire du mal : l'Ignorance au contraire est Mere de l'Erreur, des fautes & du Crime ; il paroît même que personne de son plein gré ne veut être mechant. Il
me

me semble que la Volonté est naturellement portée au bien ; il est seur qu'un Demon * est sage & prevoiant, ou il ne merite pas ce nom ; s'il est vrai qu'on leur ait accordé aussi bien qu'à la Fortune les resnes & le gouvernement de ce Monde. Rien ne me paroît donc abandonné à l'aveugle Destin ; l'Esprit Saint du supreme Roi des Rois mesure tout avec une Sagesse ineffable, & rien ne se fait sans son ordre ou à son insçu ; de là on infere qu'il y a une destinée qui est un nœud Gordien, pour ainsi dire inexplicable ; pour le denouer il ne faut pas moins que les forces d'Hercules ou la temeraire valeur d'Alexandre. C'est là ce qui de tous tems a troublé les Esprits & a été la source de plus d'une Heresie ; car si le Destin ordonne des choses, il faut nécessairement qu'elles soient faites comme il l'a ordonné ; nos actions cessent donc d'être libre, & les Dieux mêmes ne peuvent pas disposer de leur Volonté, le libre Arbitre est detruit, la Vertu par consequent cessera d'être recompensée & le Vice d'être puni, ce qui est absurde à imaginer. Ce n'est pas ici le lieu de parler des Dieux ; mais attachons nous plutôt à l'examen de nous mêmes & aux choses qui sont soumises à nos

con-

* La qualité de Demon s'entend ici comme Esprit élémentaire.

connoissances & qui peuvent être examinées par les simples secours des Lumières humaines. Je dis donc que dans les choses qui sont soumises à l'Empire de la Fortune, rien ne s'exécute sans les ordres du Destin; comme la distribution des Richesses, des consolations, des plaisirs, des Honneurs: Pour les Sceptres & les Couronnes elles procedent d'en haut, nôtre Volonté ne peut nous les acquérir, car quel est celui qui ne les ambitionneroit pas? Mais la Volonté n'y fait rien, elle y nuit même, si les Destins sont contraires. Que de Gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les Destins adverses ont toujours precipitez! Chacune de leurs entreprises reiteree est tournée par le Destin en une nouvelle ruine: Ceux au contraire qui ont les Astres favorables, recoivent de la Fortune des faveurs inespérées, qui s'offrent d'elle mêmes, sans qu'ils aient pris le soin de les rechercher: Ce sont des Pêcheurs heureux qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent leurs Filets remplis de Poisson; ce sont de ces Fortunez Mortels qui doivent le jour à un Pere Riche & d'une illustre Famille qui succent les délices avec le Lait, qui s'élèvent au faite des Grands & qui sont (quoi que souvent indignes) destinez à commander & gouverner les autres: Ce sont des aveugles choisis pour regir des Gens qui ne sont pas

pas beaucoup plus éclairez & qui ne leur donnent d'autre exemple que celui d'une Vie licentieuse: D'autres au contraire doivent la naissance à de pauvres parents & d'une origine obscure, ils sont livrez à la peine & aux larmes; ils sont surchargez de travaux assidus & souvent inutiles; tous leurs soins & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim & ils sont toujours écrasés par la plus affreuse misere. Qui peut nier que ces choses n'arrivent par l'ordre des Destins? Les uns sont beaux, agiles, vigoureux; les autres naissent difformes, maladifs & delicats. Peut-on croire que cette difference soit occasionnée par nos merites; ou bien par nos Crimes? & nôtre libre Arbitre est-il consulté en pareil cas? Tout cela procede assurément des Destins, les choses mêmes qui concernent nos Corps y sont sujetes, jusqu'à l'heure & le genre de nôtre mort, ils en dependent. L'un perit d'une mort infame, l'autre est assassiné, celui-ci est noyé; un autre finit ses jours par un incendie, cet autre par le Froid, celui-ci par la Faim celui-là par trop de nourriture; & la plus grande partie par la Douleur, les Maladies & les accidents, ou bien ils sont abbatus par le Vieillesse. La mort est certaine à tous les Hommes, mais la durée de leurs jours n'est pas déterminée. La sombre mort donne

des bornes au cours de nôtre Vie. C'est ainsi que par un jonc mourut le fameux Apologiste du grand Achille ; Eschyle perit sur les confins de la Sicile écrasé par l'Ecaille d'une Tortuë ; Anacreon finit ses jours étranglé par un pepin de Raisin. O Mort cruelle ! de combien de moiens ne vous servez-vous pas pour détruire le Genre Humain ! Plus on la croit éloignée, plus elle nous menace : Rien n'est plus certain que la nécessité de mourir & rien n'est si incertain que le tems de la mort. Quelques Astrologues se sont picquez de predire par la connoissance de l'Etat du Ciel & du Pole celeste , les choses à venir, l'Heure & le Genre de mort ; je ne sçai qu'elle Divinité instruisoit ces inspirez , parceque la nature de l'avenir est certaine comme celle du passé & du present : Je dis certaines dans la cause premiere & dans les causes secondes qui en dependent par enchainement. Ne peut-on pas aussi croire que les biens & les maux qui concernent l'Esprit proviennent du Destin ? Le Genie & la Doctrine en paroissent aussi émaner. Qui est-ce qui pourra être instruit, s'il n'a pas un certain Genie, & si la nature ne lui en fournit pas les forces, & si la Fortune & une santé languissante lui sont contraires ? L'un devient Rheteur, l'autre Philosophe, un autre s'applique à expliquer les Mysteres des Dieux

Dieux & s'attache à l'Astrologie; d'autres enivrez de la Poësie boivent les Eaux de la Fontaine de Castalie, dans une grande pauvreté, & acquierent, en souffrant la Faim, sa proche parente, la Renommée. Encore une fois d'où procedent ces inclinations si ce n'est du Destin? C'est de lui que dependent les Arts & les Charges publiques: La Nature se plaît à ces differences qui ornent differemment le Theatre du Monde. C'est par ces differentes routes par ces travaux divers, par ce culte differentié, que l'Univers est décoré. Il faut examiner à present si c'est le Destin ou la Volonté qui forment en nous les Mœurs & les differentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile que de decouvrir cette Vérité. Il faut assurément qu'il nous reste quelque partie de nôtre libre Arbitre, sans quoi ce seroit fait de nous, & la faculté du choix seroit ôtée au Genre Humain: Si l'on accordoit au Destin, une puissance sans bornes, il nous forceroit d'être mechans & nous ne pourrions plus opposer au Crime le frein de la Raison. Il faut donner à cet examen toute l'attention dont nous sommes capables & nous esperons avec l'assistance de Dieu de decouvrir la Vérité. Il faut d'abord expliquer ce qu'on entend par Libre Arbitre, qui n'est autre chose qu'une puissance libre & absolue que Dieu à

accordée à l'Homme, par laquelle il dépend de lui de suivre le bien ou le mal. Cette liberté ne lui a cependant pas été accordée afin qu'il s'adonnât au Vice, au prejudice de la Vertu, mais afin qu'il s'appliquât au contraire à acquérir des bonnes Mœurs, au mépris du Vice, car les mauvaises actions sont nuisibles & les bonnes méritent une juste Louange. Il faut examiner ensuite si le Libre Arbitre est égal en toutes choses & si sa durée a des tems limités. Il ne se rencontre pas assurément dans les Enfants non plus que dans ceux qui sont tourmentez d'une Maladie trop violente, ou dans ceux qui sont dans un profond Sommeil; puisqu'il est regardé comme l'image de la Mort. Si l'on veut examiner avec soin la Vérité, on trouvera peu de Gens parmi le grand nombre qui se servent de leur Franc Arbitre & de leur Liberté. Je passe sous silence les fautes de la jeunesse & je pardonne aux premières années: J'excepte encore les Gens endormis, les Febri-citans & les Malades de toute autre espee. Le nombre de ces premiers est grand; mais il n'égale pas à beaucoup près celui des Gens dont l'Esprit est livré aux crimes les plus honteux, & dont l'Ame est souillée de Maladies de l'Esprit: Ceux-là s'écartent de la Raison & du droit chemin, qu'on doit se prescrire pendant le cours de sa Vie. Je de-

demande si ces sortes de Gens ont leur Libre Arbitre & s'ils jouissent de ce qu'on appelle libre puissance? Cette question est problematique & je sçais plus d'une personne qui n'en conviendra pas. Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre que la personne qui se conduit par la Raison, qui sçait résister à ses Passions & ne se laisse pas emporter avec impetuosité dans les Ecueils de la Mer Orageuse de ses desirs effrenez, mais qui, au contraire, les combat de toutes ses forces, qui tient le Gouvernail avec intrepidité & gagne enfin le Port. Celui-là seul mérite d'être regardé comme Homme libre & Sage; il peut par la raison seule corriger les mouvements de l'Esprit & les Sens revoltez; mais les autres Hommes n'en peuvent pas faire autant. Pourquoi, dira-t-on, Dieu ne leur a-t-il pas donné leur libre Arbitre? La Raison est par-tout assurément avec la liberté, elles marchent toujours de compagnie; c'est ce qui fait que les Bêtes n'ont point de Libre Arbitre parce qu'elles sont dépourvues de Raison, & par la preuve du contraire, comme les Hommes ont tous de la Raison, ils ont par conséquent cette liberté du choix. La Raison est une certaine Lumière & une force de l'Esprit qui nous fait discerner ce qui est courbé d'avec ce qui est droit, & le honteux d'avec ce qui est honnête;

elle s'appelle ordinairement l'œil de l'Esprit. C'est peut-être ce que les Poètes ont voulu nous marquer par l'œil du Cyclope Poliphème, dont il se servoit pour admirer la blancheur du Corps de Galathée qui se baignoit dans la Mer ; mais le méchant & le cruel Ulysse le lui creva d'une Souche embrasée (qui peut, hélas ! se garantir des méchants ?) & priva la visage de ce Cyclope de son plus bel ornement. La Raison enfin ressemble à l'œil du Linx qui pénètre seul à travers des ténèbres & de la Nuit la plus obscure. La Souveraine Sagesse de Prométhée, qui en nous créant a fait de si admirables ouvrages d'Argile, nous a donné à tous un œil semblable ; mais Hélas ! peu de Gens en font usage ; il n'est que ceux qui sont chers du juste Jupiter. C'est de là que procèdent tant de Crimes & d'Erreurs, car si tout le Monde suivoit la Raison, une Paix éternelle regneroit sur la Terre ; la cruelle Épée de Mars n'auroit pas tant fait de carnages ; elle n'auroit pas fait verser tant de larmes, & les murs de tant de Villes n'auroient pas été renversés, tant d'Armes n'auroient pas été fabriquées par les Euménides dans les Forges des Enfers ; les Terres auroient été cultivées & l'on eût changé ces Armes dangereuses en Socs & en Hoyaux ; les Abeilles, & d'innombrables Troupeaux, richesses

russi-

rustiques des Laboureurs auroient peuplé les campagnes ; le Siecle d'or renaîtroit ; les Hommes & les Dieux n'auroient eu qu'une même demeure , & on les verroit encore habiter parmi nous. Je vais expliquer autant qu'il me sera possible pourquoi si peu de Gens se servent de leur Raison & paroissent n'avoir pas plus de Libre Arbitre que les Bêtes qu'ils imitent dans leur façon de vivre. Il y a en nous quelque chose de Divin , qui est ce qu'on appelle Esprit & Raison ; la prudente Nature les a placez dans la Tête comme le lieu le plus élevé ; elle a ordonné que les Sens en fussent les esclaves par le secours desquels , il pût concevoir les idées du Ciel , de la Terre , de la Mer ; en un mot toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers. Il y a aussi quelque chose de mortel renfermé dans notre Sein , par le secours de qui nous croissons & nous vegetons par le ministère du feu qui est renfermé chez nous : Ce dernier est l'ennemi juré de l'Esprit (les Dieux l'ont voulu ainsi) il diminue les facultez de l'Ame , il la debilité & la trouble : Ce quelque chose a plus d'un Satellite , tel que la paresseuse Volupté , la Colere , la Douleur , la Crainte , la détestable Cupidité , & l'Ambition qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la Tête : C'est avec ces esclaves & ces sortes de Soldats qu'il déclare la

O 5

guerre

322 LE SCORPION.

guerre à l'Esprit. On peut les comparer à ces Geans féroces qui firent leurs efforts pour chasser Jupiter de l'Olympe, tels que Japhet, le farouche Gyges, l'orgueilleux Typhon, le cruel Encelade, livré aux Conseils sanguinaires, & le redoutable Briare. Ces Passions entassent les soins les uns sur les autres comme des Montagnes pour assiéger la partie divine qui est dans la Tête, jusqu'à ce que la Grace, venant du Haut du Ciel, au secours, les précipite à l'imitation de la foudre; de la même manière qu'un Cocher qui a laissé échapper les Résnes voit briser en éclats, son Char tout fracassé par l'impetuosité de sa course. C'est dans les commencements qu'il faut combattre avec le plus de force. Une petite étincelle paroît d'abord languissante; mais l'incendie venant à croître la flamme sort avec impetuosité par le toit & monte jusqu'au Ciel; sur-tout si elle est excitée par le glacial Borée, c'est en vain alors que le trop lent voisinage apporte de l'Eau pour l'éteindre; c'est une énorme Pierre qui tombe du haut d'un Rocher; qui peut la retenir? Elle renverse par sa chute rapide & impetueuse les Ormes, Enfants des Montagnes; le moindre appui l'auroit pû retenir dans les commencements. Il en est de même des mouvements de l'Esprit; quand ils ont toutes leurs forces, la Raison

im-

impuissante s'y oppose en vain; elle est obligée d'abandonner le Gouvernail, elle est battuë de Vents & des Flots, & elle devient captive de l'ennemi. C'est donc les semences des Vices qu'il faut commencer à deraciner, & en détruire les causes, avant qu'elles aient pris des forces. C'est alors que l'on jouit du Libre Arbitre & que l'Esprit est en liberté. Honnorez alors votre victoire des Palmes glorieuses de l'Idumée; mais si vous avez laissé engager le combat, si déjà le feroce & cruel ennemi ébranle la Citadelle & si le Belier a renversé les murailles, la Raison, croëz moi, succombe, sous tant d'efforts, à moins qu'une Divinité bienfaisante ne vous prête une main secourable. Ne voit-on pas combien la Liqueur du fils de Semelé nuit à l'Esprit? De quelle fureur ne le rend-il pas capable, sur tout si l'on en use sans réserve & sans mélange? L'Yvresse s'empare de la Tête & l'assiege de ses fumées: La Sobriété, au contraire, jouit du Libre Arbitre. La Personne à jeun se laisse conduire par la Raison; mais dans l'Yvresse elle ne sçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire, elle ne tarde pas à s'en repentir; quand le bon-sens a repris tous ses droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable. Les Passions n'en yvrent pas moins l'Esprit & ne déran-

gent pas moins le Cerveau que la vapeur du Vin, & elles l'enveloppent d'épaisses ténèbres. On ne doit donc regarder comme libre & comme possesseur du Franc Arbitre que celui qui est gouverné par la Raison : Ce n'est que celui qui se rend Maître de ses Passions qui s'est accoutumé des sa tendre jeunesse à la pratique des Vertus & qui s'est livré aux beaux Arts : tant l'habitude & l'usage ont de forces. Les autres Hommes se conduisent comme les Bêtes, ce qui a fait dire au Poète que chacun se laisse entrainer par la Volupté qui lui est propre : Ce qui fait que le Franc Arbitre perd entierement ses forces. Celui qui veut donc être vraiment libre doit résister aux Passions dès leur naissance, doit les soumettre à la Raison, doit leur imposer des Refnes. La Chair s'élève & declare à l'Esprit une guerre perpétuelle ; l'Esprit de son côté est porté par sa nature & sa délicatesse à s'élever aux Contemplations sublimes, la Chair au contraire ne desire que les choses de la Terre, parcequ'étant Terre elle même elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si différentes en un même sujet. Quand même vous seriez parvenu à posséder la Sagesse, à ne vous laisser conduire que par la seule Raison & que vous posséderiez, parfaitement votre Libre

Ar-

Arbitre ; croyez-vous pour cela , être exempt d'être agité par un Destin contraire ? Non assurément vous y serez encore d'avantage assujéti ; mais vous sçauvez lui obeir , & vous ferez un Sacrifice d'obeissance à la Volonté Divine , en vous y soumettant sans murmure : C'est le comble de la Sagesse que cette soumission. L'insensé & le méchant , au contraire , en a horreur & veut d'une Tête orgueilleuse éviter d'exécuter les ordres Divins. Mais , dira quelqu'un , il est donc libre , puisqu'il n'obeit point au Destin ? Non assurément , car il est dans l'esclavage du Crime & de sa Sœur la Folie ; ce qui est beaucoup plus fâcheux , quoique cela procède encore de la permission divine & non de ses ordres : Ainsi tout est soumis au Destin , les biens comme les maux. Dieu permet les uns & ordonne les autres , & il est le premier Auteur du Destin. En conséquence de ce principe , j'entends des Gens se recrier : Mortels , livrez vous aux plaisirs , tandis que Lachesis file votre trame ; chassez de votre Esprit les soucis cuisants ; le seul présent doit vous toucher sans vous embarrasser de l'avenir ; car tout se fait par une Loy établie , & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte vaine ? Chacun a son sort fixé , cha-

eun porte sa Destinée écrite dans son
 sein, sans sçavoir qu'elle elle est. Cha-
 que jour nous la développe & nous
 l'explique peu a peu. Qu'a-t-on besoin
 de se livrer aux Larmes & aux gemis-
 sements ? Les Corps celestes ne retro-
 gradent jamais ; tout ce que Dieu a une
 fois établi est immuable, parceque l'or-
 dre qu'il a établi est parfait. Que s'il
 arrivoit par supposition que quelque
 chose s'écartât de cet ordre, ce qui est
 impossible, ce ne seroit que pour deven-
 nir pire, car elle ne pourroit devenir
 meilleure, n'y ayant rien de plus parfait
 que le parfait même. On peut encore
 faire cette douteuse, grande & admirable
 objection : Si toutes choses, comme on
 vient de le dire, sont sujettes au Destin,
 pourquoi, dira-t-on, Dieu tourmente
 & punit-il certaines choses, & pour-
 quoi au contraire semble-t-il re-
 compenser certaines autres ? Pour-
 quoi la condition de toutes n'est elle
 pas égale ? Pourquoi y a-t-il une plus
 grande félicité attribuée aux unes qu'aux
 autres ? Pourquoi la Nature est-elle
 une Mere tendre & bien-faisante aux
 unes & une Marâtre cruelle pour les
 autres ? Il est aisé de résoudre cette
 difficulté, diront quelques Gens : C'est
 que Dieu punit par les maux les cou-
 pables, & accorde les Biens comme
 une récompense à la Justice. Je ne
 crois pas cela, dit-t-on, & cela est

con-

contre la vraisemblance, car qu'ont pu mériter les Brutes qui n'ont pas de raison ? Quelle faute, ou quel crime les Arbres ont-ils pu commettre ? On voit cependant qu'ils éprouvent un sort bien différent. Les Bêtes sont dans le même cas : Un Voleur, par exemple, enlève une ; un Boucher en égorge une autre ; les Loups en mangent quelques autres ; d'autres meurent de Maladies, se noient ou périssent par le froid ; quelques unes enfin vieillissent ; les unes ont un sort plus heureux que les autres. Les Arbres ont une destinée aussi différente ; les uns sont cassés ou déracinés par les Vents ; un autre est coupé pour être employé à divers usages des métiers ou des Arts ; l'autre est destiné à servir d'aliment au feu ; un autre enfin est foudroyé : En un mot les Bêtes, les Poissons mêmes ont un sort différent que le Destin leur a partagé. Cependant le Sensitive comme le Vegetal sont incapables de pecher. Outre cela nous voyons parmi les Hommes les bons & les justes être perpétuellement agités par une Fortune contraire : nous la voyons accorder ses faveurs avec prodigalité aux Criminels & aux Scele-rats qui se trouvent placés au comble de honneurs. Les présents du Destin ne sont donc pas proportionnés aux mérites ; il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira,

dira, la cause n'est autre que la Volonté divine, & s'en tiendra là. Cela ne suffit pas; il faut tâcher de pénétrer l'intérieur de cette douteuse Vérité. Il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant sage & très-bon puisse vouloir quelque chose qui manque de Raison: La divine Volonté, au contraire, choisit toujours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à exécution; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire à proportion qu'elle s'éloigne & qu'elle est moins semblable à la cause première, & à proportion que son effet s'accorde moins avec les desseins de la cause primordiale. Dieu étant simple par lui même, au plus parfait degré, la dernière des causes qui est la plus éloignée de lui est la moins simple & produit différents effets à proportion des différences des modifications & des melanges qu'elle a contractés dans son éloignement; ses effets doivent donc être aussi variés que ses forces; c'est donc cette cause mixte qui gouverne le Monde & les choses terrestres; c'est elle qui est la source de l'incertitude des événements que nous voyons arriver; c'est là cette Fortune qui différencie ses facultés & qui prend plaisir à tourmenter les Hommes par différents accidents. Il est difficile de connaître la raison qui fait que l'un est plus heureux que l'autre; pourquoi l'un est riche

che l'autre pauvre; pourquoi les peines onereuses écrasent celui-ci & les honneurs sont distribuez avec profusion à cet autre: Cela est aussi inexplicable que de définir pourquoi le Feu est chaud, la Neige blanche, l'Absynthe amère; pourquoi cette Herbe est venimeuse, cette autre bien faisante; pourquoi tel Arbre a les feuilles faites de telle façon; d'où vient que certains Animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbecilles; pourquoi l'Ambre enleve la paille, l'Aimant le fer, & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du Diamant. Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures tenebres; il a borné les Hommes par une Sphere de connoissances limitées, au delà desquelles on s'efforce en vain de pénétrer. Si un Potier de Terre a séparé une masse d'Argile & qu'il destine les différentes parties de cette masse à différentes figures; pourquoi dira-t-on fait-il de l'une une Marmite, un Plat, ou une Tasse? Pourquoi de l'autre fait-il une Urne, & de l'autre enfin une petite Cruche ou un Pot à l'Eau? Il n'a assurément d'autre raison que sa seule Volonté, & son seul Franc Arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plu. Il est aussi difficile de pénétrer les raisons de ce suprême Artiste. De même celui qui veut connoître pourquoi la Fortune

opprime l'un & favorise l'autre, recherche des choses impossibles à résoudre; qu'il lui suffise de sçavoir que la souveraine puissance du Monde & des choses terrestres lui a été accordée, que Jupiter lui a donné la liberté de faire ce qu'il lui plaît, en suivant cependant l'ordre du Destin. Pourquoi n'en usera t elle pas? Et quelle Loy est capable de la reprendre? Non jamais les esclaves n'imposèrent des Loix à leurs Maîtres & nous lui sommes assésurement asservis pendant que nous vivons. Ce Demon nous peut conduire où il lui plaît. Il n'a cependant pas de pouvoir sur nôtre Ame, puisqu'elle est d'une celeste Origine, & Dieu l'a exemptée seule du joug de cette Tyranie. Il a livré tout ce qui depend de la Terre & de la Mer à son capricieux Arbitre & lui a permis de faire tout ce qu'il lui plaît, soit qu'il soit juste, ou qu'il soit inique. Mais quelqu'un va objecter Dieu est donc la cause des Maux, & par consequent injuste? Par la raison que celui qui fait le mal, comme celui qui ne l'empêche pas d'être fait, quand il le peut, commettent l'un & l'autre le crime & pechent tous deux également; les Loys mêmes destinent à l'un comme à l'autre une égale punition: C'est pourquoi si Dieu souffre tant de maux sur la Terre & qu'il ne les empêche pas, pouvant le faire il pa-

roît

roît être la cause du mal & consentir au Crime. Je vais repondre à ce captieux Argument, auquel je suis préparé, pourvu qu'un rayon de la Lumiere Divine m'éclaire. Il faut d'abord remarquer avec un esprit industrieux, que parmi les causes il en est de viles & de méprisables, & de plus nobles & plus excellentes qui marchent les premières; de la même façon que les Generaux precedent une grande Armée, dont la Soldatesque n'est regardée que comme un vil Troupeau: Le Souverain Pere de toutes choses & le Seigneur des Seigneurs qui habite une Lumiere immense, qui est au de là de l'enceinte du Monde la plus reculée, & qui d'un clin d'œil fait mouvoir les Globes des Astres, a, dis-je, confié le gouvernement du Monde avec une raison admirable à ces causes primitives; il leur a attribué les forces & les dons, & les a renfermées dans des Limites certaines, afin qu'elles agissent selon ses Decrêts, & qu'il ne leur fût pas permis de transgresser de telles bornes. Comme il a disposé tout avec Sageffe, il faut que toutes choses conservent éternellement un ordre constant, parceque ce qui a été une fois bien fait ne doit pas être capable de changer par aucune erreur, ni par aucun tems. L'ordre des choses est donc immuable, parceque la supreme Sageffe de la Divinité a tout bien fait: C'est pour cela que

si le Demon qui preside à la Terre tombe dans l'erreur, c'est qu'il est naturellement mechant & ce parce qu'il n'est qu'une cause très éloignée de la cause premiere & de la Lumiere; & qu'au contraire il est très voisin des tenebres; ce qui fait qu'il préfere la vrai-semblance à la Vérité même dont il ne saisit que l'écorce. Il faut expliquer à present pourquoi Dieu le souffre: Le bel ordre des choses & la perfection du Monde exige cette tolerance, de la même maniere que l'ombre marque l'espace de la Lumiere & lui augmente de son prix; de même que les contraires se succedent les uns aux autres, sans quoi on ne pourroit les distinguer. Il est donc necessaire que le nombre & l'ordre successif des bonnes causes soient terminez par une cause depravée & miserable, qui doit naturellement influer sur les Royaumes les plus vils & les plus mechants: C'est d'elle que procedent la discorde les querelles, les disputes, les combats, les guerres, les fourberies, les fraudes, les incendies, les carnages, les larcins, les vols, les embuches, la disette & la peste: les tremblemens de Terre les plus effrayants, les plus cruelles tempêtes, tant de maladies & tant de dangers si frequents: En un mot tous les maux qui arrivent de toutes parts proviennent de cette cause malheureuse & du Prince du Monde. Ah!

qu'Her-

qu'Hermes Trismegiste a eu granderai-
 son, quand il s'est recrié que le Mon-
 de étoit l'assemblage de tous les maux !
 Et cela parceque le Demon qui preside
 à l'Univers est mauvais & se plaît à une
 cruelle tyranie; de la même façon que
 la première cause est la source de tous
 les biens, la dernière est celle de tous
 les maux. Ce n'est donc plus la faute
 de la supreme Divinité si de nouveaux
 Sardanapales occupent les Trônes de
 l'Univers, si le Diadème est conféré à
 des Brutes sous la figure des Rois, si
 la garde des brebis est confiée aux Loups,
 si les Temples sont habitez par des Fem-
 mes de mauvaise vie & des Effeminez,
 si une main impie offre les Sacrifices
 d'expiation du Christ, si le Prêtre avare
 vend le Ciel & les Enfers, & si tant de
 choses honteuses se commettent impu-
 nement ; il faut s'en prendre à ce
 Demon, que nous nommons tantôt la
 Fortune & quelques fois Pluton : On
 pourroit l'appeller Dieu Charnel, puis-
 qu'il a la puissance & la domination de
 la Chair. Celui qui est charnel & qui
 aime son Corps plus qu'il ne faut, lui
 fait de perpetuels Sacrifices ; les Corps
 lui appartiennent parce qu'ils sont en-
 clins aux vices, & sont ennemis des
 Esprits, par ce que l'origine & la force
 des Ames, est celeste & que les Corps
 sont terrestres & ennemis du Ciel : Ce
 Dieu Charnel qui preside donc au bas
 Monde

Monde hait , persecute , tourmente , opprime , nuit & chagrine les Hommes celestes , qui meprisent les satisfactions charnelles , qui sont adonnez à la Vertu & aux plaisirs de l'Esprit : Il agit avec eux comme un Prince insensé & un cruel Tyran qui se fait un barbare plaisir d'incommoder sans cesse les Gens les plus sages & les meilleurs , par la seule raison que la Vertu est odieuse & suspecte aux mechants. Il est naturel que chacun haïsse ses ennemis qu'on les craigne & qu'on s'en desie ; c'est pourquoi ce mauvais Demon oppose le plus d'obstacles à ceux dont l'Esprit est plus élevé ; qui ne sont occupez que de la flatteuse idée des demeures celestes , & des ressorts cachez de la Nature : Ce Dieu Charnel ne veut pas être connu , il y perdrait trop si sa difformité étoit dans un plus grand jour ; on decouvriroit en lui le Pere de tous les crimes ; on detesterait avec horreur le Bourreau ensanglanté du Genre-Humain ; on le haïroit avec une juste fureur ; & on l'accableroit des plus execrables Maledictions. De quels noms affreux ne l'appelleroit-on pas ? Cruel , insensé , trompeur , detestable , n'exprimeroient pas ses forfaits : Mais il se tient à couvert & caché comme la medisance , & fuit les Gens sages qu'il deteste , & dont il ne veut pas être connu : Il ne craint pas les Aveugles ,
mais

mais les yeux du Linc l'effrayent ; c'est ainsi qu'en usent les Voleurs & tous les Scelerats, ennemis de la Lumiere ; ils se plaisent dans les Tenebres à l'ombre desquels ils cachent leurs larcins & leurs méfaits. Voila ce qui est cause que toutes les fois que les Mortels souffrent quelque revers fâcheux, par leur ignorance & l'aveuglement de leurs Esprits, qui sont la cause de toutes les erreurs, ils s'en prennent à l'Autheur de tous biens ; ils osent blasphemer son Saint & adorable nom, par de sacrileges imprecations : Dans ces instants le mauvais Demon tressaillit de joie, & se félicite furtivement de n'être pas connu, & d'avoir pû nuire sans paroître l'avoir fait, par ce qu'il est l'ennemi de Dieu, dont il veut être l'imitateur & l'émule, ce qui est cause que Dieu l'a chassé du Ciel & qu'il se trouve renfermé entre la Lune & la Terre, où il regne. Apprenez, misérables Mortels, apprenez enfin qu'elle est la cause de tous vos maux ; connoissez la source d'où fluë ce qui vous afflige sans cesse ; voyez quel est votre meurtrier : Il n'est autre que ce Dieu Charnel, le perfide Sarcothée qui vous tourmente sans relâche & prend une joie cruelle à vos plus grands chagrins. De la même maniere que les Romains issus du Dieu Mars après avoir conquis le Monde, trouvoient une barbare dou-

douceur aux Spectacles où regnoit le carnage de misérables Hommes ou de Bêtes feroces. Les Sénateurs, les Chevaliers & tout le Peuple enfin, se trouvoient repandus dans un Cirque spacieux, selon les ordres de l'Empereur Othon. On voïoit entrer sur l'Arène un gladiateur, ou quelque autre misérable, qui alloit être déchiré par les Bêtes feroces par les Lions ou par les Tigres, ou toute autre Bête, qui étoit prête dans ces Jeux, pour servir de Spectacle aux Romains, soit par sa mort, soit en repandant tout son Sang par ses blessures. Hélas ! On ne voit que trop souvent la douleur des uns faire le plaisir des autres. C'est par conséquent, agir avec la dernière sceleratesse que d'oser irriter l'Estre Souverain par des paroles de Blasphème, lui qui est la cause de tous biens ; de qui proprement il ne peut jamais procéder de mal, sinon indirectement ; comme quand le Soleil produit les tenebres, quand il est aux Antipodes, ou bien comme le froid qui ne procede que de la privation du Feu, sans qu'on puisse inferer pour cela que le Soleil soit obscur & le feu froid. C'est ce qui fait que je suis étonné de voir certains Docteurs assurer que ce souverain & vrai bien est offensé, est en colere, & qu'il nous punit par la Peste, par la Famine & par la Guerre ; car s'il pouvoit être offensé par les ac-
tions

tions des Hommes, qui seroit dans le Monde plus malheureux que lui ? A chaque heure & à chaque moment, il se fait plusieurs crimes dans le Monde ; la bouche des hommes est sans cesse remplie de Blasphêmes ; il ne seroit pas un instant en repos, & Dieu même cesseroit d'être heureux, s'il étoit offensé toutes les fois que les Hommes pechent & s'il étoit ému de leurs paroles & de leurs actions injustes. Dieu ne peut être offensé ni blessé, si nous consultons la vérité ; tant la Nature de Dieu est puissante, parfaite & plus éloignée de nos bassesses, que nous ne sommes de la condition du plus vil des Animaux. Comment, misérables & vils que nous sommes, pourrions nous donc offenser une Divinité si grande & si puissante ? Dieu n'est-il pas impassible ? Peut-il sentir de la douleur, puisqu'il est éternellement heureux ? Convient-il à un grand Roi de se mettre en colere si un vil Bouffon lui dit quelque chose d'offençant ? il le doit mépriser sans doute. Convient-il à un Geant de combattre contre un Enfant ? Outre cela puisqu'il est sage & qu'il a la prescience infinie, a-t-il dû créer quelque chose qui pût lui nuire & dont il eut lieu de se repentir, sans doute que celui qui prend soin de l'Univers, a dû prendre le soin de lui même. Qu'on reponde à cette question, s'il est capable d'être offensé,

veut-il l'être? S'il le veut il cesse donc
 d'être offensé, au contraire il se plaît à
 l'être: S'il ne le veut pas, pourquoi le
 permet-il? N'est-il pas tout puissant?
 Sans doute, tout le Monde en cou-
 vient: Il devrait donc l'empêcher, ce
 qu'il ne fait pas. Ce qui fait que la
 raison nous dicte qu'il ne peut rien sen-
 tir qui le fâche & qu'il est toujours
 tranquille. On va dire, s'il est vrai qu'on
 n'est pas capable d'offenser Dieu, li-
 vrons-nous donc au Vice & precipi-
 tons-nous dans le Crime. Il faut pour
 en être détourné écouter ce que je vais
 dire par la bouche de la Vérité. Tou-
 tes les fois que quelqu'un pèche il se
 soustrait de la source du Bien, il aban-
 donne la Justice, la Lumière & la
 Paix; outre qu'il se fait toujours tort
 à lui même. Telle est la nature des
 opposez que plus vous vous écarterez
 d'une extrémité plus vous vous appro-
 chez de l'autre. C'est ainsi qu'en pe-
 chant, on s'éloigne de Dieu & l'on
 s'approche du Dieu charnel, qui, quand
 il vous a une fois imposé son joug
 cruel, vous punit de differents maux;
 & ce Tyran vous afflige de différentes
 douleurs: Par conséquent, on ne peut
 pecher impunement. Quoique Dieu
 proprement & par lui même, ne puisse
 être la cause d'aucuns maux, comme
 nous l'avons dit, celui qui peche ce-
 pendant se prepare une punition & se

livre au supplice du Tyran de ce Monde. De là il résulte une question douteuse ; car si le péché est la cause de nos maux , pourquoi , dira-t-on , l'injuste , le scelerat , l'impie , passe-t-il une vie heureuse & finit-il par une heureuse Mort ? Pourquoi l'honnête Homme & pieux , au contraire , est-il exposé pendant sa vie aux plus grands maux & meurt-il très souvent , d'une mort misérable ? Il a été démontré ci-dessus & pleinement prouvé que les biens & les maux nous arrivent indifféremment sans égard pour nos bonnes ou mauvaises actions , mais que cette distribution est faite par l'ordre capricieux d'une Divinité qui est en possession , de la Terre , de la Mer & de l'Air. Pourquoi , dira-t-on suis-je , contraire à moi même , & pourquoi mes sentiments paroissent-ils opposés ? Qui que vous soyez , Lecteur , vous pourrez , reconnoître la vérité , & vous pourrez chasser les ténèbres de votre entendement , si vous voulez accorder une oreille attentive à mes discours. Sçachez que ce qu'on appelle Bien , est partagé en deux Classes ; celui du Vulgaire & celui des Sages ; il en est de même du Mal : Or le sentiment vulgaire est toujours le plus mauvais , car il part ordinairement d'un cerveau épais & hébété , & il manque absolument de jugement ; ce qui fait qu'il n'admire & ne desire que les biens

de la Fortune & du Corps , & n'a nulle connoissance des biens de l'Esprit qu'il regarde comme frivoles ; le Sage , au contraire , ne fait cas que de ces derniers & meprise toute autre chose. Cidevant nous avons suivi les biens du Vulgaire dans la These precedente , à present nous en sortons en distinguant les biens & les maux des Sages & du Vulgaire ; c'est par là que je ne me contrarie pas dans mes arguments ; par là je peux assurer qu'il n'arrive aucun bien aux mechants & aucuns maux aux bons , ce que je vais demontrer clairement & par les secours de la raison. Il faut d'abord sçavoir que tous les vices ou les crimes sont une maladie de l'Esprit , car les Hommes sont sujets aux maladies d'Esprit comme à celles du Corps. Tout Homme mechant est malade , parceque sa Volonté est telle , aussi bien que son jugement , ce qui fait que miserable qu'il est il , prefere les choses nuisibles à celles qui lui sont utiles & les choses honteuses à celles qui sont honnêtes ; si son Esprit & sa Volonté n'étoient pas malades , il ne pourroit être mechant ; il seroit au contraire juste & pieux. Voila donc en quoi consiste la difference : Ainsi le Corps languit quand l'Esprit & le Cerveau sont malades , comme l'Esprit souffre quand le Cœur & la Volonté sont affligez : De la même maniere que la nourriture la plus

plus douce paroît amere à un Estomach languissant & n'est d'aucune utilité aux malades; de même rien de bon ne peut plaire aux mechants, ce que je vais prouver par ce qui suit. Un Homme, par exemple, qui sera grand Jurisconsulte, qui connoîtra parfaitement les Loix, & qui sera rusé pour les mal interpreter, injuste, plein de cupidité & de mépris pour la probité; à quoi lui peut servir la science? Qu'en résulte-t-il de bon? Helas! il depouille & trompe de pauvres Clients & fait tort à beaucoup d'autres. La Doctrine est chez le mechant ce que l'Epée est entre les mains d'un furieux; car le mechant a coûtume d'abuser des choses qu'il possède, il ne s'en sert que pour le dommage d'autrui, pour détruire sa propre reputation & se faire haïr: Ce sont des épines qu'il sème, qui lui blessent les pieds & il est réduit à craindre les ennemis qu'il s'est fait. Peut-on alors regarder comme un bien cette science qui ne sert qu'à nuire aux autres; comme un Serpent dangereux & qui n'épargne pas ceux qui ont quelque chose à perdre? Il en est de même de tout autre talent dont le mechant peut être doué; on ne peut assurément convenir que ce soient des biens. Mais ce mechant est riche en Perles & en Or; ces richesses ne sont elles pas veritables? Je repons que non, & pourquoi?

dira-t-on : Je crois l'avoir suffisamment prouvé. Parce qu'il s'en sert honteusement & entretenir sa Gourmandise & des Femmes debauchées : Il en use pour corrompre une pauvre Fille, afin qu'elle lui accorde tout ce que sa passion lui suggere. Il ne s'embarasse pas des Droits des Hommes ni des Dieux ; la Justice & la Pieté ne lui font aucune impression. Que si ce même Homme est avare, de quel crime ne sera-t-il pas capable ? Il sera semblable à un Loup qui a toujours la Gueule ensanglantée du carnage d'un troupeau ; il se precipite avec fureur où l'entraîne sa cupidité. Rien n'est plus insupportable qu'un riche avare, qu'un fou qui a des facultez & qu'un Homme injuste fortuné : Ces sortes de Gens ne s'attachent qu'aux choses charnelles comme les Bêtes ; ce sont des Tantaless qui se nuisent à eux mêmes à force d'épargner leurs bourses & ce qu'ils ont d'acqus ; ils amassent sans sçavoir pour qui, comme le Pourceau qui s'engraisse non pour sa propre utilité, mais pour celle des autres. Je crois qu'il est évident que les Richesses entre les mains des mechants cessent d'être des biens. Si le mechant possède une santé robuste, il sera querelleur, violent ; il insultera les uns & les autres ; il s'adonnera à la guerre, ou deviendra voleur, parce qu'il se plaît au carnage & dans le sang comme les Bêtes fero-

ces :

ces : Farouche qu'il est, il preferera les Armes, la guerre & le crime à une reputation acquise par la vertu, & il deviendra par conséquent l'opprobre & la perte des siens. Combien de fois les forces du Corps, quand elles ne sont pas accompagnées de l'Esprit & de la probité, ont elles apporté du dommage à l'Homme ? Qu'elles sont peu durables & parviennent rarement jusqu'à la vieillesse ! Mais qu'est-il besoin de s'étendre d'avantage sur ces choses ? Les exemples que nous avons rapportez ne sont-ils pas suffisants pour faire connoître la vérité ? Il faut examiner, maintenant s'il peut arriver du mal aux Hommes justes & de probité, comme plusieurs Gens l'assurent. La question, est épineuse ; je vais cependant la développer, enhardi par le secours des Muses & de la Divinité du Parnasse. Pour qu'un Homme soit censé bon, il faut qu'il soit sain d'Ame & d'Esprit, quand même son Corps seroit malade & languissant, que ses membres seroient tourmentez des douleurs les plus violentes & qu'un sain jugement & une Volonté, déterminée ne l'ayent pas abandonné ; car sans ces choses on ne peut être bon ni pieux : Ce sont-là les fondemens d'une Vertu solide. Un pareil Homme use avec Sageffe des dons qu'il possède chez lui : La science, l'argent, les forces, en un mot, tout ce qu'il a, devient

autant de biens , parceque ce n'est que l'usage des choses qui les rend bonnes ou mauvaises , & si les Dieux immortels sont chargez de quelques soins , ils doivent sans doute être occupez à secourir & protéger les Gens pieux & justes ; s'ils ne le faisoient pas , ils manqueroient de raison ; ils cesseroient de mériter des Temples , des Encens & des Autels. Ce qui fait que je ne vois pas de quelle façon le bon pourroit souffrir du mal tant du Corps que de l'Esprit : Puisque Dieu l'aime , en prend soin & le preserve de danger ; car quel est celui qui ne deffend pas son Ami , quand il le peut , s'il l'aime véritablement ? Mais malgré tout cela , dira-t'on , le juste paroît être misérable , souffrir la pauvreté les maladies & les accidents : Cela n'arrive que quand il n'est pas vraiment juste , mais hypocrite , tel qu'on en trouve en grand nombre , qui sous une peau d'Agneau & un extérieur composé , cachent un poison de Vipères & des Mœurs de Loups & trompent par ce moien les credules Esprits par l'apparence simulée de la Vertu. Dieu qui connoît les cœurs & les secrets de l'Ame , ne les conserve ni ne les aime ; mais nous qui pensons d'une façon grossière & superficielle , nous nous imaginons que le juste souffre & qu'il est misérable. Hélas ! combien les jugemens des Hommes sont faux & insensés , & que l'Esprit humain est peu

ca-

capable de connoître la Vérité ! Chacun se plaît à soi même & se croit sage : Jusqu'à quel point ne devons nous pas servir de raillerie aux Dieux par une erreur aussi grossiere ? Quand bien même le juste seroit affligé de maladies , quand il passeroit sa vie dans l'obscurité de la plus affreuse pauvreté , quand il seroit exilé de sa Patrie ou dans une dure captivité & assailli de mille autre dangers ; il ne souffre pas pour cela de véritables maux , parceque ces fâcheuses épreuves le rendent meilleur & plus illustre. Toutes ces calamitez tournent au profit du juste , par l'ordre de Jupiter. De la même maniere que les medecins emploient souvent l'Aloës & les suc les plus amers pour guerir leurs malades , Dieu , de la même façon éprouve les justes pour les exciter & les fortifier davantage dans la pratique de la Vertu : Car comme la Volupté rend les Hommes fous & depravez , ainsi la douleur nous recueille en nous même , excite en nous la réflexion & corrige le Vice : C'est un frein contre le crime , & l'éperon des Vertus. Ne voit-on par l'Or se raffiner au feu , & la Terre devenir plus fertile quand elle a senti le Soc tranchant de la Charruë : L'Eau qui n'a point d'agitation se croupit ; plus on se sert du fer , plus il est brillant & beau , il se rouille au contraire quand on n'en fait pas d'usage : Il y a une infinité des choses que

l'agitation perfectionne ; la vertu surtout qui brille d'autant plus qu'elle est accompagnée de mauvais succès, comme le feu est plus resplendissant dans les tenebres. C'est pourquoi l'Homme bon & juste ne souffre rien, où si cela lui arrive, sa patience est tournée à son profit & elle devient une medecine très-Salutaire, malgré son amertume : Ce que je dis est constant & je n'invente pas de fictions en avançant que la même chose peut être très-utile aux uns & très-pernicieuse aux autres : C'est ainsi qu'on voit le vin & les viandes faire mal aux uns, & l'absinthe être excellente pour les autres : C'est ainsi que la chaleur dissout la cire, la neige & la glace, & endurecit l'argille ; ainsi différentes choses produisent différents effets dans les Corps : Certaines paroles font rire quelques uns, & attristent ou mettent en colere quelques autres ; les choses changent à proportion du lieu où elle se trouvent ; le meilleur vin s'aigrit dans de mauvais tonneaux, mais tout se conserve en bon état dans des lieux sains, & les meilleures choses sont capables d'incommoder & même de faire mourir des Gens malades. Ainsi, pour revenir à mon discours, les maux du Corps & les aiguillons de la Fortune sont pernicioeux aux mechants, mais ils sont utiles aux bons en leur voulant nuire. Je crois que voilà qui est suffisant ; ma Muse m'or-

m'ordonne de finir ce Livre & appelle
 le Sagitaire Chiron qui meurt du desir
 de decrir les Mœurs des hommes, &
 d'examiner les choses les plus sacrées
 de la vie. C'est pourquoi il faut
 que j'abandonne pour quelque tems les
 tons du Parnasse, & qu'en silence je me
 repose dans les Bois consacrez aux Muses,
 que je pende ma Lyre à la voute des
 Grottes Pierrides, jusqu'à ce que ces
 tems fâcheux & deplorables soient pas-
 sez, où la discorde entre les Princes
 fait tous ses efforts pour ruiner l'Italie
 par une guerre sanglante : Ce qui fait que
 Rome recherche ses Dieux Penates dis-
 persez. Narny, Pavie ont été rui-
 nées, & Naples illustre, pour être le
 tombeau des Sirenes, a vû ravager ses
 Vergers par la main des François.
 Qu'ai-je affaire de rappeler la scanda-
 leuse Histoire de ces Flammes qui par
 leur éclat ont effacé le Ciel & de ces
 Sauterelles de mauvaise augure qui com-
 me une nuée ont obscurci le Soleil &
 détruit les Moissons, esperance future
 des avides laboureurs ? combien de Villes
 la Peste & la Famine n'ont-elles pas de-
 peuplé de Citoyens ? Que d'endroits ra-
 vagez par des torrents & des déluges !
 Les vengeances des justes Dieux nous
 punissent severement : Quels Crimes en
 effet n'avons nous pas commis ? Qu'est
 devenuë la justice ? Où est l'Amour &
 le culte des Dieux ? La Religion n'est

348 L E S C O R P I O N .

plus que tromperie ; on vend les choses celestes ; les choses sacrées sont profanées par les mains de gens qui font un commerce execrable. Les Rois de la Terre voyent ces choses avec tranquillité & gardent un honteux silence sans s'embarasser qu'on deshonne le Christ : Nous sommes gouvernez par des Idoles. Je vais m'enfoncer dans les Rochers élevez du Parnasse & m'y cacherray jusqu'à ce que ma Muse m'en fasse sortir de nouveau.



ABRE-

A B R E G E'

D U

NEUVIEME LIVRE.

Ce Livre contient des leçons pour l'Ame quand aux Mœurs: L'Auteur feint qu'il est enlevée dans la Lune, où pendant qu'il expose ce qu'il a vu, il semble proposer le Sentiment des Pythagoriciens sur la Metempsychose: La Folie & les crimes peuplent le Genre Humain & l'excitent à la Volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Demons conspirent avec eux dans l'air. Il peint Analogiquement 4. Roi qui sont soumis à un seul plus grand Roi & qui partagent leurs Demons en quatre troupes, qui excitent les Hommes aux quatre vices ci-dessus. Il tourne ensuite son examen sur le spectacle des choses humaines. Il distingue cinq especes d'Hommes, sçavoir, les pieux, les prudents, les rusez, les fols, & les furieux. Il corrige par la seule Doctrine des Mœurs les fols & les rusez. La Science & la Sa-

gesse sont différentes entr'elles & on neglige tout à fait celle qui est la plus necessaire. Il prend de là occasion de donner differents preceptes succints & solides pour la culture de l'Ame, quant aux Mœurs. Il maltraite avec aigreur quoiqu'indirectement les Moines & le Pape lui même, à la fin de ce Livre.

LE SAGITTAIRE.

MUse, que tardez vous? Déjà l'Aurore avant-couriere de Phœbus paroît sur l'Horison: Nous nous sommes assez reposez dans les Antres de Castalie. Reprenez le courage, l'Archer & la Lyre. Accordez vos accents, faites resonner votre ancienne melodie à la maniere accoutumée. Que votre Esprit enfante les Vers harmonieux que le caressant Apollon vous dictoit autrefois dans les Bois de Lauriers, près des claires Eaux du fleuve du Permesse. Une entreprise bien plus glorieuse nous appelle; nous allons de la cime élevée du Parnasse contempler la vie & les différentes mœurs des Hommes. Ma Nacelle avoit déjà traversé la moitié du fleuve & les cimes des Arbres étoient encore couvertes de Gelées blanches, quand je ne sçais
quelle

quelle Divinité s'arrêta devant moi, qui par sa Lumière éclatante éloignoit le sombre crepuscule du Matin. Je découvris un Rocher, dont la cime orgueilleuses s'élevoit par dessus les nuës, d'où l'on pouvoit appercevoir le Ciel ouvert: Il étoit difficile d'y monter; sa baze étoit environnée de grosses Pierres, qui ne laissoient que des sentiers rudes, étroits, coupez & presqu'impraticables; le bas de cette Roche étoit d'ailleurs entournée de toutes parts de buissons champêtres & de hâliers rustiques, qu'il étoit difficile de pénétrer; à mesure qu'on montoit, le chemin paroissoit s'adoucir, de plus en plus à proportion qu'on approchoit des demeures Etherées. Ce Rocher se nommoit Theorée. Mon Genie me conduisit en cet endroit: Quand nous fûmes parvenus au sommet j'aperçus d'admirables delices; le Soleil se seroit plutôt précipité aux Antipodes & la nuit auroit plutôt caché le monde par son voile humide, que je les eusse racontées. Tandis qu'étonné je m'arrêtois à admirer les lieux enchantez, une voix se fait entendre du haut du Ciel, & me dit, en me nommant; prosternez-vous & priez en suppliant le Maître & le Roi des habitants des Cieux, sans l'invocation de qui vous ne pourriez goûter les delices qu'on ressent sur ce Rocher enchanté. Adorez

rez

rez donc Dieu avec humilité , c'est de lui que procedent tous les biens qui enrichissent la Terre. Rien n'est plus salutaire aux Mortels malheureux que de rechercher par des Oraisons saintes & pieuses les celestes secours qu'on reçoit des Dieux. A peine cette voix eut-elle achevé ces mots que prosterné la face contre Terre , je fis cette Priere ; O Pere immortel des Dieux , souveraine puissance de l'Univers , qui êtes plus grand que toutes choses , qui fort éloigné d'exister dans une masse corporelle , êtes le createur de tous les Corps , qui sans être sujet au changement avez devancé les tems les plus reculez ! Principe qui jamais n'avez eu de commencement , source de laquelle avec une immense effusion derivent tous les biens ; Auteur puissant & sage conservateur de la Nature ! Vous comprenez tout & rien ne sçauroit vous comprendre , Majesté immense , Bien parfait , Sagesse infinie , vie immortelle , ordre sans derangement , honneur , dernière fin , Esprit , vérité , lumiere éclatante , voye , vertu qui habitez par-tout , sans qu'on vous trouve à pas un lieu ; vous êtes immobile & donnez le mouvement assidu à tous les Etres ; c'est de vous que tout procede , c'est en vous que tout est contenu , & c'est par vous enfin que tout existe : Votre condition est éternellement la même

&

& les milliers de Siècles n'y peuvent apporter d'alteration ! La première & la plus sublime des causes, qui fixez le cours des Globes énormes des Astres par une loi certaine & permanente ; les irrevocables Destinées sont soumises à votre St. Empire ! Roi des Rois qui êtes environné & servi de mille & mille Cherubins & desinnombrables armées de celestes intelligences, qui éperduës de joie chantent des Hymnes à votre louange dans des campagnes d'une immense Lumière, hors de l'enceinte du Monde : C'est là qu'est le séjour éternel de la Vérité. Je vous aime, je vous respecte, je vous adore, avec reverence & vous supplie enfin, que vous daigniez jeter sur moi un regard favorable ; que vous exauciez ma priere : Couvrez moi d'un rayon de votre Lumière ; chassez les tenebres de mon Ame, opprimée dans un Corps moribond ; enseignez moi le chemin de la Justice ; empêchez-moi d'être entraîné par une nuisible erreur, une vaine credulité ou une opinion aveugle ; afin que je ne sois pas précipité dans les embarras les choses terrestres & contagieuses de la vie. Sans votre secours l'Esprit humain ne peut s'élever ni quitter la Terre, sur laquelle il rampe. Quand on n'est soutenu que de la Vertu humaine, on est précipité comme Icare le fut autres fois après la desunion de
 ses

ses aîles, & jamais on ne peut parvenir à la connoissance de la Vérité qui semble se cacher; on ne sçait de quel côté & par quel moyen rechercher le salut. Accordez-moi donc, O le plus digne Roi des Rois; que je puisse vous plaire, vous connoître & me connoître moi même ! Qu'elle est la cause qui m'a mis au Monde, d'où j'y suis venu, & où je dois me rendre à la fin de ma vie; ce qu'il faut que je fasse, de quoi il faut que je me garde pendant la durée incertaine de mes jours afin que quand la cruelle Lachesis aura achevé de filer la trame de ma Destinée & que j'aurai déposé mes membres dans un triste tombeau, je trouve dans la Mort un doux repos & un Port salutaire.

Je n'eus pas achevé cette ardente Prière qu'une nouvelle voix se fit entendre, & proféra ces mots : Vous vous êtes rendu la Divinité propice, & vos Vœux sont devenu un Sacrifice-agreable à ses yeux. Rassurez-vous; il vous est accordé de pouvoir demeurer sur ce Rocher & de pouvoir cueillir les fruits célestes après ces mots elle se tût. Je me sentis à l'instant rempli d'un Esprit nouveau; une nouvelle Lumière éclaira mes yeux dont les avides regards n'étoient plus bornez. Jamais le Linx ne decouvrit de si loin & avec tant de justesse : Je me sentis enlever avec une délicieuse douceur & les vents meporterent

terent jusqu'aux routes éternelles d'un Ciel plus transparent que le Cristal. Semblable à l'Oiseau de Jupiter quand il porte les foudres forgées par Vulcain, qui ébranlant le Ciel par leurs flammes brillantes & leurs coups foudroyants, affrayent les scelerats dont les forfaits meritent le Tonnerre. Déjà j'approchois de la Sphere de la Lune, je voyois les portes dont une partie brilloit d'Or & l'autre de l'éclatante blancheur de l'Argent dont elles étoient composées. J'entre, je porte par tout des regards avides & curieux; je rencontre un jeune Homme d'une figure parfaite; mais plus considerable encore par l'Auguste Vertu qui brilloit dans ses traits. C'étoit enfin Timalphes qui devoit sa naissance à Jupiter & à la Vertu même: Il me reconnut à l'instant (car il m'avoit autres fois parlé par l'ordre de sa Mere) après nous être saluez reciproquement de part & d'autre, il me fait avec étonnement mille questions; il me conduit enfin dans une Ville plus grande que les plus considerables citez de l'Univers: Ses murailles étoient construites du Diamant le plus dur & le plus brillant; ses Fortereses étoient baties d'escarbocles en flammées. Qui peut nombrer les Palais que j'apperçeus? Qui peut decrire leur magnificence? Quels Temples, quels spectacles, quelles places publiques! Les rues étoient parées d'Or, d'Ar-

d'Argent & de Pierres precieuses. J'y vis, en un mot, les plus belles choses : Ma mémoire ne peut suffire à les decrire ; & quand j'en aurois la faculté les Dieux ne veulent pas que de pareils secrets soient revelez au Vulgaire. J'y vis un Peuple immense & des citoyens innombrables vestus de Robes plus blanches que la Neige. Ils étoient couronnez & leurs Cheveux étoient tressez de festons de fleurs ; ils portoient chacun à leur main des Lys, au lieu de Palmes victorieuses ; ils chantoient de concert des Hymnes à la louange du Monarque Souverain des Royaumes Lunaires & formoient des sons plus doux que ceux des Rossignols ; leur tendre melodie & leurs Rimes harmonieuses retentissoient de ce nom, & l'Echo, toujours renouvelée, repetoit le nom de Menarque. C'est lui, disoient ils, qui après un combat heureux à terrassé les Geants d'Arcadie. Timalphes à cet endroit prit la parole ; il faut que vous scachiez me dit-il, que toute l'Arcadie étoit autres fois une vaste plaine & des campagnes immenses, elle n'avoit pas de Montagnes ; les Geants, Manales, Pholoë, Lycas amateur de la prostitution qui portoit sur ses robustes épaules la peau du Sanglier d'Erymanthe & Cyllene brûlant de haine contre les habitants des cieux, furent les premiers qui se confiant à la force qu'ils avoient reçue de

la Nature, oferent injurier la Lune; disant qu'ils étoient nez avant elle, qu'ils étoient d'un plus illustre origine, qu'ils meritoient mieux d'être placez au rang des Astres, & d'être regardez comme des Divinitez. Que ne firent pas ces insensez ? Ils bâtirent vôtres tour fastueuse, O Nemroth ! pour s'élever jusqu'aux Astres, & par un fer crochu, il firent trois fois des efforts inutiles pour arracher des Cieux cette Divinité dont le visage a la couleur du Sang & qui craint les Armes mortelles. Trois fois Menarque les repoussa avec force, & trois fois il leur jetta du suc exprimé de l'herbe du noir Saturne, & le poison s'insinua jusques dans leurs veines, ils se roidirent à l'instant & accablez de douleurs ils abandonnèrent la Vie & leurs Ames pour être éternellement tourmentées dans le noir Tartare. Leurs Corps renversez par la force de ce poison ont été transmueez en Montagnes, qui quoique changées de figure ont conservé leurs noms. Voilà pourquoi les Habitans de la Lune, en mémoire de ce fait, & d'une si éclatante victoire, celebrent un pompeux & solennel Anniversaire & renouvellent triomphans la gloire de leur Roi. Nous nous avançons enfin près de la Citadelle qui brilloit d'or & étoit parsemée de toutes les couleurs des Pierres precieuses : Mon Conducteur me dit, il n'est permis à personne d'y

d'y entrer. Nous nous arrêstames aux portes, dans un très-grand espace, nous vîmes de toutes parts arriver des Ames dans cette place immense; elles s'arrêtoient devant un Tribunal qui étoit placé vis-à-vis de la Citadelle & préparé avec un art merveilleux: C'étoit là qu'on rendoit la Justice aux Ames; & des juges qui étoient assis sur des Estrades élevées, opinoient sur les crimes & remarquoient les bonnes actions, ils étoient tous trois Fils de Jupiter & de la Science, Telescope, Dorophon, & Philorthe ami de la Justice, y pesoient les Crimes & les Vertus avec une juste Balance. Un très-petit nombre, après avoir subi leurs jugements irrevocables, s'élevoit vers les Astres; mais une innombrable multitude étoit précipitée vers la Terre quelques-uns restoient dans la Lune après un muet étonnement. Je rompis le silence & fis cette question à mon Conducteur: Dites moi, je vous prie, si les enfers sont dans les entrailles de la Terre & proche de son centre, & si c'est là qu'Éaque, Minos & le terrible Radamanthe font conduire les Ames après la mort pour les punir ou les récompenser selon leurs merites? Pourquoi est-ce que je vois faire les mêmes choses ici? Pourquoi expose-t'on de nouveau les actions des Hommes, & d'où vient les juger une seconde fois? Il me répondit en ces

ter-

termes : L'erreur & l'ignorance tiennent l'Esprit Humain enfermé dans l'épaisse Prison du Corps, ce qui fait que les Hommes donnent tête baissée dans des bagatelles & des rêveries, & ils s'éloignent de la Vérité pour se livrer à des chimères, à moins que quelque Divinité les secoure. Vous ne devez plus être étonné si vos Poètes feignent tant de faussetez, par ce que le vrai leur est absolument inconnu. Pour vous, gravez dans votre Mémoire ce que je vais vous dire : Sçachez que tout ce qui est au dessus de la Lune est éternel & bon & que rien de sinistre & de fâcheux n'approche des choses celestes & que tout ce que la Nature a placé au dessous de la Lune, est mauvais & sujet aux Loix severes de la Mort & du Tems destructeur. Le milieu du Globe de la Lune est le point de separation entre le Monde terrestre & les confins du Ciel; une partie du Globe Lunaire participe, par conséquent, de la Terre & l'autre du Ciel. Toutes les Ames après avoir quitté leurs Corps terrestres viennent ici pour y rendre à ces juges un compte exact de leurs actions & sont ensuite jugées à occuper les lieux les plus convenables à leurs Mœurs, & où elles trouvent ce qu'elles ont mérité. Plus ces Ames ont été appesanties par la lie des Vices, plus elles se trouvent enfoncées dans

dans les lieux obscurs du centre de la Terre, plus ces mêmes Ames, au contraire, sont pieuses, plus elles s'élevent vers le Ciel & les extremités du Globe, & celles au contraire chez qui la mesure du bien & du mal est égale demeurent ici & habitent longtems les Royaumes Lunaires : Après plusieurs siècles enfin, si elles retombent encore une fois dans le vice, elles sont précipitées de nouveau vers la Terre; ou bien, quand elles se sont données toutes entières à la pratique des Vertus elles sont élevées vers les Astres. Pourquoi, lui dis-je, en est-il si peu qui montent aux Astres, & qui gagnent l'Olympe? Pourquoi par une pente naturelle tombent-elles dans le Vice & fuyent-elles la Vertu? Par quelle raison preferer les tenebres à la Lumiere? Qu'elle fureur les engage à se Livrer aux choses honteuses au mépris de la pureté? Qu'est-ce qui peut aveugler leur volonté jusqu'à ce point? Ce celeste Heros me repondit de la sorte : Je veux bien vous decouvrir beaucoup de choses qui sont d'une grande consequence & qui meritent d'être sçûes, comme vous en allez juger; ce que je me crois permis de faire, parceque j'estime que vous n'êtes pas parvenu jusqu'ici sans la permission des Dieux, qui veulent apparemment bien que vous soyez instruit, puisqu'aucun Homme vivant n'est par-

parvenu jusqu'ici fans que les Dieux ne l'y ayent transporté. Donnez moi donc toute vôtre attention & gravez profondément dans vôtre Mémoire ce que je vais vous dire. Nous allames ensemble nous asseoir dans un lieu élevé, d'où nous pouvions decouvrir le Globe de la Terre & de la Mer. & il commença de cette sorte. Les Ames, qui sont émancipées de l'Ether, ne peuvent être mauvaises par elles mêmes, &, de leur propre mouvement, elles ne peuvent se Livrer au vice, puisque leur origine vient d'une semence Divine: La Nature des Ames que Dieu a créées lui même ne peut donc être mauvaise, puisque Dieu n'est Auteur d'aucun mal; mais il y a d'autres causes qui les precipitent dans le noir Tartare & les souillent de crimes, entre autres le Corps qui est la prison de l'Ame & qui, pendant qu'elle est étroitement unie aux membres, émousse la pointe la plus delicate de l'Esprit; de la même maniere qu'une flamme, quand elle est renfermée dans un vase d'Argile ou comme ces Nuées qui couvrent les extremités du Globe de feu; ainsi l'Ame renfermée, oublie toute chose, elle boit du Lethé & devient semblable à un Tableau d'une surface très-unie & où l'on ne trouve aucuns traits. Dans cet état de captivité, prisonniere d'un Corps moribond, mille monstres & mille maux l'assiègent de

Q

toutes

toutes parts & se servent de toutes sortes de ruses pour la tenter; de même que quand un Chardonneret renfermé dans une Cage d'osier, qui charme sa captivité par son Chant, est guetté par un Chat trompeur, il s'en approche, il l'épouvante de toutes parts; ce chasseur de Souris & d'Oiseaux poursuit le fugitif, qui craignant la rage de ce brigand voltige dans tous les coins de sa petite prison, cet oiseau conserve sa vie par sa fuite; mais un autre ennemi vient avec une égale fureur il l'effarouche & l'étonne, jusqu'à ce qu'après, l'avoir arraché avec ses griffes par le plus large intervalle de sa cage il le devore en grondant selon la coutume de ces Animaux: C'est de la même façon que l'Ame malheureuse est pressée de toutes parts par ses ennemis; elle n'évite un piège que pour tomber dans un autre, tant qu'elle est renfermée dans la prison du Corps, elle ne sait que faire, où fuir, ni où se réfugier, trompée qu'elle est par l'apparence du bien: elle chancelle comme si elle étoit dans l'Yvresse, elle cherche incessamment le mal & fuit toujours le bien; si des Conseils salutaires, ou des leçons utiles ne la ramènent à la Lumière après l'avoir tirée des ténèbres où elle est plongée. La première tache, la première maladie contagieuse & le premier des maux que l'Ame contracte par sa liaison avec le

Corps,

Corps, est l'ignorance du bien & de la vérité; d'où s'ensuit un jugement faux, qui est la principale peste du Genre-Humain, d'où proviennent deux monstres, le crime & la folie: C'est d'eux que procedent tous les maux que les Mortels font & qu'ils souffrent; vû que tous les Hommes pechent parce qu'ils suivent de faux biens, sous la conduite de la folie, ou bien parceque le crime les aiguillonne & les engage à commettre jusqu'aux impietez. Celui donc qui peche en abandonnant la raison, merite à juste titre d'être regardé comme fou & comme scelerat. La folie choisit la partie de l'Âme à son gré; elle prend celle qu'elle veut pour y établir son Domicille & le crime se loge dans la partie irascible, qui fait prendre les Armes, qui fait avoir recours aux Trahisons & aux plus dangereux Poisons. Voilà les deux grands Rois, qui sont à la tête de deux nombreuses Armées de vices qui les suivent pour ravager le Genre-Humain. Ce sont eux, enfin, qui ne connoissant pas la vérité, & qui n'ayant au contraire qu'un faux jugement entraînent dans les trois Etangs de l'Erebe & de la mort, les Âmes ensevelies dans la Chair; & qui ne se ressouvienent plus de la pureté de leur origine. Un de ces Etangs est bourbeux, c'est celui où precipite la Volupté; l'autre est plein d'épines, où regne l'a-

varice & l'avidité illimitée du gain ; le dernier est rempli de fumée , où l'orgueilleuse-soif des honneurs , l'ambition , enfin , tient son Empire. La plus grande partie des Hommes se précipite dans ces trois Etangs ; c'est l'attachement à la Chair & aux biens fugitifs qui plonge les Hommes dans ces Eaux ; aussi bien que ceux qui se sont oubliés au point de croire qu'il n'y a pas d'autre vie que celle du Corps & qui croient être entièrement détruits par la mort. O viles & grossières Ames , que vous êtes éloignées de l'Ether ! Vous n'êtes capables de rien concevoir de beau & de sublime : Vos vûes sont bornées par la Terre comme celles des Bêtes les plus stupides. Il y a encore d'autres causes qui rendent les Ames depravées , ce qui fait quelles sont justement punies par differents maux ; car quand les nuées s'épaississent , que les pluyes se forment & que les Vents par leurs horribles sifflements excitent les tempêtes & les foudres , il y a dans cette moyenne Region de l'Air de mauvais Demons qui enfantent , les Pestes , les Guerres & les Orages furieux qui arrivent sur Terre & sur Mer. C'est à leur instigation persuasive & par leur trompeuse impulsion que la Troupe ignorante des Hommes se précipite dans les crimes les plus honteux : C'est ce qui leur fait oublier la Justice & la

pro-

probité : Mais comme il n'a été permis qu'à un petit nombre de Gens de pouvoir apercevoir ces mauvais Demons tentateurs, c'est là ce qui fait qu'on doute de leur existence & qu'on croit que ce n'est qu'un nom chimerique & imaginaire, & l'on s'en moque comme des rêveries d'une fièvre chaude. Pour vous ; prenez garde de tomber dans la même erreur : Ayez à mes paroles une foi entière puisqu'elles sont la vérité même. Et pour mieux vous faire voir que je ne vous avance pas des bagatelles, je veux que vous les voyez par vous mêmes : Mais il faut auparavant faire des vœux à l'Iris messagere de Junon, pour vous la rendre propice, afin qu'elle dissipe les Nuées par le Vent ; qu'elle rende le Ciel serein ; afin qu'un Air trouble & épais ne vous empêche pas de découvrir les objets. Je fis donc à l'Iris cette priere : Belle Iris, honneur du Ciel, qui paroissez éclatante des plus vives couleurs, qui formez un Arc immense de l'humidité de la nuë ; qui par votre opposition réfléchissez les lumieres de Phœbus ; qui puisez & enlevez les Eaux pour changer en nuées : Iris, étonnement des Hommes, & la messenger de la grande Junon, Fille admirable de l'ancien Thaumante, rendez à l'Ether toute sa pureté. Belle Déesse, enfermez les Vents pluvieux du midy, dans la prison d'Eole & leur substituez

le serene Borée pour parcourir les immenses campagnes d'un beau Ciel étoilé. A peine avoit-je achevé ces paroles que sept Vents partent & s'élèvent de la grande Ourse, qui par leurs seichés haleines purifierent les Airs. Je ne sçais de quelle Liqueur mon conducteur me frota les yeux : Regardez, me dit-il, vous voyez tous les secrets les plus cachez du Monde. Muses c'est à présent qu'il faut m'ouvrir vos Fontaines sacrées & vos Grottes mystérieuses : C'est à vous, sçavantes Sœurs qui regnez sur le double coupeau du Parnasse, ombragé de Lauriers immortels, que j'ay recours. C'est à présent que j'autois besoin de cent bouches pour exprimer mes accents, pour decrire les Rois Aériens & ces Peuples malins qui se jouient des Mortels & sont les instigateurs des Crimes, qui par une constante cruauté tourmentent les Hommes & qui par de destables artifices précipitent les Ames Humaines dans les Abymes du Tartare. Du côté du lever de la jeune Aurore, où cette aimable épouse du vieux Tithon, sort du sein de l'Océan, assise sur un Char brillant du rouge le plus éclatant ; si-tôt qu'elle a chassé les humides tenebres de la nuit, je vis un Roi d'une grandeur enorme assis sur un Trône proportionné : Il portoit sur sa Tête un Diadème enflammé ; il avoit le visage & la poitrine enflées,

les.

les yeux très-brillants ; le sourcil élevé , & son visage sembloit être toujours menaçant ; ses narines étoient larges , aussi bien que les cornes qu'il portoit ; il étoit entièrement noir. La Nature a donné aux mauvais Demons des Corps de cette couleur & des figures hideuses : Il avoit les dents blanches & deux defenses lui sortoient de la bouche ; Il avoit aux épaules des ailes semblables à celles des Chauves souris , faites de membranes étendues ; ses pieds étoient semblables à ceux des Canards , amateurs des Rivières , ou des Oies dont le cri sauva jadis le Capitole : Il avoit la queue d'un Lion ; il étoit nud , & son Corps étoit couvert de longs poils ; il étoit environné de gardes & d'une troupe innombrable. Jamais Xerxes n'eut une Armée si nombreuse , quand il voulut attaquer les Grecs , & que désarmé , il eut peine à se sauver par sa fuite. Chacun de ces Demons tenoit un Croc & un Soufflet , le dernier étoit destiné à enfler & remplir de Vent les têtes de ceux que la Fortune a comblé de Richesses , ou qui ont été doués de Science , de force , de beauté , de noblesse ou d'autres dons ; & leur crochet servoit à les attirer dans les Etangs enfumés du Tartare , après qu'ils avoient eu la tête enflée & remplie : Là ils devenoient la proie des Grapeaux , des Serpents & d'autres

monstres qui sont dans ce Gouffre; ce Roi s'appelloit Typhurgon, à ce que m'apprit mon Conducteur. Je tournai mes regards curieux du côté que le Soleil se plonge dans les Eaux des Mers Occidentales & que son Char se precipite aux confins de l'Espagne; je vis un autre Roi semblable au premier qui étoit comme lui assis sur un Trône élevé il se nommoit Apleston & gouvernoit des Peuples innombrables d'Esprits de toutes les nations situées au couchant du Soleil; Chacun des Demons de son Empire portoit d'une main un petit Serpent très dangereux & de l'autre un crochet. Timalphes me fit faire cette remarque; voyez-vous, me dit-il, comme ils irritent sans cesse les Serpents dont ils sont armez afin que leurs morsures & leurs poisons soient plus dangereux, & qu'ils fassent des blessures plus mortelles aux Cœurs des Hommes, afin que ceux qui sont mordus de leurs Dents pestiferées, perdent le jugement, méprisent les choses celestes, & soient brulés de la soif insatiable d'avoir & de posséder; pendant que ces malheureux boivent sans pouvoir se desalterer, ils perdent la Mémoire & cessent de se souvenir de la mort, de leur sort, du Ciel & d'eux mêmes; les Demons les entraînent avec leurs crochets & les plongent, alterez qu'ils sont encore, dans les Gouffres de l'Etang épineux: Ils y souffrent mille peines différentes; mil-

le

le monstres & mille supplices les y tourmentent comme des Sang-suës, qui les picquent jour & nuit, sans relâche, & rendent aux autres le Sang qu'ils leur ont autresfois succé, sans que les plus longs Siecles apportent de soulagement à leurs peines : C'est de cette façon que ce Roi punit ceux qu'il a rendus avarés. Je tournai ensuite la vuë du côté des Astres froids de la petite Ourse, où le Bouvier conduit sa pesante voiture ; j'y decouvris un autre Roi & j'y vis des troupes innombrables d'Esprits qui habitoient les Royaumes des gelez Aquilons ; ils portoient dans leurs mains des Hameçons. Ce Roi, me dit mon Conducteur, qui regne dans les cantons Boreaux, est le Prince de la Luxure & de la gourmandise & il s'appelle Philocrée & ne cède en rien aux autres pour les forces & la fraude. Combien ne nuit-il pas aux Mortels ! Il cache sous les apparences d'une douce nourriture ses appas dangereux ; cette viande est infectée d'un poison occulte aussi venimeux que le Styx : Les insensez s'y trompent & se laissent entraîner dans les Etangs noirs & boüeux, ils sont abîmez dans leurs Gouffres & changez en différentes Bêtes brutes, en Porcs, en Asnes, en Taureaux, en Renards, en Ours, en Loups & autres Animaux semblables aux vices dont l'Esprit humain est capable. Ils n'en sont pas quittes

Q s

pour

pour cette Metamorphose ; ils sont continuellement tourmentez par des Guepes, des Frelons, des Escarbots & autres insectes volants qui ne quittent jamais les rivages de cet Etang infernal. Les peuples de ce Roi Philocrée se plaisent aux tourments de ceux qui se sont livrez aux plaisirs charnels & qui ont abandonné la Vertu. Je me tournai ensuite du côté le plus élevé du Pole, je veux dire, au Midi, qui engendre le Vent pluvieux & qui le chasse dans les contrées de la Libye, qui produit des Serpents. Je regardé avec attention. Quelle troupe je découvre ! Quelles assemblées de Demons j'appetois, qui volent de toutes parts avec des Ailes noires dans un immense fluide ! Leur Roi paroissoit au milieu d'eux, d'une énorme grandeur & avoit une couronne qui le distinguoit ; il avoit un regard affreux, un visage malin, il grinçoit les dents & agitoit, dans une gueule béante, une langue à trois pointes comme les Vipères ; il vomissoit le poison & le sang corrompu comme un Serpent épris d'amour pour une Lamproie, & qui craignant de souiller les plaisirs de son accouplement, se décharge de tout son venin sur un Rocher, le répand parmi des cailloux, & puis se précipité d'un saut dans un fleuve plein de détours, & cherche celle qu'il aime avec d'horribles sifflements. La Lamproie accourt au bruit

bruit & ils joignent leurs corps par mille
 nœuds differents ; mais après qu'ils ont
 goûté les delices de Venus , le Serpent
 joyeux sort de l'Eau , il reprend le poi-
 son qu'il avoit laissé sur le Rocher &
 se munit prudemment de ses armes ;
 mais s'il ne les retrouve plus , ou qu'on
 les ait foulées aux pieds , il en ressent une
 si vive douleur qu'il en conçoit une for-
 te haine pour la vie ; il se frappe trois ou
 quatre fois la tête contre les pierres les
 plus pointuës jusqu'à ce qu'il ait ter-
 miné son chagrin par sa mort. Ce Roi
 paroissoit tel à peu près que le Serpent
 que je viens de decrire & ses Peuples
 lui ressembloient ; (le Peuple est ordinaie-
 rement l'imitateur des Rois , dont il co-
 pie les Mœurs) leurs mains droites
 étoient armées d'un Bâton trompeur qui
 renfermoit un Poignard ; leurs visages
 étoient livides ; leurs dents noires , &
 leurs levres remplies d'écume. Timal-
 phes me disoit que ce Roi étoit Pere de
 l'Envie , qu'il s'appelloit Miaslore &
 que ses Ministres , par ses ordres , avoient
 le soin de remplir les Cœurs des Hom-
 mes d'écume du Tartare , & que cette
 peste se repandoit ensuite dans tous leurs
 Membres , qu'elle troublait , sur-tout les
 Yeux , de façon qu'ils ne pouvoient plus
 supporter la prospérité d'autrui & que
 cette vuë les faisoit secher & tomber en
 langueur , jusqu'à ce qu'un Demon leur
 plongeant son Poignard dans le dos leur

arrache leur Ame qui est ensuite dévorée par le triple gozier de Cerbere & changée en Aconith. Leurs Corps deviennent des Scorpions, qui blessent de la pointe de leurs queues, quoi qu'ils paroissent flateurs. Mais regardez au milieu des Airs, me dit Timalphes; voyez Sarcothée qui est le premier Roi & le plus méchant de tous; les autres Rois le craignent & l'adorent, il commande à tout l'Empire des Demons; c'est de lui, d'où, comme d'un centre, procedent tous les Maux, comme les rayons du Soleil émanent de son globe. Je le vis, il étoit cruel, horrible; il étoit assis sur un Trône superbe & tenoit un Sceptre criminel; il avoit sept Cornes, & sept Crêtes de sang. Ces sept Cornes portoient chacune une tour; le feu lui sortoit par les yeux, les oreilles & les narines; & sa bouche jetoit des flammes & de la fumée. Combien n'avoit il pas de compagnons! Quelles innombrables Phalanges qui lançoient des traits & faisoient d'affreux bourdonnements! En un mot, ce Tyran fait de vains efforts pour briser le Ciel & comme s'il vouloit chasser les Dieux des célestes Lambris. Mon Conducteur me dit; celui-ci à autres fois été la plus belle de toutes les Créatures & celle que Jupiter aimoit le mieux; mais la malheureuse condition de son Esprit, & l'orgueil, proche parent de la pro-

prosperité a fait sa ruine; parcequ'il a voulu s'égalér à Dieu & s'est voulu asseoir sur son Trône, il a mérité d'être relegué & l'Archange Michel a eu ordre de lui fixer de certaines bornes dans les Nuées. Il lui passe souvent des souvenirs de ses anciens honneurs; il déclare la guerre aux Dieux; trompé d'une vaine espérance, il essaye de s'emparer du Ciel. C'est de là que procedent les bruits des Tonnerres, des foudres, des feux & des éclairs qui partent du milieu d'une noire nuée & semblent partager le bandeau de la nuit. Les Bêtes en sont épouvantées & les Hommes en fremissent d'horreur; mais les fureurs sont vaines & les travaux inutiles: Il ne peut penetrer dans les demeures Etherées. Enfin lui qui s'appelloit autrefois Lucifer, ou, Porte-Lumière, est devenu Amateur de la nuit: C'est pendant ce tems qu'il se plaît à marcher & il entraîne après soi les Phantômes hideux, les Lutins, les Spectres, & les Esprits folets. Toutes les fois qu'il veut deputer ses Armées de Demons, qu'il veut joncher les campagnes de Corps morts, qu'il prepare aux Nautoniers une cruelle destinée, en ouvrant leurs Vaisseaux, ou qu'il médite quelque grand crime, pour lors il se montre à la lumière, mais en cachette; & il envoie secrètement ses Ministres en certains lieux, qui inspirent les Cœurs des

Mostels malheureux : Ils les agitent & les remplissent de fureurs & ils parlent à leur Esprit un Langage muet. C'est pourquoi je dis à mon Conducteur passions sous silence les Demons afin d'examiner les choses humaines ; car de cet endroit élevé il est facile de voir la Terre & la Mer ; ce Spectacle est plus satisfaisant. Nous commençames donc à faire nos contemplations. J'admirois les différentes couleurs qui distinguoient les Corps des Peuples : la Nation, par exemple, qui habite sous le milieu de la Zone Torride, est noire, elle a les lèvres épaisses & les cheveux crespus ; elle est nue ou grossièrement vetue de peaux de Chevres : La Nation, au contraire, qui habite les contrées glaciales, où regne le Borée, surpasse la Neige en blancheur & se garantit à peine du froid par les Habits les plus longs & les étoffes les plus moelleuses. Les Peuples innombrables qui sont entre ces deux Nations, sont d'une couleur bazanée qui tient du blanc & du noir, plus ou moins éloignés du Soleil. Tandis que j'admirois follement ces choses ; à quelles bagatelles vous amusez-vous, me dit mon Conducteur ? Pourquoi examiner les différentes couleurs des carnations humaines ? Ne vaut-il pas bien mieux examiner leurs Mœurs ; les différentes habitudes de leurs Ames, &

les

les différences de leurs Ouvrages, d'où vous apprendrez par mon secours quelle est la vie des Hommes & combien est grand le Cahos de l'erreur qui en est inséparable ? Imaginez-vous que le Genre des Hommes est, par exemple, comme la main tournée de façon que le Pouce soit du côté du Ciel : Mettez à ce Pouce le Genre de ceux dont l'Ame est excellente, qui méprisent les choses humaines & ne sont épris que des divines; qui sur tout possèdent la Sagesse, qui se plaisent à contempler la Nature & les Cieux; qui ont des Mœurs innocentes; qui sont doux, justes & pieux, qui s'embarassent peu des richesses & des plaisirs charnels & qui ne sont pas flattés par le faux brillant des vains honneurs. Ces Hommes celestes sont des Divinitez revêtues d'un Corps humain : Qu'ils sont rares, Hélas ! Les choses parfaites se trouvent difficilement. O plutôt à Dieu que Jupiter vous rendit tel ! Le Doigt le plus prochain du Pouce est l'Index, où il faut placer les Gens prudents; ce Genre n'est que le second, il est cependant bon, mais il pèche vers la Terre : Il est propre à gouverner les Villes & les Peuples, à s'occuper aux grandes choses, il observe la Justice, la fidélité & ne s'écarte jamais des Loix de la pudeur; mais il n'est pas tout à fait dépouillé de l'amour des choses terrestres. Si Dieu

confie

confie aux Hommes de cet ordre les
 refnes d'un gouvernement; si les hon-
 neurs de la souveraine puissance étoient
 entre les mains de pareilles Gens, ils fe-
 roient renaître le Siecle d'Or; la vertu
 fleuriroit & Astrée reviendrait habiter sur
 la Terre: La Paix y regneroit & le Vi-
 ce seroit fortement reprimé. Le Doigt
 du milieu suit, qui est regardé comme
 impur; il faut y placer un autre Genre,
 celui, par exemple, de ceux qui ont
 une grande habileté de Genie, une gran-
 de vigueur d'entendement, & une gran-
 de Eloquence, ceux-là sont mauvais, in-
 justes & sujets aux Vices; toujours
 attachez à la Terre, jamais ils ne re-
 gardent le Ciel; ils sont sur tout rusez
 & portent un Renard dans leur Cœur;
 ils trompent le Vulgaire ignorant, ils
 n'aiment pas la Vertu & meprisent les
 Dieux, ils feignent cependant d'être
 justes & vertueux: Ces Gens parlent
 différemment qu'ils ne pensent & ne
 font rien que pour l'intérêt, & le vain
 honneur; ils ne craignent, & n'esper-
 rent que la vie presente; ces personnes
 sont toujours contraires aux Gens pru-
 dents; ils s'arment de tromperies & se
 confient à la faveur qu'ils se sont con-
 ciliée par des actions basses & par des
 presents flatteurs; ils s'opposent aux sain-
 tes entreprises des Gens prudents &
 & s'étudient à embrouïller les meilleu-
 res raisons: S'ils ne peuvent réussir par

artifice ils employent la force, le fer, le feu & même le poison; s'ils ne peuvent porter des coups cachez, ils attaquent à decouvert. C'est par ces sortes de Soldats que le mauvais Demon defend ses Royaumes & sa personne, & voila la force sur laquelle il s'appuye. C'est par de tels secours enfin qu'il se foumet toute la Terre; car il y a un bien plus grand nombre de ces Gens durs & rusez, qu'il n'y a de Gens prudents; ce qui fait qu'ils remportent la victoire & triomphent de la probité. Quand ces Gens se sont emparez du Sceptre & du gouvernement des Etats leur regne est un Siecle de fer: L'Univers est ravagé par les guerres les plus violentes; la fureur des armes la justice & les Loix: Tous les vices se commettent impunément, & la vertu languissante est tout à fait opprimée. Voila l'espece des Hommes la plus scélerate & la plus odieuse aux Habitants des Cieux. Il y a ensuite l'espece des insensé qui est la plus nombreuse & qu'il faut placer au Doigt Annulaire. On ne peut presque pas douter que la Nature ne trouve du plaisir à former des insensé comme elle se plaît à produire des Mauves, des Ortyes & d'autres mauvaises Herbes: Ces sortes de Gens ont un Esprit borné & un cerveau épais; ils n'estiment nullement les biens de l'Esprit & ne recherchent que les plaisirs grossiers.

fiers & corporels de Venus & de la gourmandise. Les Gens rusez conduisent par mille artifices ces Animaux à deux pieds, leurs persuadent facilement les choses les plus injustes & les plus fausses & les menent, ou les précipitent, par leur Eloquence, où bon leur semble. Les fols & les Enfants sont ordinairement credules, sur tout quand il est question du Vice & ceux qui ont l'Esprit le plus mauvais s'attachent le plus fortement à la plus mauvaise opinion; ce qui fait que les insensez ont beaucoup plus de foi pour les discours des Gens rusez que pour ceux des personnes prudentes. Les rusez leur donnent de mauvais & de fourbes conseils & leur masquent le Vice sous une belle apparence. Quoiqu'ils ayent mille façons de mener les insensez, cependant celle qui leur est la plus ordinaire, la plus facile & la mieux connue dans tous les tems, est la Superstition dont se servent les rusez. Ils se consacrent ordinairement au culte des Temples & deservent les Autels. C'est alors qu'on les voit épouvanter les Ames credules des insensez, ils les effrayent par des menaces, s'ils n'appaisent pas par des presents les Dieux irrités; & ils leur font racheter leurs Pechez à force d'argent; Ils ont le soin de s'approprier cette offrande & ces chastes Prières s'en servent à entrete-

nir

nir des Femmes de mauvaise vie & à engraisser des Mules. Quoi ? Ne voit-on pas la façon dont les Prêtres trompent les insensés. Ils le font cependant impunément, tant la clemence des Rois est grande, qui de leur côté ne s'occupent qu'au jeu, à la gourmandise, & à la Luxure. Les Dieux faciles tolèrent ces abus & semblent même ne pas se soucier quelle main & quel Cœur traite les choses sacrées, ni ne paroissent s'intéresser au bon, ou mauvais culte qu'on leur rend. Mais revenons aux insensés. Ne diroit-on pas que la Fortune se rejouit quand elle les met dans les grandes places ? C'est dans des cas pareils qu'on voit regner la folie. Peut-on nombrer les maux qui en résultent ? La mauvaise foi triomphe & la Vertu devient l'objet de la risée. On ne songe qu'aux danses, aux festins, aux fêtes, & aux jeux. On voit partout des Bataillons de Pretresses de Vénus & des Femmes qui font les plus honteux commerces. L'infame Volupté regne alors sur la Terre. Tel est un Roi, tel est ordinairement le Peuple qui lui est soumis & les sujets ont le plus souvent les mêmes inclinations qu'ils voyent à leurs Princes. La Volupté n'est pas la seule passion qui domine les insensés, ils sont outre cela sujets à la colère, car l'Âme d'un fol s'embrase facilement, pour lors il

il est capable de tous les crimes , quand il se trouve bouffi d'un fiel ému : On a pour lors recours au fer ; on se livre le plus sanglans combats , on se tue ; c'est pourquoi on ne sauroit trop se défier de ce genre d'Hommes féroces. Nous sommes enfin parvenu au petit doigt , qu'on nommé le plus souvent auriculaire. C'est ici le lieu de ceux qui ayant absolument perdu le Sens ont l'Esprit aliené , & qui sont tout à fait privez de la Raison ; du nombre desquels on doit mettre ceux qui sont furieux , sans aucuns intervalles. Ils doivent être tuez , la Mort étant le seul remede à la Maladie de ces malheureux. Il n'y a donc que deux Especes d'Hommes qui soient bonnes ; il faut éviter les autres genres comme mauvais ; ou si l'on ne peut les éviter , prendre garde de les irriter. Le Vulgaire étant une Bête cruelle qui devient furieuse & feroce. Après que Timalphes eut parlé de la sorte , ne pourroit on pas , lui dis je , ramener du Vice à la Vertu les Gens rusez & les fols ; N'y a-t-il aucun moien de remedier au crime ? Ah ! s'il en est quelqu'un , faites moi la grace de me l'apprendre. Il me repondit en ces termes. De la même maniere que la Nature à assujetti le Corps à beaucoup de Maladies , de même l'Esprit a beaucoup d'affections contagieuses ; elle a par consequent préparé des peines à ces deux parties qui com-

po-

posent l'Homme. Vous voyez jusqu'à
 quel point le Genre des humains se livre
 à l'Amour. Cependant la Nature lui
 a fourni plusieurs remedes pour se ga-
 rantir de cette folle passion. Si elle ne
 lui avoit donné de tels moiens, on
 auroit raison de se plaindre d'elle &
 de croire qu'elle auroit été de mau-
 vaise humeur, en vous formant. Il
 faut donc convenir que la même Na-
 ture en vous nuisant, vous a été utile
 & qu'elle a été aussi ingenieuse à vous
 donner les remedes, qu'elle l'a été en
 vous occasionnant les maux. Ce qui
 fait qu'on peut douter si elle est une
 tendre Mere ou une cruelle Marâtre.
 Mais passons sous silence les Maladies
 & les Remedes pharmaceutiques qui con-
 cernent le Corps : Assez de Livres ont
 traité ces matières pour n'avoir à nous
 entretenir que de l'Esprit ; afin que
 vous compreniez mieux l'explication
 de ce que vous m'avez demandé, j'e-
 vais m'étendre autant que la chose le
 demande. Comme dès les commen-
 cemens la nature ne produit que des
 Orties, des Chardons & de mechantes
 Herbes, si la Terre n'est frequemment
 cultivée & si l'on n'a pas soin par un
 travail assidu de detruire les mauvaises
 Herbes avec le Râteau & le Soc : Ce
 qui ne suffit pas encore, il faut sub-
 stituer à ces mauvaises Herbes de bon-
 nes Semences, & les cultiver avec soin,
 après

après les avoir semées ; de la même façon, l'Esprit tant qu'il est renfermé dans la prison corporelle est herissé de toutes sortes de Vices & devient presque feroce si l'on ne se donne pas un soin infini de le cultiver. Il faut en arracher les vices, & à leur place ensemer les Vertus. Vous êtes sans doute curieux de sçavoir qu'elle est la culture de l'Esprit ? C'est la Sagesse, c'est-à-dire celle qui enseigne les bonnes Mœurs, qui rend les Hommes bons, qui apprend aux Mortels la façon de vivre bien & qui leur persuade d'aimer la Piété & la Justice, & d'éviter les crimes : Voilà quelle est la véritable Sagesse & non pas celle à laquelle dans le tems présent, s'attachent jour & nuit les Medecins & les Moines rusez qui ne cherchent qu'à penetrer les causes secretes de la Nature & à decouvrir ses ressorts cachez ; ne retirant d'autre utilité de cette étude que de prononcer les grands mots de Matière premiere, de Vuide & de mille autres Chimeres & cela pour paroître sçavants : Ils n'en recueillent pas plus d'utilité qu'une personne qui rempliroit sa bourse d'Air. O la belle Sagesse, dont l'étude ne procure à la jeunesse qu'une grande avidité de gain & une fétide & orgueilleuse ambition sans aucune utilité ! On ne peut pas dire que cette étude contribue à cultiver l'Esprit & l'on ne peut l'appeller Sagesse mais
tout

tout au plus Science ; si elle ne decouvre
 pas les détours ambigus de la Vérité,
 celui qui l'a apprise sçait & n'est pas
 sage. Ces deux choses sont distinguées
 par un grand intervalle : La Sagesse pro-
 duit le fruit de vie & la Science en pro-
 duit la fleur, l'une est utile & necessaire
 & l'autre embellit & donne l'ornement ;
 la premiere s'attache à considerer l'in-
 terieur de l'Homme & la seconde est
 occupée à l'examen des choses exte-
 rieurs ; l'une le rend pieux & juste,
 l'autre le rend sçavant & éclairé : La
 Sagesse est enfin la seule qui cultive
 l'Ame, & qui enseigne les bonnes
 Mœurs ; elle detruit tous les vices &
 sème les Vertus, qu'elle arrose &
 fait fructifier par une pluye celeste. O
 Lumiere du Genre Humain ! O verita-
 ble chemin de salut, secours, port,
 soulagement, regle de la vie, Paix, Me-
 decine de l'Ame, Asile respectable ! O
 Sagesse plus douce & meilleure que le
 Nectar ! Qui est-ce, hélas ! qui vous
 aime aujourd'hui ? Qui est-ce qui vous
 suit ? Dans quel endroit êtes vous ho-
 norée sur la Terre ? Vous regniez au-
 tres fois dans les Temples, dans le Li-
 cée & le Portique, dans les Colleges,
 où l'on instruisoit la jeunesse, dans
 les Conseils & dans les Cours des Rois.
 Vous êtes à present inconnue à tout le
 Monde ; les Bagatelles & les Réveries
 Poétiques regnent à votre place. Qu'en-
 sei-

seigne-t-on aujourd'hui aux Enfants, qu'apprend-on autre chose à cette imprudente jeunesse que des Fables honteuses, ou du moins inutiles? On voit dans les Ecoles un Precepteur assis sur le Trône élevé de l'ignorance, qui tient un Livre ouvert, d'où il tire ses Leçons; il regarde de part & d'autre ses jeunes Disciples, qui ont la bouche béante, les yeux ouverts, & les oreilles attentives; il leur débite d'une voix tonante des Mascarades Tragiques; il commence à leur raconter les actions les plus infames & les plus comiques, il leur fait un detail circonstancié des Amours insensés des anciens, & leur fait un honteux narré de choses monstrueuses, cruelles & déplorables. O Têtes qui avez besoin d'une forte doze d'Hellebore! C'est de pareilles Leçons que sont imbuës de jeunes Ames; vous nourrissez de pareils fruits ces tendres innocents: C'est de ce Sel enfin que vous reveillez leur adolescence pétulante. Ne rougirez vous point de passer votre vie dans de pareils emplois? Devez-vous être étonnez, après de pareilles Leçons, de voir par tout des pervers & des scelerats? Voilà la dangereuse semence qui multiplie les Vices. Puisque la chose que vous negligez le plus est la culture de ces jeunes Ames, vous méritez à bien plus juste titre le nom de Corrupteurs que de Precepteurs des Enfans

fants. Commencez par vous connoître vous mêmes, avant de vous charger du soin d'enseigner aux autres la façon de vivre; revêtez vous de saintes Mœurs & n'imitiez pas la façon de vivre des Bêtes les plus meprisables. Pour vous, me dit mon Conducteur, écoutez moi; je vais vous enseigner en peu de mots de quelle façon l'Ame doit être cultivée. Sur-tout méditez frequemment, qu'il est, un seul Dieu, immense, éternel, très grand, très-bon & tout-puissant, qui a créé de rien & par sa seule Volonté, le Ciel & tous les Astres innombrables, dont il est éclairé, & toutes les choses visibles aussi bien que celles que nôtre vuë ne sçauroit decouvrir: Il les a créés sans qu'on puisse en citer l'Epoque, il les conserve & les gouverne avec une attention toute Divine. Respectez-le, craignez-le, adorez-le, louez-le & priez-le souvent; le jour, la nuit, au lever de l'Aurore, à midi & au coucher du Soleil: Voilà la premiere Vertu, voilà la premiere Sageffe. Reconnoissez-le pour Roi des Habitans celestes & pour Pere des Hommes; aimez-le louez-le avec sincerité; craignez sa juste colere & la flechissez par des vœux ardents; sans ce principe il n'est pas de vertus; cela suffit à l'Homme. Ayez toujours Dieu dans le Cœur & le priez souvent de bouche; vous ne pouvez rien acquerir de plus grand qu'une pieté pareille; voilà la porte

des autres Vertus qui ne peuvent être acquises , ni les vices chassés sans le secours divin. Souvenez-vous d'invoquer les citoyens celestes, les angeliques phalanges , serviteurs de ce Roi Souverain, les saints Ministres qui executent les ordres de sa divine Majesté & qui environnent de tous tems son Trône formidable, dans les campagnes immenses des feux les plus purs & les plus sereins: Priez-les, dis-je, qu'ils vous assistent, qu'ils éloignent de vous les dangers & qu'ils daignent enfin vous recommander à Dieu ; ils le peuvent assurément & les Esprits Angeliques ont coutume de secourir celui qui les prie, & ils font réussir, les Vœux des Humains. Gardez-vous, je vous prie, du Systeme ignorant de ceux qui croient que rien n'est plus estimable que la nature de l'Homme & que jamais Dieu n'a rien fait de meilleur ; les insensés qu'ils sont voient tant d'Animaux habiter la Terre & les Mers, & s'imaginent que l'Ether & les Globes des Etoiles n'ont aucuns Habitants; ils & croient deserts les espaces immenses du Ciel. O Esprits depravez ! O Aînes aveuglées de tenebres ! Helas ! les sens humains peuvent-ils tout comprendre ? Il y a mille choses qui trompent les yeux & que l'on conçoit cependant par la reflexion. Doit-on preferer les sensations que les organes rapportent à
l'Es-

l'Esprit, preferablement aux choses que conçoit la Raison & la Reflexion, qui nous enseignent qu'il y a des Dieux & que le Ciel est habité. Donc les Etoiles sont elles-mêmes des Divinitez, ou des Temples lumineux, dans lesquels habitent les Dieux. Ces fondemens étant jettez, embrassez la Justice; ne faites tort à qui que ce soit, ni en paroles ni en actions quelconques; ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait; voila la loi la meilleure de la Nature, sans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu ni acquérir la celeste Eternité. Respectez l'honneur, la reputation & le bien de votre Prochain; que l'envie, la colere & la cupidité ne vous entraînent pas; secourez de vos soins charitables, ceux que vous connoissez être bons; faites du bien enfin, jusques aux mechans mêmes, afin qu'ils ne vous nuisent ni ne vous fassent point de mal. Soyez incorruptible aux presents; que l'amour ni la haine ne vous écartent pas de la justice; ce sont ces trois choses qui éteignent la lumiere de l'Ame & nous écartent du droit chemin. Souvenez-vous toujours de Dieu, & que vous devez mourir un jour; fuyez tous les charmes & les plaisirs du Corps; mettez un frein à la Volupté, elle est très-pernicieuse au Genre Humain; rien n'est plus contraire à la Vertu, qui veut

sans cesse s'élever vers les Astres, dont elle a pris naissance, que la Volupté, dont le propre est de ramper dans les lieux bas & terrestres; elle n'applique ses regards qu'à la Terre, à la façon des Bêtes; elle suffoque les forces de l'Âme & du Corps; elle rend les Hommes lâches & paresseux & leur cause les plus cruelles maladies. Voilà la Circé, les Sirenes & l'Hameçon de l'inique Demon: c'est par ce filet qu'il en prend une innombrable quantité, qu'il les empêche après leur mort d'entrer dans le Ciel, leur patrie, & qu'il les renferme avec lui dans les tenebres de l'Averne. Fuyez donc avec soin ce flatteur & deux Poison de cet ennemi infernal, de peur que vous ne vous en repentiez trop tard. Quand un âge avancé vous fera sentir que vous avez sacrifié vôtre Esprit, vôtre Reputation vôtre Corps & tout ce que vous avez de plus chers à ce petit goût de miel & à cette vaine douceur, alors vous vous recrierez comme beaucoup d'autres! O beaux-temps, que je vous ay mal connus! Où fuyez-vous? Hélas, misérable que je suis, si Jupiter me rendoit les années de mon enfance & qu'il me fût permis de revenir sur la Terre, que je suivrois avec plaisir le sentier étroit de la vertu! Rien n'est meilleur au Monde; c'est elle qui nous reste dans tous les tems: Les honneurs & la louange lui sont attribuez, elle augmen-

augmente le bien, conserve la vie, & survit après la mort. Malheureux que je suis ! La flatteuse Volupté m'a trompé ; elle s'est retirée & m'a abandonné dans mes malheurs ; tandis que j'étois jeune je ne fréquentois que des Lieux de prostitution ; pendant que je me livrois à la gourmandise au sommeil & au jeu : Insensé que j'étois ! je n'ai voulu rien apprendre, je haïssois les livres & l'étude ; j'ay méprisé les beaux Arts ; je me trouve à présent ignorant, infame, sans Fortune, le Corps cassé, l'Esprit hebeté & les Sens debilitéz. J'ay vescu jusqu'à présent comme celui qui croit veiller pendant qu'il dort & se trompe. Les lâches & les paresseux tiennent de pareils discours quand ils tombent dans la vieillesse & que prêts à mourir, ils font sur leur Vie passée un trop tardif examen. Ces sortes de Gens ferment les étables quand les troupeaux se sont perdus ; c'est vouloir profiter de l'occasion quand on l'a laissé échapper, & chercher le Medecin quand il n'y a plus d'esperance de salut. O miserables ! connoissez le prix du tems pendant que vous le possédez ; l'heure s'échappe avec vitesse & ne revient jamais : Les larmes & les gémissements ne font rien à une personne morte ; la Medecine veut être administrée à tems ; il faut donc embrasser la Vertu dans la fleur de son âge & choisir le vrai chemin de la

vie ; il faut alors se servir de la Raison
 & se livrer à des études honnêtes : C'est
 lorsque l'Esprit est encore simple qu'il
 le faut soumettre à la prudence de peur
 qu'il ne devienne l'Esclave des Voluptés
 & ne s'écarte du droit chemin : C'est
 être sage que de l'être de bonne heure ;
 la Sagesse tardive ressemble à la Folie ;
 elle se repent en vain en déplorant le
 tems perdu qui est irreparable. Il faut
 outre cela se garder de la soif des ri-
 chesses & de l'avidité de l'or, car l'ava-
 rice rassemble presque tous les vices ,
 les actions lâches , l'impiété , le parju-
 -re , le larcin , les rapines , la fraude ,
 les tromperies , les embusches , les tra-
 hisons , les querelles , les carnages : Je
 n'aurois jamais fait de les denombrier ;
 rien enfin , n'est si sordide que l'avare ,
 qui s'enterre lui-même comme une Tau-
 pe ; il ne souhaite rien , il n'aime & ne
 connoît rien , que ce qui procède de la
 Terre , c'est pour des choses si basses
 qu'il commet toutes sortes de Crimes.
 L'insensé qu'il est n'a d'autre Dieu que
 son argent , qu'il adore ; il ne voit pas ,
 ce malheureux déplorable , combien la
 vie de l'Homme est courte & fragile ; il
 n'apperçoit pas la Mort qui d'un Arc
 toujours bandé décoche des Fleches dans
 le Cœur des Hommes & qui n'épargne ,
 ni le jeune , ni le sçavant , ni le riche ,
 & qui ne fait nulle différence des sujets.
 Souvent la Mort est plus près de lui
 qu'il

qu'il ne pense, & lui porte des coups imprévus. Pour vous, me dit Timalphes, gardez-vous bien d'estimer les richesses de la Terre & les biens soumis à l'empire de l'aveugle destin : Personne ne les possède en propre ; ils dependent de l'arbitre de la fortune qui les ôte & les donne à son gré & l'on est obligé de les abandonner à la mort : Ces biens changent de Maîtres avec vicissitude, ce sont donc d'autres biens qu'il faut que vous cherchiez ; il faut que vous souhaitiez de meilleures richesses qui sont durables, sur lesquelles ni la mort, ni le sort n'ont aucune puissance ; c'est celles-là qu'il faut accumuler jour & nuit, vous serez alors vraiment riche & vraiment heureux. Quand même vous auriez tout ce que le Peuple admire & desire, de l'Argent, un fond de Terre, une Maison, des troupeaux, vous pouvez vous en servir mais avec modestie & justice. Ayez pitié du pauvre autant que vous le pourrez, ne méprisez jamais les misérables, par ce moyen vous acquerez la louange & le salut éternel & vous échangerez vos biens terrestres contre des biens celestes. C'est être un Loup & non pas un Homme que de ne pas avoir de la clemence, de n'être pas touché du sort misérable d'autrui & de refuser ses secours à un Ami qui vous les demande : Si au contraire, vous

êtes pauvre, soutenez v^{otre} pauvreté avec patience; celui à qui le sort a le plus donné de biens a plus de soins de soucis & d'accidents fâcheux à effuyer que vous; il est oppressé par le poids de ses possessions, de façon qu'à peine peut-il s'élever à la contemplation des choses celestes. Il faut être débarassé de tous poids terrestres quand on veut s'élever jusqu'aux Astres; car plus on recherche la Terre, plus on s'éloigne du Ciel & de la Lumière: Or celui qui a des Tresors, a son Cœur dans le même endroit qui semble tourner autour du lieu où ils sont cachez. La pauvreté est utile à beaucoup de Gens, elle les allège & les soulage & semble leur prêter des aîles pour s'élever aux Astres. Il faut aussi que vous évitiez l'orgueil qui est la source des contestations & de la haine; elle partage les Villes en factions différentes, elle est la cause de la ruine de beaucoup de Gens. Rome n'a été détruite que par cette Peste, & n'a été opprimée que par la guerre civile. Fuyez ce montre, infernal, si vous voulez être l'ami de Dieu, & jouir du Ciel après v^{otre} mort. Jamais le superbe n'aima les Dieux ni n'en fut aimé; Dieu aime les Gens humbles & doux, & il habite volontiers dans les Ames debonnaires & sans ambition, il écarte de lui au contraire les Ames pleines du vent des vanites & ne permet pas quel-

les

Ils souillent le Ciel de leurs presences ,
 ni qu'elles habitent avec lui. Hommes
 qui n'êtes que des Outres vuides , de
 quoi vous sert donc vôtre Orgueil , vos
 Titres illustres & vos grands Noms , que
 la mort vous enleve à l'instant & qu'elle
 vous fait oublier dans les Eaux du Le-
 thé ? Vous cherchez à mériter les loüan-
 ges du Vulgaire ; vous voulez lui plaire :
 De quel jugement , dites moi , le petit
 Peuple est-il capable ? Qu'importe qu'il
 vous croye des Dieux , quand vous
 n'êtes que des Animaux , qui n'avez
 d'humain que la figure extérieure ? Si
 vous trompez des Hommes ignorants ,
 croyez vous aussi en imposer aux Dieux ?
 Helas ! vous excitez chez-eux un rire
 pitoyable , car ils connoissent vos Mœurs
 & vos crimes cachez. Mais , que dis-
 je , aveugles que vous êtes , vous ne
 connoissez pas de Dieux ; vous ne croiez
 pas que vos Ames survivent à la destruc-
 tion de vos Corps : Vous ne cherchez
 & ne desirez que les commoditez de la
 vie presente & vous vous moquez de la
 future. Que de Bêtes , hélas ! vivent
 dans un Corps humain ! Voila la cause
 de vôtre , erreur & de vôtre ruine , c'est
 que vous ne connoissez , avec un Esprit
 épais , que des Corps grossiers ; vous n'a-
 vez nulle idée des choses vraies , vous
 n'en connoissez que les ombres & les
 simulacres & la plus grande partie des
 Hommes se plaît à se repaître de fu-
 mées.

mée. Insensé que vous êtes, qui a-t-il de plus léger & de plus vain ? Qu'y a-t-il en effet de plus ridicule que de rechercher des honneurs qu'on n'a pas mérités, tandis qu'on ne daigne pas s'en procurer un véritable ? Nous voyons les méchants, les ignorants, les Gens sans Esprit, élever à des postes éminents ; nous les voyons commander à des Gens qui valent mieux qu'eux & auxquels ils devroient être asservis, parce que la Fortune se joue des choses humaines : Elle confond tout sans aucun ordre, elle élève le plus souvent de lâches esclaves qui ont mérité la prison & les supplices. Si cette Fortune étoit sensée elle donneroit aux seuls Sages la conduite de l'Univers, comme il seroit juste qu'elle le fit, alors tout seroit dans l'ordre ; les Loix reprendroient leur vigueur ; les choses sacrées seroient entre les mains de Ministres purs & innocents, & les Dieux se communiqueroient aux Hommes, mais elle se plaît à favoriser des Pantomimes. Dieu souffre pourtant ces choses qu'il pourroit corriger, pourquoi ne les souffririons nous pas ? Hélas ! Il est fort inutile de prouver la Vérité par la plus solide Raison, on ne fait pas de grands progrès ; on se charge de la haine publique, on se fait mépriser, & la Sagesse a toujours tort quand elle n'est pas soutenue de la force ou de l'autorité ; ce qui fait qu'il vaut
mieux

mieux se taire. Pour vous, méprisez les louanges du Vulgaire insensé & les présents de l'aveugle Fortune, & ne vous attachez de toutes vos forces qu'à plaire à Dieu: C'est la vraie Gloire & le véritable honneur dont vous êtes sûr de jouir après votre mort, prerogative qui n'est accordée dans le Ciel, qu'aux Hommes justes & pieux. Voilà le véritable honneur qui est réservé à ceux qui sont doux & humbles de Cœur: Les orgueilleux au contraire, plongez dans une Tristesse inexprimable repandent des larmes ameres dans les Vallées du Styx. Calmez donc votre colere, elle engendre la fureur qui fait proferer des paroles insultantes les querelles en procedent, les blessures s'ensuivent & une mort malheureuse. La Colere confond le jugement de façon que l'Esprit enivré d'une bile échauffée ne sçait plus ce qu'il doit faire; il perd le discernement & ne sçait même pas reconnoître sa route. Les actions inconsiderées sont d'ailleurs suivies de honte & de chagrin. Fuyez-la donc; rendez-vous maître de votre Ame, surmontez-vous vous même, ayez la force de tolerer; la patience est une excellente Vertu; il faut manquer de probité pour ne pas être patient: Il faut être absolument feroce, querelleur & litigieux. Les combats ne conviennent qu'aux bêtes, comme la paix la plus tranquille est le propre des Hom-

mes; le Sage la recherche sur toutes choses & prefere de souffrir de legeres offenses plutôt que d'encourir des peines plus violentes : Il est perpetuellement sur ses gardes pour empêcher que d'un petit feu il ne s'allume un grand incendie. Celui qui ne veut rien souffrir doit se bannir du commerce des Hommes & se retirer dans les Montagnes ou dans les Bois, mais celui qui veut habiter dans les Villes doit passer beaucoup de choses, doit donner un frein à sa colere, renfermer son chagrin dans son Cœur & ne pas rompre legerement les liens de la paix, il doit pardonner à ses Amis autant qu'il est possible, pour qu'il se rende digne lui même du pardon qu'il a accordé aux autres. J'ay cru devoir dire ce peu de choses concernant l'Ame, en voila suffisamment. Celui à qui ce discours aura paru court trouvera certainement ce que j'ay pû obmettre, qui se presentera volontiers à ses yeux, car il est compris tacitement ou sous-entendu dans ce que j'ay dit. Il faut aussi lire avec attention les Livres de Sages, rechercher les causes des choses, afin d'orner son Esprit de differentes Sciences, car l'Esprit sans Doctrine paroît sans courage & émoussé. Par ce moien, comme il a été dit ci-devant, les fols & les rusez peuvent en cultivant leur Esprit avoir du merite & de la vertu &

par-

parvenir à posséder les demeures clestes. Tandis que mon Conducteur m'entretenoit de la sorte, voila le Messager des Dieux, le petit Fils d'Atlas envoyé par Jupiter même qui s'approche de nous pour annoncer à Timalphes qu'il étoit attendu dans les Cieux, parceque tous les Dieux devoient se rassembler dans le Palais de Jupiter, qui vouloit les entretenir de choses importantes; sçavoir s'il couvenoit à Momus de depouiller de leurs biens certains Moines demeurants sur une Coline hors de la Ville dont les Murs sont arrosez par le poisonneux Fleuve d'Arimini, dont les Eaux vont se jeter dans la Mer Adriatique; & s'il falloit leur ôter certaines parties dont les Villageoises privent quelquefois leurs Cocqs; puisque ces Moines étoient trop lascifs & trop orgueilleux, qu'ils meprisoient les autres Hommes & commettoient licentieusement les choses les plus honteuses, à l'exemple du Vieillard qui leur preside. O honte! comment l'Eglise peut-elle tolerer la vie de ces Porcs qui ne sont occupez d'autres soins que de satisfaire leur gourmandise, la Luxure & le Sommeil. Ce qu'ayant entendu le Fils de la Vertu, disparut après m'avoir recommandé à Mercure qui s'en alloit aux Enfers porter à Pluton les ordres secrets de son Pere. Il me prit, & m'ayant fait traverser les Nuées, il me descendit sur la

398 LE SAGITTAIRE.

Terre dans le tems que Clement Natif de Toscane étoit à Boulogne avec l'Empereur & que le même fatiguoit Florence par un long Siege. Le petit Fils d'Atlas à force d'agiter ses Talonnières aîlées dans les airs parvint aux Rochers escarpez de St. Marin qui touchent presque les Astres & après un tres-petit saut me posa doucement à Terre, sur une petite élévation dans de grasses Campagnes & se hâta de descendre aux Enfers.



ABRE-

A B R E G E

D U

DIXIÈME LIVRE.

Dans ce Livre l'Autheur traite à fond de la culture de l'Ame pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte avec vehemence & ironiquement contre la Luxure & l'Hypocrisie des Moines; & donne la Methode d'étudier. Le Sage porte aisément tout avec lui, ce que le Riche en fonds de Terre ne sçauroit faire. Les Anciens Philosophes après avoir prié Dieu ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Autheur decrit énigmatiquement la maniere de la preparer. Il avance qu'il ne convient pas au Sage de se marier. - Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extremité où l'on est réduit à deffendre les Autels & les Foyers Domestiques. Il excite les Hommes à l'amour de la Vertu en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite à qui les pechez des Hommes causoient des maux de Cœur

&

Et des envies de vomir. L'Esprit de Dieu est le seul qui purifie les Cœurs; si tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soutien de la Vie, qui est double, celle de l'Esprit Et celle du Corps. Les Sages vivent de celle de l'Esprit Et le Vulgaire de celle du Corps. Les mechants croient l'Ame mortelle Et souhaitent qu'elle soit telle, les Gens de bien au contraire, se rejouissent de son immortalité. Il parle avec force Et énergie de la meditation des miseres Humaines qui élèvent l'Homme à Dieu. Il attaque en passant la Cour du Pape Clement lui même; Et il finit ce Livre en considerant combien il est difficile de parvenir à la vraie Sagesse dans ce Monde.

LE CAPRICORNE.

JE vous saluë petit Fils d'Atlas : Quoi êtes-vous déjà de retour de la Vallée du Styx ? Dites-moi, je vous prie, ce qui se passe à la Cour de Pluton ? Il y a repondit Mercure, un grand tumulte, & une grande dispute. Pourquoi cela ? Je vous le diray volontiers, quoique

que je sois fort pressé de retourner vers les Dieux. Il y a dans les Royaumes sombres une si innombrable troupe de Musulmans, de Chrétiens & de Juifs que la place n'est pas assez grande pour les contenir : Il n'est pas un coin de vuide, tout est rempli, le vestibule, les Salles, tout le Palais du Roi infernal, les Temples, les Maisons, les Ruës, les Places publiques, les Remparts & toute la Ville enfin, est occupée, les Campagnes, les Collines & les Vallées; ils se pressent les uns les autres de façon qu'ils se poussent à coups de Pieds & de Poings; ils se mordent & se battent avec fureur. Heureusement les Mânes n'ont point d'Epées, car ils ne peuvent mourir une seconde fois. A peine ai je pu passer & pénétrer la foule des Ombres, tant elles étoient pressées; mais je me suis ouvert un passage à force de les frapper de mon Caducée. Je suis enfin parvenu jusques à l'intérieur du Palais du Roi des ténèbres, qui soupiroit & paroïssoit touché d'une amère tristesse. Je lui ai exposé les ordres de mon Pere; qu'il eût à faire sortir l'Antechrist de sa prison où il étoit renfermé, & qu'on lui donnât la liberté d'aller par tout le Monde, d'y faire de faux miracles, de prescher l'arrivée du dernier jour & la ruine du Monde, de mettre tout en desordre & de troubler les Hommes & les Dieux.

Car

Car c'est là l'ordre des immuables destinées. J'ay demandé à Pluton le sujet de sa tristesse. Ne vous paroît-il pas indigne, injuste, & criminel, m'a-t-il dit, que vous occupiez le Ciel si large & si immense, où vous êtes en si petit nombre, & où trois Hommes à peine, ou du moins un très-petit nombre de plus, sont depuis très-longtems allés l'habiter avec vous, tandis qu'il vient à chaque instant dans mon Royaume, qui est très-petit & très-étroit, une innombrable multitude d'Hommes, comme tous les Juifs, & tous les Mahometans? J'avoue que tous les Chrétiens n'y viennent pas, mais du moins la plus grande partie descendent ici bas & s'y viennent ranger pêle-mêle. Pourquoi les envoie-t-on plutôt dans mes états qu'ailleurs? Et pourquoi mon Frere, qui possède l'Ether, ne reçoit-il pas du moins les Prestres, les Freres Laïcs & les Moines? Que ne leur fait-il habiter les confins du Pole & remplir ses Etats? N'a-t-il pas de honte de ne pas recevoir ces Hommes qui chantent si bien dans les Temples chaque jour? Qui fatiguent l'Air par les Lugubres sons de leurs Cloches sacrées? Qui brûlent tant d'Enfens? Qui sont si pitoyables pour les Femmes de mauvaise vie? Qui absolvent les autres sans pouvoir absoudre leurs propres pechez? Qui enterrent la nuit les Gens en cachette? Qui ornent
les

les Temples des Dieux de Statuës, de peintures & de tombeaux? N'a-t-il pas de honte d'envoyer aux enfers & de tourmenter tant de Milliers d'Hommes qui sont en beaucoup plus grand nombre qu'en Été les Mouches de la Pouille? Il n'a même aucun égard pour les Souverains Pontifes, à qui il fait souffrir des supplices plus cruels qu'aux autres Hommes : Ce qui fait que ces misérables sont renfermez au fond de l'Erebe & y sont tourmentez d'une façon effrayante. C'est pourquoi, Mercure, lorsque vous retournerez au Ciel, dites, je vous prie, à mon Frere qu'il ait égard à la petite étendue de mon terrain; qu'il ne meprise pas tant mon Domaine, qu'il retire d'ici quelques Moines, ou bien qu'il élargisse le Tartare. Je le ferai, lui dis-je, & après je me suis retiré. Je vais à présent retrouver les Dieux; il faut que je me dépêche. Allez en paix, lui dis-je ne m'oubliez pas: souvenez-vous quelques fois de ma Muse : Dicter-moi mes Vers; le papier & les Plumes sont prêts & j'ai pour écrire du loisir de reste. Commencez par m'enseigner de quel ordre est l'Homme sage? Celui qui doit être tel aussi bien qu'heureux doit d'abord être né sous un Astre favorable; car il y a une grande différence de naître sous tel, ou tel autre Aspect des Planetes, si l'on en croit ceux qui

qui connoissent les facultez les mouvements & les noms des Astres ; qui observent l'heure de la naissance des Hommes, & predisent par ces moïens leurs destinées ! O combien grande & combien admirable est la puissance du Ciel ! Sans lui la Terre cesseroit de produire & la Mer d'engendrer ses humides Habitants. Le Ciel est l'Océan, Pere de toutes choses, les Astres sont les Nymphes ses Sœurs ; c'est de là que tous les biens se repandent sur la Terre. Personne, ne peut donc être Sage & heureux s'il est né sous un Ciel contraire & sous des Astres sinistres. Il importe beaucoup aussi à quels parents on doit la naissance ; aussi bien que la façon dont on a été nourri ou élevé, car on se ressouvient ordinairement dans l'âge adulte des Mœurs qu'on a receuës & des Sciences qu'on a apprises dans l'enfance : Ces choses durent long-tems, & font une forte impression sur l'Esprit ; ce sont enfin les prejuges des premières années. Il faut donc qu'un Maître ait de la probité, de la science & de la prudence pour instruire un Enfant ; qu'il l'accoutume de bonne heure à la Vertu & qu'il le conduise de part & d'autre comme un habile Ecuyer conduit un Cheval, en se servant tantôt de la bride & tantôt de l'éperon. On ne doit pas se contenter de l'enseigner par des paroles, on doit encore l'engager plus
for-

fortement par l'exemple, car on diroit en vain de belles-choſes ſi les actions dementoient les paroles. On doit ſ'attacher à ſ'éloigner de la fréquentation des Gens criminels & Luxurieux. Les commerces honteux corrompent les Mœurs les plus ſaintes; ce Poifon en a fait perir pluſieurs. Si l'on veut connoître quel eſt un Homme, il faut ſçavoir quels ſont ſes Amis; la Nature & Dieu même uniſſent les ſemblables. Les Gens habitent & vivent volontiers avec ceux qui leur reſſemblent. Que les Parents & un Precepteur prennent donc garde de concert que quelque jeune debauché ne ſoüille par des Mœurs Obſcenes l'Enfant qu'on ſouhaite avec ardeur qui ſoit un jour heureux; nôtre penchant vers le vice n'eſt déjà que trop fort. Il faut que le jeune Eleve qu'on veut rendre ſage, liſe les Autheurs Grecs & Latins afin, qu'autant qu'il ſe pourra, il y puife la Doctrine. Qu'il ſ'attache aux Autheurs les plus châſtiez & qu'il fuye tous les écrits qui ne ſont pas dans les bornes de l'honnêteté. Il arrive rarement qu'un ignorant ſoit honnête Homme; l'ignorance precipite l'Eſprit dans les plus noires tenebres de l'erreur. Il ne faut cependant pas fatiguer cet Eleve par une étude trop violente ni par un travail trop affidu, de crainte qu'au lieu de lui inſpirer la Sageſſe on ne le faſſe
deve-



devenir insensé , ou qu'il ne tombe malade où même n'en meure : Toutes choses immodérées nuisent & ne peuvent durer longtems ; celui au contraire , qui ménage son attention & donne du relache à son Esprit par les amusemens & la recreation trouve une nouvelle rigueur dans le repos , & dans une oisiveté de quelques heures. Quoiqu'il y ait beaucoup de bonnes manieres d'élever la jeunesse , les principales sont cependant celles qui enseignent , & demonstrent quelle est la Nature & les Astres , que notre jeune Philosophe s'y applique donc de toutes ses forces , & à mesure qu'il parviendra à une âge plus avancé , qu'il y consacre ses plus meures années , aussi bien qu'à la lecture du Livre dont nous venons de parler : Qu'il exerce son esprit avec soin en le cultivant , qu'il devienne juste & pieux , & couronne sa vie d'un double Laurier. Qu'il est beau qu'un même Homme , réunisse la Science & la Probité , la Prudence & la Doctrine. La Science insensée est cependant dangereuse ; le Sçavant injuste est un furieux armé d'une Epée. Il ne suffit pas encore de prendre soin de l'Esprit & de l'orner de la Science & des bonnes Mœurs si l'on ne donne une grande attention au Corps , car quand ce dernier ne jouit pas de la santé il refuse d'exécuter les ordres de l'Esprit qui conçoit les plus beaux & les

les plus grands desseins.. Il faut donc s'attacher à ne se nourrir que de viandes saines afin qu'il en résulte un Sang pur, car les humeurs picquantes qui affligent les Membres ne sont ordinairement formées que par les mauvaises nourritures. Il faut fuir l'ivresse & éviter l'excès des viandes qui incommodent la Tête & l'Estomac & enveloppent le Cerveau de fumées, d'où s'ensuit la stupidité & un assoupissement journalier. L'Homme sçavant & juste doit donc boire & manger avec modération & doit aussi faire un exercice modéré dans des tems marquez pour retablir ses forces : La paresse les diminue ; une trop grande oisiveté debilité les Nerfs & le repos trop assidu affoiblit les jointures. Il faut être en garde en outre contre un trop grand chaud & un trop grand froid ; un air trop épais par exemple, & un pays trop marecageux peuvent nuire, surtout en Eté pendant la Canicule & dans le tems qu'on entend le Chant des Cigales cachées sous les feuilles. Il faut enfin apporter toute son étude à tenir le Corps en bonne santé afin qu'il puisse executer les ordres de l'Esprit, ce qui ne peut arriver aisément si l'on est dans la pauvreté : Il faut donc posséder un peu de richesses, soit par un héritage, soit par le hazard, ou quelles soient acquises par le travail. Le pauvre a beaucoup à souffrir par-tout & il n'est pas possi-

possible de mener une vie heureuse sans un peu de Fortune. Ah que la Vertu est gemissante quand elle est privée de secours ! Combien de mepris n'a-t-elle pas à effuyer quand elle est pauvre ? Celui-là est riche à juste titre, qui a de l'Esprit, de l'Eloquence, de la Prudence & quelque Art avec lequel il puisse, par tout où il se trouve, gagner de quoi vivre honnêtement ; dans quelques endroits éloignez qu'il se trouve, il porte ses biens avec lui & ne manque pas de commoditez qui lui font passer une vie heureuse ; il ne craint pas les Voleurs ni les Armes des cruels brigands, & il est aussi-tôt revetu qu'il a été depouillé. La véritable Vertu ne cede pas à la Fortune ; chaque Ville, tout l'Univers enfin est la patrie d'un Homme vertueux & courageux ; mais celui au contraire, qui n'est pas vertueux, quoiqu'il possède de fort grands heritages & une prodigieuse quantité d'or, ne peut pas aller où il veut ; il ne peut parcourir le Monde ni examiner les différentes Mœurs des Hommes ; il ne sçauroit voir différents païs ni vivre par-tout ; il ne peut entraîner à sa suite ses Terres, ses Maisons ni ses Coffres forts ; il craint les Voleurs & l'inconstance de la Mer & il seroit bientôt réduit à la triste mendicité & à vivre des charitez d'autrui s'il s'y exposoit : Il est donc forcé de ne point changer
de

de demeure & de ne point sortir de sa Patrie, où il fait sa Recolte & sa Vendange. Il est comme renfermé dans les bornes des biens qu'il a reçus du Sort, auxquels la petitesse de son Genie le force de se tenir; ce qui fait qu'il ne sçauroit contempler une infinité de belles choses qui sont dans l'Univers & qu'il est forcé d'habiter sa prison. C'est là ce qui a déterminé les anciens Sages à inventer par une recherche subtile la Pierre qui leur pût servir de fidele Viatique, qui pût les suivre en tous lieux & jamais ne leur manquer; c'est par son secours qu'ils ont parcouru differents Royaumes & diverses Provinces, où ils ont puisé des connoissances sans bornes: Ils ont autres fois, dans la plus profonde tristesse, imploré les Dieux après leur avoir sacrifié, selon la coutume, des Brebis de deux ans; ils se sont sur-tout adressés à Mercure, au Soleil à la Lune & leur ont fait cette priere avec un Cœur pur! O honneur du Monde! O Titan, le plus beau des Dieux! O Fille de Latone qui chassez les Ombres de la Nuit! O inconstant & fugitif Enfant de Jupiter & de Maia qui avez la faculté de vous changer en tant de manieres & de vous revêtir de tant de formes, soyez-nous favorables & écoutez nos plaintes! Nous sommes un petit nombre de Gens qui élevons nôtre Esprit aux choses sublimes, dont le Genie & le Cœur sont

remplis de Sagesse, tandis que nous faisons nos efforts pour connoître les causes des choses, pour penetrer les secrets de la Nature & mesurer le Ciel par nôtre raisonnement, nous sommes écrasés par la pauvreté, nous souffrons mille incommoditez & nous mourons de faim; pendant qu'un Peuple vil & insensé s'empare de toutes les richesses, personne n'a pitié de nous; si nous avons recours à quelqu'un dans nos necessitez, on nous montre au doigt & l'on se moque de nos speculations; nous sommes reduits enfin à becher la Terre, à avoir soin des bestiaux, à tirer le fumier des étables & à servir des insensez pour gagner nôtre pain. O Divinitez bien-faisantes, ayez pitié de nous! (Si les Dieux sont sensibles aux Prieres des Bons) montrez nous un chemin facile pour vivre honnêtement; que nous puissions penetrer les detours où se renferme la Verité. Ces Dieux arriverent à cette Invocation; Phœbus repondit le premier. Respectable race de demi-Dieux, digne du Ciel & de la faveur des Habitants de l'Olympe, soyez attentifs & renfermez mes paroles dans vos Ames. Prenez ce jeune Arcadien, infidelle & trop fugitif; plongez-le & le noyez dans les Eaux du Styx, que le Dieu, que la Terre de Lemnos adore, le reçoive dans son giron, enfermé dans une prison de Verre, afin qu'il l'éleve & le mette en

croix;

croix ; ensevelissez-en la pourriture ; un Esprit émané de nôtre Corps pénétrera ses Membres degoutants ; & par un ordre admirable , le retirera peu à peu des Ombres noires ; alors il paroîtra revêtu d'une Robbe dorée & sera tout brillant d'Argent ; mettez le sur les Charbons , il deviendra tout autre & sera renouvelé comme le Phœnix ; tous les Corps qu'il aura touchés seront rendû parfaits & il vaincra l'ordre & les Loix de la Nature ; il changera les especes & mettra en fuite la pauvreté. Phœbus se tut après ces paroles. Mercure & Diane firent un signe d'approbation & se retirèrent ensuite tous trois vers les Cieux. Alors les Hommes réfléchirent sur ces Oracles enigmatiques des Esprits Divins : Leurs pensées douteuses leur firent faire plusieurs expériences à grands frais & ils trouverent enfin ce grand Art qu'il emporte de bien loin au dessus de tous les autres : Ils firent la Pierre Etherée qu'il n'est pas permis au Vulgaire de connoître & que les méchants recherchent inutilement. Celui qui est assez heureux de la posséder peut habiter par tout avec honneur ; il ne craint ni les revers de Fortune ni les attentats des Brigands ; mais les Dieux n'accordent ce Don précieux qu'à un petit nombre de Gens. Quelqu'un demandera peut-être s'il convient au Sage de

se marier, de s'occuper à faire des Enfants & de s'enchaîner par le lien du Mariage? Quoique quelques Gens aient fait l'éloge de cet état, il ne convient cependant pas; selon moi, aux Hommes sublimes. Une Femme, l'amour qu'on a pour ses Enfants détournent les divins Esprits des Sages de la contemplation des choses celestes. Que celui-là qui est attaché aux choses de la Terre fasse ses plaisirs d'une Femme & de ses Enfants; qu'il se soumette au joug de plusieurs Hyménées, cela convient à son inclination; mais le vrai Sage n'a de goût que pour le Celibat; il doit être chaste & pur d'Esprit & de Corps; car celui qui sçait se contenter de peu de nourriture se passe aisément des plaisirs de Venus; il prie souvent son Dieu avec une fervente devotion; il contemple & élève son Esprit vers les choses celestes: Il jouïra de Dieu, il aura des Visions & possèdera l'ineffable honneur de s'entretenir avec lui; il deviendra heureux & lira dans l'avenir. Une Virginité pure est la chose la plus agreable aux Dieux; ils se communiquent à celui qui est dans cet heureux état & lui revelent les plus occultes Arcanes: Ils fuyent au contraire, la Luxure & ses honteux passetems & detestent la Lubricité. Cependant personne ne peut posseder la Virginité que par les secours & la presence de Dieu;
c'est

c'est un Don celeste au dessus des merites & des forces humaines, quoique sans lui on ne puisse être parfaitement sage : Examinons à present s'il convient au Sage de porter les Armes, de souiller sa main dans le sang d'un ennemi & d'acquérir par les combats une reputation immortelle ? Beaucoup de Gens estiment qu'on ne sçauroit acquérir de Vertu, de loüanges, de gloire & de reputation veritables qu'à la guerre ! O Aveugles ! O Miserables ! Pourquoi croyez-vous que la guerre soit preferable à la Paix ? Il n'est rien de si honteux que la guerre & rien n'est plus éloigné de la Raison, car si la Raison & les Loix faisoient par-tout la regle des Actions des Hommes, il n'y auroit jamais de guerre & l'on jouïroit d'une Paix inviolable. La Justice est opprimée par la Guerre, & les Loix se taisent par la violence : Alors la fureur & le vice sont dans une honteuse liberté ; les mechants mettent des Casques & des Plumes ; ils frappent, ils volent, ils tuent impunement & profanent tout sans aucune crainte pour la Justice. La Paix convient à l'Homme & la Guerre à la Bête feroce. L'insensé aime les Armes & les desire dans la seule vûe de la faïneantise & pour mener une vie plus luxurieuse & plus licentieuse que ne lui permet son revenu : Le Soldat en un mot s'engage, vend sa vie à vil prix &

414 LE CAPRICORNE.

s'expose aux dangers afin de rapporter chez lui du butin & des dépouilles ; mais celui qui est content du Patrimoine de ses Peres & qui a quelques talents pour s'entretenir & nourrir les siens , s'il jouit de son bon sens , il fuit la Guerre & ne demande que la Paix. Mais dirait-on les grands Rois & les grands Capitaines se plaisent souvent aux Armes & se livrent aux Exercices de Mars. Que s'ensuit-il pour cela ? Ne sçait-on pas que ces mêmes personnes sont souvent dans le delire & sont infectez de cette contagion des crimes & que des Etats entiers ont été détruits par leurs belliqueuses folies : Leur avarice leur fait souhaiter davantage à proportion que leur domaine est plus étendu ; tout l'Or du Tage ne suffiroit pas à les enrichir. C'est cette fureur qui fait prendre les Armes aux Rois & aux Capitaines, c'est enfin pour gagner un Empire par le carnage de beaucoup de misérables. Quoique la Guerre soit honteuse, mortelle & illicite, elle a cependant son utilité. Pendant la Paix les Usuriers & les malhonnêtes Gens amassent & s'approprient tous les biens ; dans le tems de la Guerre le Soldat enleve par violence les biens mal acquis de ces mêmes Gens. On peut dire avec justice que ce sont les Loups qui se vangent du Renard & les forts qui rendent la pareille aux rusez ; tout est ainsi varié par le

le tems. Outre cela les Rois pendant la Paix depouillent leurs Peuples & exigent de l'Argent par mille ruses & par mille moïens ; le Tresor Royal engloutiroit enfin toutes les richesses si par un juste retour, en tems de Guerre, cet amas fait par une seule personne ne se trouvoit distribué à plusieurs. Il se trouve encore une certaine espece d'Hommes paresseux qui n'ont ni bien, ni sciences, ni profession, ni metier ; qui sont adonnez à la mechanceté & au crime, qui sont hardis & impies : Dieu envoie à la Guerre de tels Hommes ; ou pour mieux dire, ces Ombres d'Hommes dans certains tems pour y être tuez : C'est ainsi que la Sagesse infinie purge le Genre Humain. Pour lors ceux qui restent au Monde vivent plusieurs années, contents d'être délivrez de cette Peste, jusqu'à ce qu'il recroisse encore de ces mauvaises Herbes destinées à être arrachées par une nouvelle Guerre & à être coupées par le Fer : C'est de cette façon que Jupiter écume le Monde & qu'il le purifie par le ministère des Huries ; voila l'ordre qu'il a établies depuis la premiere origine. Les Destins ont conduit cette vicissitude depuis que le temeraire Prométhée apporta les feux Etherez sur la Terre ; depuis que Deucalion & Pirrha son épouse donnerent la naissance à tant de milliers d'Hommes, en jettant des Pierres par dessus

leurs Têtes. Les Sage doit donc n'être guidé que par la raison, aimer surtout la paix & donner tous ses soins & tous ses efforts pour la conserver, à moins qu'il ne se trouve forcé de combattre pour sa Patrie, pour sa propre défense ou pour celle des siens, il mérite pour lors le pardon & une Guerre pareille cesse d'être criminelle; le Droit & la plus exacte Justice permettent de repousser la force, par la force, & la fraude, par la fraude, de même qu'il est juste de récompenser le mérite. Il faut examiner à présent si le Sage doit professer quelque Art pour se secourir dans la pauvreté, au cas que quelque accident lui ait enlevé son Patrimoine, ou qu'une Fortune contraire l'ait précipité dans l'adversité, après lui avoir ôté tous ses moyens, afin qu'il ne mendie pas & ne souffre ni la faim ni le froid? Le Sage peut faire quelque chose honnêtement dont il se soulage dans sa misère. S'il est bon & scavant Medecin, son Art lui donnera suffisamment de quoi vivre & il guerira les maladies. Apollon autre fois s'est plu à cette science & son fils Esculape, l'élève de Chiron, s'est immortalisé par elle. Le fameux Achille enfin, quoique fils de Pelée & de Thetis l'a apprise. Peon & Machaon s'y sont rendus illustres: Hyppocrates y a acquis un honneur immortel. Qu'ay-je besoin de citer tant d'autres exemples.

ples de Gens à qui cet Art a fourni du gain, des louanges, & de la reputation après leur mort. Jamais un bon Medecin ne sera mendiant, parceque l'Art de la Medecine découvre plusieurs sciences occultes & demontre les proprietes, des Fleurs, des Herbes, des Pierres, & de tout ce que la Terre renferme dans son sein, & elle donne des connoissances certaines, des forces de la prevoyante Nature; elle considere toutes les parties du Corps humain & ramene beaucoup de Gens des Portes de la Mort. Quel est l'Art qui peut mieux convenir au Sage que celui qui met en état de guerir les Esprits par des Conseils & les Corps par des remedes? C'est conserver l'une & l'autre partie de l'Homme. Ce n'est donc qu'au Sage qu'il appartient de conserver l'Homme entier. Quand le Sage commence à vieillir, que sa Barbe & ses Cheveux commencent à blanchir, il faut alors qu'il se repose, qu'il s'arrête, qu'il cesse de Courir le Monde, qu'il se fixe une demeure assurée propre à lui faire passer tranquillement le reste de sa vie, & où il ne puisse manquer de rien pendant sa vieillesse: Alors il doit rechercher la retraite & se contenter d'un petit nombre d'Amis; il doit souvent être seul, prier Dieu d'un Cœur pur; se livrer souvent à la contemplation des choses Divines, & chasser de son ame

418 LE CAPRICORNE.

tous les soins humains. Les Dieux ne manqueront pas d'habiter avec celui qui se retire dans une petite retraite, dans une Vallée écartée, sur une Colline solitaire, dans le plus épais d'un bois, ou sur le sommet d'une Montagne. Il n'y a pas pour lui tant de seureté à vivre avec beaucoup de Gens, ni d'habiter les grandes Villes remplies d'Hommes insensés, parmi des Voleurs, des Sacrileges, des Gens avides, querelleurs, ambitieux; le Sage fuit le commerce du grand Monde. La Sagesse est toujours odieuse aux Hommes à cause qu'elle diffère de bien loin de leurs Mœurs: Les choses contraires se nuisent & se détruisent toujours; voila ce qui a fait perir plusieurs Sages: Ce n'est que pour avoir voulu corriger les Mœurs des Foux, quand ils les voyoient se conduire mal, pour leur avoir parlé avec vérité & n'avoir pû garder un criminel Silence à la vue de leurs forfaits, qu'ils ont été persécutés & assassinés par ces scelerats. Il faut donc que le Sage se retire du Vulgaire qu'il se cache afin que pendant qu'il s'applique à la connoissance de la vérité, il ne soit pas le témoin des actions honteuses & n'encoure aucun danger; qu'il ait peu d'Amis sçavants & sages; avec ces precautions, la presence des Dieux ne le quittera pas: Les immortels se plaisent avec le Sage.

Sage ; ils se communiquent , se font voir , & se font entendre par lui , & ils remplissent son Ame de douceurs admirables ; le Sage enfin est heureux sur la Terre & dans le Ciel. Allez , O Aveugles Mortels ! Allez amasser des richesses , remplissez vos Coffres de Tresors : Employez y les moiens permis & même les deffendus ; ornez vous d'Anneaux pretieux ; portez des Colliers de Perles les plus rares ; revetissez vous des Habits de Soye les plus magnifiques ; faites vous preceder sur les Places publiques par d'éclatantes Trompettes ; allez , vous dis-je , O aveugles Mortels ! allez rechercher les Sceptres , les Diademes , les Empires & tout ce qu'une aveugle Fortune vous peut accorder par un inconstant caprice. Hélas , de si belles choses sont d'une courte durée ! Ce sont de beaux Songes & de belles Chimeres que le Destin vous ôte , que la Mort détruit & qui s'échappent sans retour comme une vaine fumée. Allez , vous dis-je , misérables vous saisir de ces Nuées chimeriques ; vous vous ressouviendrez dans les derniers moments de vôtre vie de l'excès de vôtre depravation , vous connoîtrez jusqu'à quel point vous avez été insensé & vous vous repentirez en vain de n'avoir pas suivi le véritable chemin. Reconnoissez donc vôtre erreur pendant qu'il en est tems encore.

O Ames sans droiture, O Cœurs avil-
lis ! Pourquoi, à l'imitation des Bêtes-
ne tournez vous vos regards que vers
la Terre ? Pourquoi n'élevez vous pas
vos Contemplations vers les celestes de-
meures ? C'est là qu'est placé le Monde
veritable ; c'est là que ceux qui craignent
& servent Dieu reçoivent une vie véri-
table ; c'est là qu'on cesse d'être sous
la puissance de la Mort & des Destins ;
ce sont là les vraies richesses & les vrais
delices que le Tout-puissant reserve pour
les seuls Sages & pour ceux qui ne sont
plus assujettis à la courte durée des tems.
C'est donc pour l'acquisition de ces cho-
ses qu'il faut apporter toute votre atten-
tion, tandis que les Destins, vous le
permettent & que les Parques vous en
donnent le loisir. Hélas ! la Vie des
Hommes ne dépend-elle pas d'un Che-
veu delié ? Ne voit-on pas les choses de
la Terre ne durer que très peu de tems
& se dissiper dans les Airs comme une
fumée delicate ? Où sont à present
tant de Rois en orgueilleux de leurs
Tresors ? Que sont devenus tant de
Souverains Pontifes qui s'estimoient
égaux aux Dieux ? Ils ont disparu ;
leurs Ossements pourris gissent dans des
Sepulcres & peut-être leurs Ames, é-
loignées des demeures des Bienheu-
reux, sont-elles dans les Enfers, où
elles reçoivent la juste punition de leur
faute & de leurs Crimes ? Ah qu'ils vou-
droient

droient à présent être revetus de leurs Corps anciens, ou de membres nouveaux ! On les verroit mépriser les Richesses, & abandonner les Royaumes, pour mener une vie pure & sans tache dans la plus pauvre Cabanne. Afin d'appaier la Divinité par la justice de leurs Mœurs & jouir après leur Mort des demeures Etherées : Mais leurs regrets son inutiles, & c'est être Sage en vain que de l'être trop tard. Qu'on se hâte donc de plaire à Dieu par ses vertus, & qu'on s'efforce de gagner le Ciel par un mépris genereux de tous les biens terrestres. Apprenez par l'exemple du Sage à faire peu de cas des choses humaines, à mépriser les commoditez fugitives de la Vie presente, pour vous assurer les delices d'une vie future qui vous sont promises par les Dieux même ; c'est ainsi que sur le sommet des Montagnes de Galatie vivoit de mon tems un Sage, qui se contentoit d'un petit nombre d'Amis ; il passoit sa Vie dans une petite Cabanne où il se livroit au Jeûne ; il étoit maigre, avoit la Barbe longue, étoit grossièrement vêtu. Il possédoit une profonde érudition, son air & son visage étoient venerables ; il habitoit un Hermitage écarté de tout commerce, au milieu des Forêts ; il avoit une exacte connoissance de l'avenir, & rendoit des Oracles à ceux qui le consultoient, dont l'effet justifioit la

verité, & qui ne cédoient pas à ceux de Delphes. Informé par sa réputation, je fis un grand chemin. & montai au faite du Mont Sacré, où il faisoit sa demeure; je trouvai ce Vieillard assis sous un Rocher exposé au Soleil : Après nous être réciproquement saluez, il m'engagea à m'asseoir près de lui, ce que je fis; je lui demandai pourquoi il avoit choisi un pareil Genre de vie, & de quelle maniere il pouvoit habiter ces Rochers où manquoient toutes les choses nécessaires aux usages humains? Ce Saint Homme me répondit de la sorte: J'ay vécu autrefois dans les Villes, quand je croïois qu'il n'y avoit autre chose à désirer que les Richesses & les commoditez de la Vie presente: Je suivois l'exemple & l'erreur du Vulgaire; je me plaisois à la Compagnie des Hommes & je me livrois avec précipitation à leurs plaisirs vains & de-reglez; j'étois trompé sans cesse par les apparences d'un bien seducteur & qui n'avoit que des illusions; mais quand par les secours de l'âge j'eus acquis une prudence plus consommée, je fis une plus serieuse étude des Mœurs, & des actions des Hommes; alors la Divinité permit que je fusse capable d'approfondir leurs façons de vivre avec les secours d'un examen plus sensé; je decouvris bientôt qu'il n'y avoit chez eux que honte & sceleratesse con-

ver-

vertes d'un vain nom de Vertus : Je vis les innocents exposez aux supplices, & les coupables marcher Tête levée avec impunité ; je vis ce qu'on appelle la Vertu confonduë avec le Vice & le Vice honoré des noms de la Vertu ; je vis le pauvre opprimé, & la faveur l'emporter sur le merite ; je vis vendre la Justice, la bonne foi cesser d'exister & la pudeur ceder la place à l'effronterie ; je vis les beaux Arts employez au maintien de la fraude ; je vis des Brigands tenir des logements & des Hôtelleries publiques afin d'être plus en état de voler & d'égorgier les Etrangers endormis : Je contemplois mille Gens qui n'avoient d'autre talent que le larcin & la fraude & dont les paroles & les actions honteuses les rendoient dignes du dernier supplice ; j'ay veu craindre & louer de pareilles Gens ; j'ay vu revêtir d'honneurs & de dignitez des Hommes qui n'en meritoient pas le nom & dont la conduite deshonorait l'humanité ; j'ay veu la Religion souillée par l'avarice ; j'ay veu des Prêtres n'avoir d'autre occupation que celle de satisfaire leur Luxure & leurs appetits dereglez, dont l'application entière enfin étoit d'acquiescer des richesses par les apparences d'une pieté simulée, d'épuiser avec adresse les Tresors du Peuple hebeté ; j'ay veu ces mêmes s'arroger avec effronterie l'autorité d'ouvrir les Cieux, de
fer-

fermer les Enfers, d'envoyer selon leurs volontez les Ames d'un côté ou de l'autre & prêcher avec une ostentation impie l'efficacité de leurs prieres sur les Dieux, dont ils se disoient disposer à leur volonté. Voila quels sont les sujets de ma retraite ce sont là les motifs qui m'ont fait quitter le séjour des Villes. J'ay trouvé plus de seureté au milieu de ces deserts & j'ay formé le dessein de passer le reste de mes jours sur cette Montagne où est la Chapelle de St. Silvestre, où sont retracez les glorieux monuments de la Penitence de ce grand Homme. Quoique ces lieux paroissent inhabitables, ce sont cependant ceux qui sont les plus propres à faire la demeure des Saints, des Amateurs de la Paix, & de ceux dont l'unique felicité est de servir Dieu, de se livrer entiers avec delices à la Contemplation, & de s'unir intimement aux citoyens heureux de l'Ether. Mais vous êtes sans doute surpris de me voir vivre parmi ces Pierres & ces Rochers inhabitez, où manque tout ce qui est nécessaire aux usages de la vie des Hommes? Helas! Vous cesseriez bientôt d'être étonné si vous aviez reçu un Soufle celeste, si l'Esprit Saint de Dieu qui épure les Cœurs s'étoit emparé du vôtre. C'est lui qui élève les Ames les plus ensevelies dans une chair mortelle, comme le Mercure se sublime par la rapidité du feu sur lequel

quel on l'a posé ou il acquiert par sa
 purification une blancheur plus écla-
 tante que la Neige : Cet Esprit Saint de
 la même manière embellit nôtre Ame,
 dirige nôtre Cœur & nous revêt de l'a-
 mour celeste , après nous avoir deba-
 rassé des desirs des choses terrestres.
 L'Esprit embrasé de ce Feu Divin ne
 trouve rien d'insupportable ; les plus
 rudes travaux lui paroissent légers parce
 que l'amour le conduit & qu'il est d'ail-
 leurs gagné par l'espoir d'une recom-
 pense sans bornes. L'Esperance & l'A-
 mour sont les deux Aiguillons qui nous
 donnent une sainte audace & un gene-
 reux mepris pour les plus grands tra-
 vaux. Il faut demander ces graces par
 des prieres ferventes & assidue's , afin que
 cet Esprit Saint nous penetre & que de
 concert avec l'espoir de cette grande re-
 compense il produise chez nous cet A-
 mour divin , avec lequel nôtre Esprit
 embrasé s'élève jusqu'aux Cieux ,
 quitte avec dedain la Terre & les plai-
 sirs corporels & fait les derniers ef-
 forts pour s'unir à Dieu. Pouvez-
 vous à present être étonné de me voir
 habiter ces lieux , secouru que je suis
 de cette Flâme Divine. La Vielaplus
 dure a pour moi des douceurs , au mi-
 lieu de ces Rochers arides ; quoique par
 un perpetuel miracle je n'aye jamais
 manqué sur cette Montagne d'aucune
 des choses necessaires à la Vie , autant

qu'a.

qu'a pû l'exiger une Nature modérée & détachée du Luxe. Celui qui aime la Vertu se contente de peu ; il se borne au nécessaire. Quand on préfère la Vie de l'Esprit à celle du Corps on ne s'embarasse jamais des desirs du superflu. Il faut que vous sçachiez qu'il y a deux Vies une qui regarde le Corps, qui est celle des insensez & du Peuple imbecille, qui n'a aucune élévation dans ses idées, & qui fait de ses appetits déreglez une Divinité profane : Cette Vie lui est commune avec les Animaux & les Bêtes feroces ; mais l'autre vie au contraire qui est celle de l'Esprit est la même que celle des Dieux ; c'est elle qui anime les nobles descendants de ces Estres illustres ; c'est elle enfin qui leur a fait decerner, à cause de leurs grandes actions, les honneurs de l'Apothéose, ou la qualité de Heros & demi-Dieux. La Terre produit rarement de pareils Hommes. Cette Mere des mechants & cette Marâtre des justes ne produit les derniers qu'avec effort. Mais comme je m'apperçois que vous êtes attentif à mes discours, je vais vous dire quelque chose de satisfaisant sur cette vie de l'Esprit, qui, quand il est compris par une personne juste, n'a jamais manqué de lui plaire. Il est certain que l'Homme n'est pas seulement composé du Corps, mais qu'il l'est encore de l'Ame.

me. C'est cette dernière qui est la source de la vie, c'est d'elle que procedent le mouvement & la sensation renfermées au dedans de nous-mêmes; c'est elle enfin, qui nous donne l'Esprit qui est la plus noble des parties qui nous composent & par laquelle les Hommes ont operé de tous tems des choses merveilleuses dans l'Univers: Quelques Gens ont pretendu qu'elle étoit mortelle, qu'elle subissoit la destruction avec le Corps & se trouvoit enfin entierement aneantie. Helas! Il n'est que des Mortels depravez, qui sont livrez aux plaisirs charnels, aux vices & au mepris des Dieux, qui puissent imaginer l'Ame mortelle! Ils desirerent qu'elle soit telle parce qu'ils redoutent les justes supplices qu'ont merité leurs forfaits; & souhaitent que leurs Manes ne les survivent pas par la crainte qu'ils ont du séjour du Tartare. Ils n'ont d'autre ressource qu'un pareil delire pour éviter les tourments que meritent leurs crimes: Mais il est une autre partie d'Hommes meilleure & plus excellente qui est embrasée de l'amour des Vertus & indignée par l'horreur des Vices: Ceux là croient l'Ame imperissable, ils se felicitent de son immortalité, parcequ'ils esperent des recompenses & qu'ils comptent jouir d'une meilleure Vie. Assurement le sentiment des derniers est le plus juste & le plus excellent: L'Opinion des hon-

honnêtes Gens sur une chose, sur la quelle il pourroit y avoir quelque doute, doit être toujours préférée à celle des méchants & l'on doit sans balancer suivre l'exemple des Grands-Hommes & des plus Saints personnages. Il y a beaucoup plus de sûreté à se joindre au parti des justes qu'à celui des impies, & l'on peut dire qu'on doit moins examiner ce que certaines Gens ont avancé, que ce qu'ils ont été, & qu'elle conduite ils ont tenue : Il est donc par conséquent beaucoup plus avantageux de croire avec un petit nombre de justes, que les Ames sont immortelles, que de s'appuyer sur le jugement des méchants pour croire qu'elles ne survivent pas à la destruction de nos Corps. Mais je vais mieux prouver encore l'Immortalité des Ames par le raisonnement suivant : Si Dieu fait toujours ce qui est le mieux (comme les personnes justes & les Gens pieux en conviennent & comme la Sagesse nous le dicte) il n'y a plus de doute que les Ames sont immortelles ; parcequ'il est assurément meilleur qu'elles jouissent d'une vie éternelle que si elles étoient détruites avec les Corps ; Ce que je demontre de la façon suivante. Si la Mort détruit les Ames & s'il n'est pas d'autre Vie que la corporelle, il s'ensuit qu'on doit regarder Dieu comme injuste & comme méchant, par la raison qu'on voit pro-

perer quantité d'Hommes lâches, ignorants & pervers; nous les voyons comblez de Richesses, d'Honneurs, de dignitez & même de l'autorité Souveraine : Ils pechent avec impunité & jouissent d'un sort heureux dans ce Monde. On voit les justes & les Bons, au contraire, opprimez par l'adversité tourmentez par la pauvreté & passer leur Vie dans un meprisable oubli : Ou bien Dieu est injuste de souffrir de telles choses, ou bien il faut convenir qu'il accorde des recompenses dans une autre Vie ; sinon il faudroit qu'il ne voulût pas sçavoir ce que font les Hommes sur la Terre ; alors Dieu pourroit-il passer pour clement ? Devroit-on le regarder comme bon s'il ne nous avoit accordé qu'une vie d'une durée si courte & si incertaine, dont la plus grande partie est employée au Sommeil, l'autre à une infinité de peines & de soucis differents, & qui se passe enfin avec plus de vitesse que le cours des Eaux les plus rapides ? Pourquoi donc, misérables mortels, bâtissez-vous des Temples magnifiques ? Pour quel dessein chargez-vous les Autels de riches Offrandes ? Pourquoi, les jours de Fêtes, ornez-vous de Lauriers les Portiques sacrez ? Pourquoi brulez-vous des Encens ? A quel dessein faites-vous des Fumigations & d'autres honorables Offrandes ? Est-ce seulement pour la conservation de cette Vie mi-

serable, qui est tourmentée sans cesse; tantôt par un froid insupportable, tantôt par une chaleur immodérée, par la peste par une cruelle Famine, ou par les horreurs de la Guerre? vous êtes sans cesse en butte aux maladies à des accidents & à la triste pauvreté, exposez aux attaques de mille insectes. Rejoüissez-vous de passer une vie aussi desagréable, remplie de tant de travaux; préparez vos nourritures à la sueur de votre front & après un très court espace, il faut subir la Mort irrevocable pour être mis dans le tombeau & y devenir la pâture des Vers. O la belle vie! O le beau présent des Dieux! l'Homme est né dans ce Monde parmi les Animaux & les Bêtes féroces; il vit parmi des insensés & des impies; il y est tourmenté par la pluie, la neige, la glace, la boue, la poussière, la nuit il respire un Air souvent corrompu par les nuées, les vents & les plus obscures tempêtes; il y souffre de la douleur, il est dans les gémissements & pour combler tous ses maux, il meurt enfin. O l'heureuse patrie! O le bien-heureux séjour, pour en faire tant d'honneurs aux Dieux! Il mérite assurément beaucoup que nous les fatiguions par nos Prières; si nous n'avons d'autre vie que celle de ce Corps impur & fragile. Je ne vois pas que nous devions tant de loüanges aux Dieux; nous ne sommes plus tenus de leur
faire

faire tant d'honneurs dans leur Temples pour nous avoir créés de si misérables Habitans d'un séjour insupportable, pour y souffrir tant de maux & pour être éternellement aneantis. Il faut donc absolument convenir que les Ames ne sont pas détruites par la Mort; mais qu'au contraire elles vivent ou dans les Airs ou dans le Ciel à l'imitation des Dieux, ou il faudroit taxer Dieu d'injustice & de cruauté. Ces Ames existent dans ces demeures sans Corps, sans avoir besoin de dormir & de se nourrir, elles y reçoivent les recompenses & les peines qu'elles ont méritées. Conservez, me dit le Vieillard, ces choses au fond de votre Cœur, car si on les débite aux insensés, ils s'en moquent; aucune lumière ne peut éclairer de pareils aveugles: Pour vous, continua-t-il, croyez fermement & tenez pour certain que la nature de l'Esprit est immortelle, qu'elle est indépendante du sort & de l'empire des Parques: c'est là la baze & le fondement du salut. Après avoir posé ces Principes, parlons à présent de la Vie de l'Ame qui nous rend semblables aux Dieux & nous met en état de jouir du séjour de l'Olympe: Mais parceque les contraires paroissent mieux quand ils sont en opposition, il faut auparavant parler de la Vie du Corps qui nous précipite vers la Terre & nous

arrache des demeures Etherées, en nous rendant semblables aux brutes par des affections absolument contraires à l'Esprit. C'est cette Vie corporelle qui anime celui qui recherche les superbes honneurs & qui est avide des vaines louanges, sans les vouloir acquérir par la Vertu; qui n'a d'autre but que de plaire aux Yeux des Hommes; qui fait son unique étude d'acquérir des richesses indifferemment, ou par les voyes permises ou par des moïens frauduleux & qui place en ces biens perissables toute son inclination. Cet Homme doit être regardé comme une Taupe qui est toujours ensevelie dans les entrailles de la Terre; c'est un aveugle qui ne peut plus élever ses regards vers le Ciel: Il est enchaîné par la Luxure, la Gourmandise, & par les charmes décevants de la Chair; il cesse d'avoir de la pudeur, il se livre aux plaisirs de Venus; il n'est occupé que du soin de de satisfaire à ses appetits dereglez, il ne recueille à sa mort pour fruit de sa demence que d'être une plus grosse nourriture des Vers. Ces sortes de Gens sont meprisables, ils se couvrent d'infamie, & ils doivent à juste titre être regardés comme des Hommes charnels, par l'amour qu'ils ont pour la Chair. La Vie de pareilles Gens differe peu de celle des Bêtes Brutes: Celui au contraire, qui est detaché des louanges hu-
mai-

maines, qui a pour les plaisirs de la Terre un mepris genereux, qui pendant sa Vie a conservé sa Chasteté & sa pieté est assurément un Homme chez qui les inclinations de l'Esprit ont prevalu. Chez lui l'Ame apres avoir soumis le Corps & ses Actions déreglées, commande avec liberté, & du haut de la Tête, comme d'une Citadelle élevée, gouverne tout le Corps. La Vie de l'Esprit n'est donc autre chose que de donner des bornes à une honteuse Volupté, & de dompter la gourmandise & les appetits revoltez de la Chair; de soumettre cette derniere à l'Esprit, de mépriser tout ce qui doit à la Terre sa production, & d'être uniquement attaché aux celestes contentements; de souhaiter seulement le Ciel & de faire tous ses efforts pour le pouvoir acquerir. C'est la Patrie des Esprits & le séjour de la Felicité. C'est là qu'après leur Mort les Ames justes & brillantes de leurs Vertus vont se rendre: C'est là que dans une Lumière éternelle elles jouissent d'une recompense sans bornes & sans fin. Pour parvenir à ce bonheur, il faut appliquer son Esprit à la Lecture & à l'étude des Livres qui traitent de l'Ame, des Dieux, de la Mort, de la miserable condition de cette Vie & de pareilles choses: C'est à ces Ecrits que l'Homme spirituel & Sage doit s'appliquer avec soin jour & nuit: Il doit se

T

plaire

plaise à les lire, à en parler & à y réfléchir en lui même: Qu'il évite avec soin la Lecture des Autheurs obscènes, & qu'il fuye les conversations honteuses qui ont corrompu beaucoup d'Ames excellentes; car la bonne Lecture nourrit l'Esprit, mais la Lecture des mauvais Livres fait un aussi grand dommage à celui qui les lit qu'une mauvaise nourriture fait de tort à celui qui la mange. Quoiqu'il faille observer avec soin ces preceptes, on doit en outre vacquer avec un soin extreme à la meditation; rien ne nous approche d'avantage de Dieu & ne nous éloigne plus du vil Amour de la Chair: C'est par ce moien que nous parvenons à connoître la miserable condition de cette vie, dont la courte durée & les maux qu'il l'accompagnent la font regarder plutôt comme une Mort que comme une Vie véritable.. Quel est l'Homme sensé qui ne la regardera pas comme infiniment au dessous de la Mort même! Quel est le Sage qui ne ressentira pas l'amertume dont elle est de toutes parts accompagnée? Si l'on en examine avec soin les événements on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle n'a aucun bien véritable & sincere: La Nature a jetté un Venin sur toutes les choses de la Vie elles ont presque toutes une double face; l'exterieur en paroît blanc & flatteur & l'interieur en est noir & affreux; c'est

c'est par ces fausses apparences que les yeux des Hommes sont fascinez. Helas ! S'il y a quelque avantage & quelque bien en cette Vie il est aussi passager, que la fumée & aussi peu durable qu'une nuée. La revolution des tems change avec vitesse les choses de la Vie : La dure Atropos ne permet pas que rien subsiste sur la Terre, dans un état constant ; la mort rend vains tous les projets des Hommes & foule aux pieds leurs fastueuses entreprises qui se dissipent par la course rapide de la vicissitude. O Gloire humaine, que vous êtes labile & fugitive ! Vous ressemblez aux bouteilles qui s'élèvent sur l'eau dans son bouillonnement, elles s'enflent & périssent à l'instant, au souffle du moindre Vent : De même un moment de courte durée enleve tous les biens & il n'en reste que le souvenir qui paroît même fabuleux. On raconte que tel a existé, qu'il a fait telle chose, qu'il a combattu, vaincu ; qu'il a été amoureux, qu'il a régné, conquis des Nations & subjugué des Peuples entiers, qu'il a composé des Ouvrages. Que sont devenues toutes ces choses ? On n'en trouve qu'à peine le souvenir. Où est à présent un tel Homme : on ne le trouve nulle part ; qu'est-il à présent ? Rien. Où est-il allé ? Il s'est dissipé dans les Airs. Helas ! tout ce qui se passe de plus merveilleux & de plus beau sur la Terre,

n'est qu'un amusement puerile, de beaux songes & de merveilleuses resveries. A quoi peut nous servir le passé ? Une chose existante n'est-elle pas préférable à mille choses qui ont cessé d'exister ? Mais hélas ! le présent s'envole sur des aîles fugitives & entraîne après lui ce qui avoit fait l'objet de notre plus soumise vénération ! Celui qui s'est fait une douce habitude de méditer souvent sur de pareils sujets & qui s'en retrace à tous moments les passagères images n'est pas longtems à se dépouiller de l'amour du Monde. Plein d'horreur pour la Terre, il élève ses desirs vers l'Olympe ; pour peu d'ailleurs qu'il recapitule en lui même de combien de miseres & de bassesses la condition humaine est chargée, qu'il réfléchisse qu'il est contraint par les desirs d'une chair fragile, que sa structure est tissée d'Ossements endurcis, qu'il est rempli de Fèces immondes & d'un Sang corrompu ; qu'il est enfin toujours malpropre à moins qu'un soin assidu & un bain perpétuel ne lui rende toute sa netteté. O Vase affreux ! O séjour peu supportable de l'Ame ! C'est par vous que nous souffrons tant de Maladies ; vous êtes la source éternelle de nos besoins. O habillement insupportable ! O Dure prison ! O Sepulcre animé ! C'est vous qui étouffez l'Esprit & la Raison & qui l'enveloppez de tenebres effroyables :
C'est

C'est de vous enfin que procède l'ignorance qui accable le Genre Humain. O Terre qui devez être methamorphosée en Terre, vôt're premier principe, & qui devez un jour servir de nourriture aux Vers dans le court espace d'un tombeau ! Que celui-là est à plaindre qui s'attache à vos vains desirs & qui abandonne la véritable Vie de l'Esprit & les celestes presents que l'on reçoit des Dieux ! Tandis qu'il n'est occupé que des commoditez du Corps il abandonne entierement la Justice & la Pieté, il s' imagine qu'il n'est point d'autre Vie que celle qui l'anime, il tombe dans la demence ; il oublie quel il est & perd entierement de vuë sa premiere patrie ; il ne se souvient plus d'où il est parti pour venir habiter ces tenèbres & ces Royaumes sombres ; il devient enfin participant des miseres de la Chair sa prison. En effet peut-on douter qu'un Esprit qui se borne dans l'étendue des appetits du Corps & qui se fait un capital de s'affocier aux besoins de ces Membres terrestres, peut-on douter, dis-je, qu'il ne soit miserable, jusqu'à ce qu'il ait brisé de pareils Liens & se soit rendu aux climats Etherez, si le poids des vices ne l'arrête pas en chemin & ne le précipite pas vers la Terre, ou dans les plus basses regions de l'Air ; car l'Ether ne sçauroit rien souffrir d'impur, & jamais les mechants & les infensez

ne sont parvenus aux celestes Portiques. Pendant que le Vieillard me tenoit ce langage, le Soleil avoit fini sa carrière & ses coursiers s'alloient repaître d'Ambrosie pour se delasser des fatigues du jour ; la nuit se preparoit à couvrir notre Hemisphere d'un voile tenebreux : Je me retirai enfin, & repris le chemin de Rome. Pendant que je poursuivois ma route la Lune dans son plein communiquoit à la nuit sa lumiere : Je marchois seul en meditant ce que je venois d'entendre : Tout à coup je fus abordé par trois compagnons de voïage ; je leur parlai d'une façon qui leur temoignoit ma joye de les avoir rencontrez & leur demandai où ils se rendoient ? Nous allons à Rome, me respondirent-ils. Sur ces entrefaites un d'eux me regarde & m'appellant par mon nom ; d'où venez-vous à present, me dit-il ? Je satisfis sa curiosité, en lui disant que je quittois un Sage qui habitoit sur le sommet escarpé de la Montagne d'Apollon : Il se mit sur le champ à rire. Que vous êtes insensé, me dit-il, si vous pensez trouver quelque Sage sur la face de la Terre ! Sçachez que celui-là paroît Sage qui est le moins fol, quoiqu'il soit encore en demence : La Sagesse est un attribut qui n'appartient qu'aux Dieux seuls, du nombre desquels nous sommes tous trois. Je m'appelle Sarracile, celui-ci Sathiel &

ce

celui-là Jana. Quoique nous paroissions sous la figure humaine, nous sommes cependant des Dieux & nous habitons les confins des Royaumes Lunaires : car c'est-là qu'habite une grande quantité de Divinitez d'un ordre inferieur, & c'est à eux enfin que l'Empire de la Terre & de la Mer a été accordé. Ces paroles me firent fremir ; je cachai cependant ma frayeur & je m'enhardis à leur demander la raison qui les obligeoit de se rendre à Rome. Nous avons un compagnon qui s'appelle Ammon, me répondit le même, qu'un certain jeune homme natif d'Ombrie & l'un des principaux Courtisans du grand Prêtre Urfin retient de force à son service & qu'il a contraint par Art Magique d'exécuter ses volontez. O combien grande est la puissance accordée au Genre-Humain, puis qu'il force les Dieux mêmes ! Vous devez de là conclure que vos Ames sont Divines & qu'elles ne sont pas assujetties au tribut de la Mort : En effet s'il ne restoit rien de vous, si votre Ame enfin, étoit mortelle comme votre Corps, quel droit un si vil Animal, une si frivole image, auroit-il sur les Dieux ? S'il n'y avoit chez vous rien de sacré, pourquoi les Dieux feroient-ils tant de cas des Hommes ? Et pour quelle raison pourroient-ils leur céder en quelque façon ? Moi même, qui vous parle, je me suis veu forcé d'exécuter les

volontez d'un certain Allemand & de me renfermer dans un Corps de Crystal ; mais un mien petit Frere barbu, brisa mes liens & me delivra en brisant ma prison. Nous allons donc à Rome, à dessein de delivrer notre compaignon du dur esclavage, où il se trouve reduit, si nous en pouvons trouver les moiens & pour conduire en même tems aux Enfers, cette nuit, certains des plus grands Seigneurs de Rome. A peine achevoit-il de parler, qu'il s'éleva à l'instant un Vent doux. Sathiel prit la parole & s'écria, chers Compagnons, voila notre Confrere relâché de la Ville ; ce petit soufle qui le precede, me l'annonce. L'effet justifia sur le champ ce qu'il avoit avancé, car il parut sur le champ sous la figure d'un beau jeune Homme : ils le felicitent sur son arrivée, ils lui témoignent leurs joye, en le saluant ; & lui demandent avec empressement ce qui se passe à Rome. Tout le Monde, repondit-il, s'abandonne à l'Envie, à la Luxure, à la Gourmandise, au Vol & à la Fourberie ; on y confond enfin les deux Sexes. Le Grand-Prestre Clement se prepare à prendre les Armes pour écraser Martin Luther ; & c'est pour cette execution qu'il garde à sa solde les Troupes Espagnoles. Ce n'est plus par la voye d'une juste decision, ni en consequence d'une dispute en regle qu'il

pretend deffendre ses Droits ; mais c'est aux Armes qu'il a recours. Il semble qu'on s'embarasse peu que ce soit le Concile, ou les Fictions de Luther qui l'emportent ; les Pontifes n'ont de goût que pour la guerre, ils font peu de cas de toute autre chose & paroissent se soucier peu des Preceptes des St. Peres, & des Divins Dogmes de J. C. Ils se vantent d'être les Maîtres de l'Univers & que tout leur est permis. Helas, celui qui a la force, ne s'embarasse plus de la Justice, qu'il opprime par la violence ! Mais après tout, mes Chers Compagnons, nous avons de grandes esperances dans de pareilles conjonctures & nous pouvons nous flater au milieu du carnage de tant de milliers d'Hommes : de conduire bien des Ames au Manoir tenebreux. Après qu'il eut parlé de la sorte, ils se dirent encore entr'eux plusieurs choses : Ils disparurent ensuite & me laisserent seul & abandonné à la plus violente tristesse. Quoi, disois-je en moi même, Sarracile m'a dit qu'il n'étoit point de Sage sur la Terre ! La plus amere inquietude s'empara de mon Cœur. Helas, c'est donc en vain, poursuivis-je, qu'on vous recherche avec tant de soin, Sagesse desirable ! Les loüanges qu'on vous donne sont donc vaines, & l'espoir qu'on fonde en vous desirant est donc inutile, puisque vous n'êtes ac-

LE CAPRICORNE.

cordée qu'aux habitants du Ciel ! Quoi, il est donc indispensable aux mortels de tomber dans le delire pendant le cours de cette Vie miserable ; d'être perpétuellement ridicules & de donner aux Dieux des spectacles burlesques ! O malheureux Genre-Humain ! O Luxure effrénée de nos Peres ! D'où vous est venue cette malheureuse cupidité, de procréer des Enfants ? Arrêtez, que faites-vous ? Vous donnez le jour à des misérables, & à des insensez. Pourquoi donc, à la naissance d'un premier né, celebraz-vous des jeux & donnez-vous des Festins superbes ? Vous vous abandonnez à une joye folastre, vous faites des libations au milieu des Danses Bacchiques. Helas cet Enfant dont vous celebraz la naissance va passer ses jours sous la conduite de la misere & de la folie ; ou bien (ce qui seroit preferable) il sera mis au rang des pables Ombres. O aveuglement de l'Esprit humain ! Vous ignorez le sort qui vous attend. Miserables Mortels, vous vous rejouissez des choses qui devroient faire l'objet de vos plus tristes reflexions ! Je meditois ainsi ; j'étois rempli de ces fâcheuses idées en regagnant le lieu de mon sejour, pour y prendre du repos. Le paresseux Sommeil s'empara de mes sens. En voila assez sur le Sage ; il est tems, ô Muse ! de quitter la Lyre, cessons de toucher des

des Cordes qui ne sont plus d'accord & prions l'Autheur, le Maître du Monde que sa clemence nous permette d'achever, par nos accents, les deux signes de notre Zodiaque. Nous avons des choses beaucoup plus merveilleuses à chanter. Quoique mon Esprit ressenté son insuffisance pour annoncer de si grands Mysteres. Nôtre Verseau va decouvrir la Nature entiere, & nôtre dernier Chant décrira le Tabernacle sacré des Dieux.



A B R E G E'

D U

O N Z I E M E L I V R E.

Ce Livre donne des preceptes Astronomiques ; il décrit tous les Cercles du Monde, l'ordre & le mouvement des Planetes, selon le Systeme de Ptolomée ; il fait une énumération exacte, non-seulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel & des Etoiles qui les composent ; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après quoi il agite la question de la Matière & de la Forme : Il avance que l'Ether le plus pur & le plus élevé est plus dur que le Diamant. Il donne pour raison des Eclipses l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel en tournant ne fait aucun bruit & ne rend point de son : Il avance que les Astres changent & gouvernent tout ; & qu'ils se meuvent avec le Soleil : Il explique pourquoi les Planetes ne jettent point d'Etoilles. Il prouve que le Ciel est le pre-
mier

mier mobile & que tous les Globes aussi bien que lui tournent sans cesse par un ordre une fois donné par le Createur: Que ce sont les Formes qui donnent l'Estre aux choses, que l'Ether est peuplé d'Habitans qui vivent sans avoir besoin de nourriture: Il donne la raison des taches qu'on apperçoit dans la Lune. Il affirme en Physicien, que la Matiere est éternelle, & en qualité de Theologien, il nie que cela puisse être: Il parle selon la Philosophie, à la fin du present Livre, des Elements & des Météores, après quoi il donne son sentiment.

LE VERSEAU.

L'Amour de la Nature, Mere de tout ce qui existe, & la Cupidité, née avec moi, de connoître les causes secretes de la Vie, & de toutes les choses, me persuade de puiser de nouveau dans les Fontaines des Muses & de me reposer encore sur les Cimes du Parnasse, à l'ombre des Lauriers qu'elles produisent. Revenez, Muse, apportez votre Lyre: C'est à present qu'il vous faut une Veine seconde, que vous avez besoin de tous les efforts de votre Genie & des dons de la plus sçavante voix.

Rien n'est plus grave que les sujets que vous avez à traiter : Vous allez décrire la face de la Nature entière & vous allez faire l'énumération de l'Univers ; tout ce qui a été dans le commencement des Siècles, ce qui est, ou qui sera jamais est appelle être. Ce nom renferme toutes choses ; mais parmi toutes celles que la Sagesse de Dieu a créées il en est qui jouissent de la Vie sans avoir de Corps ; d'autres, au contraire, sont inanimées, ou vivent dans un Corps : Ce Livre ne parlera pas des premiers, mais celui qui le suit ne laissera rien à désirer sur cet objet. Ma Muse va chanter d'autres sujets, elle va décrire les Lieux les plus élevez de la masse du Monde, & les confins les plus reculez que le Ciel environne dans ses espaces immenses, qu'il entraîne par un mouvement éternel & circulaire, & par lequel il renferme tous les Etres au dedans de lui-même. Il est partagé en cinq Zônes ou ceintures, chacune desquelles est habitée par des Peuples qui sont couvenables à sa temperature ; du moins n'y a-t-il rien qui puisse empêcher qu'on le presume ; car les Divinitez ne sont sensibles ni au froid le plus rigoureux, ni à la chaleur la plus brulante ; de pareilles incommoditez n'étant faites que pour la Terre. Le respectable Ether n'a jamais de glace & ne craint point les embrasements du feu. Quoiqu'il roule sans cesse, il

des

demeure cependant toujours le même, sans jamais quitter le lieu qu'il occupe, car il a été placé par une raison toute divine entre deux Poles fixes & stables qui le retiennent. Un desquels nous paroît toujours & entraîne avec soi les deux Ourfes du côté de l'Océan. L'autre Pole est placé à la partie opposée du Globe de la Terre & paroît aux yeux des Antipodes comme une foible lumière qui ressemble à la nuit. Des Cercles égaux en nombre aux Zones, partagent toute la masse de l'Ether en autant de parties égales. Celui qui est le plus proche de l'Ourse s'appelle Arctique; après suit le Cercle qui coupe le Cancer par le milieu & qui contraint le Soleil de s'éloigner un peu de nous & de retrograder. Le Cercle suivant partage le Globe en deux moitiés égales & rend les jours égaux aux nuits. Le Cercle qui vient ensuite coupe en deux le Capricorne, au delà duquel le Soleil ne peut passer & duquel il recommence à revenir petit à petit vers nous: le cinquième & dernier Cercle enfin, qui est le plus voisin du midi, comme du Pole meridional opposé au nôtre, en retient le nom. Par dessus tous ces Segments, il se trouve un autre cercle oblique, qui partage le Ciel, & sous lequel le Soleil décrit sa route & fournit l'espace d'une année composée de douze Mois. Il y a aussi un Cercle

Lacté

La Céc qui coupe les genoux des Gemaux, la Queue du Scorpion, les deux Tropiques, le Zodiaque oblique, le milieu de l'Arc du Sagittaire, les cuisses du Centaure, l'Aigle, le Cocher, le Cygne & touche enfin Persée. Il y des Cercles que les grecs nomment paralleles; le Soleil en forme un chaque jour en faisant son cours d'orient en occident; ils sont coupez par deux grand Cercles qu'on nomme les Colures, passant d'un Pole à l'autre l'un marque les Solstices aux points où commencent l'Ecrevice & le Capricorne; l'autre désigne les Equinoxes, en touchant le Belier & la Balance. Il y a encore plusieurs Cercles qui s'entrecourent sous les Poles & qu'on nomme les Méridiens, ceux-là passent par notre Zenith. L'Horizon est un autre cercle, qui coupe le Globe en deux Hemispheres & borne notre vue de tous côtez, ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs. Le vaste espace qui environne la Terre est divisé en neuf Orbes, dont le plus éloigné porte le nom de premier Mobilie, il a son mouvement d'orient en occident, il quitte les Indes pour passer chez les Espagnols & les Maures, il fait sa course en un jour, & entraine avec rapidité tous les Corps celestes, sans qu'aucun Astre le fasse distinguer, les autres Orbes prennent une route opposée & courent de

l'oc,

l'occident vers l'orient. Le plus grand est tout brillant d'un nombre infini d'étoiles, à peine parcourt-il un degré en cent ans. Le Ciel de Saturne est placé le plus proche de celui là, il fait sa revolution en trente années. Jupiter est au dessous & au bout de douze ans il revient au point d'où il étoit parti. Mars, dont la revolution est achevée en deux ans, sort au dessous de Jupiter, & le Soleil vient ensuite qui parcourt tout l'Olimpe en trois cent soixante cinq jours & six heures. Il voit sous lui l'Orbe de Venus, qui employe à sa course dix sept jours moins que le Soleil. Mercure, qui la suit, va d'un pas encore plus rapide, & sa revolution est achevée en neuf jours moins que ne dure celle de Venus. Enfin la Lune occupe le dernier orbe, & au bout de vingt neuf jours & huit heures elle recommence toujours son cours. Il y a sept Etoilles errantes; la plus élevée se nomme Saturne; il a deux stations, l'une est Ganimede ou le Verseau, l'autre est le Capricorne. Jupiter occupe celles des Poissons & du Sagittaire; le Scorpion & le Belier sont destinez pour Mars, le Soleil s'est approprié le Lion, Venus se repose dans la Balance & le Taureau; l'aimable Vierge & les Geneaux sont pour Mercure, & l'Ecrivice pour la Lune. Voici ce qu'il faut savoir des signes celestes. Le Zodiaque, que le Soleil parcourt en un

an, en contient douze ; dont six portent le surnom de septentrionaux & les six autres celui de meridionaux ; les premiers commencent par le Belier & finissent avec la Vierge ; ceux qui sont vers le midi commencent par la Balance & finissent par les Poissons. En voici les noms propres, qui sont à la tête de mes vers ; le Belier, le Taureau, les Gemeaux, l'Ecrevice, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons. Deux de ces signes sont toujours en opposition, c'est à dire que quand le premier se leve le septieme se couche ; lorsque le Belier se montre sur l'Horizon, la Balance fuit dessous ; il en est de même du Taureau & du Scorpion quand celui-ci se couche l'autre paroît sur notre Hemisphere. Les constellations qui sont entre la tête de l'Ecrevice & les extremités du Sagittaire, se nomment droites, celles au contraire qui se trouvent depuis le commencement du Scorpion jusqu'aux Gemeaux, sont obliques. Chaque signe occupe trente degrez en longueur, sur douze de largeur. Il y en a trois terrestres qui sont le Capricorne, le Taureau & la Vierge, trois aériens, la Balance, le Verseau, les Gemeaux ; trois aquatiques, le Scorpion, l'Ecrevice, les Poissons ; enfin trois ignez, le Belier, le Sagittaire, le Lion. Ces trois derniers & les trois
aériens.

aériens président sur l'Homme & sont
 confiderez comme heureux, & les fix
 autres qui président sur les Femmes
 sont malheureux, si l'on en croit les
 Astrologues. Le Belier, l'Ecrevie, la
 Balance & le Capricorne sont mo-
 biles, le Lion, le Taureau, le Scor-
 pion, le Verseau sont fixes; les Gemeaux
 la Vierge, le Sagittaire & les Poissons
 sont communs. Outre ces signes il y
 a trente trois Constellations au firma-
 ment; vingt dans l'Hemisphere septen-
 trional & les autres dans le meridion-
 nal. Les premieres sont les deux Our-
 ses, dont l'une qui est Helice l'empor-
 te en éclat sur les plus grands Astres;
 Cynosure, nommée la petite, sert de gui-
 de aux Pilotes. On decouvre entre ces
 deux Ourses, le Dragon serpentant com-
 me un fleuve; d'un côté est Cephée,
 de l'autre Cassiopée voisine de la Cour-
 onne d'Ariane. Pres du Cigne on
 aperçoit Hercule, qui semble admirer
 & écouter la lyre d'Arion; au delà
 d'Hercule, Bootes paroît garder la gran-
 de Ourse; Persée est aussi dans cet He-
 misphere, où il tient la tête de Méduse
 dégoutante de sang. Là se voit le
 Cocher, le Serpentaire, & le Serpent,
 la Fleche, qui perce l'aile de l'Aigle, le
 Dauphin qui nage dans les airs, Pe-
 gase & Andromede, qui le suit. De-
 rriere elle est le Delta. Les treize
 Constellations Meridionales sont la Ba-
 leine

leine tuée par Persée, Orion sous ses armes, l'Eridan, ou le Nil à plusieurs bouches, le Lièvre timide, le grand & le petit Chiens qui semblent le suivre, le Vaisseau des Argonautes, l'Autel, la grand Vase d'Appollon près du Corbeau; le Fier Centaure est au dessus, & près de la l'Hydre de Lerne domptée par Hercule, on trouve aussi dans cette region le Poisson Austral. Voila quelles sont les Constellations; examinons à présent combien chacune comprend d'Etoiles. Helice, qu'on nomme la grande Ourse, à cause de sa splendeur en a sept, & quoique Cinosure en ait vingt & une, on la nomme la petite, parce qu'elle rend moins de Lumiere. Le vigilant Dragon placé entre les deux Ourses en comprend quinze, & Persée dix-neuf. On en compte treize sur Cassiopée, neuf dans la Couronne, & seulement trois dans le Cigne de Leda; dix-neuf composent la Constellation d'Hercule, quatorze celle de Bootes, sur la Ceinture duquel l'étoile de la queue d'Helice jette ses brillans rayons. Persée est designé par dix sept Etoiles & le Cocher par sept, on donne le nom de la Chevre à la plus grande, qui paroît sur son Epaule gauche, & celui des Chevreux aux deux autres qu'il porte sur sa main gauche & qui souvent effraient les Nautonniers. Le Serpenteaire est composé de dix-sept Etoi-

Etoiles, & son Serpent de vingt-deux; la Lyre d'Orphée en a neuf. On n'en compte que quatre sur la Fleche & autant sur l'Aigle ravisseur du beau Ganimede; mais le celeste Dauphin en a dix petites, & l'on en distingue dix-huit sur Pegase. Andromede en fait briller vingt, & trois forment le Delta ou le Triangle. Je vais à présent faire l'énumération des Etoiles, qui forment les Signes du Zodiaque, le Belier marche à la tête, & est composé de dix huit Etoiles. Le Taureau de vingt & une, & l'on donne le nom de Plaiades aux sept qui sont sur son dos, & les Sept qu'il porte sur la tête sont nommées les Hyades parcequ'elles pronostiquent la pluye. On compte dix huit Etoiles sur les Gemeaux, savoir dix sur l'un & huit sur l'autre; l'Ecrevice en a autant; des deux qui paroissent sur son dos, l'une se nomme l'Ane, l'autre la Creche: Il y en a dix neuf sur le Lion, & dix-huit sur la Vierge qui porte un Epi. Deux Etoiles representent la Balance, mais le Corps du Scorpion est couvert de quinze, il en paroît autant sur celui du Sagittaire, & il tient sous ses pieds une Couronne qui en a sept. Enfin on en decouvre vingt-deux sur le Capricorne, quatorze sur le Verseau, & dix huit sur l'un des Poissons, quoique l'autre n'en ait que douze. Passons aux Constella-
 tions

tions meridionales; quoique nous n'en ayons pas une connoissance fort exacte attendu leur éloignement. La Baleine est composée de trente Etoiles, le Nil en a un pareil nombre, le Lievre en a six, Orion en a dix-sept, le grand Chien en a dix-neuf, mais le petit n'en a que trois, la Navire d'Argos en a vingt-trois, le Centaure en a une de plus, mais la victime * qu'il porte renversée dans ses mains est ornée de douze Etoilles & l'Autel brille de quatre. On en compte vingt-six sur l'Hydre elle occupe par sa longueur l'Espace de trois signes sçavoir l'Ecrevice, le Lion rugissant, & la Vierge. Le Corbeau a sept Etoiles, le vase en a huit & le Poisson meridional douze. Il faut a present decrir le lever & le coucher de ces Astres: Ils se levent & se couchent de trois manieres; on nomme lever ou coucher Cosmique ou du Monde, quand le matin au Soleil Levant quelque signe se leve avec lui de la Region de l'Aurore, ou bien quand il se couche le Matin dans les eaux. On appelle lever Chronique celui d'un Astre qui se leve ou se couche pendant que le Soleil se plonge dans les gouffres de l'Ocean & qu'il permet que d'autres Etoiles fixes repandent leur Lumiere; on regarde enfin comme lever Heliaque lorsqu'un Astre est caché par le

* Le Loup.

le Soleil qui en est voisin, & que celui-ci passant laisse à l'autre la liberté de se montrer, on regarde au contraire comme coucher Heliaque quand le Soleil entre dans quelque signe, qu'il l'offusque par la Lumiere & l'empêche d'être vu. Il me reste maintenant à expliquer de quelle maniere chacun des signes se leve & se couche pourveu que je sois inspiré par les Muses & qu'Apollon ne me refuse pas son assistance. Quand le Belier se leve, la partie gauche d'Andromede se leve aussi & la tête de Persée avec la moitié du Corps jusqu'au ventre de l'Autel se cache alors vers l'occident; le Taureau, qui paroît aller en arriere, monte, & alors Persée paroît tout entier, & l'on découvre la plus grande partie du Cocher & la queue de la Baleine; l'Autel disparoît entierement, & le Bouvier Gardien de l'Ourse se cache dans les eaux au lever des Gemeaux: La Baleine paroît toute entiere & les premieres parties de l'Eridan avec l'Orion armé se levent; dans ce moment le Serpenteire a les pieds cachez dans la Mer; l'Ecrevisse à son lever cache la moitié de la Couronne, la queue de la Baleine, le Poisson meridional, la Tête d'Hercules & la moitié de son ventre. Le serpenteire depuis les Epaules jusqu'aux genoux, & son Serpent, dont il ne paroît plus que la Tête & presque tout le Bouvier: Mais de l'autre côté

paroissent le Corps d'Orion jusqu'à la Ceinture, tout le fleuve du Nil. L'Aigle, le Lievre, le petit Chien, les jambes du grand & toute la Tête de l'Hydre de Lerne paroissent à nos yeux; avec le magnanime Lion; pendant ce tems le Bouvier tout entier, le Serpenteaire & son Serpent, tout le reste de la resplendissante Couronne & Hercule se plonge dans la Mer d'Hesperie excepté cependant le Genouil & le pied gauche d'Hercule. Lorsque la Vierge se leve on découvre tout le grand chien, le vase & le Navire de Thessalie jusqu'aux voiles qui sont attachées à son Mast élevé, à l'opposite se cachent le Dauphin, tout le Cigne, excepté sa queue, la Fleche, la Lyre & la premiere partie du Nil, Pégase a le Col & la Tête cachez & le reste du Corps à decouvert. Quand la Balance se leve tout le Navire d'Argos & le Bouvier tout entier paroissent ainsi que l'Hydre, à sa queue près, Hercule montre son Genouil & sa jambe droite, on voit briller la queue du Centaure & la moitié de la Couronne; alors le reste du Corps du Cheval ailé, la queue du Cigne, la Baleine jusqu'à la Tête & celle d'Andromede se cachent dans les eaux aussi bien que Cephée père d'Andromede qui y plonge ses Epaules ses mains & sa tête. Le Scorpion se leve & avec lui paroissent la queue de l'Hydre, le Cheval de Chiron, la victime

me qu'il tient dans sa main, le reste de la Couronne la Tête du Serpent & celle du Serpenteaire; alors disparoissent le reste du Corps d'Andromede, Cephée depuis la Tête jusqu'à la Ceinture, deux courbures de l'Eridan la Cassiopée; le Chien & l'Orion, commencent aussi à passer sous l'Horizon. Quand le Sagittaire se leve il fait paroître avec lui le Serpenteaire & tout son Serpent, la tête & la Main gauche d'Hercules, toute la Lyre, la tête & la poitrine de Cephée Roi d'Ethiopie : Alors on voit disparoître tout Orion, le Lievre, le grand Chien & le Cocher à l'exception de la tête & des pieds : Persée disparoit aussi à l'exception du Pied & de la Cuisse Droite, le Navire des Argonautes ne laisse plus voir que sa poupe. Quand le Capricorne se leve il fait lever le Cigne, la Fleche, l'Autel, & l'Aigle, il fait disparoître la poupe du Navire des Argonautes & le petit Chien. Persée se cache pendant que le beau Ganimede ou le Verseau paroît : Le Pegase se montre aussi; la tête de l'Hydre se cache alors aussi bien que le reste du Corps de Chiron.

Quand les Poissons se levent la partie droite du Corps d'Andromede se voit, aussi bien que le Poisson Meridional pendant que l'Hydre & le Centaure se cachent. Je crois avoir suffisamment expliqué le Lever & le Coucher des Astres; passons, sans nous arrêter plus longtems,

à une autre matière; mais il faut avant tout invoquer Uranie, il faut implorer son secours & la prier de nous reveler les plus secrets mystères.

Belle Uranie, qui penetrez jusques à l'interieur le plus Sacré de l'Olympe, qui habitez les Temples étoilez & les demeures brillantes des Dieux, respectable Uranie, venez à mon secours. Expliquez-moi les Arcanes les plus impenetrables des Divinitez, secourez-moi, je vais chanter vos Domaines & vos veritables Royaumes : Permettez qu'en Esprit je voie les Dieux Lares de l'Ether & que j'approche des Murs enflammez de l'Univers. Commencez Déesse par m'expliquer si la matiere dont le Ciel est formé est solide & dure? Ou bien si elle est delicate & fluide, comme l'Air que nous partageons avec facilité par nos moindres mouvements? Après quoi je vous feray d'autres questions. Il y a deux premiers principes de toute la Nature que l'on appelle matiere & forme; c'est d'eux que procedent toutes les creations les plus variées; la Terre, l'Eau, l'Air, le Feu, l'Ether même en sont formez. C'est donc une erreur de croire, comme quelques-uns, que les Corps celestes n'ont aucune Matiere; parce, disent-ils, que s'ils en étoient composez, il se trouveroit en eux des contraires qui formeroient une corruption qui occasionneroit leur destruction.

Ce

Ce Systeme ne me paroît pas soutenable; car ce n'est pas la faute de la Matière si le tems détruit les Corps, ou ne peut pas dire non plus que les contraires se corrompent par eux mêmes, si leurs forces sont égales; ou bien il faudroit convenir que les uns fussent plus forts que les autres, parceque quand les forces & les puissances sont pareilles, il se fait un combat avec égalité & dont aucun des deux partis n'a la victoire. Dieu voulant donc former un Ciel qui fût éternel, a choisi les plus pures & les meilleures parties de la Matière première, & leur a donné une telle temperie qu'ils ne peuvent se prejudicier l'un à l'autre, ce qui force ces contraires d'avoir une paix durable entre eux. Par conséquent le Ciel est éternel & n'est susceptible d'aucune destruction des tems. Il faut ensuite tirer une consequence que l'Ether est d'une extreme dureté, parceque nous voyons les choses les plus solides durer le plus longtems. Il doit donc être plus dur que le Diamant & la liaison des parties qui le composent doit être assez forte pour mépriser le Fer & le Feu & ne craindre de force que celle du Souverain Seigneur qui la formé: Il y a encore une autre raison, c'est que le premier Mobile entraîne les Spheres qu'il contient en lui même; il les force de rouler selon son mouvement,

& il les precipite par son action, malgré leur resistance dans des espaces qui semblent s'y opposer; ce qui ne pourroit arriver s'ils n'étoient construits de Corps durs. Joignez à cet Argument que cette reflexion qui est la partie de la Lune qui n'est pas éclairée ni touchée par les rayons du Soleil son Frere, est tres semblable au Ciel; de même que les étoiles qui paroissent pendant le jour être de la même couleur que le Ciel: Cependant la Lune & les étoiles sont des Corps durs, ce qui nous est évidemment prouvé par les Eclipses puis que l'interposition de la Lune entre le Soleil & nous, s'opposent au passage de sa Lumiere & en interceptent les rayons, dont la Terre se trouve dans ces moments privée. Il faut donc convenir que l'Olympe est dur, sans quoi il ne pourroit conserver aux Astres leur fixation. Ils seroient sans cette qualité errants de côté & d'autre & n'auroient pas de place fixe. Cependant le Ciel n'est pas un Corps opaque, comme les Etoiles, puisque de la Terre où nous sommes placez nous decouvrons les Astres. Si donc les Corps celestes sont très durs & très purs, ils doivent, m'objectera-t-on, former des Sons par leurs mouvements & leurs attouchements les uns contre les autres & doivent faire un Concert agreable aux celestes Habitans, comme plusieurs sçavants Philosophes, d'une

d'une probité reconnuë, l'ont pretendu. Muse, il faut que vous me leviez cette difficulté. Quoique les Corps celestes soient durs & capables d'offusquer les regards humains, ils ne rendent cependant aucuns sons n'étant touchez par aucun Corps solide. S'ils ne sont pas touchez ils ne peuvent rendre de sons, étant d'ailleurs très épais & n'étant point environnez d'Air sans lequel on ne peut esperer des sons. Ils font donc leur cours sans bruit. Outre cela, il y a huit Spheres inferieures qui tournent de la même maniere vers l'Aurore : Elles vont au devant les unes des autres sans se choguer ni se frapper, mais elles marchent par un ordre certain & par des mouvements fixes dans le même chemin. Elles se trouvent conduites par une douce Circulation & entraînées tacitement & dans le silence; comme une Danse dont les Acteurs ne s'entrechoquent point. Le seul premier Mobiles, comme il à déjà été dit, decrit un cours contraire à celui des Astres, sans cependant faire aucun bruit ni rendre aucun son, puisqu'il n'y a aucun Air dans les Regions Etherées & que d'ailleurs la superficie des Spheres est très-unies ce qui fait qu'ils roullent avec celerité & vitesse sans être arrêtez par aucune inégalité, & leurs extremités ne se rencontrent qu'avec un attouchement delicat; ce qui, par consequent, n'est

qu'un mouvement silencieux. Les anciens ont donc mal à propos pensé que le mouvement des Spheres formoit une Harmonie qui ne nous étoit pas sensible, parce qu'elle surpassoit les sensations de nos Oreilles; de la même manière que la chute des Eaux du Nil ne s'entend pas quand on est proche de ses Cataractes & qu'elle fait un bruit épouvantable à un certain éloignement. Il est sûr que ce sont là des faussetez; cette raison est absolument vaine; car pourquoi s'imaginer qu'il y a du son dans les Cieux, si jamais personne ne l'a entendu. Il est même honteux d'avancer ce qui ne peut se démontrer & dont on peut donner une negative irrefutable. Jamais on ne doit avancer des nouveautez qu'on ne soit prêt d'en établir la verité; & les paroles qui sont destituées de raison ne meritent aucune croyance. Examinons maintenant si le Ciel est rond, car la figure Spherique, est la plus parfaite; par la raison qu'elle n'a en soi ni commencement ni fin, parce que d'ailleurs, elle a plus de capacité, de simplicité, de beauté, & qu'elle est la plus facilement susceptible de mouvement, sur-tout vers le milieu; car l'Ether tourne autour de la Terre qui est au centre du Monde. Une figure aussi parfaite que l'orbiculaire convient donc au Ciel, au Soleil, à la Lune, & à tous les Astres en general, quoique
l'igno-

l'ignorance temeraire des Peintres nous les depeignent autrement. Il ne faut pas à present s'imaginer que les Etoiles soient de la plus épaisse matiere del'Univers, parceque chacune d'elles est composée d'une espece qui lui est propre, distinguée du Ciel par une difference totale; car elles sont aussi peu semblables que le Cormier l'est à l'Orme, le Poirier au Ceresier, l'Embryon enfin, à l'Homme accompli. Differentes couleurs nous en marquent les differences; leurs vertus & leurs clartez different infiniment aussi: Chaque Etoile a sa puissance qui lui est propre & chacune d'elles a aussi une nature differente. Il ne faut donc regarder le Ciel que comme la demeure convenable aux Etoiles, & non pas comme la substance & la matiere qui les composent. Qu'elle vertu peut-on attribuer au Ciel? Assurément toute la force est dans les Astres; ce sont eux qui gouvernent toute la Terre & qui changent la face de la Nature: Ils forment les Creations sur la Terre & ont le gouvernement de toutes choses; l'Astronomie l'enseigne, & la plus commune opinion le fait croire. Car non seulement le Ciel differe des Etoiles, par sa condensation & sa rarefaction, il differe encore d'elles par ses apparences, sa nature & sa vertu. Il faut à present examiner la quantité des Astres; si leurs mouvements sont éternels,

nels, s'ils sont fixes en une place, selon l'ancien sentiment de Platon; s'ils sont deserts, ou s'ils sont habitez; si tous les Astres sont d'une grandeur égale; car on doit presumer qu'il y en a une infinité de petits qui ne sont pas perceptibles à la vuë. Il y en a aussi de fort grands, mais en très petit nombre, qui sont placez de côté & d'autre dans le Ciel, qui rendent une Lumiere considerable dont les Astronomes ont fait différentes figures & ont peint l'immense Ether d'une infinité de Signes. Parmi ces Astres du premier ordre, il y en a de si grands qu'ils surpassent par leur étendue la masse de la Terre & de la Mer, comme cela nous est prouvé par l'Astronomie & par l'Eclipse du Soleil, qui nous démontrent évidemment combien grande est la Lune puisqu'elle est capable d'obscurcir le Soleil, quoiqu'ils nous paroissent petits, attendu leur immense éloignement; car la perspective, nous enseigne que plus une chose est éloignée & plus elle diminuë & trompe les Yeux des spectateurs. A l'égard des Etoiles fixes elles roulent sur leur propre arc, selon le sentiment de Platon, ce qui les fait paroître étincelantes. Ce n'est donc pas leur éloignement, comme quelques uns l'ont prétendu qui cause leur tremblante Lumiere. Cette raison est puerile & n'a nul fondement; car ce n'est pas l'éloignement qui fait
 etin-

étinceler un objet lumineux, au contraire, il l'obscurcit. Il n'y a d'ailleurs que le mouvement, qui en fortifiant l'action de la Lumière, forme l'étincellement. C'est encore ce mouvement, dont nous avons parlé, qui fait la circulation des Astres avec le Soleil; Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, Mercure & Venus ne se meuvent pas de la même façon, mais ils se tiennent aux Epicycles, ce qui fait que Saturne, Jupiter & Mars n'étincellent pas comme le Soleil, quoiqu'ils soient beaucoup plus élevez & plus éloignez & qu'ils soient près des Etoiles fixes: La raison est que leur mouvement n'est pas pareil à celui du Soleil; mais qu'ils sont au contraire conduits par les Epicycles. Quelqu'un peut objecter que le Soleil n'étincelle pas. Pour détruire cette objection il ne faut que le regarder quand le matin il se leve, ou que le soir il se plonge dans les Eaux, qui sont les deux tems où l'on peut fixer sur lui ses regards, on s'apperçoit qu'il roule sur son axe & qu'il étincelle. L'on doit donc cesser d'être étonné de voir les Astres faire un pareil mouvement. On doit être infiniment plus surpris que des Corps repandus dans un Ciel aussi immense soient entraînez par un cours si rapide qu'il surpasse en vitesse les Oiseaux, les Vents & la Foudre; d'où il faut conclure que le Souverain Createur de l'U-

nivers, a distingué ses Ouvrages admirables de deux manieres; par le mouvement & par le repos. C'est au centre de la Terre que paroît être placé le repos; tout le reste est susceptible de mouvement. L'Eau coule; l'Air & le Feu sont dans une agitation perpetuelle; mais c'est sur-tout dans le Ciel qu'est le mouvement le plus violent. Plus une Sphere est élevée & plus son cours & son agitation sont rapides, & plus elle parcourt le Monde avec vitesse. Le premier Mobile enfin a le plus de vitesse. On doit regarder comme mouvement le plus violent celui qui parcourt le plus grand espace en moins de tems. Ce premier Mobile parcourroit l'Univers en un clin d'œil, si les Spheres qu'il contient en soi, n'arrêtoient son cours & sa vitesse; sans quoi il entraîneroit avec lui la Terre & l'Océan. Aucun Animal n'y pourroit subsister. Quel sujet d'admiration! Et qui est-ce qui ne doit pas fremir de respect, de voir s'agiter une si grande Masse en si peu de tems? De lui voir fournir une carrière si étendue, recommencer sa course après l'avoir achevée, ne cesser jamais de se mouvoir & sans aucune difficulté? C'est ce qui a fait croire à certaines gens que les Astres étoient conduits par des Divinitez dont chacune d'elles avoit l'intendance d'un Globe particulier, & qu'ils assujétissoient les Dieux comme des

Es-

Esclaves, employez à tourner la Meule
 d'un Moulin, sans avoir de relache pour
 conduire jour & nuit, ces masses effro-
 yables. Assurement c'est avoir des idées
 basses de la Felicité des Dieux que de
 penser de la sorte. Ce sont là des res-
 veries & des pensées vaines de ceux qui
 cherchent à se distinguer du commun
 des Hommes par leurs sentiments. O
 Monde insensé ! combien ne produisez
 vous pas de Gens bizarres, & qui se
 plaisent à passer pour sçavants par des
 sentiments particuliers ? Pourquoi faut-
 il être en garde contre certaines Gens
 qui n'ont d'autre merite qu'une réputa-
 tion mal acquise & d'autre renommée
 que la vaine qualité d'Auteur de Volu-
 mes immenses ? Souvent les plus grands
 Hommes se sont rendus garants des
 choses les plus fausses, parceque la pru-
 dence la plus consommée ne nous met
 pas à l'abri de l'Erreur. C'est à la
 seule Raison qu'il faut avoir recours ;
 c'est elle seule qui doit nous persuader
 dans les choses douteuses & non pas les
 discours des Hommes, qui souvent sont
 trompeurs. Quelle raison en effet peut
 nous persuader que des Dieux soient
 les motetirs du Ciel & des Etoiles ? N'est-
 il pas plus naturel que les Astres conser-
 vent en eux cette vertu motrice qu'ils ont
 une fois reçue du Createur ? Quel hon-
 neur, quel gain & quel plaisir, resulte-
 roit il pour les Dieux d'être sans cesse

occupez à conduire les Globes celestes, & fournir les commoditez de la Vie à des Hommes insensez ? D'être occupez à conduire des Bêtes feroces, de vils Troupeaux, des Oiseaux, ou des Poissons ? En bonne foi ! convient-il à des Maîtres de servir leurs Esclaves ? Et peut-on condamner des Divinitez à un si humiliant esclavage, afin de fournir des Pâturages aux Animaux & des nourritures aux Mortels dépravés ? N'est-il pas plus naturel d'attribuer aux Dieux une Liberté entière & de les laisser libres de faire tout ce qui leur plaît ? Pourquoi leur donner d'aussi dures entraves & les assujettir dans le même lieu ; semblables à des Potiers de Terre qui ne quittent pas le Vase qu'ils travaillent ou la Rouë qu'ils tournent ? Peut-on les croire sans cesse occupez à soutenir le Monde, comme l'échelas l'est à soutenir la Vigne ? Au lieu de les abandonner aux délices d'un innocent loisir, peut-on leur attribuer une pareille occupation ? Peut-on croire qu'elle les flatte, & ces Rouës éternelles qu'on leur fait tourner, sont-elles capables de borner agréablement leurs celestes idées ? On peut dire que c'est là un sentiment d'Hommes Sages bien digne de remarque ; mais malheureusement la Raison le combat & le détruit manifestement. Rien n'est éternel par soi-même que le Souverain Createur de l'Univers & après
lui.

Jui la Nature des choses qu'il a créés par une Loy immuable après les avoir tirées des Abîmes du Neant ; elles subsistent dans le même ordre qu'il l'a ordonné , quand il a jeté les fondemens du Monde. L'Eau sera toujours liquide , le Feu brûlant , la Terre stable & solide & l'Air mobile ; le Ciel doit toujours tourner en consequence de sa Volonté ; les Herbes auront toujours les mêmes formes & les mêmes Vertus qui leur furent attribuées ; les Arbres , les Animaux enfin seront les mêmes dans tous les tems. Jusqu'à présent a-t-on vu changer l'ordre de la Nature ? Non , la Volonté Divine fut toujours immuable. C'est pourquoi si le mouvement du Ciel est éternel , il faut qu'il soit naturel , comme celui des choses pesantes & legeres. Ce qui est émané de la Nature n'est pas sujet à destruction. S'il y avoit un autre Moteur , il faudroit qu'il se reposât quelques fois , car tout ce qui est violent ne peut être d'une éternelle durée. Peut-on conclure que la nature des choses pesantes & legeres soit plus puissante que celle des Cieux & des Astres ? Et ne doit-on pas inferer que les derniers possèdent en eux le principe du mouvement plutôt que les premiers ? Ne peuvent ils enfin se mouvoir sans recevoir leur agitation de la part des Divinitez ? Il faudroit donc imaginer que le Feu & la Terre sont

plus nobles que les Regions de l'Ether ,
 puisque le Feu a son mouvement sans
 secours étranger & que ces Elements
 tendent par eux mêmes & se pressent
 d'arriver , l'un de la circonference au
 Centre , & l'autre de centre à la cir-
 conference. Il faut donc croire que
 les Corps celestes se meuvent par eux-
 mêmes & par leur propre configuration
 aussi bien que la Terre & le Feu ; car la
 Nature est plus puissante que tel autre
 principe de mouvement qu'on puisse
 imaginer : Il n'est que Dieu seul qui
 l'emporte sur la Nature ; il n'est enfin
 que lui qui soit meilleur & plus grand
 dans le vaste Univers. La Nature n'est
 autre chose que la Loy imposée par le
 tout-puissant & le souverain Pere de tou-
 tes choses qu'il a imposée depuis l'ori-
 gine du Monde & qui doit durer invio-
 lablement jusqu'à la consommation des
 Siecles. Dieu a placé cette Loy dans
 la Forme des choses , de façon que
 quand la Forme donne l'être aux choses
 cette Forme execute les Ordres de Dieu ,
 sans pouvoir s'écarter de sa Loy pri-
 mordiale ; car les Formes engendrent
 les choses telles qu'étoient les Formes
 primitives émanées de la main du Tout-
 puissant. Voila ce qu'on peut propre-
 ment appeller la Nature, qui l'emporte
 par son excellence sur la Forme & sur
 la Matière, car Forme & Matière sont
 les principes de toutes choses ; les causes
 pro-

premieres & les Agents necessaires à tous
 les composez mixtes & non pas la Na-
 ture qui n'est qu'un Nom chimerique &
 sans fondement. Mais il me paroît
 qu'en voila assez sur ce sujet; examinons
 à présent si les Regions heureuses du
 Ciel sont desertes, ou habitées? Le Ciel
 étant aussi grand, d'une beauté si écla-
 tante, tout brillant de tant d'Astres
 composez d'une Matière si noble, seroit-
 il naturel, dis-je, que le Ciel fut inha-
 bité, tandis que la Terre & la Mer
 sont peuplez d'Habitans innombrables?
 La Terre est-elle un lieu plus agreable,
 égale-t-elle les beautez, la grandeur &
 l'excellence de l'Olympe? Qu'elle pour-
 roit être la cause que la Terre auroit
 tant de citoyens & de tant de differen-
 tes formes, pendant que l'Ether seroit
 inhabité? Y auroit-il de la prudence à
 un grand Roi de bâtir un Palais d'une
 immense structure, de l'orner du mar-
 bre le plus rare, de l'enrichir d'Or, de
 faire que les dedans & les dehors fussent
 l'objet de l'admiration, pour ne pas vou-
 loir qu'un si superbe Edifice fut habité;
 mais qu'au contraire, il n'y eut que les
 écuries & les étables d'occupées? Ne
 peut-on pas appliquer à la Terre cette
 comparaison, puisqu'elle est remplie
 d'ordures, de poussiere, de fange, de
 fumier, d'ossements d'Animaux, de chairs
 putrescées & de tous les excrements des
 Brutes. Qui pourroit, en un mot, dé-

décrire les choses impures & souillées que la Terre & la Mer renferment dans leur sein ? Qu'on y joigne les Pluyes , les Brouillards , les Nuées , les Vents & les implacables Tempêtes qui bouleversent les Mers , qui ébranlent la Terre jusques dans ses fondemens & mettent l'Air dans une agitation effroiable. Malgré ces infirmités , la Terre est peuplée d'Animaux , d'espèces innombrables : Et l'on peut après cela imaginer le Ciel inhabité ? O Ciel vous seriez depourvu d'Habitans ? Non cela n'est pas possible : Il est plus naturel d'imaginer du Vuide dans le Cerveau de ceux qui ont des imaginations si creuses. L'Ether a ses citoyens & les Astres sont les Villes du Ciel & la demeure des Dieux : C'est-là que sont les vrais Peuples , les véritables Rois ; c'est là qu'est en un mot le séjour de la Vérité : En ces bas lieux , au contraire , il n'y a que les Ombres des choses , leurs images & d'affreux simulacres que le Temps détruit , souille & dissout & que la Mort enfin aneantit. C'est aux Cieux qu'habitent les véritables Bien-heureux , les immortels & les vrais Sages. Les Malheureux , les Mortels & les insensés peuplent la Terre. Dans l'Olympe est la Paix , la Lumière & la Souveraine Volupté. La Terre est troublée par une Guerre continue , par des Tenèbres , & par des

Dou-

Douleurs de toute espece. Qu'on cesse donc de louer la Terre d'être attaché à cette Vie mortelle & qu'on cesse de preferer cette étable de Brutes aux Manoirs Celestes. Il ne faut donc plus douter que l'Ether ne soit plus dur que le Diamant & ne soit habité. Mais comment, dira-t-on, les Celestes Habitants y peuvent-ils demeurer ? De quelle façon peuvent-ils se transporter de côté & d'autre dans ces vastes Regions ? Peut-on labourer ou ensemen- cer le Ciel ? De quelle façon faire croître les dons de Cerès & de Bacchus & les autres fruits necessaires aux usages de la Vie ? Ces objections sont frivoles & dignes d'être tournées en ridicule ; car quoi que l'Ether soit d'une exacte solidité, il ne laisse pas d'être poreux & peut facilement être cultivé. Je ne vois rien qui s'oppose à la possibilité du transport des Divinitez d'un côté & d'autre, puisque ces intelligences ont reçu du Createur du Monde des Corps tres-deliés & tres-imperceptibles. Ils n'ont besoin d'aucune ouverture pour passer ; ces murs les plus épais, les Marbres les plus solides ne leur sont pas impenetrables, tant leur composition est deliée. Ne voit-on pas les Poissons habiter sous les Eaux ? Les Grenouilles dans le Limon, les Salamandres dans le Feu, les Cameleons dans l'Air, & les Cigales vivre de
Ro-

Rosée? Croiroit-on ces merveilles sans les avoir vuës? Combien est-il de choses que nous croions ne pouvoir être, dont l'experience nous justifie l'existence? Pourquoi, par consequent, Dieu n'auroit-il pas pû créer de pareils Habitants des Cieux & les constituer de façon qu'ils peuvent habiter l'Ether, sans avoir besoin de nourriture. Si Dieu a pu le faire, certainement il l'a voulu; car il est de la grandeur de sa Toutepuissance d'avoir peuplé des demeures si vastes, qui sans cela auroient été inutiles & superflûës. Est-il besoin d'ailleurs que les Intelligences se preparent des Aliments par leur labourage? Leurs Corps étant immortels n'ont pas besoin de restauration: Les nourritures ne sont indispensables que parce qu'elles retablissent le deperissement des Corps corruptibles. Les Dieux ne sont tourmentez ni par la faim, ni par la soif; la pauvreté leur est inconnüe. Rien n'est mortel au dessus de la Sphere de la Lune: Dieu n'a reservé toutes Maux que pour la Terre: Il la renfermée dans le milieu du Monde afin qu'elle ne pût souïller la serenité du Ciel. Ces Immortels jouïssent d'une Felicité inalterable, ils se desalterent de Nectar, & se nourrissent dans des champs d'Ambrosie, dont les Plaines du Ciel sont de tous côtez remplies. Il y a outre cela des degrez de,

de Felicité pour ces spirituels Habitans ; leur condition est plus heureuse à proportion de leur élévation vers l'Ether. Examinons maintenant qu'elles sont les Taches qui nous paroissent dans la Lune, sur lesquelles les avis sont si partages. Il faut d'abord établir pour principe que rien dans le Ciel n'est Lumineux que le Soleil ; Toutes les Etoiles empruntent de lui leur Lumiere aussi-bien que la Lune qui est la dernière des Etoiles & qui occupe les plus bas lieux & plus prochains de la Terre : Il faut par conséquent qu'elle soit plus opaque, moins diaphane & moins lumineuse. De là vient que ses parties ne sont pas également blanches, également serrées unies & lumineuses ; ce qui fait que la Lune ne brille pas dans sa totalité & paroît remplie de taches, car les parties blanches, serrées & polies reçoivent la refraction du Soleil, quand il est aux Antipodes & les autres parties les plus crasses ne sont pas susceptibles de Lumiere : La Lune luit donc ; mais pendant une partie de son cours elle paroît sous la forme d'une Nuée blanche qui a des taches. C'est ainsi que les Vers luisants rendent leur nocturne Lueur & perdent au retour du jour la foible Lumiere dont ils étoient ornés : Ils representent alors leur couleur véritable & perdent le faux éclat que les

les Ombres de la Nuit leur avoient facilité. En effet la Verité ne craint pas le plus grand jour le Mensonge au contraire se plaît dans les Tenebres. Examinons à present si le Ciel a subsisté de toute éternité, s'il a eu un commencement & s'il doit finir un jour. Cette matiere a fait le sujet de la dispute des plus grands Philosophes : Les uns & les autres sont d'avis opposez & leurs opinions different totalement, ce qui prouve la difficulté qui se rencontre à resoudre une chose si douteuse & si difficile ; car la Verité se cache dans la Caverne la plus obscure. Il y a eu des Philosophes qui ont crû que le Monde avoit été formé d'un principe, qu'il avoit eu un commencement & qu'il avoit été autres fois composé d'une Matiere éternelle, par la souveraine puissance de Dieu. Ils pretendent aussi que Dieu & cette Matiere avoient existé de toute éternité & que c'est par consequent d'eux que procedent toutes les Creatures. D'autres sont d'un avis contraires : Ces derniers estiment que le Monde à été crée de Rien qu'aucune Matiere n'a precedé sa Creation & n'est entrée dans sa composition : Ils croient en outre que tout à été Créé par le Verbe & l'ordre de Dieu. D'autres enfin appuiez de raisons qu'ils alleguent, pretendent que le Monde a sub-

sisté

fisté de tous tems, tel qu'il est & qu'il doit subsister éternellement le même. Examinons maintenant quel est le meilleur de ces sentimens. Le mien seroit de croire que le Monde a été, est & sera éternellement ce qu'il est. Si je n'étoit pas arrêté par la Religion des Chrétiens & par celle des Juifs, Sectateurs des Preceptes de Moyse; car enfin pourquoi le Monde n'auroit-il pas subsisté de toute éternité, seroit-ce parceque Dieu ne l'auroit pû ou scû créer de toute éternité & qu'il seroit devenu plus habile dans un Tems que dans l'autre? Seroit-ce parcequ'il ne l'auroit pû faire ou qu'il ne l'auroit pas voulu? S'il ne l'a pû ni voulu dans un Tems il n'a dû le pouvoir ni le vouloir dans un autre, n'y ayant point de successions dans Dieu. S'il n'étoit pas juste ni utile que le Monde fût fait dans un Tems, il n'a pas dû l'être dans un autre, pourquoi donc le Monde a-t-il été crée? Si au contraire il étoit utile & convenable que le Monde fût crée, pourquoi Dieu attendoit-il si tard à le faire? Car à peine compte-t-on depuis Adam huit mil ans. Pourquoi l'âge du Monde est-il si court en comparaison de l'éternité? Outre ce, qu'elle raison a pû déterminer Dieu à créer ce Monde? Avoit-il besoin de cette Creation? Auquel cas il n'a pû le créer assez tôt, sans quoi il auroit souffert une privation :
S'il

S'il n'en a pas eu besoin pourquoi donc l'a-t-il fait ? L'auroit-il créé inutilement ? Dieu ne scauroit rien faire d'inutile ; on ne scauroit l'imaginer sans être insensé. Il y a donc eu quelque cause de cette Creation : mais qu'elle est-elle ? C'est sans doute la grande bonté & la puissance infinie qui l'ont engagé à ne pas tenir tant de belles choses renfermées en lui-même & à les faire paroître repandues , occupant l'immensité du Vuide. Ce seroit en vain qu'on regarderoit comme bonne & comme puissante une personne de laquelle il ne resulteroit rien de grand & de beau : Si donc Dieu a toujours été puissant & bon, pourquoi na-t-il pas voulu de tous tems créer le Monde ; & pourquoi a-t-il différé tant d'années ? Il n'y a aucune raison recevable, aucune fiction provenant de l'Esprit le plus raffiné qui puisse prevaloir à cette Verité. Si l'on peut se fier aux raisonnemens humains il faut croire que le Monde est éternel, qu'il n'a jamais eu de commencement & qu'il n'aura jamais de fin. Mais dira-t-on Dieu a revelé ces faits à Moïse. Nous devons les croire, je l'avoue ; la Raison en pareil cas doit se soumettre à la foy ; c'est un esclavage quelle doit subir, car Dieu ne trompe pas & n'est pas capable de se tromper, si jamais il a daigné reveler ses secrets à quelque Mortel, c'est donc une puerilité que de croire, qu'il y ait eu une Matière éternelle, ni un Chaos :

hos : Car pour quoi Dieu auroit-il laissé,
 cette Matière inutile & si longtems in-
 forme , s'il a pu Créer le Monde de tous
 tems ? C'est en vain qu'on differe à
 operer une chose quand elle se peut faire
 sur l'heure. Ceux qui pensent que le
 Monde a été de toute éternité, qu'il n'a
 jamais été fait ni crée par personne, qu'il
 a subsisté par lui même, avant les Siecles
 & qu'il n'aura jamais de fin, se trompent
 assurément; la raison même contrarie
 ce sentiment: Car il ne peut pas y avoir
 deux choses parfaites au souverain de-
 gré: ces deux Principes ne pourroient
 être d'accord & se feroient une guerre
 éternelle; on verroit en ce cas cesser
 l'admirable harmonie qui regne dans
 l'Univers: Un seul Principe doit exister
 qui preside à toutes choses. S'il est le
 premier il est indispensablement la cause
 de toute les autres choses; il devient le
 principe efficient & ce qui le suit n'est
 que l'effet. Il faut donc inferer que Dieu
 a crée le Monde éternel de rien; En-
 voici la raison; la bonté & la puissance
 de Dieu sont éternelles, par consequent
 sa volonté est éternelle aussi: Il a donc
 dû toujours vouloir créer le Monde.
 En posant ce principe qui paroît rai-
 sonnable, on ne peut plus douter que
 le Monde n'ait subsisté de tous tems
 dans l'ordre admirable où l'a mis le
 souverain & l'adorable Ouvrier à qui
 il doit sa creation. Il en est du Monde
 par

par rapport à Dieu comme du Soleil par rapport à la Lumiere : si l'on accorde au Soleil l'éternité il faut aussi l'accorder à la Lumiere qui est son effet : Le Monde est de même l'effet dont Dieu est la cause. Passons à present aux Elements qui émanent du Ciel par degrez, & tâchons d'en parler avec toute la dignité que requiert une pareille Matière. Quelques Philosophes ont prétendu qu'il y avoit une Region de Feu sous le Ciel, qui étoit contiguë & immediate à la Sphere de la Lune; que ce Feu ne rendoit pas de Lumiere qu'il étoit cependant capable d'adustion & d'une chaleur étonnante : La Raison nous engage à croire ce sentiment attendu que nous voyons, pendant la nuit dans le beau tems, voltiger des Flambeaux & qu'on apperçoit des Flammes qui se repandent dans le Liquide de l'Air qui ressemblent à des Astres qui tombent du Ciel; ce qui ne provient que de ce que des fumées & des Vapeurs delicates s'élèvent au dessus des Airs & sont embrasées par le feu qui leur est supérieur. Il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de Vapeurs, dont une est legere & seche & tres susceptible d'inflammation, ce qui forme ces feux volants dans l'immensité du Vuide de l'Air; l'autre Vapeur est plus froide, plus pesante & plus crasse; c'est de cette dernière que proviennent les Nuées, les Broüillards, les

les Pluyes, les Neiges, les Foudres, les Vents, les Tonnerres, la Rosée, la Grefle & les Gelées blanches: Or s'il ni avoit pas du feu sous le Ciel, cette Vapeur ne pourroit y monter ni paroître étincelante dans les Ombres de la nuit, outre que le feu ayant plus de legereté que l'Air doit par conséquent occuper une place plus élevée: Il doit donc être place sous le Ciel & doit être voisin de l'Orbe de la Lune. Au dessous immédiatement est l'Air qui participe à la chaleur de la Region Etherée. La partie mitoyenne de l'Air est froide; c'est la que les Nuées se rassemblent que les Foudres s'embrassent avec un bruit éclatant & causent une détonation effrayante; les Vents secouent les Nuées avec des efforts qui les brisent les dispersent & les dissipent à la fin. La partie la plus basse de l'Air est chaude & humide; elle est humectée par la Vapeur qui s'exhale des Eaux & est échauffée par les Rayons du Soleil réfléchis par la Terre; ce qui forme les Broûillards, les Pluyes, les Gelées blanches, la Rosée, les Neiges & les Vents de toute espece. Les Vents font à l'Air différentes impressions, ils le rendent froid même pendant l'été, & l'échauffent pendant l'Hyver; ils causent différentes maladies en empestant l'Air ou en le purifiant; ils font croître, ou détruisent les productions de la Terre; ils

sont enfin mourir ou vivre ses fruits; le Vent d'Orient, procède de l'Aurore, celui du midi vient des contrées de la Libie. Le Zephire souffle du côté du couchant; & le Vent du Nord arrive des Montagnes gelées de la Scithie & procède de l'Ourse glacée. Parmi ces Vents il y en a encore d'autres subdivisez qui agitent l'Air, la Terre & la Mer. C'est donc des Vents que les Nüées sont formées; c'est de la fonte de ces Nüées que procedent les Pluyes, la Neige, la Foudre, la Rosée, la Gresse & les Gelées blanches du matin, selon les différents tems & les différentes façons dont ils agitent l'Air. Les Vents qui s'élèvent dans le milieu du jour engendrent les Nüées, la Pluye & la Chaleur; les Vents du Nord causent le froid le plus glacial, la Neige, les Gelées blanches & les Brouillards: Et dans l'Eté au contraire ils rendent le Ciel serein: Le Zephire produit les Fleurs; il orne la Terre d'une riante verdure; il fait chanter les Oiseaux & revêt les Arbres d'une chevelure nouvelle: Le Vent d'Orient est souvent bon & quelques fois aussi il excite des tempêtes qui effrayent la Terre & la Mer. Ces Vents sont gouvernez ou par les Astres ou par des Dieux aériens. Comme quand un Magicien veut découvrir les Tresors cachez dans les entrailles de la Terre, consacre un Livre, ou force par son Art quel-

quelque Demon, sa conjuration fait élever les Vents, excite la tempête renverse les Moissons & détruit les dons de Bacchus; de même la vapeur qui s'exhale des Eaux fournit le sujet aux Vents & les Divinitez de l'Air sont les causes premières du mouvement: De pareilles choses sont ignorées du Vulgaire & le Peuple imbecille ne sçauroit les croire, que doit-on inferer de leur ignorance sinon qu'il ne faut pas semer des Pierres précieuses devant les plus vils Animaux. C'est à vous, sçavants, que je parle, vous dont l'Esprit a plus d'élevation. Soyez assurez qu'il y a non seulement dans le Ciel, mais même dans les Airs une quantité innombrable d'intelligences qui excitent les Vents & les tempêtes, qui font gronder le Tonnerre & tomber la Foudre, ce n'est pas que je croye pour cela qu'il n'y ait pas d'autres causes qui font naître les Vents, comme le Soleil, la Lune, & les Astres sur-tout, enfin les sept Planettes qu'on appelle Astres errants. La vapeur qui s'exhale est différemment déterminée par eux. J'ay veu moi-même étant à Rome sous le Regne de Léon X. un ouvrage d'Argile qui avoit la figure d'un jeune Homme qui exhaloit par la bouche un Vent très fort & l'Eau qu'il avoit dans son Estomach en sortoit en forme de vapeur qui étant excitée par le feu ren-

doit un son pareil à celui d'un Vent très fort. Le Vent est donc causé par l'Eau qui se resout & s'exhale en vapeur, par l'impulsion de la chaleur; car les contraires ont coutume de se fuir. Dans la partie la plus basse de l'Air, dont nous avons déjà parlé, on decouvre souvent les Destins des Rois, les Cometes & l'Arc-en-Ciel. Ce sont les Rayons du Soleil qui se forment dans la Nuée, qui font paroître l'Iris. Plusieurs Etoiles n'en paroissent souvent qu'une à travers de la vapeur; comme quand il paroît un Cercle lumineux qui environne la Lune, ce Cercle est un presage de Vent. Il nous paroît de même quelques fois qu'il y a trois Soleils, il n'y en a cependant qu'un; alors c'est l'image du Soleil qui se multiplie dans les Nuées comme dans un Miroir. Après la partie la plus basse de l'Air, l'Eau se trouve enfin placée, elle forme l'Océan qui environne toute la Terre & qui passant par le Detroit de Gibraltar ou les Colonnes d'Hercule, se repand par toute la Terre, & prend les noms tantôt de Mer Egée, d'Ionie, de Toscane, de Mer Adriatique, ou de Golphe Persique, selon les endroits quelle arrose. Elle passe par les Cavernes & les Gouffres de la Terre; elle fluë & reflué sans cesse; elle prend différents goûts & différentes odeurs, selon les diffé-

differences des Terres par les entrailles
 desquelles elle passe; elle devient enfin
 sulphureuse quand elle a touché à des
 Mines de soufre. Voila la raison pour-
 quoi les sources des Fleuves sont inta-
 rissables. Ils se pressent de se precipiter
 dans la Mer pour revenir sur leurs pas;
 ils vont & reviennent, font leur cours
 en Cercle, enfin ils circulent sur la Terre
 comme le Sang dans le Corps humain.
 La même Eau forme les Lacs, les Ma-
 rais bourbeux, les Fontaines les plus
 claires & les Puits intarissables. Il faut
 donc conclure que c'est de l'Océan que
 procedent toutes les Eaux qui arrosent
 la Terre tant celles qui paroissent à
 l'exterieur, que celles qui se precipitent
 dans ses Gouffres & celles qui tombent
 des Nuées. Mais pourquoi, dira-t-on,
 la Mer est-elle salée? Est-elle naturel-
 lement telle? Je ne le crois pas: Ce
 goût lui est communiqué par la Terre
 qui est remplie de Montagnes de sel
 qui sont couvertes par la Mer qui les
 dissout. Ce n'est donc pas le Soleil:
 comme quelques uns l'ont pretendu,
 mais plutôt le Sel qui lui communique
 ce goût; car en ce cas le Soleil com-
 muniqueroit aux étangs la même qua-
 lité. C'est pourquoi la nature pre-
 voiante a caché sous la Mer cette par-
 tie de la Terre qui par sa trop grande
 salure ne pouvoit être aux Hommes
 d'aucune Utilité & leur a réservé seu-

lement celle qui étoit la meilleure , la plus digne & la plus fertile; où sont les montagnes , les colines , les tertres , les éminences , les vallées ; les campagnes , les rochers , les defilez , les cimes , les forets , les étangs , les lacs , les fontaines , les fleuves , les marais , les villes , les villages , les citadelles , les pierres , les métaux , & toutes les choses nécessaires à la conservation de la Vie des Hommes. La Nature & la Divinité ont préposé l'Homme à la Terre & à toutes ses richesses ; ils l'ont fait le Roi des Animaux tant ceux qui habitent la Terre que les Monstres Marins : C'est à ce dessein que la raison lui a été accordée , afin qu'il fût plus excellent qu'aucun d'eux & pût à juste titre posséder l'empire du Monde ; qu'il pût connoître Dieu , le craindre & le servir. Il se trouve un centre au milieu de la Terre qui la soutient : Dieu a ordonné que toutes les choses pesantes devoient tendre vers ce Centre & qu'aucun mouvement naturel ne les en écartât. La Terre est donc immobile & contrebalancée par son propre poids ; toutes ses parties se pressent de tous côtez vers le Centre & font entr'elles un Globe immense , condensé , solide & épais , autour duquel le Soleil tourne dans un Char traîné par quatre Courriers , precedez par l'Aurore , qui fait naître les fleurs.

La

La partie de la Terre opposée au Soleil est dans une Nuit obscure qui n'est occasionnée que par l'ombre de la Terre, qui se trouvant interposée entre le Soleil & la Lune, forme une Eclipsé lunaire, qui épouvante certains Peuples qui s'imaginent que la Lune est éclipsée par un Charme magique. Les nuits sont par conséquent plus longues à proportion que le Soleil est plus éloigné de nous & plus courtes à mesure qu'il en est plus proche & qu'il entre dans les Signes Septentrionaux vers le Cancer ; ce qui n'est causé, comme nous l'avons déjà dit, que par la masse prodigieuse de la Terre & par l'élévation des Montagnes qui rendent sa surface raboteuse, que la prudente Nature a opposé, afin que les nuits changeassent à proportion de l'élévation de leurs cimes Orgueilleuses : Car plus le Soleil s'approche du midi & plus on voit augmenter les Ombres des Montagnes, qui retardent le lever de l'Aurore & rendent les jours plus courts. Nous avons pendant ce tems les Hyvers, & nos Antipodes sont brûlez par une chaleur peu supportable. Quand le Soleil est enfin parvenu aux Lieux les plus élevez du Cancer, les Nuits sont très-courtes & les chaleurs recommencent à se faire sentir & par conséquent l'Hyver fait souffrir ses rigueurs à nos Antipodes. C'est ainsi que par une course variée le

Soleil diversifie les tems & partage l'année en quatre parties égales. Il environne le Globe de la Terre, donne à tous les Peuples ses influences indispensables & forme la temperature necessaire à toutes les parties du Monde. qui est habité de toutes parts par des Hommes, & convert des forêts & de Mers. La Nature n'a pas voulu que le Soleil repandit des rayons inutiles, ou qui ne serviroient qu'à des Bêtes ou à des Poissons. La Terre entiere est habitée, il n'est pas un lieu sous aucune Zône, où les Mortels ne puissent vivre & même avoir des Habitations commodés malgré le froid le plus insupportable ou la chaleur la plus brûlante. On voit qu'où la Nature paroît avoir été ingrate d'un côté elle se trouve bienfaisante par un correctif opposé; elle a réuni les extremités d'une Marâtre & d'une bonne Mere; elle donne enfin les remedes où elle a fait naître les Maladies. Où la chaleur, par exemple, se trouve insupportable, là regnent des Vents rafraichissans & des Montagnes glacées, des forêts d'une épaisseur impenetrable, des Fontaines & des Fleuves qui garantissent les Hommes de la chaleur. La nuit dans ces lieux est égale aux jours : Elle tempere par sa fraîcheur le chaud de la journée : De là vient qu'on ne doit pas croire que la Zône du milieu soit absolument

abaissée.

abandonnée, mais qu'elle doit bien plutôt avoir quantité d'Habitants qui se garantissent de ses incommoditez par leur propre genie ou par les correctifs que leur a fourni la prudente Nature. Les Zônes, qui sont aux deux extremitéz, quoique glaciales, sont habitées de même. La raison nous engage à en être persuadez. Ne voit-on pas, en effet, que dans ces Zônes froides la Nature produit une quantité prodigieuse de Bois. Les Hommes, par raison, y construisent quantité de foyers, s'y vetissent des Peaux les plus chaudes de differents Animaux, qu'ils garantissent des rigueurs des Hyvers; aussi bien que mille autres preservatifs que la raison leur suggere contre le froid. Leurs Aliments ont plus de substance, où ils sçavent se pourvoir chez les Etrangers, de ce qui leur manque. C'est donc à tort qu'un Grec a avancé qu'il n'y avoit qu'une partie des Zônes occupée & que l'Homme n'habitoit que la plus petite portion de l'Univers. Il pretendoit à tort que le reste de la Terre étoit abandonné, ou du moins n'étoit habité que par des Poissons & des Bêtes feroces; ce qu'il n'est pas possible d'imaginer. La Nature auroit-elle logé l'Homme plus à l'étroit que les Bêtes, & son empire doit-il être plus borné. Mais non, la Terre est entierement habitée, c'est une verité constante & les Mortels peu-

LE VERSEAU.

vent exister sur toute la surface: Le Génie leur fait corriger les défauts de la Nature. Comme nous approchons de la fin de ce Chant & que nous allons commencer celui qui est dédié aux Poissons, examinons dans le peu qui nous reste qu'elle est la raison des tremblemens de Terre: quelles peuvent être les forces qui l'ébranlent & ce qui peut occasionner les secousses dont on la voit agitée? Cela ne vient que des vastes & innombrables cavernes qu'elle renferme dans son sein, qui compriment des Vents, qui dans les combats qu'ils ont entre eux ébranlent la Terre & renversent avec fureur les Villes toutes entières, jusqu'à ce qu'ils se soient fait une issue & qu'ils se soient emparé du vuide de l'Air, où ils ne sont pas longtems en paix. Ces Vents ne sont engendrez dans les entrailles de la Terre que par des fumées que le feu entraîne des Eaux qui lui sont voisines; car l'humidité contient en elle quantité de feu, ce qui est étonnant; Ce que j'avance, est cependant fondé sur la vérité: pour en être persuadé, il ne faut qu'avoir examiné le Volcan de l'Etna, où l'on trouve des Sources d'Eaux chaudes, aussi bien que le Mont Vesuve, qui produit une si abondante quantité de Vins & des Marnes qui sont dans ces Royaumes souverains agitent ces Vents: & ils habitent dans les obscures Cavernes. Ce n'est donc

donc pas mal à propos qu'on a tant débité de merveilles sur les Enfers. Aucun lieu n'est inutile, tout est peuplé dessus la Terre, dans l'Air, dans le Feu, sous le Ciel & dessus enfin, où est la demeure sacrée du Souverain Empereur du Monde. Reposez-vous, Mûse, & préparez-vous à vos dernier travaux.



A B R E G E'

D U

D O U Z I E M E L I V R E.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choses créées; il y a hors des confins du Ciel une Lumière immense qui n'est pas corporelle. Dans ce Chant on rapporte les rêveries des Anciens Philosophes sur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être occupé par des Habitants. Le Poëte s'efforce de prouver qu'il y a une Lumière incorporelle; qu'elle est la Forme qui communique l'Etre aux choses, que cette Lumière ne peut être vue des yeux corporels; ce qui lui donne occasion de rapporter des choses étonnantes des Formes sans matiere. Il prétend que l'Ether & cette Lumière sont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la Dignité & la Vie. Il menace les Athées d'une ruine & d'un aneantissement éternel. Il exhorte les Hommes justes & pieux à mépriser les biens de la Terre & à s'at-

s'attacher aux choses celestes, il les console par l'esper d'une Vie éternelle : Il pretend qu'il est facile aux Hommes de s'entretenir avec les mauvais Demons, ce qui n'est pas de même avec les bons; cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui sont purifiez. Il assure que c'est être mechant que de ne pas convenir de pareilles Veritez & après avoir rendu graces à Dieu il finit son Poëme.

L E S P O I S S O N S :

DI E U. Souverain, Roi Tout-puissant, Pere très-bon, dont la Sagesse ineffable a fait le Monde de rien; qui le gouvernez & le conservez avec une divine sollicitude, Vous qui êtes le commencement & la fin de toutes choses; c'est à Vous que tout obéit, rien ne vous égale en grandeur, en bonté, en beauté & en excellence; vous habitez dessus des plus hauts cieux & vòtre félicité est inalterable : Mon Esprit pour s'élever à Vous n'a plus besoin des Muses, d'Apollon, du Parnasse, ni des Fontaines de Castalie, où puisent ordinairement les Poëtes qui débitent de pompeuses resveries & de vaines extravagances au Vulgaire insensé. Il me

faut , ô mon Dieu , votre secours divin , & vôtre faveur à qui rien ne résiste ; je suis altéré des Eaux de vos grâces sacrées ; je n'appelle , je n'implore , je ne demande & ne supplie que vous seul , afin que vôtre inspiration céleste infuse sur cet Ouvrage commencé & me le fasse conduire à une heureuse fin . Remplissez donc mon cœur , ô mon Dieu , de vôtre Esprit adorable , faites qu'avec son secours je puisse pénétrer jusqu'à l'intérieur de vôtre Empire admirable & que je puisse exprimer au reste des humains vos merveilles inenarrables . Un pareil sujet doit donner à mes Chants un honneur immortel .

On croit que hors l'enceinte du Ciel il n'y a rien & l'on s' imagine que les extrémités du Ciel sont les confins de l'Univers ; que la Nature languissante cesse d'agir par delà ces bornes ; mais la raison me persuade du contraire ; car si la Nature finit avec l'Ether , pour quoi Dieu n'auroit-il rien fait par de là ? Seroit-ce parce qu'il n'auroit rien fait de plus ? Sa Science ou sa Puissance lui auroient-elles manqué ? L'un & l'autre de ces deux raisonnemens ne sont pas admissibles ; car la Science Divine n'est point bornée & sa puissance est infinie . Il n'est aucun Etre qui ait pu le borner & il n'a pas dû se borner lui même . J'avance là de grandes choses qui sont prouvées par des

argumens très-forts. Si quelque chose est capable de finir & de terminer Dieu, donc cette chose est plus forte que Dieu même & il faut que son action surpasse la puissance divine : On ne peut assurément pas s'imaginer qu'aucun Etre soit doué d'une telle puissance : Dieu ne peut donc jamais finir & n'a pas dû se donner des bornes à lui même. Quel est l'Etre qui veut se donner une fin à lui même ? N'est-il pas plus naturel qu'il étende sa liberté & ses forces : On ne cherche pas à diminuer ; le bien-être engagé à étendre ses droits & à se donner un vol plus étendu : Dieu pouvant donc être très grand a dû vouloir être tel, & n'a pas assurément réservé ses forces ; il n'est pas possible de le croire autrement. Dieu n'a point de fin à moins qu'il n'ait été borné par un Etre qui lui soit supérieur & la raison nous force de croire qu'il n'a pas dû se donner une fin à lui même. Après cela nous devons conclure que l'Ouvrage du Tout-puissant est infini, sans quoi sa puissance & sa science seroient vaines ; car s'il a pu & su créer quelque chose de plus beau & de plus grand que les Cieux, & qu'il ne l'ait pas voulu, sa Science & sa Puissance deviennent donc inutiles. De la même manière que si quelqu'un qui seroit en état d'exercer, un art, l'abandonnoit sans l'exercer, il cesseroit de mériter le nom d'Artis-

te; cet Art seroit changé en une nonchalance méprisable. Il faut croire qu'il n'y a rien d'inutile, en la Nature de Dieu, puis qu'elle est infiniment parfaite: Dieu a donc fait tout ce qu'il a pu faire & sa puissance n'a jamais été inutile ni nonchalante dans ses productions & comme il a pu créer des choses infinies, il faut croire qu'il les a fait telles, qu'il a déployé toute sa puissance & qu'il n'a rien réservé d'inutile au dedans de lui même. Quoique le sentiment du sçavant Aristote soit qu'il n'a pas de Corps infini, ce que j'avouë; cela ne détruit pas ce que j'avance sur l'infinité du Monde, car je ne pretends pas qu'il y ait des Corps au de là des bornes du Ciel; il n'y a qu'une Lumière immense très pure & incorporelle, qui l'emporte par sa clarté mille fois au de là de celle de nôtre Soleil & que nos Yeux terrestres ne puissent soutenir: Sa source est dans Dieu même, c'est de lui qu'elle procede & c'est en elle que sont repandues de toutes parts les plus nobles intelligences qui habitent cette Lumière avec leur souverain Roi. Les intelligences d'un ordre inférieur habitent l'Ether. Le Monde est de cette façon partagé en trois Dominations ou trois Royaumes, qui sont; la partie celeste, celle qui est sous les Cieux; chacune desquelles a des Limites, & la troisieme qui n'a point de bornes, & qui au delà du Ciel étincelle.

celle d'une admirable clarté. Quelqu'un peut objecter qu'il n'y a point de Lumiere incorporelle & que par consequent, il n'est point de Lumiere par de là le Ciel. Cette objection ne seroit pas fondée; la raison justifie la verité de ce que j'avance. Pour en être convaincu il ne faut que faire ce raisonnement : Pourquoi le Soleil est-il lumineux ? Ce n'est pas parce que la matiere dont il est composé est lumineuse; ce n'est qu'à sa forme qu'il doit la lumiere qui éclaire le Monde. C'est la forme seule qui donne l'Être à toutes choses comme la Physique nous l'enseigne; c'est donc la Forme & non pas la Matiere qui rend le Soleil lumineux & c'est de la Forme enfin que resulte la force & la beauté. Si une si grande Lumiere a été donnée à des Formes corporelles, pourquoi pourroit-on croire que les Formes incorporelles en eussent été privées, puis qu'elles sont plus pures, plus delicates & plus susceptibles du beau & du bon ? Il s'ensuit donc que les Formes des intelligences sont très lumineuses, mais d'une clarté qui n'est pas perceptible à nos yeux corporels. Parmi ces Êtres divins il y a des degrez; plus ils ont de dignité & de puissance & plus ils repandent de lumiere. Ils n'ont besoin pour être ornés ni de l'Or des Pierres pretieuses ni de la Pourpre; ils brillent par un éclat glo-

498 LES POISSONS.

glorieux & inextinguible. Dieu qui est leur Souverain Monarque l'empporte en gloire sur eux, comme le Soleil surpasse en clarté les autres Etoiles. Loin de les obscurcir par la divine Lumière qu'il repand, il soutient la leur, tant sa bonté & sa Sagesse sont grandes. On peut encore objecter que l'Air étant le sujet & le fondement de la Lumière, qu'où il n'y a pas d'Air, comme hors des confins du Ciel, il n'y a par conséquent point de Lumière. Cette Objection n'est pas mieux fondée que la précédente, car l'Air n'est pas le sujet de la Lumière & ne renferme point de clarté; c'est au contraire l'Air qui est dans la Lumière. Ce n'est point au sentiment d'Aristote ni des autres Philosophes qu'il faut s'en rapporter, mais c'est la raison seule qu'il faut consulter. Il faut prendre une lanterne bien fermée, ou bien un flambeau qui éclaire un endroit obscur à travers une fente; que quelqu'un pour lors agite l'air vis à vis du Rayon de Lumière; l'Air sera forcé de passer à travers le Rayon de Lumière, sans ébranler la Lumière. Si l'Air étoit lui-même le sujet de la Lumière, le même mouvement agiteroit l'Air & le Rayon de Lumière qui se trouveroit entraîné par son sujet. Outre cela si quelqu'un porte pendant la nuit une Torche allumée, la Lumière du Flambeau est émue par

par l'agitation de la personne qui la porte; à mesure quelle change de lieu elle éclaire les differents endroits où elle est transportée: L'Air cependant reste en repos & demeure immobile pendant que la Lumiere le parcourt. Que si l'Air étoit le sujet de la Lumiere, il seroit ému & marcheroit avec elle; ce qui n'arrive pas. Par où l'on justifie que la Lumiere n'a pas besoin de l'Air en qualité de sujet, & quelle peut subsister sans lui; sur tout la Lumiere divine dont le Soleil terrestre n'est qu'une portioncule. On doit le regarder comme un Miroir qui la reflechit, de la même maniere qu'on n'apperçoit pas le Feu sublunaire, quoi qu'il soit renfermé dans sa propre Sphère; mais la Matiere qui l'environne s'enflamme. Alors on voit des Signes qui semblent être des Etoiles qui tombent du Ciel ou des Masses enflammées qui brillent dans les ténèbres de la nuit & qui forment des Prestiges qui causent de grandes frayeurs aux Esprits pusillanimes. La Lumiere divine de la même façon n'est pas plus perceptible aux Yeux corporels que la sublunaire. On ne peut en avoir qu'une imparfaite idée, dans le Soleil même, attendu que la Matiere dont il est composé est la plus homogène à la clarté. Dieu l'a créé tel afin qu'il fût capable de recevoir l'impression de sa propre Lumiere, la com-

mu-

muniquer ensuite à l'Univers, avec le Jour, la Vie, & tous les biens dont nous admirons la prodigalité de ce souverain Maître à notre égard. Cette même Lumière divine s'unit intimement aux Formes des intelligences, mais non pas à toutes avec égalité: Toutes les Étoiles ne sont pas également lumineuses, l'une l'emporte sur l'autre à proportion de son degré de perfection. Cette Lumière divine n'en est pas pour cela plus altérée qu'une Chandelle qui communique sa Lumière à plusieurs autres: Elle peut enfin sans rien perdre de ses Droits communiquer sa Félicité à mille autres bienheureux. Il me reste à présent à relever les Objections qu'on pourroit me faire savoir s'il y a quelque autre chose d'infini hors de l'enceinte du Monde. Quoiqu'avec tous les Mortels rassemblez, je ne sois pas digne de tenter une route si impraticable, sur laquelle aucun Prophète n'osa marcher; je vais faire mes efforts pour decouvrir aux Hommes les Tresors de Dieu, aidé de sa sainte permission & soutenu de sa grace qu'il ne m'a jamais refusé toutes les fois que je l'ai imploré. Il faut d'abord convenir que Dieu est le Pere & le Createur universel de toutes choses, qu'il est la source intarissable du Bon & du Beau; parce qu'il est lui même le Souverain Bien & la plus parfaite Beauté, par-tout
 donc

LES POISSONS. 501

donc où Dieu habite sa Gloire respectable, qui en est indivisible, y habite avec lui; c'est d'elle enfin que procedent le Bon & le Beau, au plus parfait degré; c'est Dieu qui après avoir créé, illustre & embellit sans cesse la Terre, la Mer, l'Ether, les Globes celestes enfin, qui ont le souverain bonheur d'approcher le plus près du Centre de sa Gloire. Qu'on cesse donc de croire que les Etres qui ne sont pas composez de Matiere, soient des Etres chimériques; ils sont d'autant plus vrais, d'autant plus beaux & d'autant plus parfaits qu'ils ont moins de Matière & plus reçu de forme. La dernière se soutient par elle même, sans avoir besoin de la matiere pour subsister; & est mille fois plus parfaite que les Etres qui ne peuvent exister sans Matiere. Ce sont ces Formes pures que la Vieillesse & les tems les plus reculez ne peuvent corrompre. Sur elles les Destins & les Parques n'eurent jamais de droits: Ces Etres spirituels & Beaux par excellence sont plus nombreux mille fois que toutes les choses que la Nature a créés dans ce Monde corporel: C'est de cette Source intarissable qu'émanent sans interruption les Felicitez inenarrables des Bienheureux. Voila les Felicitez que les Organes humains ne peuvent raconter & que la durée des Siecles ne peut détruire. L'Esprit divin du grand Pla-

ton

ton eut autrefois une juste idée de ces Formes incorporelles, malgré les envieux qui de tous tems ont fait de vains efforts pour de truire la solidité de ses raisonnemens & pour jeter un ridicule sur ses sçavants Ecrits. Les Mysteres des Dieux ne furent jamais faits pour le commun des Hommes; peu de Gens les conçoivent; il n'est que ceux à qui Dieu a communiqué sa Lumière qui puissent entrevoir de pareilles veritez. Ces celestes Intelligences sont en plus grand nombre que les Feuilles de toutes les Forêts, les Sables de tous les Rivages, les Poissons de toutes les Mers & les Etoiles de l'Empirée; ou pour mieux dire enfin ces Esprits heureux sont innombrables. Car enfin pourquoi Dieu auroit-il rendu leur nombre fini, puisqu'il l'a pû faire, infini, pour être infiniment plus glorifié. Le Monde étant d'ailleurs sans bornes, comme nous l'avons ci-devant démontré par des raisons solides. Or puisqu'ils sont incorporels & immatériels, ils ne sont pas sujets aux tems, la Vieillesse n'apporte aucun changement, à leur essence, ils ne souffrent aucune calamité, ils n'ont pas besoin de reparer leurs forces, par le Sommeil & par les nourritures; ils jouissent d'une jeunesse éternelle & d'une liberté entière: Aucun d'eux n'est assujetti à l'autre & aucun d'eux n'a le droit de contraindre l'autre; ils n'ont qu'un

Mal-

Maître, qu'un Roi & qu'un Pere qui leur est commun à tous. Ils le respectent, l'aiment, assistent autour de son Trône, lui obeissent & le servent & trouvent leur felicité dans cet employ; leur joie enfin ne se peut decrire quand ils chantent ses Louanges & ses faits merveilleux; chacun d'eux est enivré de l'émulation de lui plaire. Loin de ces Peuples divins la discorde cruelle; la haine & l'envie font place à une paix éternelle, un amour mutuel les anime, aucun soupçon ne les trouble & nulle tromperie n'alteré leur felicité: Ils sont tranquilles possesseurs de la plus sublime partie du Monde; tout est Vie parmi eux & leur sort est mille fois plus noble que celui de ceux qui habitent le Ciel & les Astres, car plus les intelligences habitent les Lieux voisins de la Terre, plus leur condition diminuë, & moins leur felicité est parfaite. C'est donc par une extremité opposée que ceux qui habitent hors des confins du Ciel sont souverainement bons parfaitement beaux & heureux par excellence: Les Genies, au contraire, qui habitent les obscures entrailles de la Terre sont hideux mal faisants & d'une condition miserable; ce qui jadis a pu donner lieu aux Poëtes de feindre les enfers où sont tourmentez les Scelerats après leur Mort. Ils cherchent en vain dans ces Lieux la paix & le repos qu'on

ne peut posséder quand on est privé de la Lumière. Mais hélas ! Je crains bien de parler inutilement & de professer des sons inutiles en voulant procurer aux aveugles l'éclat de la Lumière. Le Genre-Humain est parvenu à un point de delire qu'à peine croit-il les Dieux & les Enfers. La plus grande partie traite de ridicules ceux qui leur assurent l'immortalité de l'Âme. Ce sentiment occasionne leur attachement pour les richesses ; leur plus grand soin enfin est d'acquérir de l'Or & des Pierres pretieuses : Ils font de l'Or une Divinité profane & c'est à lui qu'ils adressent leurs Vœux les plus sinceres, c'est lui qui excite chez le Soldat l'audace furieuse dans les combats ; le Marchand abandonne ses Enfants , l'Epouse la plus chere , son Domestique & le Climat le plus heureux pour s'embarquer sur une Mer orageuse ; les sons horribles de ses flots ne l'épouvantent pas , il se transporte enfin dans un Monde nouveau sans autre conducteur qu'un Mast fragile & une Voile inconstante. Un autre ne s'applique qu'à trouver des detours , des astuces delicates & des ruses pour ramasser de l'Or ; tout le Monde en veut avoir & ce Metal a sur le Cœur humain des droits impérieux. Les châtimens les plus cruels , la perte de la vie même ne peuvent étancher cette soif sacrilege. O Mortels,

tels, attachez à la Terre, qui ne differez des Brutes que par la seule figure! jusques à quand ferez vous attachez à l'Or qui fait que l'on confond le Sage avec l'insensé? Quand une Fortune aveugle prodigue ses faveurs aux mechants, apprenez qu'il est des choses infiniment meilleures que l'Or que Dieu n'accorde ni aux insensés ni aux mechants; je veux dire les Vertus, qui sont la Picté la Prudence, la Justice & sur tout la Sagesse qui l'emporte sur toutes les choses du Monde. Celui qui possède ces veritables biens est une Divinité mortelle, ou un Homme immortel & qui a des felicitez inexprimables à esperer après sa Mort. Celui qui se souille de vices, se trouve précipité à la fin de ses jours dans les abimes des Enfers. Rien n'est si vrai que ce que j'avance: Ne croyez pas que ce soit des Chiméres ou des resveries, Mortels aveuglez. Croyez-moi, malheur à vous si vous ne le croiez pas; quand vous aurez cessé de vivre, vous le croirez, mais trop tard; vous êtes à present dans la joie, mais hélas? vos plaisirs seront changez en larmes ameres; un tems viendra que vous serez gissants, nus, pauvres & miserables, alors vous demanderez des secours d'une voix humble & suppliant après avoir été enorguëillis de vos richesses & de vos dominations qui vous ont fait mepriser les Hommes & les

506 LES POISSONS.

Dieux. Pour vous, qui avez le Cœur juste & pieux, & qui renfermez une Ame d'une condition plus élevée, qui avez du Divin dans votre origine, cessez de vous embarrasser des choses terrestres qui sont aussi passagères qu'une nuée & qui sont l'apanage ordinaire des insensés & des Méchants. La Mort en peu de tems leur ravit ces biens; ne vous fondez plus sur des choses aussi périssables, ou ne vous en servez qu'autant que les besoins de la vie ne peuvent s'en priver: Soyez contents de la médiocrité, que tous vos desirs se tournent vers le Ciel, que tous vos sens s'appliquent aux choses célestes; c'est là que sont les vrais biens, qui doivent durer toujours, & qui ne seront jamais possédés par l'insensé & par le scelerat. Tout ce qui flatte sur la Terre, n'est que bagatelles qui sont l'objet des plus ardens desirs des Hommes terrestres, qui sont de niveau avec les Animaux les plus stupides. Ils les envisagent comme le Souverain Bien, ils encourent mille dangers pour les acquérir, il se livrent des combats & s'exposent à la Mort pour se les conserver, ils s'enorgueillissent de leur possession & se plaisent dans l'ordure comme les plus vils insectes; ces gens vils méprisables se plaisent aux choses honteuses. Abandonnez, croiez moi, des choses si terrestres; laissez à ces Pourceaux, de pareilles ordures & que les

les choses celestes deviennent le noble objet de toute vôtre ambition : Les grandes choses conviennent aux grands Hommes , & les nobles entreprises aux Hommes courageux ; la vie terrestre n'est qu'un passage : Dieu vous a donné pour patrie l'Ether , souhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bien heureuses afin qu'après être sortis de la prison corporelle ; après , dis-je , avoir abandonné vôtre Corps aux Vers , aux Animaux voraces , vous puissiez vivre en ces Lieux dans une félicité sans bornes débarrassés d'une chair impure & caduque , exemts de travaux & de maladies , arrachez à l'empire de la Mort & sortis de cette Vallée de larmes. La Terre en effet merite-t-elle un autre nom ? C'est l'étable du Monde ; c'est enfin la productrice & la nourrice de tous les maux ; c'est là que regne le cruel Demon en qualité de Pere & de Roi de tous les Crimes. Il faut donc penser souvent à la Mort , il faut se la représenter comme prochaine & menaçante : On doit se retracer que la jeunesse n'est pas exempte de ses coups imprévus. O Vie , que vous êtes fragile & sujette à différents hazards ! Que vous êtes courte & incertaine ! Vous disparaissez comme une vapeur. L'un expire d'un côté & l'autre perit d'autre part ; c'est vous aujourd'hui , ce sera demain moi. Petit à petit nous sommes tous détruits sem-

blables à des Agneaux qu'un boucher réserve dans une Bergerie, & qu'il destine à être égorgées les uns après les autres; il les dépèce tous jusqu'à ce que ses étables soient vuides. Meprisez donc cette vie fragile, qui commence par les pleurs, dont le milieu n'est que travaux & que larmes & qui se termine enfin par la Mort. Il n'y a qu'un insensé qui puisse cherir un vie pareille; il en est une autre que vous devez attendre qui sera exempte de ces calamitez, elle sera accordée après la Mort à ceux qui ont servi Dieu par un culte pieux, qui n'ont point mis leur espérance aux choses de la Terre, qui se sont maintenus chastes, innocents, Amateurs de la vérité & de la pureté. Ceux qui croient que l'Ether est peuplé de Divinitez, voudroient sçavoir le moien, s'il en est quelqu'un, de pouvoir s'entretenir & avoir commerce avec eux: Ce seroit-là le plus rare present qui pût arriver à l'Homme & je crois qu'il en est peu qui soient dignes d'un si grand honneur. Je ne suis pas éloigné de croire que plusieurs Hommes se sont entretenus avec les Demons, qu'ils évoquent par des charmes d'autant plus facilement qu'ils sont plus voisins de la Terre & qu'ils vivent dans l'Air: Ils sont frequemment dans la compagnie des Hommes, ils leurs apparoissent, les servent de leur plein gré & sont souvent épris d'amitié

pour

pour les jeunes Gens. Les Divinitez Etherées, au contraire, n'aiment pas la Terre, ils ne daignent pas prendre connoissance des choses d'ici bas; ils detestent les impetez des Hommes qui leur font détourner la vuë. Ils savent jusqu'à quel point la Nature humaine est insensée, depravée, fausse, perfide, audacieuse, méprisante & blasphematrice des Dieux; ce qui fait qu'il est très-difficile de commercer avec eux: C'est une grâce qu'ils accordent rarement aux Hommes, ils ne prêtent pas l'oreille à leur prières, ils détournent les Yeux de dessus leurs Offrandes, qui ne procedent souvent que de richesses acquises par la fraude ou par l'usure: Après s'être enrichis par une voie pareille, ils apportent dans les Temples une petite partie de leurs Richesses; comme si le Ciel étoit une chose venale. Animaux à deux pieds, avez-vous pu vous imaginer que les Dieux sont avares, qu'ils desirerent de l'Or & des Pierres précieuses? Avez-vous pu croire qu'ils aient besoin de quelque chose de vôtre part? Avez-vous cru les corrompre comme le commun des Hommes? Vos présents sont-ils capables de les tenter? Puisqu'ils sont parfaitement heureux, tout ne leur appartient-il pas, la Terre, la Mer, & l'Ether? Comment pouvez-vous donc donner aux Dieux ce qui leur appartient? N'est-ce pas d'eux que vous

tenez tout ? Si les dons que vous leur offrez leur sont inutiles, il est, par conséquent, difficile d'attirer leur présence par ce moien. Mais quoique nous reconnoissions la grandeur de cette entreprise nous allons cependant examiner jusqu'à quel point nos forces sont étendues de ce côté-là. Il faut d'abord approfondir les causes qui nous attirent les Graces de ces intelligences. Ils ne peuvent être touchez par les Richesses, la Noblesse, les Dominations, les Empires ni par les plus fastueux Triomphes : La Beauté ni la Force ne les interessent pas d'avantage ; ils méprisent toutes ces choses : Ce n'est donc pas par ces moiens qu'on attire leurs divins regards ; il faut donc chercher une autre voye pour attirer leur présence & leur entretien. Mes Chants seront-ils assez heureux pour la décrire, & pour enseigner ce grand Art Cabalistique ? Oui si les Intelligences me sont propices. Il faut d'abord avoir le Corps & l'Esprit purs : Ah qu'en pareil cas l'Homme devient agreable aux Dieux ! Il les force de lui accorder tout leur Amour ; ils détestent (que dis-je) ils abhorrent d'autant plus l'impureté que leur Nature est plus parfaite & plus épurée : Il faut donc donner tous ses soins pour se purifier parfaitement ; il faut se dévêtir du Vieil Homme & du vêtement noir du péché ; il faut être orné de la

Robbe

Robbe blanche, le blanc est l'appanage des Dieux & le Noir est celui des Mânes. J'avouë qu'il est difficile de parvenir à ce point de perfection : Quel est celui qui passe sa Vie sans crime ? Où est l'Homme qui soit exempt de toutes taches ? Chaque chose se ressent du vice de la Nature ; il n'est rien de si beau sur la Terre qui n'ait quelque tache : Il y a des péchez frivoles, Veniels & de si petite conséquence qu'on peut presque assurer qu'ils n'offensent pas les Dieux & n'attirent pas leur indignation ; de pareilles fautes ne sont pas des ulcères, & ne doivent être regardez que comme quelques taches repandues sur un beau Corps : Les Intelligences accordent facilement le pardon de pareilles fautes en consideration de l'infirmité de la Nature humaine ; les fautes graves, au contraire, les offensent sensiblement ; ils haïssent, ils méprisent & détestent tous les criminels ; ils refusent leurs Offrandes s'ils n'ont pas effacé leurs péchez par l'effusion de leurs Larmes ; s'ils n'ont pas fait succeder la pureté & la candeur aux taches noires que le Crime leur a fait contracter & s'ils n'ont pas obtenu leur pardon par les prieres les plus ferventes, par la douleur la plus amere & par la pratique de la Vertu. Il faut, enfin, qu'ils se depouïllent de leur vieille Peau ; semblables au Serpent qui abandonne au

Printems sa peau & ses écailles antiques, qu'il laisse au milieu des Rochers; alors il leve vers le Ciel sa tête altiere; l'orgueil qui le possède paroît à sa contenance, & sa langue à trois pointes forme d'horribles sifflements. C'est par une purification pareille qu'on peut apaiser les Intelligences; c'est pour lors qu'ils se manifestent & qu'ils nous rendent des Oracles. Il faut en outre, joindre la couleur de Roses à la blanche; c'est ce mélange heureux qui forme les plus beaux Visages; comme quand on broye & qu'on mêle sur le Porphyre le blanc avec le rouge, il en résulte une couleur de Rose, qui designe l'amour, parce qu'il est semblable au Feu qui rend des flammes rouges, la couleur & la chaleur en sont émanées. Il faut encore aimer fortement ces Divinitez; ce n'est que par l'amour violent qu'on leur porte qu'on se rend digne d'en être aimé, quiconque aime les Dieux & vit avec pureté, n'en peut être méprisé; il jouïra tôt ou tard de la recompense de l'amour qu'il leur a porté; il sera exaucé dans ses prieres & peut compter sur une félicité assurée. Mais Helas ! quel est celui qui aime les Dieux ? Ou pour mieux dire, quel est celui qui ne leur prefere pas les plaisirs corporels & même honteux ? La plus grande partie des Hommes employent leurs Biens à nourrir des Oiseaux
de

de proie, pour leurs plaisirs ou bien à engraisser des Chevaux; un autre recherche les honneurs avec une ambition démesurée, il est le jouet de la Fortune; cet autre se renferme comme un Hibou dans uneasure pour conserver ses Trésors; celui-ci épris de l'amour des Richesses, les amasse par toutes sortes de moyens, il leur adresse une profane & Sacrilege adoration. Hélas! ceux qui sont pareillement attachés aux choses de la Terre ne se soucient pas beaucoup des choses célestes; on ne peut en même tems servir deux maîtres opposez: Celui qui se revêt de blanc doit mépriser la couleur noire; si la Lumière flate quelqu'un les ténèbres l'attristent; celui qui aime la douceur ne sçauroit s'accoutumer à l'amertume, celui qui approche de la Terre s'éloigne du Ciel, & l'on ne peut aimer les demeures Ethérées qu'après s'être dépouillé de l'amour terrestre. Mais, ô Douleur! qu'il est peu de gens qui puissent mépriser les choses d'ici bas pour s'élever au Ciel sur les ailes de la contemplation! J'avouë qu'il est difficile d'y parvenir, mais la grandeur de la récompense rend faciles les plus grands travaux, on les entreprend avec plaisir pour l'acquiescer. Qu'est-il en effet de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec les Divinités? Quel prix plus noble peut nous donner de l'émulation? Qu'y a-t-il

enfin de si pénible que nous ne devions pas supporter pour y parvenir ? Les Gens adonnez à la Moleffe souhaiteroient qu'il y eût des recompenses attachées à la digestion. Ne sçait-on pas que le chemin de la Vertu est presque impraticable. Celui qui est laborieux acquiert la Sagesse & les honneurs qui sont inséparables de la solide Vertu. Le courageux Soldat acquiert des dépouilles glorieuses ; le lâche Militaire n'acquiert jamais de Gloire. Il faut donc faire les derniers efforts pour acquérir l'amitié des Dieux ; c'est à eux qu'on doit tous les heureux succès qui arrivent pendant la Vie & la récompense sans bornes attribuée après la Mort. Pourquoi faire tant de cas de la Terre, qu'il faut abandonner après un instant de jouissance ? Aveugles que nous sommes ! avons-nous pu penser que les biens fugitifs dont nous jouissons seroient éternels ? Quelle demence ! Il faut en outre fatiguer les Dieux par les prières les plus ferventes & les plus assidues. Il ne suffit pas d'avoir détruit le Vieil Homme, il faut avoir une foi fervente soutenue d'Oraisons réitérées qui nous procure une glorieuse Victoire & nous fasse jouir de la Lumière la plus pure, qui éclaire notre entendement. Un vieux Chêne n'est pas abbatu du premier coup ; une seule goutte d'eau ne cave pas le Marbre ;

Rome

Rome n'a pas été construite en un jour ; les Moissons, les Animaux & les Forêts ne se forment que petit à petit & ils ne doivent leur crûe qu'à de longues années : Peut-on après cela espérer de consommer un si grand œuvre en si peu de tems ? Les plus grands Rois ne sont pas accessibles à la première sollicitation ; les Dieux sont d'une condition bien plus élevée ; peut-on espérer qu'ils comblent nos vœux s'ils ne l'ont , pour ainsi dire , forcez de se rendre aux prières les plus assidues. On doit vacquer à l'Oraison trois ou quatre fois chaque jour pour attirer leurs celestes presences & pour être instruits de leurs divins Arcanes. Courage, Mortels, croyez mes Leçons, mettez-les en pratique, seurs d'acquiescer dès cette vie périssable une félicité sans bornes & de vous en assurer une beaucoup plus étendue quand vous serez dépouillés de cette Chair corrompible, au milieu d'un fleuve de délices dont les cieus sont arrosez : C'est là que vous découvrirez ce fameux Monde Archetype & que vous approcherez de la Gloire immortelle du Pere universel de toutes les choses créées ; qui est le plus beau & le meilleur de tous les Etres, qui est la source éternelle de la Vie & de la plus pure Lumière. Que de Gens vont s'imaginer que jamais les Intelligences ne se sont communiquées aux Mortels & vont traiter mes écrits de rêveries !

ries! Je leur pardonne volontiers; la Nature n'a pas donné à tout le Monde le même génie: Il est des Hommes qui ne sont agitez que du soin des choses célestes, les matières les plus sublimes les occupent; d'autre marchant plus terre à terre s'en tiennent à la médiocrité, ils apprehendent de s'élever par un vol trop rapide, ils aiment la Terre leur Patrie & n'osent un instant la perdre de vue: Ils n'osent imiter ces Oiseaux qui s'élevent dans le vuide des Airs & gagnent les lieux les plus sublimes, soutenus de leurs Ailes empennées; d'autres volatiles, moins hardis, ne quittent jamais la moyenne Region de l'Air, les plus pesants enfin, n'osent s'écarter de la Terre. Il ne sera plus étonnant que mes Écrits ne fassent pas d'impression sur le Vulgaire; la pesanteur de leur entendement en sera cause. Je n'ay cependant rien avancé, qui n'eût pour baze la verité. En effet, quel est celui qui auroit pu passer sa Vie sur les Montagnes les plus escarpées, ou habiter tout seul au milieu des deserts? Il se seroit bien-tôt livré au desespoir, s'il n'avoit été consolé par quelque Divinité, croyez-moi celui qui habite les Retraites & qui fuit tout commerce humain doit être regardé comme un insensé, où il doit avoir quelque chose de surnaturel à l'Homme & il doit avoir de fréquents entretiens avec les Saints.

C'est:

C'est de cette façon qu'ont vécu les Anciens Prophetes & plusieurs Peres après la mort du Christ, qu'on place au rang des Saints ; & même de nôtre tems plusieurs Anacorettes. Peut-on croire que d'aussi grands Hommes soient insensés, hebetes, ou méprisables, quand on les voit parler avec prudence & connoissance, faire des Miracles étonnans & predire l'avenir ? N'est-il pas plus naturel de croire qu'ils sont animez de l'Esprit divin ? Outre cela la Ste. Eglise nous apprend qu'il y en a eu qui ont eu des Visions. Je ne vois pas après de pareils témoignages qu'on puisse douter. Il est donc possible à l'Homme de s'entretenir avec les Intelligences heureuses ce qui me paroît être le bien le plus parfait qui puisse arriver à l'Homme pendant cette vie, jusqu'à ce que son Ame dépouillée de la Prison corporelle entraîne avec elle ces trois parties qui la composent, qui sont l'Eprit, le Sens & le Mouvement, pour parvenir à la Félicité parfaite dont on jouit dans la Region du Feu, où il sera déifié lui-même en habitant avec les Divinitez ! O Ciel que vous êtes immense ! O Cour royale des Divinitez, que vous êtes pure, belle & admirable ! De combien d'Etoiles ne brillez-vous pas de toutes parts ? Vous regorgez de délices. En effet si la Terre qui est la demeure des Hommes & des autres Animaux, qui est la plus vile

por-

portion du Monde est ornée de si belles productions, que doit-ce être, à plus forte raison, que la demeure des Dieux, Maîtres de toutes les choses créées & qui possèdent les Dominations les plus étendues? Plût-à Dieu qu'après que les fatales Sœurs auront rempli la trame de mes destinées, & que je serai débarassé de ce Corps corruptible, je puisse jouir de ces demeures heureuses ! J'ay enfin parcouru par mes Chants, les douze Signes du Zodiaque par l'assistance divine qui ne m'a pas abandonné. J'ay fini un Ouvrage long qui m'a coûté des soins & des veilles : Quelles graces n'ay-je pas à vous rendre, Prince Souverain de l'Univers ? C'est par vos ordres sacrés que j'osay me charger d'une telle entreprise ; vous m'en avez donné les forces : Si j'ay fait quelque chose de bon, si mes Ecrits ont quelque beauté, vous en devez être loué & glorifié à jamais. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau dans la Nature, procede immédiatement de vous. Vous en êtes la source inépuisable. Vous êtes le commencement & la fin de mon Ouvrage & vous avez conduit mon Genie & ma main. Je n'en rends graces qu'à vous, & c'est à vous seul qu'en est dû tout l'honneur. Si j'ay quelque recompense à esperer, je vous demande, O mon Dieu ! que quand je seray parvenu à la fin de mes jours & quand je seray prêt de finir cette vie,

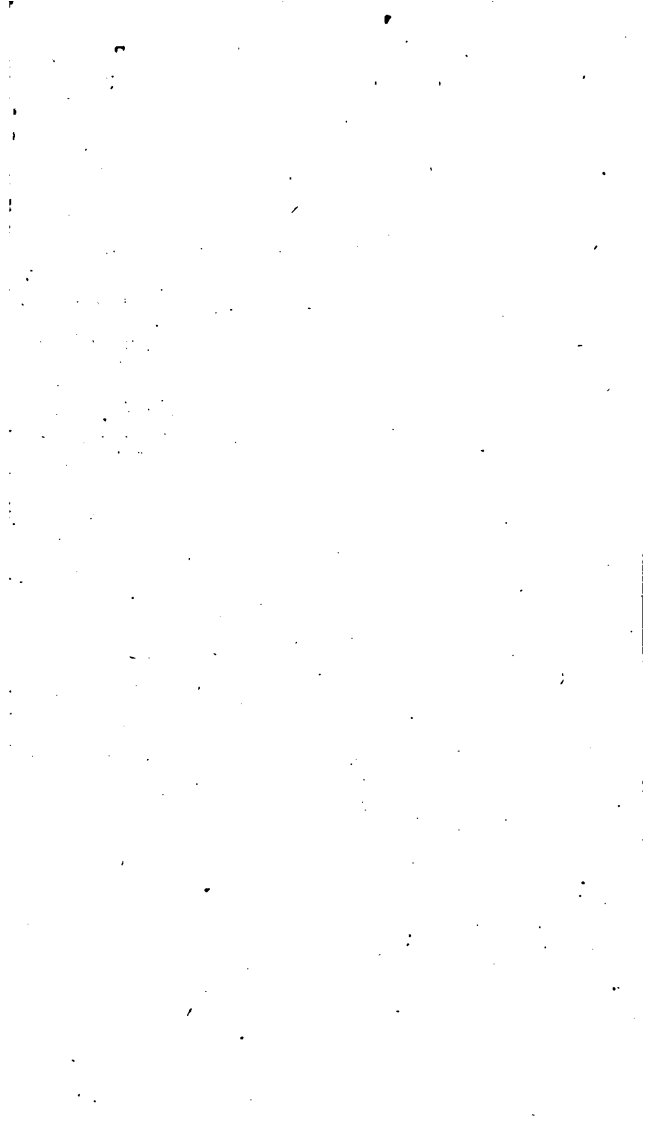
qui

qui n'est tissuë que de Songes vains & de Fictions chimeriques, & qui n'est remplie que de peines & de travaux, où le vray Sage trouve tant d'amertume, vous daignez pardonner tous mes crimes, être indulgent à ma misérable condition : Vous daigniez oublier les fautes que m'a fait commettre l'aveuglement de mon Esprit & que Vous vouliez permettre que mon Ame jouisse d'un plein repos dans le Ciel. Pour vous, mon Livre, parcourez l'Univers, allez vous livrer à la plus noire envie. Vous allez trouver d'aboyants Critiques dont la dent venimeuse va vous déchirer ; vous trouverez bien des Gens qui étant incapables de rien produire de loüable, font leurs efforts pour détruire les productions des autres & qui ne s'attirent de reputation que sur les ruïnes de celle d'autrui. Fuyez de pareils envieux ; leur bouche est empoisonnée : Ne vous Livrez qu'aux Gens sçavants & bons, ils sont en petit nombre & vous ne serez bien reçu que de cette petite quantité. Souvenez vous que Dieu même n'a donné à la Nature qu'un petit nombre de choses excellentes. Approchez vous des Bons avec respect, c'est d'eux que vous recevrez la recompense. Je suis assez content de leur seule approbation : Embarrassez-vous peu des Discours du Vulgaire, méprisez même ses ridicules entretiens ; ses jugemens sont in-

insensé & son raisonnement imbecille.
 Il n'y a que la Folie qui puisse être de
 son goût. Chacun cherche des metz
 propres à son Palais; tout le Monde ne
 goûte pas les mêmes plaisirs: Les Gens
 sçavants & les bons saisissent avec avi-
 dité la pieté, la verité & l'honnêteté; ils
 lisent & apprennent avec joye ce qui
 concerne ces Vertus, c'est là leur nour-
 riture & la consolation de leur Esprit.
 Vous serez agreable à de pareilles gens
 si je ne me trompe & vous en recevrez
 un accueil favorable. Allez donc, Li-
 vre heureux, subsistez dans l'avenir le
 plus reculé, & apres que mes membres
 auront été deposez dans un triste tom-
 beau, soyez mon survivant. Parcou-
 rez les Peuples & les Royaumes entiers,
 & repandez mon nom aux deux bouts
 de l'Univers.

F I N.





Maggs

18.11.83

2 vols. in 1
50











2 vols - 1





